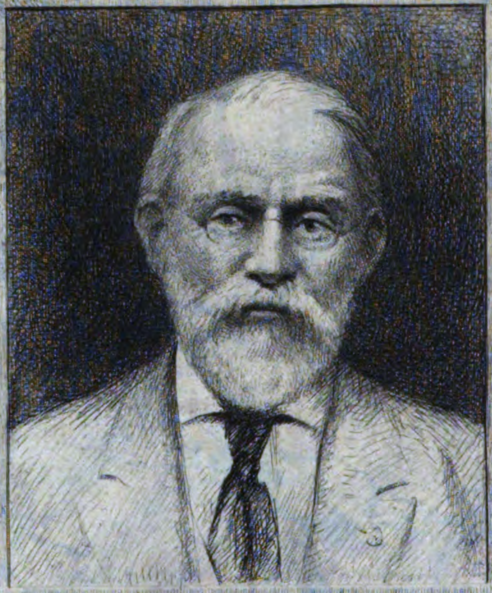


REVUE DU MIDI

18me ANNÉE JANVIER 1904

Revue du Midi

TOME TRENTE-CINQUIÈME

NIMES
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

1904

LES QUIQUERAN DE VENTABREN

ET LES HABITANTS DE LA VILLE D'ARLES

La famille de Quiqueran, originaire de la ville d'Arles où elle résidait, remontait au XIIe siècle et se divisait au XVIe en deux branches, les Beaujeu et les Ventabren. Alliée aux plus grandes Maisons de Provence, elle jouissait dans sa ville d'une situation qui désignait ses membres aux fonctions publiques et par conséquent à la haine de leurs ennemis politiques. Nous verrons comment quelques uns d'entr'eux vidaient volontiers leurs querelles dans la rue et l'épée à la main. Si l'on veut avoir une idée caractéristique et certaine des allures d'un gentilhomme sous Henri II, on n'a qu'à lire, avec l'attention et l'intérêt qu'elles méritent, les lettres absolutoires ou de grâce accordées, en 1555, par ce prince à Jean de Quiqueran, seigneur de Ventabren. Nous voudrions en donner ici le texte, mais le style en est tellemeut ennuyeux et hérissé de *lequel* et de *ledict* que nous croyons bien faire en lui substituant le nôtre, espérant ainsi jeter quelque clarté sur la prose confuse et officielle du clerc du Conseil qui l'a rédigé.

(1) Archives des Merles de Beauchamps — Le nobiliaire de la ville d'Arles, par Bonnemant. v° Castellane. Mss. 299 — Annales de la ville d'Arles, par J. Didier-Véran.

Donc, vers l'an 1541 et pour ses débuts, Jean de Quiqueran revenait des champs et se dirigeait sur Arles, quand sa chienne traversa un troupeau de brebis où elle dut jeter quelque désordre. Le berger, mécontent et sans souci du rang de son maître, l'assomma d'un coup de bâton. Furieux, Quiqueran met pied à terre, dégaîne et, courant après le rustre qui s'enfuyait, le blesse de deux coups d'épée, l'un dans les reins, l'autre plus bas, « d'où issit grande effusion de sang. »

Quelque temps, aux portes de la ville, il trouva encore un grand troupeau gardé par cinq ou six bergers, qui sans doute au courant de la leçon donnée à leur confrère, lancèrent sur lui leurs chiens, s'amusant beaucoup de son embarras et du danger réel qu'il encourait. Notre gentilhomme, sans se préoccuper du nombre des rieurs ni de leurs bâtons ferrés, les charge si furieusement qu'il les met en fuite et qu'il coupe un doigt à l'un d'eux d'un coup de revers.

En 1542, nouvelle affaire, plus grave celle-là, mais où Quiqueran ne nous semble pas avoir tous les torts. Il revenait de souper, avec quelques amis; quand il fut attaqué par une dizaine d'hommes armés de cottes de maille, d'épées et d'armes de hast et qui en voulaient à sa personne. On dégaine, les fers se croisent et, après quelques passes, le serviteur de l'un des assaillants, percé de part en part, reste mort sur la place.

Une autre fois, Quiqueran est averti que le valet d'un certain Gilles Drivet s'est vanté publiquement qu'il le tuerait ; il le trouve précisément embusqué près de sa porte avec une rondelle et une

épée. Le drôle, se voyant découvert s'enfuit ; il l'atteint, le désarme et, ne voulant que le châtier, le frappe sur le dos avec l'épée au fourreau, mais si vigoureusement que la lame perce le cuir et blesse l'assassin dans les reins.

En 1445, le capitaine Honoré Martin le prie de l'escorter, avec quelques amis, parce qu'il se sait attendu par une troupe d'hommes armés au service de Bernardin Baud, son mortel ennemi. On ne refusait pas alors un service de ce genre. Voilà nos amis aux aguets et, dès qu'ils aperçoivent la bande adverse, de se ruer sur elle, de la mettre en déroute et de la poursuivre dans les rues. Malheureusement, au retour de l'expédition, ils trouvent dans une maison, le pauvre Bernardin criblé de blessures dont il mourut quelques jours après. Cette fois la justice s'émut ; le gouverneur de Provence ordonna enquête, informations, procédures, ensuite desquelles Jean de Quiqueran, accusé (fort injustement d'ailleurs) de meurtre, fut bel et bien, mais par défaut et contumace, condamné à la peine de mort.

Il ne paraît pas, non plus que ses juges, s'être préoccupé de cette sentence, car nous apprenons qu'une nuit, tandis qu'il était au lit et toujours dans sa maison d'Arles, il s'entendit appeler, à haute voix, dans la rue. Il ouvre la fenêtre et voit son beau-frère, Gaucher d'Aiguières, seigneur de Méjanes, aux prises avec Louis de Cotignan et sa suite et près de succomber. Il s'arme d'une hallebarde, descend en chemise et le délivre d'un coup d'estoc envoyé à son adversaire. Mais un parent de ce Cotignan lui en garde rancune et, trois ans après, pendant que Quiqueran, armé d'une arquebuse, visait

de sa fenêtre un pigeon perché sur une tour, on l'avertit qu'il était lui-même mis en joue, du toit voisin, par ledit Cotignan. Son coup manqué, ce dernier eut la malechance de le rencontrer à Tarascon et d'en recevoir un coup d'épée à la jambe, en guise de leçon.

Cette kyrielle de rencontres deviendrait monotone si elle n'était interrompue — on pourrait dire égayée — par la mésaventure d'un huissier du Parlement d'Aix. Il passait à Tarascon, se rendant à Arles et traversait le clos Saint-Gabriel, quand Quiqueran, qui s'y trouvait en ce moment, se demanda s'il n'était pas porteur de quelque information et sentence contre lui ou contre quelqu'un des siens. Il le laissa filer, puis, montant à cheval, l'atteignit en pleine campagne et le débarrassa de ses parchemins, « sans l'oultraiger » le moins du monde. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : il s'agissait, non de lui, mais de son frère Honoré, qui recut ses pièces et les égara, paraît-il, avec la parfaite indifférence d'un gentilhomme de bonne maison.

En 1550, nous les retrouvons tous les deux, encore à Arles, dans une partie de paume fort animée. Honoré s'était pris de querelle avec son partenaire, un nommé Romieu, et en avait reçu un coup de raquette sur la tête dont il saignait abondamment. Jean de Quiqueran s'était bien interposé par deux fois, mais Romieu avait répondu à ses bons offices par un second coup de raquette sur les épaules d'Honoré, à quoi Jean avait riposté par un soufflet. D'où fureur de Romieu qui avait annoncé qu'il le tuerait « vilainement » par la fenêtre, d'un coup d'arquebuse. Jean, néanmoins, l'ayant rencontré, un jour, vint à lui et, lui tendant la main, essaya de lui de-

mander des explications et de lui faire comprendre ses torts. Il dut s'y prendre mal car cette tentative de réconciliation aboutit à un démenti qu'il reçut et à un second soufflet qu'il donna. Sitôt le coup donné, il dégaina et se mit en garde, pensant bien que Romieu l'imiterait ; mais celui-ci n'en fit rien et, s'enveloppant de sa cape, s'avança sur lui. Quiqueran, se doutant qu'il cachait un pistolet tout armé ou méditait un mauvais coup, le tenait à distance, la pointe au corps et lui cria de rompre en arrière. Que se passa-t-il alors ? Les lettres de grâce disent que Quiqueran ne voulait que rester sur la défensive, mais que « l'inconvénient fut tel » que Romieu reçut au côté une blessure dont il mourut quelques jours après.

C'en était trop pour les bourgeois d'Arles, moins formalistes que les gens de justice mais plus intéressés qu'eux à leur tranquillité. On complota la mort de Jean de Quiqueran, de son frère Honoré et de leurs complices, si bien que Jean, revenant, un jour, de la campagne, trouva à la porte de la ville cinquante hommes armés jusqu'aux dents et décidés à en finir avec lui. Il eut juste le temps de se sauver et d'aller se barricader dans une ferme, à deux lieues de là. Cela ne l'empêcha pas de rentrer plus tard dans la ville et de s'y cacher dans la maison de son frère. Averti cependant qu'on devait l'y assiéger et l'y brûler avec sa femme et ses enfants, il exécuta, avec ses amis, une sortie par la porte, dite de la Cavalerie, et chargea les bourgeois qui la gardaient ; l'un d'eux fut même tué d'une arquebusade. Une fois établi en sûreté à Tarascon, il organisa des réunions et « congrégations illicites », faisant des tournées à Arles et

dans les environs à la tête d'une compagnie de cent hommes à cheval et en armes. Le Parlement prit alors des mesures sérieuses contre ce batailleur des rues devenu un rebelle tenant la campagne. Quiqueran le comprit et prit le bon parti d'émigrer. Il alla servir dans les armées françaises qui guerroyaient en Italie, en Allemagne, en Piémont et en Picardie et y trouva l'occasion de faire un meilleur usage de son épée que contre ses concitoyens.

Sept ou huit ans après, le roi Henri II, considérant les bons services qu'il avait rendus à la tête « d'aucunes de ses compagnies de gens de pied » et sa bonne conduite « exempte de poursuite ou de répréhension », lui accorda pleine et entière rémission pour les faits précités, ordonnant la mise au néant de toutes informations, sentences, amendes, procès et procédures, à la condition cependant qu'il servirait encore, aux armées et hors du royaume, l'espace de deux ans.

En somme si l'on tient compte des habitudes meurtrières de ce temps; si l'on remarque que Jean de Quiqueran n'a jamais eu à sa charge un de ces guets-apens, véritables assassinats, si fréquents alors, où plusieurs hommes en attaquaient un seul ; mais, qu'au contraire, il a toujours figuré dans des parties inégales où sa bravoure suppléait au nombre, on conviendra que le roi de France a bien usé de son droit de grâce et que dix ans de bons services en campagne rachetaient quelques coups d'épée malheureux ou quelques infractions à des édits et ordonnances dont personne ne tenait compte. Mais il y a une justice immanente et mystérieuse qui n'avait pas pardonné et celui qui avait frappé si souvent avec l'épée devait périr par l'épée.

Pour faire comprendre le drame, qui se passa quelques années plus tard à Arles, dans l'église de Saint-Trophime, quelques mots d'explication sont nécessaires.

Jean de Quiqueran était un des petits-fils de Gaucher de Quiqueran, seigneur de Beaujeu et de Ventabren, et de Louise de Castellane. Cette alliance illustre n'avait pas maintenu longtemps l'union dans les deux familles car, le 7 septembre 1545, le petit-fils de ce Gaucher et par conséquent le cousin germain de Jean, était assassiné, près de Noyon, par les seigneurs de Fos et de Peyresc, Louis et Baptiste de Castellane, un autre gentilhomme et une troupe de valets. A la requête de sa mère, Anne de Forbin, les deux meurtriers furent condamnés par le Parlement et par défaut, à être rompus vifs ; mais par suite d'une transaction, ils en furent quittes pour la promesse d'élever une chapelle expiatoire à Arles, dans l'église de Saint-Martin, et de payer 6.000 livres parisis à Catherine d'Oraison, la veuve de leur victime. Cette indemnité ne fut même réglée qu'en 1560, quinze ans après, et ne fit qu'exciter la haine et la soif de vengeance qui animaient les deux races.

Le frère de Jean de Ventabren, Honoré, dont nous avons parlé plus haut, était alors prêtre, chanoine et sacristain de l'église de Saint-Trophime, c'est-à-dire un dignitaire du Chapitre métropolitain. Malgré ses antécédents de violences et en raison de sa profession, on aurait peine à croire ce qui suit, si les preuves n'en étaient indiscutables. (1) Le dimanche,

(1)....Viso processu inter nobilem et honorabilem virum, dominum Honoratum de Quiquerano, presbyterum, canonicum et sacristam Arelatensis ecclesie... (*Bibl.* d'*Arles*, *mss.* *145*, *p.* *143*).

21 février 1563, les deux partis se trouvent en présence dans l'église : d'un côté, Baptiste de Castellane suivi de cinq ou six de ses gens ; de l'autre, Jean de Quiqueran, le chanoine, son beau-frère de Méjanes et Robert de Quiqueran-Beaujeu. Honoré, armé d'un pistolet, fait feu sur Castellane ; celui-ci dégaîne, blesse Robert, puis Gaucher de Méjanes et enfin, aidé de sa suite, tue Jean de Quiqueran ; il est lui-même mis à mort par Gaucher revenu de sa blessure. Le peuple, qui remplissait l'église, détestait le sieur de Peyresc parce qu'on le soupçonnait d'être de la Religion ; il prit la défense des Quiqueran, massacra l'un des serviteurs de Castellane, dépouilla son cadavre, le traîna tout nu dans les rues et, à l'instigation d'Honoré, le jeta hors des murs. La veuve et les sœurs de Baptiste de Castellane durent chercher un abri chez le seigneur de Laval, leur beau-frère, et demander à la justice pour leur époux et frère, une sépulture, sans outrage, dans leur tombeau familial de Saint-Trophime.

Le Parlement d'Aix informa et rendit un sentence de mort — toujours par défaut — contre les fauteurs du meurtre du seigneur de Peyresc ; une dame de Saînt-Martin, qui avait fait une donation de 2.000 écus d'or aux Quiqueran, à la condition qu'ils se réconcilieraient avec les Castellane, la révoqua et consacra la somme à la poursuite des coupables. Alors Charles IX, par lettres patentes du 12 février 1566, cassa l'arrêt qui les condamnait ; mais le Parlement d'Aix refusa de les enregistrer. Les intéressés en obtinrent de nouvelles qui furent acceptées et l'horrible massacre se termina encore par une transaction.

A la génération suivante, tout était oublié et les Ventabren conservaient dans la ville leur antique influence. Balthazar de Quiqueran, fils du héros des susdites aventures, capitaine d'une compagnie de cent hommes d'armes, colonel de l'artillerie du Pape, à Avignon, et surtout enragé ligueur, s'était signalé dans plusieurs expéditions ; et comme il fallait aux bourgeois d'Arles, en 1592, un homme d'épée à leur tête et non l'homme de robe intrigant qu'était le lieutenant de sénéchal Biord, ils allèrent le chercher dans sa résidence et l'installèrent premier consul. Puis, dans la crainte de voir tomber la ville au pouvoir des « bigarrats — c'est-à-dire des partisans de Henri IV — ils l'envoyèrent à Rome demander le concours des troupes pontificales. Il paraît, dit César de Notredame dans son histoire de Provence, que Ventabren aurait outrepassé ses pouvoirs et proposé l'annexion d'Arles au Comtat. Sur ce bruit vrai ou faux, les habitants, qui avaient bien juré de mourir plutôt que d'obéir à un roi non catholique, mais qui voulaient rester français, se soulevèrent et renvoyèrent prestement l'imprudent ambassadeur à son artillerie. Ils le remplacèrent néanmoins par son cousin Robert de Quiqueran-Beaujeu.

Le 16 novembre 1622, Louis XIII faisait son entrée dans Avignon, au bruit des salves de l'artillerie de la Roche des Doms. Balthazar de Quiqueran, qui, à l'âge de soixante-treize ans, n'avait pas résigné ses fonctions, voulut s'assurer de trop près du tir de ses pièces ; l'une d'elles, chargée à balles, dit un contemporain, éclata et le tua de l'un de ses débris avec l'artilleur qui la servait. « C'était, nous

apprend, dans son livre de raison, François II de Merles, un sage et prudent gentilhomme, un valeureux capitaine, très digne de sa charge, ayant témoigné de son courage en plusieurs signalées occasions, principalement à la bataille de Montcontour, au premier siège de La Rochelle et à celui de Saint-Jean-d'Angély. »

Les Quiqueran devaient s'éteindre de nos jours, en ligne directe, dans la personne d'Adrien-Hippolyte, qui épousa à Paris, par contrat du 6 novembre 1832, Joséphine-Désirée de Beauharnais, fille de Claude de Beauharnais, pair de France. Il ne laissa, en mourant en 1860, que deux filles : Louise-Stéphanie, mariée à Raymond du Puy de Parnay, qui fut autorisé,par décret impérial, à relever le nom de Quiqueran, et Joséphine-Elisabeth, mariée à Louis Personne de Songeons.

En résumé, il faut convenir que si les Quiqueran ont fièrement porté leur nom au XVIe siècle, ils ont vécu dans une triste époque. Depuis les duels à mort et publics que les souverains honoraient de leur présence et de leur cruelle curiosité ; depuis les rencontres où les seconds s'égorgeaient pour une cause qui leur était étrangère (1), les « affaires

(1) Citons, à propos de ces sanglantes rencontres, un exemple typique tiré des Mémoires de Balthezar de Merles, premier consul d'Avignon en 1592.

« Lan 1584 et le 15 octobre, a esté tué le fils ciné de monsieur de Vaucluse, conseigneur de Masan, lequel se nomet d'Astoaud. Le combat et champ clos fut fet dans une ille du Roue nomée lille du Mouton, près de la ville de Barbentane. Ledit sieur de Masan avet esté oulfensé dun coup de pié que lui donna un gentilomme de Monsieur le Gran Prieur de Franse et vise roi de Provense, lequel se nomet du Gla, gentilomme de Piquardie. Lequel du Gla blessa le seigneur de Masan d'un coup destoc dans le vantre et apres d'un autre coup destoc à la joue tirant vers l'euil gauche

d'honneur » de nos jours ont bien perdu de leur gravité. Deux balles échangées et perdues dans l'espace, un procès-verbal, une poignée de main — correcte, si non cordiale — et, le plus souvent, c'est tout. D'aucuns trouvent que c'est encore trop et, pleins d'espoir dans le progrès humanitaire, aiment à penser que la justice, qui ferme bénévolement les yeux sur les duels, ne les ouvrira que lorsque ce seront les mœurs qui les auront proscrits et condamnés

Cte E. DE BALINCOURT.

2 novembre 1903.

où le sang luy feset perdre presque la vue ; et estet tellemant estordy quil tumba à terre. Après ledit du Gla lui donna quelques coups de ponial (poignard) et après ledit de Masan lui dit : cest assès, du Gla ; laisse moi prier Dieu. Et après, du Gla se releva dret et print garde que ledit sieur de Masan se voulet relever et quil voulet prendre son espée. Adonc du Gla commensa à tirer plusieurs estocades contre le dit sieur de Masan et le laissa pour mort sur la plase. Le tout a esté fet sans supercherie Monsieur de St André, frère de Monsieur le comte de Sault, acompaniet Monsieur du Gla et monsieur de Senas acompaniet monsieur de Masan. Le corps du dit sieur de Masan fut porté en Aramon et a esté anterré dans la grant eglise et li firent de beles funeralies... »

DANS LES PAYS-BAS

Août 1903.

Partons de Lille. Cette immense ville, économiquement si importante, ne se recommande par aucun caractère artistique. Elle n'a rien conservé de la Flandre, dont elle fut, qu'un peu de patois et beaucoup de passion politique et religieuse. Le collectivisme et l'anticléricalisme n'y mènent pas moins de tapage qu'à Toulouse, avec plus de voies de fait et plus graves. C'est le seuil de ce Languedoc du Nord, dont l'histoire ne fut ni moins tragique ni moins sanglante que celle de ces pays du Midi auxquels le préjugé semble réserver le monopole des violences.

Cette histoire vous saisit à mesure qu'on pénètre dans le pays. Les villes portent des noms éclatants, évocateurs : Bruges, Ypres, Gand, Malines...... Déchues, comme Bruges, leur passé de gloire les sauve de l'oubli ; transformées, comme Anvers, leur moderne prospérité s'appuie toujours à leur antique grandeur. Au lieu d'être noyées, comme les grandes villes de France, dans une commune médiocrité, humiliées, anémiées par l'impériense tutelle de Paris, ces cités émergent, les unes heureuses de leur activité retrouvée, les autres fières d'un passé magnifique, toutes jalouses de conserver leur originalité

intacte, ainsi que les vestiges des ancêtres, marqués dans les arts et sur les monuments non moins que dans les annales du commerce ou dans les luttes pour l'indépendance.

Rodenbach a décrit Bruges-la-Morte, avec ses canaux dormants, son herbe plein les rues, ses carillons, ses béguines enfouies sous de grands manteaux noirs qui les font ressembler à de grosses cloches qui marchent. Mais Bruges n'est pas si morte que cela, Bruges n'est qu'endormie ; elle ne s'est pas abandonnée elle-même, c'est la mer qui l'a abandonnée, vers la fin du xve siècle, et qui, en se retirant devant les sables de la côte, a emporté avec elle du côté d'Anvers les flottes marchandes du monde entier. Elles venaient, autrefois, ici échanger contre les produits de l'Angleterre, de l'Italie et des Indes, ceux du nord de l'Allemagne et des bords de la mer Baltique. Bruges fut la Venise des Pays-Bas, et la richesse était si répandue dans son peuple, que Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, roi de France, entrant dans la ville en 1302, s'écriait à la vue du luxe des toilettes brugeoises : « Je me croyais seule reine et j'en vois des centaines autour de moi ! »

De cette période de splendeur, Bruges a gardé de belles traces; je ne dis pas seulement ses églises gothiques comme Saint-Sauveur ou Notre-Dame, ni de beaux spécimens d'hôtels comme l'hôtel Grunthuse, avec sa ligne de jolies fenêtres à frontons, mais, au centre de la ville, les Halles, vaste parallélogramme de pierre du XIIIe siècle, surmonté au milieu d'un haut beffroi. Maintenant, il égrène tous les quarts d'heure les notes limpides d'un gentil carillon ; mais que d'heures solennelles ou tragiques

il a sonnées dans la vie de Bruges! quand les comtes de Flandre,aprés leur avènement au trône,se présentaient au peuple à une fenêtre de l'hôtel-de-ville pour y prêter serment de fidélité aux franchises de la cité ; en 1302, à la nouvelle du massacre des Français dans la fameuse hataille des Éperons, tout près d'ici, à Courtrai ; à l'entrée triomphale de Charles le Téméraire et à celle de Charles-Quint ; dans l'échauffourée de 1488, où les bourgeois enfermèrent pour quatre mois dans une maison aujourd'hui encore debout de la rue Saint-Amand, Maximilien d'Autriche,empereur romain d'Occident ; ni l'excommunication,ni la crainte de l'armée impériale ne parvinrent à le faire délivrer; il fallut qu'il jurât de reconnaître le conseil de régence des États des Pays-Bas et d'éloigner les troupes étrangères.

Bruges a gardé un souvenir reconnaissant aux princes de la maison de Bourgogne sous lesquels, principalement au xv[e] siècle, elle connut les plus beaux temps de sa splendeur. Il faut visiter dans une chapelle de Notre-Dame les tombeaux des derniers représentants, Charles le Téméraire et sa fille Marie. Les statues du père et de la fille, de grandeur naturelle,et en cuivre doré, sont couchées sur des sarcophages de marbre noir. Marie, mince et fine, ses longues mains jointes, appuie ses pieds contre un lion. Postérieur, l'autre monument est d'un moins beau travail ; mais la piété qui l'éleva doit être remarquée. Ce fut son arrière petit-fils, Charles-Quint, qui transféra de Nancy à Bruges, en 1550, les restes du rival malheureux de Louis XI ; et ce fut le fils de Charles-Quint, Philippe II, qui acheva la pensée de son père en faisant ériger le tombeau, imité de celui de Marie.

Les canaux de Bruges sont plus célèbres, parce que, avec leur silence et leurs verdures, ils sont plus poétiques, mais les canaux de Gand sont plus vivants. Leurs bras forment vingt-trois îles, avec soixante-trois ponts ; c'est peu à côté des canaux de Rotterdam, et de ceux d'Amsterdam plus nombreux encore : cela y prépare. Nous tenons du premier coup la caractéristique de ce pays, dont toute la fortune est sur l'eau, et qui a pris tous les moyens d'aller à la mer. Ce ne sont que ports à l'intérieur des terres. En 1898, Gand a attiré jusqu'à elle près de mille vapeurs et plus de douze mille bateaux.

Gand est pleine de Jacques d'Artevelde et de Charles-Quint. C'étaient deux enfants de la ville : le bourgeois, figure non moins énergique que l'empereur.

Voici, à Saint-Bavon, les fonts sur lesquels fut baptisé Charles, en 1500; le haut beffroi du haut duquel il répondit au duc d'Albe qui lui conseillait de détruire l'orgueilleuse cité révoltée : « Vois, combien faudrait-il de peaux d'Espagne pour faire un gant de cette grandeur ? » Plus loin, la Grande-Boucherie, à laquelle se rattache une curieuse légende. Une jolie bouchère ayant obtenu de Charles-Quint qui l'avait séduite, que le privilège d'exercer l'état de boucher fût réservé aux descendants de son fils, les membres de la corporation des bouchers non seulement conservèrent ce privilège jusqu'en 1794, mais ils gardent encore le surnom d' « enfants du Prince ».

C'est au Marché-du-Vendredi que nous serons au cœur de l'histoire de Gand. Par ici faisaient leurs « joyeuses entrées » les comtes de Flandre, après avoir

juré d'observer les libertés de la ville. Ici se réunissaient, à l'appel du beffroi, les corporations, « ces têtes dures de Flandre », comme Charles-Quint appelait ses fiers compatriotes. Ici Jacques d'Artevelde brûla, en 1345, la bulle d'interdit lancée par le pape contre la Flandre. On y voit maintenant sa statue : le fougueux démocrate est représenté prononçant un discours ; et en face de lui, ce n'est peut-être pas sans dessein que se sont installés les magasins de la société socialiste dite Maatschappij Vooruit, avec l'inscription : « Unissez-vous, ouvriers de tous pays..... »

Il y a un faubourg, à Gand, où le caractère turbulent de cette ville s'apaise dans une de ces pieuses institutions séculaires appelées Béguinages. Celui-ci est une petite ville à part, avec ses murs, ses portes, ses rues, ses places et son église. C'est un fragment de Bruges transporté ici : la même paix, le même pavé herbeux, et par intervalles, le même glissement de robes noires ou bleues le long des mêmes maisonnettes.....

L'arrivée à Anvers, même en venant de Bruxelles, est impressionnante. Le temps interminable que met le train à stopper, cette immense gare, qui n'a pas sa pareille à Paris, et dont les proportions sont au moins égales aux plus belles de l'Allemagne, cette fourmillière humaine, la magnifique avenue de Keyser, qui la relie à la vieille ville, tout avertit qu'on est entré dans une des plus grandes agglomérations d'hommes qui existe en Europe, daus une des villes les plus puissantes. Et la vue du port, du haut du quai Van Dyck, la traversée de la Tête de Flandre, la visite des bords de l'Escaut et des bassins du Nord

confirment que cette cité est encore un des principaux ports de mer de l'Europe. Près de 5.000 vapeurs la visitent annuellement, versant en tas sur ses rives, blé, café, tabac, laine, peaux, pétrole et bois.

Les anciens remparts d'Anvers, fameux par tant de sièges vaillamment soutenus et notamment par celui de 1814, ont été rasés. La ville a augmenté dix fois sa superficie ; elle s'est parée d'une foule d'avenues larges, bordées de belles maisons modernes, de parcs tropicaux et d'un jardin zoologique très important. Mais nous écarterons toutes ces parures modernes pour aller droit à la vieille ville, chargée de curiosités plus pittoresques, de souvenirs plus significatifs.

On flâne agréablement dans ces vieilles rues belges. Les maisons, souvent en briques, de formes diverses, avec leurs pignons ornés, offrent un ensemble plus pittoresque, plus amusant à l'œil que les banales rues de nos villes françaises. C'est un plaisir que vous goûterez dans beaucoup de villes du Nord, célèbres par leur particularisme et par leurs corporations, à Bâle, à Hambourg, à Brême. Ici, comme à Bruges et à Gand, les maisons brandissent toutes une hampe, prête, au moindre événement, à revêtir l'étendard national. De loin, de chaque extrémité de la rue, vous croiriez l'enchevêtrement des mâts d'une flotte à l'ancre. J'ai vu pour la premiére fois aujourd'hui les couleurs du Pape ; en signe de deuil de la mort de Léon XIII, la catholique Belgique a mis en berne le drapeau jaune et blanc. Le crêpe disparut instantanément dans l'après-midi du 4 août : Pie X était élu.

Au bout de toutes ces rues étroites se profile la haute tour de la cathédrale, ajourée, et si légère que

Charles-Quint la comparait aux dentelles de Malines. Le cadran doré placé sur chacune des quatre faces, ajouré lui-même, ne se compose que de deux aiguilles courant autour de deux cercles d'or. Il donne le signal à un carillon dont la plus grosse cloche, fondue en 1507, a eu pour parrain Charles-Quint.

La cathédrale Notre-Dame est la plus grande basilique de la Belgique, la plus imposante d'aspect à l'intérieur. Il y a sept nefs, dont les perspectives, plus éclairées que celles de Notre-Dame de Paris, réjouissent davantage le regard ; en revanche, pas plus que celles de Bruges ni de Gand, elles n'ont la svelte hardiesse des voûtes françaises et allemandes, dont leurs constructeurs s'étaient pourtant inspiré ; elles sont plus larges que hautes, et à l'extérieur cela se traduit par une sorte d'isolement de la tour, dont l'élévation ne s'harmonise pas avec l'ensemble.

Non loin de la cathédrale, sur la Grand'Place, est l'Hôtel de Ville. Il n'y a pas dans les Pays-Bas un seul hôtel-de-ville indifférent ; ils sont l'ornement de la principale place, parce qu'ils ont toujours été, dans ces cités jalouses de leur autonomie, l'élément essentiel de la vie publique. Celui-ci n'est pas des plus remarquables, avec sa façade de trois ordres, rustique, dorique et ionique, superposés ; mais les échevins n'ont pas manqué de représenter sur les murs de la grande salle, les fameuses scènes historiques où Anvers fit acte d'indépendance.

Si vous voulez connaître un échantillon de ces bourgeois avec lesquels on fait des villes comme celles de Flandre, ne manquez pas d'aller visiter la maison de l'imprimeur Plantin. Quelle leçon d'énergie se dégage de cette vieille maison, de ces salles obscures, de ces imprimés, de ces presses primitives ! Une le-

çon qu'on pourrait intituler: *Comment on fonde une maison*. Et la devise de Plantin gravée sur la pierre de l'entrée répond : *labore et constantia*. Depuis 1570, depuis le privilège obtenu de Philiipe II, d'éditer les livres de messe et de prières pour tous les pays soumis à l'Espagne, quel chemin parcouru ! avec quel esprit de suite ! quelle persévérance dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ! Plantin était un Français de la Touraine, bien adapté à ce terroir ; il donna sa fille à un homme du pays, Moretus, qui lui succéda, et cela continua ainsi sous cette même raison sociale, de père en fils, jusque peu après 1800. La famille subsiste encore, riche et influente, mais elle s'est séparée de ses deux palladiums, l'imprimerie et la maison.

Cette maison est une des émotions dominantes de mon voyage ; et je ne compte pas les autres merveilles de cette symbolique demeure : la signature de PhillipeII, d'étincelantes miniatures du IXe au XVIe siècle, la Bible à trente-six lignes de Gutenberg, la célèbre Bible polyglotte de 1568-1573, les quittances de Rubens et ses estampes, le fauteuil de cuir de Juste-Lipse, quand il venait chez son éditeur.....

Entre la Belgique et la Hollande la différence est plus marquée qu'entre le nord de la France et la Belgique. Outre que le français fait place au dialecte hollandais, le territoire se resserre, les villes se pressent les unes sur les autres, l'eau déborde de toutes parts, les moulins à vent sont plus grands et plus forts, les dunes apparaissent.

Nous sommes chez un peuple d'une énergie au moins égale à celles des Belges. Il l'a puisée dans sa lutte obstinée contre la nature, qui en lui donnant le sol

le plus bas de tout le continent européen, l'a ouvert de toutes parts à l'invasion de la mer et des grands fleuves. Il lui a fallu, pour se garantir, construire de puissantes digues (*dam*, en hollandais), qui sont à réparer tous les trois ou quatre ans. La digue du Helder, à la pointe extrême de la Hollande septentrionale, est plus intéressante que celle de Westkapelle, sans être moins grandiose. Destinée à protéger contre la mer la partie la plus exposée du pays, elle a été entièrement composée de granit sur une longueur de 10 kilomètres. Les Hollandais sont fondés à dire: « Dieu a créé la mer et nous les côtes. »

Ils ont fait mieux que se défendre contre leur ennemie naturelle, ils l'ont utilisée. Des canaux coupent le pays dans tous les sens, servant de voie de communication, de fossés de dessèchement et de clôtures. Les canaux sont les rues des grandes villes, Rotterdam et Amsterdam. Le renouvellement de la prospérité d'Amsterdam est dû à la création du Canal de la mer du Nord.

Mais la mer n'avait pas qu'une manière de nuire, elle ensablait les côtes d'immenses moutonnements de dunes stériles. Il faut voir, en allant de la Haye à Schwéningue ou de Harlem à Zandfort, comment on a arrêté ses progrès, comment on a gagné sur elle des terrains de culture, et posé sur les bords mêmes de la dune soit des villages de pécheurs, soit des stations balnéaires rivales d'Ostende.

Fortune étrange, ce pays rongé des eaux n'en a pas moins excité de tout temps les convoitises de ses grands voisins. L'Espagne, quand elle était maîtresse des Pays-Bas, et la France, après l'Espagne, ont envié l'avantage de ces ports de mer enfoncés dans les terres, liens naturels entre l'Europe et les

Indes. L'Angleterre s'en est toujours inquiétée pour les siens. Aussi l'histoire extérieure de la Hollande n'a-t-elle été qu'une longue et perpétuelle défense contre leur ambition. Il lui a fallu presque un siècle d'efforts obstinés, jusqu'au traité de Westphalie, pour s'affranchir de l'Espagne. En seize mois seulement, de 1652 à 1654, elle n'a pas livré moins de douze batailles navales, la plupart heureuses, contre les Anglais. C'est alors que brillèrent ces grands amiraux, Tromp, de Witt, Ruyter et d'autres. En 1672, elle s'inonde contre Louis XIV; elle se fait rendre par lui, à la paix de Ryswick, une bonne part de ce qu'il lui avait pris. En 1813, elle s'affranchit de Napoléon ; sous prétexte que la Hollande n'était qu'une « alluvion des fleuves français », celui-ci l'avait incorporée à son empire. Et dans l'intervalle, elle avait fourni une dynastie à l'Angleterre.

On pense que toutes ces guerres n'ont pas été sans contre-coups à l'intérieur. Révolutions, assassinats de stathouders, changements de régime, les Hollandais n'ont manqué d'aucune de ces tragédies ; et enfin leur physionomie s'est fixée dans des traits définitifs, depuis leur séparation d'avec les Belges en 1830, ces deux parties des Pays-Bas n'ayant aucune communauté de tempérament politique ni religieux.

Je n'ai fait que traverser Rotterdam et ses innombrables canaux, pour débarquer directement à la Haye. Cette ville n'est pas la capitale de la Hollande, mais seulement la résidence de la reine et le siège du gouvernement. Avec ses rues droites, propres, animées sans agitation, avec ses fleurs aux balcons et ses beaux arbres sur les places, avec le petit lac du Vyver et les pelouses d'un jardin où il y a des cerfs apprivoisés et des daims, c'est une ville char-

mante, comme il faut, aristocratique. Les fortunes se font à Rotterdam, à Amsterdam, en Afrique ou dans les Indes : ici, on en jouit. La Haye, primitivement un rendez-vous de chasse des comtes de Hollande, est restée adossée au Bois de ses origines, magnifique réunion de vieux arbres, au milieu desquels on découvre l'ancien palais d'été des princes d'Orange. Les diplomates, en 1899, avaient bien choisi l'endroit pour leur idylle du Congrès de la Paix.

Ne nous laissons pas égarer néanmoins par cette impression de tranquillité charmante, d'élégance délicate, qui gagne tout d'abord le visiteur. La Haye n'a pris ces airs de villégiature royale que depuis un siècle environ. Tant qu'il y eut la République, et pendant que les États-Généraux, dont c'est ici le siège depuis 1593, exerçaient le véritable pouvoir, la Haye eut une activité politique très grande. A quelques pas du Musée royal de peinture, est le Binnenhof, sorte de château-fórt, ancienne résidence des stathouders, dont les hautes murailles plongent mélancoliquement par un côté dans le Vyver. C'est là, dans ces salles nouvellement restaurées, que siégeaient ces fameux États-Généraux des Proviuces-Unies ; là que ces bourgeois énergiques et fiers, digne représentation du peuple hollandais, dictèrent leurs volontés à l'Espagne, à l'Angleterre, à la France ; là que Guillaume d'Orange et Maurice de Nassau prirent leur point d'appui pour devenir les grandes figures que l'on sait. Sans ce lieu sacré, solitaire aujourd'hui et assez rébarbatif, il n'y aurait jamais eu l'élégante la Haye actuelle, ni la gracieuse reine Wilhelmine.

Et comme les annales héroïques de la République

ne pouvaient pas aller sans quelque page sanglante, c'est dans une de ces salles que Maurice d'Orange, en 1618, fit arrêter, avec d'autres membres des États, le pensionnaire de Hollande, Jean Val Oldenbarnevelt, et le fit décapiter à l'âge de 72 ans. Et c'est non loin, dans une vieille tour du Buitenhof, que les deux frères de Witt, en 1672, furent mis en pièces par une foule fanatisée.

Harlem prévient en sa faveur par les suaves parfums qui s'exhalent de sa ceinture de jacinthes, de tulipes, de crocus, d'anémones et de narcisses. On sait que l'horticulture est sa principale industrie et que la culture des tulipes fit sa gloire. L'intérieur de la ville répond à nos bonnes dispositions par la brillante propreté de ses rues et de ses maisons à pignons.

Son église, la Grande-Église, est la seule des Pays-Bas que j'ai visitée sans avoir la raison d'un tableau de maître à contempler : c'était un jeudi, et on jouait de l'orgue pour le public. Cet orgue passe encore aujourd'hui, quant à la dimension et à l'étendue du son, pour un des plus importants du monde, mais j'avoue avoir échappé très vite aux harmonies profanes dont nous inondait l'artiste, pour m'égarer à la suite de réflexions sans rapport avec la musique. Le caractère grandiose de l'édifice, la hauteur de ses voûtes, et à mes pieds ces dalles, labourées, usées, dont chacune est une pierre funéraire, m'avaient plongé dans cette tristesse sacrée dont je ne manque jamais d'être envahi quand j'entre dans une ancienne église catholique désaffectée. Avec ses murs nus, son maître-autel disparu, je la sentais veuve. Malgré la foule bruyante, malgré le festival

de l'orgue, je plaignais tous ces morts, enterrés ici avant la Réforme, de souffrir certainement d'une sépulture qu'ils n'avaient pas voulue.

On est vite chassé de ces rêveries en arrivant à Amsterdam. Comme à Anvers, on y est ressaisi par l'agitation d'une immense ville de 500.000 habitants, commerçante, affairée, fourmillante ; des tramways plein ses rues étroites, des bateaux plein ses canaux fangeux ; et des ponts, encore des ponts, plus de 300. C'est la ville de l'eau, bâtie sur du limon, et dont les pilotis, les piles et les digues coûtent très cher d'entretien. Une Venise du nord, si l'on veut, mais l'analogie est superficielle : sans parler du climat qui n'est pas le même, ni par conséquent les mœurs des habitants, il y a très peu de rues dont les maisons plongent directement dans l'eau ; en général, les canaux vont entre deux rangées d'ormes et deux chaussées. Les maisons sont d'aspect ouvrier, tout au plus bourgeois ; elles sont de cinq et six étages, très étroites, et toutes en fenêtres. Il faut aller loin, dans les nouveaux quartiers, pour trouver les maisons riches, bâties à la moderne. L'intérieur de la ville n'offre pas, pour la propreté, une grande différence avec le quartier juif, qui est très populeux ; il y a près de 35.000 juifs à Amsterdam.

Ce fut la fondation de la compagnie des Indes, au XVIIe siècle, qui fit surtout la prospérité d'Amsterdam ; et depuis lors, le commerce des denrées coloniales est resté la grande source de richesse de cette ville, et à peu près son unique histoire. Un moment, le blocus continental faillit la ruiner ; elle s'est relevée depuis, par la création du canal de la mer du Nord, et en s'ouvrant, par le canal de la Merwede, un débouché jusqu'au Rhin.

Amsterdam est donc bien la capitale qu'on attend de ce pays, dont l'eau est le premier élément, et le commerce toute la vie. Si ses annales n'offrent pas les magnificences historiques de la Haye, ses témoignages d'énergie sont, pour le passé, dans ses négociants entreprenants et ses puissants armateurs ; pour le présent, dans ses persévérants efforts pour égaler Rotterdam et Anvers, dans les canaux et les écluses grandioses, construits pour tenir ouvert sur les océans et sur la fortune ce précieux port, menacé par l'ensablement progressif du Zuiderzée.

Nous allons dire enfin qu'Amsterdam a sa bonne part du riche patrimoine artistique sans laquelle on ne conçoit pas une grande ville des Pays-Bas. Si Anvers est la ville de Rubens, Amsterdam est celle de Rembrandt.

(*A suivre*). JACQUES ROCAFORT.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN FLANDRE

FAIT EN 1786, PAR LE CHIRURGIEN-MAJOR BRUGUIÈRE

INTRODUCTION

En publiant dans *la Revue* du mois de mars dernier la biographie de J. J. Bruguière, notre collaborateur, M. Nicolas, déplorait la perte des manuscrits de son grand-père. C'était un peu renouveler pour les chercheurs le supplice de Tantale. Comment! il existait des mémoires sur les guerres de la Révolution dans les Alpes et en Italie, sur la première campagne de Bonaparte ; ces mémoires avaient été rédigés par un contemporain admirablement placé pour suivre les événements ; tout simplement par le directeur du service de santé de l'armée d'Italie. Et nous ne pouvions jouir de ce témoignage précieux entre tous, précisément parce qu'il était unique, qu'il traîtait de détails laissés jusqu'ici dans l'ombre, d'un service auxiliaire des plus importants non encore étudié. Les souvenirs de soldats, de combattants proprement dits, abondent, disant l'épopée des personnages en scène. Mais de ce qui se passait derrière la toile : bien peu d'échos nous sont parvenus. Cependant retiré dans une petite ville du Bas-Languedoc, le chirurgien en chef Bruguière

qui avait accompagné et soigné ces héros, chef du service d'humanité, comme les Kellermann , les Masséna et les Bonaparte l'étaient du service de gloire, s'était raconté à lui-même ses souvenirs. Et nous devions renoncer à en jouir ! Le mécompte était cruel et la perte, irréparable.

Est elle définitive ? et les mémoires de Bruguière ont-ils été détruits, ou simplement égarés ? L'heureuse trouvaille dont nous avons la bonne fortune de faire profiter nos lecteurs semble permettre l'espoir que ces précieux documents se retrouveront un jour prochain. Ce n'est que le très simple récit d'un voyage fait dans la Flandre française en 1786, par Bruguière, mémoriaux intimes où l'on fixe brièvement le souvenir des hôtes bienveillants rencontrés sur le chemin, des heures douces passées en leur compagnie. L'article de notre collaborateur éveilla l'attention. Me Chrestien,notaire à Sommières,se souvint avoir trouvé ce manuscrit dans les papiers d'un de ses prédécesseurs.Il le communiqua à M.Lombard-Dumas qui a bien voulu nous autoriser à le publier.. La curiosité est éveillée ; la chasse est ouverte et d'autres découvertes heureuses suivront sans doute.

Prenons ce premier feuillet des mémoires de Bruguière tel qu'il est et ne cherchons ni à diminuer ni à exagérer son importance. Il n'apporte aucune contribution à l'histoire générale ; mais il vaut comme document personnel, écrit avec entrain et facilité, sans prétention, sans amour propre d'écrivain, sans arrangement des impressions ressenties et naïvement consignées. Cela nous transporte dans une société absolument différente de la nôtre, dans un milieu qui n'est pas imaginé et décrit pour les besoins d'un effet à produire ; nous montons avec l'auteur dans les

malle-postes d'autrefois et nous voyons comment nos aïeux essayaient de tromper les ennuis des longues routes ; nous pénétrons dans l'intimité de quelques familles bourgeoises ; chemin faisant nous cueillons quelques détails inédits sur l'organisation du service de santé dans les anciennes armées royales ; nous percevons quelques échos de cet esprit de corps, toujours si puissant en France. Il y aurait quelques naïveté à tenir rigueur à notre voyageur de certains détails un peu lestes, de sa préoccupation à se concilier les faveurs de la plus belle moitié du genre humain. Ne sommes-nous pas à la fin du XVIIIe siècle ? dans ces années où qui n'a pas vécu, disait Talleyrand, n'a pas connu la douceur de vivre ? On sait du reste ce qu'il faut entendre par cette douceur de vivre ; notre voyageur ne nous laisserait aucun doute à cet égard, si nous pouvions en avoir. Les vertus champêtres ne sont nullement son affaire, pas plus que celle de ses contemporains ; j'oserais ajouter sans médisance de ses contemporaines. On n'est vraiment si audacieux qu'aux alentours des places mal défendues.

Au moment de ce voyage Bruguière a 42 ans ; il a belle santé et bonne humeur, doué d'avantages physiques rehaussés par une élocution facile et une réserve polie et un peu froide. Il a déjà pas mal voyagé à la suite de nos armées ; il a tenu trois ans garnisons à Cambrai ; il a fait les dernières campagnes d'Allemagne ; de là, il a rebondi en Corse, dans un climat tout différent. Depuis quelque temps il exerce à Toulon, où il a rencontré des hostilités sourdes et une rivalité haineuse sur laquelle il ne s'explique qu'à demi-mot, mais lui tient fort à cœur et va l'obliger à retourner en Corse. Il est devenu

plus qu'à moitié provençal ; il a l'amour des pays du soleil et se plaint des brumes de la Flandre, bien connues de lui cependant et affrontées déjà dans ses voyages antérieurs. Il lui arrivera d'ailleurs d'employer les expressions de sortir de France et rentrer en France lorsqu'il franchit les limites de la Flandre. C'est qu'en effet cette province est d'acquisition toute récente : elle a conservé sa personnalité bien distincte, un idiome local très particulier, une froideur d'habitudes sociales absolument étrangère au Midi. Ces souvenirs de voyage ne nous apprennent rien sur la persistance de la vie provinciale sous l'ancien régime, aiguisée encore par le mode des circonscriptions territoriales ; mais elles nous la montrent sur le vif, et le chirurgien Toulonnais aurait été beaucoup plus chez lui dans la rivière de Gênes que sur les quais de Dunkerque.

Il n'y aurait cependant pas trouvé l'accueil cordial que lui réservent ses camarades. Si les provinces battent chacune leur marche, l'armée royale est une et solidaire ; les déplacements de garnisons sont fréquents ; les coudoiements entre hommes de même métier sont la règle et créent l'esprit de corps. Bruguière a d'ailleurs une mission spéciale sur laquelle il ne s'explique pas précisément, mais qui lui ouvre toutes grandes la porte des hôpitaux et de ce que nous appelons aujourd'hui les salles réservées à certaines maladies contagieuses. Il est accueilli partout avec une cordialité et un empressement tout naturels et dont il se montre très reconnaissant. Il l'est à ce point que sa gratitude se nuance, vis-à-vis de ses gracieuses hôtesses d'un respect qui n'est pas trop dans ses habitudes, et qu'il a besoin de s'avouer à lui-même

pour bien se convaincre qu'il l'a pratiqué par gratitude seulement. On s'empresse autour de lui pour lui rendre le séjour agréable ; dîners, fêtes, spectacles, se succèdent sans interruption. A Lille il assiste à une ascension aérostatique de Blanchard, qui venait d'inventer le gonflement des ballons par le gaz oxygène et en raconte longuement les péripéties. C'est le passage le plus important de son récit, l'événement qui l'a vivement frappé et dont il tient à conserver le souvenir avec un luxe inusité de détails. Mais ces distractions mondaines ne lui font pas oublier le but principal de son voyage. Il travaille et beaucoup, visitant avec soin les hôpitaux, aidant ses confrères dans leurs opérations, observant les nouvelles méthodes de traitement. C'est au cours de ces études qu'il prend ce culte de la propreté, qui fut la marque distinctive de sa direction à l'armée d'Italie et dont Desgenettes a fait si vivement l'éloge. Nous savons que les études premières de Bruguière avaient été quelque peu négligées ; mais nous savons aussi que, si par lui-même il ne fut jamais un grand opérateur, il organisa le service de santé des armées d'Italie avec compétence et autorité. Ces feuillets de voyage nous donnent l'explication de ce contraste entre les qualités du chef et les hésitations de l'exécutant. Bruguière avait beaucoup vu et bien observé ; si l'inexpérience de sa main et le décousu de ses études théoriques le trahissaient parfois, il avait dans l'ample dépôt de ses souvenirs des ressources suffisantes pour diriger avec compétence ses subordonnés et suppléer à l'insuffisance des ressources des ambulances d'alors par des inventions, par des trucs de métier, qu'on me pardonne l'expression. L'armée d'Italie, jusqu'en 1797

vécut d'expédients ; tout manquait sauf la bonne volonté. On comprend les services que put rendre un homme qui avait circulé dans une foule d'hôpitaux, y ramassant au jour le jour une somme énorme d'observations pratiques et y développant sa faculté d'initiative et de prompte décision.

En tous les documents écrits avant la veille de la Révolution, nous nous posons toujours une question : Quelles sont les opinions politiques du personnage ? Nous croyons de très bonne foi que tous et toutes se préoccupaient des événements décisifs qui allaient se produire. Comme nous les connaissons très bien, nous, et que nous savons qu'ils ont bouleversé le monde nous n'arrivons pas à nous imaginer que les vivants d'alors ne pouvaient pas s'en douter. Nous les supposons pleins d'une émotion grave et anxieuse, vibrants d'émotion et d'angoisse, rêveurs déjà du drame dont ils allaient être ou acteurs ou spectateurs. Nous disséquons les moindres phrases de leurs correspondances et de leurs mémoires ; nous les soumettons à un grossissement artificiel et triomphalement nous nous écrions : « Voilà bien les pensées qui convenaient aux français à la veille de 1789, voilà les signes annonciateurs du grand mouvement en gestation dans le monde. »

J'aurais bien voulu, je l'avoue, trouver trace de ces préoccupations dans le journal de voyage de Bruguière, et je ne me dissimule pas qu'il eut été beaucoup plus intéressant. Malheureusement il n'en est rien et ces souvenirs sont les plus tranquilles du monde, sans la moindre trace d'une fermentation quelconque dans l'heureux état d'esprit de leur rédacteur. Je dis, malheureusement ; c'est peut-être

bien le contraire et ce qui fait précisément l'intérêt de ce manuscrit, c'est qu'it nous révèle un état d'âme bien différent de celui que nous sommes tentés de supposer à la moyenne des esprits cultivés de l'époque.

Entendons-nous cependant. Je ne prétends pas que ce journal aurait pu être rédigé par un chirurgien de l'époque de Louis XIV ou de la Régence. Il porte bien la note du temps et des idées nouvelles et en définitive il n'aurait pu être pensé et écrit tel, quelques années avant ou après. Mais le farouche jacobin qui allait devenir notre écrivain ne s'y révèle nullement. On peut le chercher à la loupe ; il n'y est pas. Nous l'entendons bien parler de sa sensibilité ; mais il l'applique à tout autre chose qu'à compatir aux malheurs des humbles. Il dirige bien de-ci de là quelques traits malins contre les moines ; mais il va à la messe. Il a lu et goûté le bon abbé de Saint-Pierre et s'indigne contre les maux de la guerre ; mais il constate avec grande satisfaction que les armées sont très bien armées et disciplinées. Il a des attendrissements inattendus sur le sort de prisonniers militaires trop cruellement traités ; mais il trouve très bon qu'on ait réprimé leur révolte. Il constate avec une malice satisfaite qu'il en sait très long sur les aventures de cœur d'une grande dame ; mais il tient à grand honneur d'être présenté à son mari et respecte profondément les grands dignitaires, gouverneurs et lieutenants du roi. Les personnages qu'il introduit sur la scène de ses souvenirs ne sont pas plus amoureux de politique que lui-même. Ses collègues font leur mètier du mieux possible ; ils ont une clientèle civile, cherchent à l'étendre, à gagner de

l'argent et à caser de leur mieux leurs fils et leurs filles. Tout ce monde là n'a pas l'air préoccupé le moins du monde de pensers sombres et de geste révolutionnaire. On se fréquente beaucoup entre soi et on se distrait de son mieux. On va beaucoup au théâtre et on s'y amuse fort. L'inévitable *Mariage de Figaro* fait foule ; on l'applaudit sans arrière-pensée et sans y chercher le prétexte à des manifestations tumultueuses. D'autres pièces ont tout autant de succès et ont fait depuis moins de bruit, tout simplement parce qu'elles étaient faites avec moins de talent. Les garnisons des villes du Nord sont très bien tenues ; disciplinées et plus occupées de leurs exercices, de leurs plaisirs et de leurs suites quelquefois fâcheuses que de discussions de corps de garde. Chemin faisant Bruguiére relève bien quelques abus ; la morgue et la mauvaise tenue d'un corps d'officiers, le renvoi dans leur foyer de soldats condamnés qui ont racheté leur faute par leur courage et auraient mérité mieux que la vieillesse miséreuse. Mais il ne conclut pas du particulier au général et ne fait pas de ces faits isolés thème à des déclamations ou à des critiques passionnées. Il apparait dans ce journal comme un disciple de Voltaire, aimable, sceptique et sans fiel ; ne croyant lui-même plus à grand' chose, mais respectueux des croyances officielles et des pouvoirs établis, sincèrement attaché au roi et à ses lieutenants ; plus soucieux de plaire que de critiquer, de passer agréablement la vie que de réformer le monde. Pour qui sait les opinions futures de Bruguière et qu'il regretta quasi la réaction de Thermidor, le contraste est piquant.

Plus tard, quand Bruguière reçut de la destinée la lourde responsabilité de tant de vies humaines

à protéger, sa pensée subit une évolution dont les Mémoires de Desgenettes nous ont conservé le souvenir. C'est ce Bruguière seconde manière dont nous voudrions retrouver les Mémoires. Contentons-nous pour le moment de ces quelques pages que l'on pourrait appeler : une année d'apprentissage d'un chirurgien en chef d'une grande armée et d'une grande époque.

G. M.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN FLANDRE

Je partis de Paris le 27 juillet 1886 pour me rendre à Lille, en Flandre, avec la diligence qui est bien la plus désagréable et la plus incommode de toutes les voitures. J'avais la 7e place, c'est-à-dire que j'étois à une des portières sur un siège très dur et fort étroit où je ne pouvois asseoir qu'une demi-fesse. Il fallut néanmoins passer la nuit dans cette cruelle position ; car, cette diligence part à 10 heures du soir, et ne s'arrête qu'à *Senlis*, sur les 4 heures du matin, où je descendis pour prendre un verre de vin, et me délasser un peu de la gène dans laquelle j'avois été toute la nuit, qui me parut une des plus longues de ma vie. Nous étions dix entassés les uns sur les autres. Il est inouï que l'on ait si peu d'égards pour les voyageurs en leur fesant payer si chèrement des tortures si horribles. Nous fûmes dîner à *Gournay* , où nous fûmes bien traités et fort proprement. Nous nous remîmes au supplice après le dîné, pour arriver à *Perone* où nous devions coucher. Avant d'y arriver, on passe à *Royai* , petite ville de la Picardie, où l'on fabrique des tricots et où les biscuits sont réputés ; mais ils ne valent pas ceux du Palais-Royal. Enfin nous

arrivâmes à Perone de très bonne heure. J'aurais bien désiré trouver le souper prêt, le manger et me coucher tout de suite, ayant grand besoin de repos ; mais il fallut attendre la diligence qui alloit ce jour-là de Lille à Paris. C'est un usage établi que les voyageurs des deux diligences s'attendent pour souper ensemble. On nous servit avec profusion, mais le tout mal assaisonné et sans goût. Je ne mangeai que d'une cotelette au jus de veau, qui étoit fort bonne et de la salade. L'hôtesse était jolie, mais malhonnête jusqu'a la grossièreté. Elle avoit une cousine aussi jolie, qui nous servit à table et qui avoit un caractère plus humain. Je lui dis des douceurs qu'elle prit fort bien. A peine fus-je dans mon lit que je perdis connaissance jusqu'à 3 heures du matin, que l'on vint m'en tirer pour me remettre à la torture : il fallut bien s'y décider. Nous arrivâmes à *Cambrai* sur les 9 heures. Comme j'ai été trois ans en garnison dans cette ville, où la diligence s'arrête ordinairement une heure, j'en profitai pour aller demander à déjeûner, à un ancien et respectable ami, M. *Santerre*, brasseur très riche et très renommé. Il fut aussi surpris qu'enchanté de me voir ; on me servit de l'excellent beurre et du fromage de *Marcoil*. Le long jeûne que j'avois fait de ces deux excellents mets me les fit trouver encore plus délicieux. Je déjeunai fort et ferme, et j'arrosai le tout du bon vin rouge, dont la cave de M. Santerre est toujours bien pourvue. Il fallut m'en séparer pour continuer ma route ; mais ce ne fut qu'après lui avoir promis de venir passer quelques jours chez lui en m'en retournant. Nous fûmes de là à *Douai*, qui est à cinq lieues de Cambrai, où nous dînâmes à merveille tout en maigre et au beurre : c'étoit un vendredi ; dans ce pays-là on est extrêmement religieux. Douai est une ville immense, mais pauvre et peu peuplée.

A la table, où nous dînâmes, se trouvait un homme fort mal mis et d'une mine basse, mais causant bien et laissant apercevoir à travers ses haillons et son air, de l'éducation. Par distraction, après avoir servi la soupe à tout le monde, j'allais m'en servir sans faire attention à ce quidam. Comme ce n'étoit qu'une absence de ma part et que je craignis que cet homme n'imaginât que sa tournure m'avoit fait le négli-

ger, j'affectois de lui en faire beaucoup d'excuses et de le servir avec empressement. Il ne parut nullement choqué de ma méprise et me remercia très honnêtement. Dans le cours du repas, j'eus soin de le servir de tous les plats dont je fus chargé, le premier après une dame parisienne, qui voyageoit dans la diligence avec son mari, parce que je pensai avec raison qu'il arrivoit souvent qu'un homme d'importance se plaisoit à cacher son véritable rang sous des habillemens communs. Je devinai juste ; car, ayant pris des informations, j'appris que c'étoit *M. de Richecourt*, Lieutenant-Colonel d'Artillerie en résidence à Saint-Omer, militaire d'un mérite distingué.

Nous partîmes de Douai pour nous rendre à Lille, où nous arrivâmes à 6 heures du soir, dans le bureau des diligences. Nous envoyâmes chercher un fiacre où nous nous mîmes, Mme la parisienne, son mari et moi pour aller loger à l'*Hôtel de Bourbon*, belle et bonne auberge, sur la place d'Armes, dont l'hôtesse est fort bien et très polie. Tous les appartements étant pris, je fus obligé de coucher dans un cabinet qui donnoit dans la chambre à deux lits qu'avoient pris mes parisiens. La gêne que cela nous causoit à tous me détermina à aller le lendemain loger à l'*Hôtel de la Cloche*, d'autant que ces deux étrangers comptoient passer quelques jours pour voir Lille, et se rendre ensuite en Hollande. Je ne puis quitter cet article sans parler un peu de ces deux personnages. En disant seulement que c'étoient deux parisiens qui n'avoient jamais voyagé, tous ceux qui connaissent la capitale des français savent ce que cela veut dire : gens extrêmement crédules, honnêtes jusqu'à la fadeur, craignant toujours d'importuner et importunant sans cesse par leurs questions saugrenues, et par leurs remerciements qui ne finissent plus,étonnés de tout, regardant tout, sans rien voir ; trouvant tout beau, parce qu'on leur dit que c'est beau. Je crois par l'étude que je m'appliquai à faire d'eux que ce pouvoit être des gens qui avoient été attachés à quelque Grand. Le mari avoit de beaux habits, et parloit souvent des seigneurs de la Cour, et de leurs anecdoctes d'une manière familière. La femme n'étoit pas jolie : elle était bien mise, avoit des airs et étoit bégueule comme une femme ; tous deux bêtes à manger du

foin, mais de bonnes gens. Je les quittai le samedi 30 juillet à l'Hôtel de Bourbon et je ne les ai plus revûs.

Je restai trois jours à *la Cloche*, d'où M. Merlin, médecin en second de l'Hôpital militaire de Lille voulait absolument me tirer pour me loger. Je résistai long-temps à ses instances ; mais il insista d'une manière si pressante que je me rendis. Depuis l'instant de mon arrivée à Lille jusqu'au 6 Août, que je parti pour Douai, je fus régalé par les chirurgiens-majors des régimens qui sont en garnison à Lille, au nombre de quatre d'infanterie, un de cavalerie et un de dragons : c'est le régiment Colonel-Général, dont M. Bourbier, mon ancien camarade et chirurgien-major, garçon de mérite, très officieux, très honnête et bon ami. Je n'oublierai jamais les marques d'amitié qu'il m'a données dans cette occasion. M. Chastenet, chirurgien-major en chef de l'hôpital militaire de Lille, me fit l'honneur de me donner un jour à dîner. Il a une nombreuse famille, quatre demoiselles et trois garçons, dont deux abbés, et l'un chirurgien-major démonstrateur de l'amphithéâtre militaire qui remplit sa place avec distinction. Il étoit au bourg de Saint-Amant pour sa santé, qui est très délicate et très précieuse aux habitans de Lille, dont il a, ainsi que son père, la confiance. M. Chastenet père, âgé de 70 ans, s'est fait 8 ou 10.000 livres de rente sur le pavé de Lille ou dans ses environs.

M. de Milleville, médecin en chef de l'hôpital militaire de Lille, est un homme fort poli, fin, adroit et ami de tout le monde, sans l'être de personne ; mais ce n'est pas un intrigant. Sa fortune est le fruit de ses veilles : elle ne le fait pas rougir.

Je partis, ainsi que je l'ai déjà dit, le 6 Août après-midi pour Douai, avec un officier du régiment d'Orléans infanterie qui est en garnison dans cette ville, et qui vouloit bien me donner une place dans la voiture. Je fus me loger à l'*Hôtel de Bourbon*, belle et bonne auberge, où je ne vis pas d'hôtesse.

Le lendemain je fus à l'hôpital militaire pour rendre une lettre que M. Bourdeau m'avoit donnée pour Mr Gelée, son parent, chirurgien-major de cet hôpital. Mr Gelée est un homme très maniéré et très aimable, presque aussi froid

que moi. Comme j'exige qu'on soit tolérant à mon égard sur cet article, il n'est pas naturel que j'en fasse un crime de la mienne qu'on qualifie de fierté et de hauteur dans le caractère, M. Gelée est d'une société très agréable. Il me pria à dîner et même très instamment de n'avoir pas d'autre table que la sienne, pendant mon séjour à Douai. J'acceptai le dîné et je fis connaissance avec Mme et Mlle Gelée. Mme Gelée est la meilleure femme du monde, déjà âgée. Mlle est fort bien éduquée, d'une figure agréable, la peau très belle et éblouissante. Je passai une partie de l'après-dîné dans ma chambre à écrire des rapsodies, et, sur le soir, M. Gelée eut la complaisance de venir me prendre pour aller promener et ensuite souper chez lui. Ils eurent la bonté, père, mère et demoiselle de venir après-souper m'accompagner jusqu'à mon auberge, où je ne fusse guère arrivé que le lendemain au jour, sans ces aimables conducteurs vu l'éloignement et la difficulté.

Le lendemain matin je fùs assister à la visite et aux pansemens de l'hôpital militaire. Au sortir de là, M. Gelée me proposa de l'accompagner à deux lieues dans un village pour voir une malheureuse femme, qui avoit un polipe à la matrice dont le volume gênoit la sortie des urines. Le cas étoit pressant ; nous arrivâmes auprès de la malade qui avoit accouché la veille, malgré ce corps étranger. d'un enfant vivant. J'aidai M. Gelée à lier le polipe par son pédicule ; nous la fîmes uriner au moyen de la sonde, et nous repartîmes tout de suite pour venir dîner tous les deux avec M. Mangin, chirurgien-major du régiment du Mestre de camp général de la Cavalerie. Après le dîné, nous fûmes faire notre cour à Mme et Mlle Gelée, chez qui nous restâmes jusqu'à l'heure de la comédie, où nous fûmes voir jouer *Le Porteur de Chaise* et le *Faux Lord*. La salle est affreuse. On en construit une qui sera plus grande, plus commode et plus décente. La troupe est passable : en général, les troupes (d'artistes) qui sont en Flandre sont assez bonnes. Mais les officiers se comportent si indécemment à la comédie que les Bourgeois et les femmes honnêtes n'osent y paraître.

La journée du 9 n'offre rien de remarquable. Je me levai tard, j'écrivis. M. Gelée vint me prendre avant le dîné :

nous fûmes faire quelques visites et ensuite dîner chez lui. Nous causâmes jusqu'à 11 heures du soir, que je me retirai pour songer à mon aise que le lendemain c'étoit la Saint-Laurent et que j'étois à 250 lieues d'Ollioule, où mon fils ne manqueroit pas d'aller danser ; et où il seroit fait mention de moi.

Je me levai de bonne heure le lendemain, mais je n'entendis ni tambour, ni flageolet ni tambourin : les flamands n'ont de bruyant que leurs cloches. Chaque vllle a des carillons qui étourdissent ; les heures ne sonnent jamais sans être précédées d'un air sur des cloches, les demi-heures de même ; et pour les quarts d'heure, un petit refrain. Les flamands ne seraient pas parfaitement heureux si cette mélodie clodicale ne frappait leur timpan chaque minute. Je sortis pour aller prendre Mr Gelée pour me mener voir la fonderie de canons ; je visitai attentivement les moules, la machine qui sert à percer les canons, celle qui sert à les polir, à perforer la lumière, à la graver. Tout cela fait honneur à l'industrie humaine ; c'est digne de la magnificence d'un grand roi. Mais quand on réfléchit sur le but de ces inventions infernales, quand on pense que c'est pour la destruction de l'homme que l'art épuise ses ressources, le Gouvernement, ses trésors, on ne peut que gémir sur le sort de l'humanité et faire des vœux pour que le rêve de l'abbé de Saint-Pierre se réalise. Après avoir parcouru la fonderie, nous fumes voir le cabinet de M. Béranger, commissaire général des fontes, chevalier de l'Ordre du Roi : ce cabinet est un arsenal en miniature. On y voit en petit toutes les machines guerrières concernant l'artillerie, une assez belle collection de bons livres, et quelques bustes en bronze. Celui du bon Henri IV est parfaitement bien fait : on s'extasie toujours devant ce grand roi ; c'est un sentiment naturel à tous les bons français. Je considérai tous les objets de ce cabinet, mais j'en revenois toujours par une impulsion naturelle au bon Henri. Ceci me rappelle une anecdote qui peut trouver place ici : Lors de l'inauguration de la statue fastueuse de Louis XIV, qui orne la place des Victoires, tout le régiment des gardes prit les armes et défila devant la statue en saluant. Après la cérémonie, un capitaine de ce régi-

ment, obligé de passer sur le Pont-Neuf pour conduire sa compagnie au quartier, la fit arrêter et mettre en bataille devant la statue d'Henri IV, et leur dit : « Mes amis, saluons celui-ci ; il en vaut bien un autre. »

Je sortis de la fonderie pour aller prendre congé de M. le Commissaire de guerre, devant partir pour Lille le lendemain. Je fus ensuite chez le *Sure* de Douai, c'est à-dire chez le libraire où s'assemblent les beaux esprits pour médire, pour mentir, ou pour faire des phrases ! J'y trouvai Mr Gelée qui n'ayant pas voulu souffrir pendant mon séjour à Douai que je mangeasse à l'auberge me mena dîner chez lui. Après diné, nous rédigeâmes les observations que j'avais faites à son hôpital. On ne peut rien ajouter à la manière obligeante et honnête avec laquelle M. Gelée en agit avec moi, ainsi qu'aux politesses que je reçus de la part de ses dames Je voudrois pouvoir nourrir mon âme sensible et reconnaissante du doux espoir de m'acquitter un jour envers la respectable famille Gelée dans la personne du fils, qui a dignement remplacé son père dans le régiment de Ségur-Dragons, ci-devant Belzunce. Mais malheureusement la Provence est inaccessible à la Cavalerie, à moins d'une circonstance de guerre.

La matinée du 11 se passa à disposer mes affaires pour mon départ. Je fus ensuite prendre congé de Made et de Mlle Gelée qui vouloient mettre le sceau à leurs politesses en me fesant préparer un déjeùner dinatoire, devant partir à 1 heure. Mais comme j'avois déjà donné des ordres pour cet objet à mon auberge, je refusai. Nous nous donâmes rendez-vous avec Mr Gelée à la parade qui devait être brillante ce jour-là pour faire honneur au Colonel et au Major du régiment de Toscane-Dragon autrichien en garnison à Tournai, qui étoient venus pour voir manœuvrer le régiment du Mestre de Camp général de la cavalerie en garnison à Douai.

A la parade, la Cavalerie défila au grand trot. Le pavé est extrêmement glissant ; aussi arriva-t-il qu'un cheval tomba et tout le piquet lui passa sur le corps, sans qu'il en résulta le plus petit mal, puisque le Cavalier remonta tout de suite et fut rejoindre sa troupe.

Le moment de monter en voiture étant arrivé, j'embrassai M. Gelée et je partis par une diligence qui va tous les jours de Douai à Lille. Elle part à 6 h. de Lille et à 1 h. après midi de Douai : elle contient douze personnes; il en coute un petit écu ; on met cinq heures pour faire 8 lieues. Nous étions au complet : J'avais la première place, que je cédai à une jolie femme qui allait à la campagne près de Lille avec son mari. Vinrent ensuite deux autres dames, l'une âgée et l'autre jeune : c'était Mad^e Taaffe, femme d'un Lieutenant Colonel retiré du régiment de Walhs-Irlandais, avec sa demoiselle, résidant à Cambrai, où j'avais eu l'honneur de la voir autrefois dans les assemblées. Sa demoiselle était alors un enfant de dix ans et promettait bien ce qu'elle est aujourd'hui, une grande jeune fille bien faite et extrêmement jolie, on peut dire belle : Je doute même fort qu'on trouve un modèle plus accompli pour une Académie ; sans pretention, pleine de grâce, ayant toute la simplicité et l'ingénuité de l'innocence.

Mad^e Taaffe ne me reconnut pas ; mais je la remis fort bien. Elle avait pris son fils en passant à Douai qui est en pension au collège des Anglais (1), et nous apprit, route faisant, qu'elle allait à Dunkerque. Comme je comptois faire le même voyage, je fis en sorte de me faire reconnnaître par Mad^e Taaffe et je n'eus pas grand peine. Elle eut même grand plaisir quand je lui appris que mon intention était de partir le lendemain matin pour Dunkerque, si je trouvois place à la diligence. En conséquence, arrivés à Lille, nous nous mimes elle, sa demoiselle, son fils et moi, dans un fiacre et nous fumes droit à l'*Hôtel de Portugal* pour arrêter nos places. Mad^e Taaff se fit donner un appartement dans cet hôtel et je fus chez Mr Merlin, où je soupai et couchai. Le lendemain, à 6 h. du matin, nous nous embarquâmes dans la diligence, où l'on va huit personnes et nous n'étions que six. C'est une belle et grande voiture fort commode, trainée par

(1) Cette maison a été instituée pour l'éducation des anglais catholiques romains qui y envoyent leurs enfants et surtout ceux qu'on destine à prêcher l'Evangile aux catholiques dispersés et ignorés en Irlande et en Angleterre.

six chevaux de poste ; il en coûte 10 l. 16 s. ; on arrive à 6 h. du soir. Il y a de Lille à Dunkerque dix neuf lieues de poste. On relaie d'abord à Armentières à 3 lieues de Lille. C'est une fort jolie ville qui n'est point fermée. Je déjeunai avec du bon beurre, des petits pains tout chauds, et bus de la bierre. Les chevaux d'Armentières nous conduisirent jusqu'à *Bayeux*, très jolie ville, ouverte, bien percée de grandes rues, et de belles places ornées de maisons qui annoncent la propreté des habitans. Depuis Armentières on ne parle plus français ; c'est la langue flamande. De Bayeux on va à Caestren où l'on trouve la diligence qui va de Dunkerque à Lille ; et là, celle de Lille prend les chevaux et le postillon de celle de Dunkerque, et celle-ci ceux de Lille. On fait à Caestren de petits gateaux au beurre et au sucre qui sont délicieux.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Cassel, où nous devions dîner. La ville de Cassel est située sur un mont fameux appelé le Mont de Cassel (1), l'unique montagne qu'il y ait en Flandre, pays plat comme une assiète. Aussi du haut de ce mont qui est le plus beau point de vue du monde entier on découvre 32 villes, la mer, l'Angleterre, le plus superbe le mieux cultivé le plus riche pays de l'univers qu'on voit sous ses pieds.

J'emporte avec moi la preuve que ce mont a été recouvert par les eaux de l'Océan, si le sable dont il parait formé ne l'attestoit pas. Ce sont des plateaux de coquillage de toute espèce incrustés dans un gluten lapidifique. On trouve aussi le grès ferrugineux en abondance. Je crois que la base du Mont est formée de ce dernier. Pour bien examiner ce fait, il ne faudrait pas voyager avec la diligence.

Le dîné qu'on nous donna en maigre (c'était un vendredi) était fort mauvais, le vin très cher et impotable. Tous les voyageurs se plaignirent de cette auberge ;

(1) Il y a aussi Cassel en Allemagne : c'est la capitale du Landgrave de Hesse. J'ai été assiégé pendant cinq mois dans ce Cassel en 1762. C'étoit M[r] de Dierbak, officier général suisse, qui y commandoit. Le bœuf ayant manqué, on fut obligé de manger les chevaux. C'est une fort bonne chose que le cheval accommodé à la daube, quand on a bien faim, et qu'on n'a pas autre chose à manger.

c'est à la Poste, et l'on est obligé de s'accommoder de ce mauvais dîner, qu'on fait payer 2 l. 10 s. ; Car, si on alloit ailleurs, le maître de poste affecteroit de faire partir la diligence plustôt, de façon qu'avant d'avoir à dîner, on seroit obligé de monter en voiture.

Après avoir dîné en attendant qu'on mit les chevaux, nous montames Mad^{e}, Mad^{lle} et moi au Plateau, c'est l'endroit le plus élevé du Mont, pour voir le coup d'œil. Les gens du pays qui sont faits à çà suivent quand ils voient aller des étrangers pour indiquer des yeux. ou avec une lunette et nommer les villes. Il fesoit un vent impétueux ; Mad^{e} et Mlle Taaffe étoient coiffées avec des chapeaux qui furent arrachés. Elles descendirent dans un désordre qui ne diminuoit rien des charmes de la demoiselle et qui me procura l'occasion de lui faire un compliment ; je lui conseillai même de ne plus mettre son chapeau, autant pour sa commodité dans la voiture que pour nous restituer un larcin, en nous privant depuis Lille de voir sa charmante figure. La rougeur de son visage décéla qu'elle n'étoit pas insensible aux fleurettes. Cependant nous approchions de l'auberge : en arrivant dans le salon, où nous avions diné, Mlle Taaffe se mit en devoir d'enlever les épingles qui servaient à assujettir le chapeau. Je m'approchai pour lui proposer de faire son catogan ; tout ceci se passoit sans l'aveu de la mère, qui avoit resté dans la cour pour quelque besoin, et qui survint au moment où j'attachois les cheveux de sa fille. Il est difficile, pour ne pas dire impossible de peindre la fureur de Mad^{e} Taaff. Elle fond sur nous rouge, comme un coq d'Inde, parle avec colère en anglais à sa fille, et me pousse précipitamment sans me rien dire pourtant. Je ne crus pas devoir essayer de la calmer ; car je m'apperçus que mon entreprise, toute innocente qu'elle étoit, lui paraissoit trés offensante. Aussi fus-je bien vite me camper dans la voiture qui nous attendait. Cependant Mad^{e} Taaffe ne paraissoit pas et le cocher juroit : il y a apparence que la scène fut vive et qu'elle eut été plus longue sans les cris du cocher, car je vis de la voiture en hors que la demoiselle pleuroit. Elle arriva avec le chapeau remis, ayant les yeux rouges et encore baignés. Pour trancher

tout embarras entre la mère, la fille et moi, je fis semblant de dormir : je n'ouvris les yeux que lorsque je sentis la voiture s'arrêter pour changer de chevaux. Je demandai à descendre et je proposai à Madᵉ Taaffe d'en faire autant ; mais elle me répondit que non. C'était un village qu'on appelle *Woirmont*. La première chose qui se présenta à moi fut un *calvaire* avec tous les personnages connus de la passion de N. S. J. C. en peinture ou en relief, et de plus, une chose que je n'ai jamais vue, ni vous non plus, je gage. C'est un petit chérubin qui recevoit dans un calice le sang jaillissant du côté de J. C. et qui fesoit la grimace en tirant la langue au soldat qui venoit de percer ce sacré côté. Si vous ne voulez pas m'en croire, allez le voir ; c'est à Woirmont, village à 2 lieues de Cassel sur la route de Lille à Dunkerque. De Woirmont on va à Bergues, petite ville fortifiée, où l'air est très malsain. Autrefois on y mettoit un régiment en garnison ; aujourd'hui ce sont des détachements de la garnison de Dunkerque, qui fournissent à Bergues et à Gravelines. Les soldats disent *que Dieu nous préserve de la peste, de la famine, de la garnison de Bergue et de Graveline.* De Bergue à Dunkerque il y a deux petites lieues. Ce n'est plus ce superbe pays qu'on vient de parcourir depuis Lille jusqu'à Bergue et qui ravit le voyageur enchanté. Le ciel même n'est plus celui qu'on a quitté : l'air est épais, chargé de brouillards ; les vents et la pluie y sont fréquens ; on y gagne aisémènt les fièvres. Nous arrivâmes à 7 heures à Dunkerque. Avant ce moment, j'avois eu des preuves que Madᵉ Taaffe avoit calmé son courroux : elle m'avoit adressé souvent la parole ; et en arrivant à l'endroit où descend la diligence, elle envoya chercher un fiacre et voulut absolument me conduire à mon auberge. Je fus loger au *Sauvage*, où elle me déposa. Et comme son voyage n'avoit pour objet que de voir un de ses frères, qui étoit venu exprès d'Angleterre à Dunkerque pour les embrasser, elle comptoit repartir dans deux ou trois jours pour retourner à Cambrai. Elle me pria de lui faire savoir le jour de mon départ pour Lille, afin de voyager ensemble. Je lui promis, quoique très disposé de n'en rien faire, parce que je n'aime pas les bégueules.

Depuis l'instant que j'arrivai à Dunkerque, la pluie commença ; elle ne cessa pas toute la nuit ; le matin il en fesoit encore ; ce qui me détermina à prendre un fiacre pour aller voir Mr Hecquet, chirurgien-major de l'Hôpital militaire, que je ne trouvai pas. Je lui fis dire que je repasserai sans faute après son dîner. En effet la pluie ayant cessé, je me rendis chez lui après mon diné de table d'hôte avec une troupe de flamands mal léchés. M. Hecquet ayant trouvé chez lui en entrant une lettre que je lui apportois de la part de Mr Gelée son ami, me reçut très cordialement. C'est un homme d'esprit et qui jouit dans Dunkerque d'une grande considération. Il réunit à la place de chirurgien major de l'hôpital militaire, celle de chirurgien major de la marine. C'est à ce titre que M. Mercier, commissaire ordonnateur à Dunkerque, cidevant contrôleur de la Marine à Toulon, vient de lui accorder un très beau logement dans le Parc. M. Hecquet en outre est Echevin. Après une conversation sur l'objet de ma mission, il fut obligé de sortir pour ses affaires. Nous arrêtâmes que je viendrois le prendre chez lui le lendemain matin pour aller ensemble à son hôpital. Je sortis avec lui et fus visiter le port. Mais la pluie qui survint bientôt ne me permit pas de le voir bien exactement. Il est formé par un canal qui conduit de la mer à un arrière bassin comblé par les Anglais et se prolonge retréci dans les terres.

Dans la marée basse tous les vaisseaux qui sont dans le Canal ou Port, rangés le long des quais de deux côtés, se trouvent à sec sur la vase. On attend au premier jour Mr le Maréchal de Castries, Ministre de la Marine, qui vient visiter ce port, sans doute pour examiner et ordonner les travaux qu'on doit y faire. Car on assure que M. le Contrôleur Général donne 100.000 liv. par mois pour creuser le bassin, le canal et réparer les quais ; ce qui ne fait pas rire les anglais. Au reste le port de Dunkerque mis dans le meilleur état possible ne peut recevoir que les plus grosses frégates et jamais des vaisseaux de ligne.

La pluie, comme le l'ai dit, étant survenue m'obligea de rentrer en ville, où je fus visiter les marchands,

ayant le dessein de faire emplette de quelques marchandises anglaises, comme bas de laine, chaînes d'acier etc°.— Mais je trouvai tous ces objets aussi chers qu'à Paris ; et en calculant les risques qu'on court par la vigilance des fouilleurs impitoyables au sortir de Dunkerque et à Pérone, je conclus que c'étoit une folie de s'exposer, lorsqu'on pouvoit acheter sans risque ailleurs. La pluie continuant toujours, je rentrai chez moi. Le mauvais temps continua toute la nuit avec un vent impétueux du Sud-Ouest. Le lendemain matin, je fus ainsi que nous en étions convenus, prendre Mr Hecquet chez lui. Il me conduisit à son hôpital ; j'assistai à la visite, et je vis avec satisfaction faire les pansemens avec la plus grande propreté. Mr Hecquet a l'avantage inapreciable de posséder des élèves très instruits, modestes et exacts ; je l'en félicitai devant eux. La besogne finie, j'entendis la messe et je me retirai chez moi. Je ne fus pas plutôt rendu que je vis venir le nommé Lieutaud et sa femme, cuisinier de Toulon, que M. Mercier a amené de ce pays-là et que le hasard avoit fait loger à Paris au même hôtel que moi en se rendant à Dunkerque. Ces bonnes gens me firent toutes sortes d'offre de service ; je les remerciai et leur offris de même mes bons offices à Toulon. Mon perruquier vint, je m'habillai pour aller dîner chez M. Hecquet, où je vis Madame pour la première fois. C'est une femme âgée, mais encore fraîche, avec les manières flamandes. Ils n'ont qu'une fille âgée de 10 ans, qui n'est pas jolie mais qui annonce de l'intelligence et de l'esprit et qui aura, je crois, les manières françaises. Nous causâmes chirurgie tout le temps du dîner ; après le dîner, nous rédigeâmes mes observations. J'oubliois de dire que pendant tout le dîner nous eumes un monsieur qui avait été conduit là par une femme à cause de la faiblesse de sa vue. C'étoit le Directeur de la Poste de Dunkerque, qui, lorsqu'il apprit que j'habitois Toulon me parla du vin de La Malgue, qu'il estimoit beaucoup. Je lui offris tout de suite mes services pour cet article. Mais il me dit que c'étoit Mr Poulain, son confrère, qui lui faisoit sa provision. Je saisis cette occasion pour prier M. Hecquet de me donner la préférence ; mais M. Hecquet n'aime pas ce vin-là.

Je le priai de m'indiquer quelques maisons où je puisse faire des offres de cet excellent vin, dont un de mes bons amis fesoit le commerce, et à qui j'étois bien aise de procurer un débouché. (1) Mr Hecquet, en conséquence, proposa de me mener chez des marchands. Nous y fûmes en effet au sortir de table. Mais ces messieurs ne connoissent que les vins qu'on leur envoie du Port de Cette en Languedoc, et n'en veulent pas connoître d'autres. Je m'escrimai en vain à vouloir leur persuader que Cette n'étoit pas l'entrepôt des vins de Provence, même des vins médiocres et qu'il leur seroit infiniment plus avantageux et moins coûteux de les tirer directement de Toulon. Soit que mon langage ne fut pas celui d'un négociant ou point assez éloquent, ils n'en furent pas séduits et j'en fus pour les frais de ma péroraison: nous nous retirâmes. Mr Hecquet ayant à faire, nous nous embrassâmes après des offres mutuelles de service et les remerciements d'usage.

A suivre C. NICOLAS.

(1) Déjà la mévente!

TUNIS

A Madame J. Borély.

I

Mars inconstant, de quels charmes
M'est la tendre obscurité
Du ciel qui baigne de larmes
Le silence et la cité !

Comme son pâle sourire
Sur un mur de chaud blanchi
Et qui s'offre à son empire
Se trouve bien réfléchi.

Lente, o monotone pluie,
Que tu sais me rappeler
L'art que ma pensée oublie
Au son de ton doux parler.

II

Dans la brise et la bruine
Je vais à ce jardin
Qui s'élève en gradin
Autour de la colline.

Renaissante verdure
Et toi ciel rose et gris
Qui prends une figure
Du doux ciel de Paris ;

Gazons, berceaux, bocages
De calme revêtus,
Pâles eucalyptus,
Mimosiens feuillages,

Auriez-vous asservi,
Ce soir, à votre grâce
Un désir qui ne vit
Que pour tromper l'espace ?

III

Que sur le haut du mur ce ciel, morne visage,
En cet après-midi
Par ma fenêtre ouverte a fait à son image
Mon cœur triste et maudit !

Maintenant de tes feux, o lampe famillière,
Ce cœur tout abusé,
Comme au jour le plus pur dans ta jaune lumière
A son rêve embrasé.

Ta douce flamme veille, elle me réconforte
Et caresse mes yeux,
Et rend vaine l'horreur que cette nuit m'apporte
Sous un ciel pluvieux.

IV

Sur ce ciel où du lin rapide et de la rose
Le tendre crépuscule assemble les couleurs
Au bord penchant du toit un peu d'herbe compose
Un bouquet de ses fleurs.

Le jour, dont la splendeur m'était presque importune
S'efface et sur les murs n'est plus que du carmin,
La lune, à son lever, la pâle et froide lune
Imite le jasmin.

De ces charmes divins qui règnent dans la nue
Aux soirs du ciel natal tout n'est pas étranger,
Mais du tien et du mien dont se charge ma vue
Mon cœur sait partager.

V

La lune sur la ville,
Sur la blanche Tunis,
La belle nuit tranquille,
Et ces toits infinis...

Le silence, l'espace,
Le paisible matou
Qui vient sur la terrasse,
Ses pattes d'amadou...

O belle lune claire
Tes grâces du sérail,
Tes tours de bayadère,
Ta bouche : émail, corail,

Ton éclatant visage
Qui trouve son miroir
Dans la mer de Catharge,
Tes sourcils d'un beau noir

Et la charmante flamme
Qui fleurit dans tes yeux
N'abusent point une âme
Absente de ces lieux.

J. B

LE CASIER DE L'ÉTAT-CIVIL

Il y a déjà longues années, j'ai proposé d'établir dans tous les greffes du tribunal de 1re instance, un casier de l'état-civil sur le modèle du casier judiciaire.

Le principal but de ce casier serait de faciliter la généalogie des familles. Si nous nous trouvions à cette époque déjà loin de nous où les hommes vivaient et mouraient ordinairement dans le pays qui les avait vu naître où continuateurs de l'état de leurs pères, où ils n'ambitionnaient que des honneurs et des fonctions qu'ils pouvaient obtenir dans leur commune, le projet dont je vais parler serait inutile, car les registres de l'état-civil, tels qu'ils sont aujourd'hui, pourraient fort bien établir la filiation de chaque famille, mais depuis notre Révolution de 1789, bien des changements se sont opérés dans les habitudes sociales. Chacun veut s'élever et améliorer sa position.

Attirés par le désir des richesses et des jouissances, les paysans quittent les campagnes pour aller s'établir dans les villes ; les ouvriers ennuyés bientôt de la vie sédentaire vont de ville en ville exercer leur profession ; nous tous aussi, magistrats, militaires, fonctionnaires de tout rang, employés de toute sorte, artistes, négociants, hommes du monde,

nous quittons bien souvent par devoir ou par plaisir, par intérêt ou par ambition le pays qui nous a donné le jour. Rarement toutes ces personnes qui vivent ainsi ailleurs que dans le lieu de leur naissance ont un domicile fixe. Des exigences de position ou d'avancement les obligent à de fréquents déplacements. Aussi qu'arrive-t-il ? Leur mariage, la naissance de leurs enfants, leurs décès, tous ces actes si importants de la vie sont reçus dans des communes différentes. Et alors, je le demande, comment trouver dans ces diverses localités ces actes qui n'offrent que l'indication du domicile, lieu si changeant et si variable ?

Ainsi, par exemple, un enfant naîtra à Marseille, de parents qui précédemment étaient domiciliés à Lyon, où leur mariage avait été célébré ; comment découvrir ce lieu avec cet acte de naissance n'indiquant que le domicile de Marseille ? Et à un siècle de là, lorsque des descendants ou des parents de cet enfant auront intérêt à produire devant la justice cet acte de mariage pour établir leurs liens de parenté, comment pourront ils trouver cet acte pourtant bien nécessaire en matière de généalogie ?

C'est une difficulté de cette nature qui donna naissance, il y a quelques années, à un gros procès devant le tribunal d'Uzès.

Et ce qui rend encore les lacunes plus regrettables, c'est que les chefs de famille, confiants dans les constatations authentiques des divers actes de l'état-civil, ne songent même plus à tenir note des naissances, mariages et décès de leurs parents. Aussi, plus tard, que de difficultés, que de mécomptes !

Il est donc de la plus grande importance de remédier aux lacunes des actes de l'état-civil.

Pour cela, il n'y a qu'à résoudre ce problème :

Etant donné un acte quelconque de l'état-civil, trouver d'une manière sûre et facile, tous les actes antérieurs qui s'y rattachent dans quelque commune de France qu'ils aient été reçus.

Il importe d'abord de trouver un lieu fixe immuable où l'on réunirait les renseignements concernant les trois grandes époques de la vie de l'homme, sa naissance, son mariage, son décès. Ce lieu ne pourrait être le domicile ; j'en ai déjà montré les inconvénients, mais le lieu de naissance qui m'était indiqué par le casier judiciaire et qui n'offre rien de vague, rien d'incertain, rien de mobile. C'est un fait comme on l'a dit qui saisit l'homme et qui l'y suit jusqu'à sa mort.

Le lieu de naissance étant adopté, il n'y a plus qu'à le faire connaître d'abord et à y faire arriver ensuite les renseignements concernant l'état-civil de toutes les personnes qui l'ont quité. Pour cela, deux dispositions sont nécessaires. Elles sont fort simples et d'une facile exécution.

1° *Enoncer dans tous les actes de l'état civil le lieu de naissance des personnes que ces actes concernent.*

Ainsi on devrait indiquer dans l'acte de naissance le lieu de naissance du père et celui de la mère, dans l'acte de mariage les lieux de naissance du père et de la mère du futur du père et de la mère de la future ; dans l'acte de décès le lieu de naissance du père et celui de la mère de la personne décédée. Pour arriver à ce résultat le législateur n'aurait qu'à prescrire d'ajouter la mention du *lieu de naissance* à la suite du domicile dans les articles 57, 63, 76 « 3 et 79 dernier » du titre 11 du code civil.

2° *Etablir dans tous les greffes des Tribunaux de 1re instance un cahier destiné à recevoir les renseignements de l'état-civil de toutes les personnes ayant quitté le lieu de leur naissance.*

On precéderait d'après le système si bien organisé du cahier judiciaire avec les modifications que j'ai indiquées dans une brochure de 1860. Une circulaire du Garde des Sceaux prescrirait aux officiers de l'état civil d'adresser aux Procureurs de la République des bulletins de renseignements sur les mariages et les décès.

Ces bulletins dressés en double seraient remis aux greffiers des tribunaux et tous les dix ans à l'époque de la confection des tables décennales ou plus tôt si c'était nécessaire, l'un des doubles serait adressé aux mains des communes intéressées.

Dans le cas où les bulletins concerneraient des personnes étrangères à la France on pourrait les envoyer au ministre des affaires étrangères qui en conserverait un dans un casier et enverrait l'autre au représentant de la Puissance à laquelle appartiendrait la personne indiquée dans le bulletin et réciproquement.

Si l'idée du cahier était adoptée on pourrait se livrer comme on l'a fait pour le cahier judiciaire, à un travail retrospectif dans toutes les communes. Il n'y aurait qu'à prescrire à tous les officiers de l'état civil de dresser des bulletins pour les actes de mariage et de décès des personnes étrangères à leur commune à partir de 1792 date du décret qui chargea les municipalités du soin de constater l'état civil des citoyens.

Depuis que j'ai proposé l'établissement d'un cahier de l'état civil le gouvernement a fait un pas dans

cette voie. Une loi assez récente ordonne que lorsqu'un mariage a lieu la mention en soit faite en marge de l'état de naissance des époux.

On devrait bien faire un pas de plus en ordonnant d'indiquer dans les actes de naissance la date et le lieu de célébration du mariage des père et mère du nouveau né.

L'amélioration déjà produite offre entr'autre avantage celui que j'indiquai dans ma brochurs de 1866 (1) d'empêcher le crime de bigamie, mais le cahier produrait bien d'autres avantages surtout au point de vue de la généalogie des familles.

En outre, le fonctionnement du cahier de l'état civil permettrait de créer d'autres cahiers notamment un cahier civil et commercial qui aurait pour résultat d'affermir le crédit par une simplicité plus complète et plus durable sur certaines modifications apportées à la capacité des personnes.

L. D'ALBIOUSSE,
Président honoraire du Tribunal Civil d'Uzès.

(1) De la suppression du crime de bigamie par la création du cahier de l'État civil (Paris Manton, éditeur 1866).

LES LIVRES

Dans la Forêt, par Adolphe Retté (Léon Vanier, 1903).

Chacun sait qu'Adolphe Retté est un des plus brillants poètes de la période symboliste. Tel de ses poèmes — *Une belle dame passa* — est assuré de vivre dans la mémoire des hommes amoureux des laisses harmonieuses. Même quand il vivait dans le tourbillon parisien, ce maëlstrom qui gyre et vire les barques vers *Thulé-des-brumes*, il aimait la force robuste et auguste des forêts. *La Forêt bruissante* fut le titre d'un autre de ses recueils. Et maintenant, c'est encore à la verte Déesse qu'il vient de consacrer un petit livre de notations délicates tout irrisées de *lumières tranquilles*, pour employer de nouveau un de ses titres de livre.

> L'ombre et le clair de lune assoupis sur les mousses
> Rêvent d'amour au plus profond de la forêt....

Quoiqu'il se close sur de beaux vers, le livre est un recueil en prose, rêveries, descriptions, légendes. Que le lecteur épris des beaux paysages sylvestres y pénètre, il y respira la forte odeur de la terre mouillée, l'haleine vivifiante des grands pins, l'effluve profond des gorges rocheuses où le vent se love.... Peu d'auteurs, pas même Theuriet — l'académicien, ont rendu avec cette émotion prenante, la vie muette des grands arbres ; Jules Renard seul a trouvé des traits aussi heureux, mais barbelés d'un parti-pris d'ironie qui s'harmonise mal à la gravité des grands bois. Retté est plus agreste, et quand il plaisante, son sourire est moins « littérature. ».

« Je sais un autre bouleau qui s'élève dans un replis du Long-Rocher. Une fée se berce dans son feuillage. Pour écouter les contes admirables qu'elle invente, quatre sapins se sont groupés autour de l'arbre frêle. — Ce sont de braves sapins, passablement rustiques qui, engoncés dans leur sombre palatine, recueillent avec une foi parfaite les dires de la fée.— Parfois un rire léger, assez semblable au roucoulement d'une colombe, agite les feuilles du bouleau. C'est sans doute que les esprits un peu lents qui gîtent dans les sapins ont posé quelque question naïve. Mais le bouleau les aime trop pour perpétuer sa raillerie. Il entame une uouvelle histoire toute parée d'incidents bariolés. Et les sapins réjouis hochent leur cime en cadence.... »

Je voudrais citer encore d'autres pages, celles par exemple où le poète rêve d'une religion qui réconcilierait tous les dieux, la religion de la forêt, et qui réunirait tous les fidèles sous les grands ombrages. « Au printemps, ils se vêtiraient de soie vert pâle et se couronneraient d'anémones ; en été, ils se vêtiraient de drap d'or et se couronneraient de roses; à l'automne, ils se vêtiraient de pourpre violette et se couronneraiént de raisins et de chrysanthèmes ; en hiver, ils se vêtiraient de laine blanche et se couronneraient de houx aux baies rouges et de gui aux perles opalines. Ils chanteraient des vers composés par des aèdes nés sous des arbres. » Et c'est là un rêve charmant. Il fut un temps, nous dit la Bible, où l'on adorait Dieu « sous tout arbre touffu et sur toute cime élevée. » Aujourd'hui encore le cœur vraiment religieux se sent ému au milieu des halliers.

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales.

Retté ne se formalisera qu'à son propos un vers de Baudelaire me vienne aux lèvres. Lui aussi a chanté les *Paradis artificiels* et a tressé d'autres *fleurs du mal* en *idylles diaboliques*. Malgré tout, il y a autrement de sérénité, de sincérité, donc de vitalité, dans l'œuvre de notre contemporain que dans celle de son grand devancier. Pourquoi, au lieu de suivre « dans nos sales brouillards,

des cocotiers absents les fantômes épars » ce malheureux Baudelaire n'a-t-il pas été se plonger dans l'océan de feuillages qu'est Fontainebleau ? C'est *Dans la forêt* que Retté a secoué le charme vénéneux des fourmilières humaines. Qu'y aillent de même tous ceux qui ont horreur des fades poisons que distillent

Ces vastes alambics qu'on nomme les cités !

Ils y trouveront la paix, la santé, le bonheur. *Sunt magis in silvis quam in libris.... et in viris.*

*
* *

L'Enfant à la balustrade, par René Boylesve
(Calmann-Lévy) 1903

M. René Boylesve a un talent rare chez les romanciers ; il fait vivant. Si vivant, qu'on oublie — ce qui est le fin du fin — d'admirer la vérité des caractères, la délicatesse des notations, l'élégance de la forme, pour souffrir et jouir avec ses personnages, et les suivre d'un intérêt haletant jusqu'à la dernière page. Comment se fait-il que M. Nadaud, notaire posé et considéré, ne secoue pas la petite tyrannie des Plancoulaine ? et que ce bon docteur Trufleau ne prenne jamais son courage à deux mains ? et que la fine Mme Nadaud ne vide pas quelque jour le fond du sac du taciturne Clérambourg ? Mais ce sont justement ces hésitations, ces faiblesses, ces incohérences qui donnent à cet épisode de la vie de province son cachet si curieusement vivant. Oui, malgré tout, cela peut arriver que toute la bonne société se détourne de vous, parce que M. Quidonneleton vous a mis un beau jour à l'index, et que vous restiez ainsi excommunié, jusqu'à ce que, moitié parce que vous êtes venu à résipiscence, moitié parce que le vent a tourné en haut lieu, la bonne société vous revienne, et que tout recommence

comme si rien pendant plusieurs années ne s'était passé. Et si cela ne peut pas arriver, eh bien justement, la vraisemblance du récit ne fait que consacrer le talent du romancier, qu'à vrai dire avait déjà mis en indéniable lumière le succès de la *Becquée* et de *Mlle Cloque*.

*
* *

Les Vacances d'un Jeune homme sage, par Henri de Regnier (*Mercure de France* 1903)

Le grand poète et charmant conteur qu'est Henri de Regnier nous avait habitués à de lestes aventures dans un goût casanovien, son dernier roman va surprendre bien des gens. C'est la simple histoire d'un collégien qui ne fait rien, mais qui se prépare à faire quelque chose, et la peinture de ses premières rougeurs est tout à fait ravissante. « Je suis Lindor, ma naissance est commune — Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier.... » Il faut croire qu'on dépit de toutes les réformes du baccalauréat, ces vœux-là sont toujours les mêmes, car le jeune Dolonne ne se conduit pas autrement que l'aurait fait un enrubanné Lindor, au siècle des marquises et des bergères à falbalas. Et c'est bien là ce qui nous le rend sympathique. Sous son costume de nos jours et dans le décor très contemporain où il manœuvre, ce jeune homme sage — son innocence enfin commence à lui peser ! — est l'éternel Lindor de tous les temps, aussi éternel que la subtile, délicieuse et faible — *ô just, subtle and haud mighty* ! — odeur qui parfume de façon un peu troublante la dernière ligne du récit.

*
* *

Feuilles volantes, par Stéphane, Paris (La Chevauchée, 1903)

Notre excellente collaboratrice Stéphane a eu grand raison de réunir en un coquet volume les principaux

articles de critique qu'elle a laissé s'envoler au vent ces dernières années. On les retrouvera avec plaisir. Sur Georges Sand, sur Péladan, sur Falguière, abondent les notations judicieuses, les fines remarques, les précieux souvenirs personnels. Et tout à fait à la fin du volume, pour la bonne bouche, vous attendent de très suggestives réflexions sur « la faculté d'idéal » en don Juan. « Oui, par-dessous les lèvres rouges et les seins palpitants, don Juan a touché, entrevu l'au-delà.... » Compliments, palsambleu ! Mais, est-ce seulement faculté d'idéal chez don Juan ? Stéphane nous donne furieusement à réfléchir avec son mot : « La vieillesse, voilà la statue du commandeur de don Juan ! » Une faculté ne va jamais toute seule, dans le monde universitaire comme dans le royaume des sens. « Nous créons des morales forcées alors que la plus grande de toutes est dans la philosophie sereine des choses. » Il y a aussi les marches forcées qui vous condamnent à la philosophie sereine du bord de la route. Harassé viendrait-il de haras ? Mais voilà que je moralise à mon tour. Stéphane va sourire....

*
* *

L'Ame latine, Nos Maîtres: ***Henri de Regnier, Joris-Karl Huysmans, Vincent d'Indy, Alexandre Falguière, Maurice Barrès, Frédéric Mistral,*** Toulouse.

On sait que *L'Ame latine* est une revue toulousaine consacrée à l'amour du beau, et au culte de la terre natale. Le noble groupe de jeunes gens qui l'a fondée il y a déjà sept ans, a eu l'idée de glorifier en une spéciale plaquette ceux dont la revue se réclame dans son ascension continue vers les idéales hauteurs. Et il est inattendu, le nombre sept étant sacré, que ces maîtres ne soient que six, à moins que *L'Ame latine* n'ait voulu suggérer qu'une place restait encore vacante pour récompenser de futurs chefs-d'œuvres. Les six noms sont d'ailleurs tous glorieux. Peut-être dans le choix de Fal-

guière y a-t-il (M. de Brousse l'avoue) un peu de complaisance locale ; mais en somme, le maître toulousain représente bien la sculpturale beauté du Midi grec, comme Vincent d'Indy personnifie aux yeux de M. Deniau ainsi qu'aux nôtres, l'âme musicale d'aujourd'hui, comme Huysmans incarne, et Armand Praviel l'a fort bien montré, notre recherche douloureuse de la vérité. Mieux encore faut-il applaudir aux trois autres choix. Maurice Barrès, c'est la petite patrie, et sa Lorraine est notre Languedoc, M. de Boyer Montégut a raison. Henri de Regnier, c'est la poésie nouvelle toute brillante et toute pensive à la fois, et que nul mieux que M. Pierre Fons ne pouvait caractériser. Mais le grand Frédéric Mistral ne représente-t-il pas tout cela réuni, beauté, musique, religion, patriotisme et poésie? Aussi convenait-il de le mettre à la place d'honneur, et c'est en effet par son los, dont s'est chargé M. Théron de Montaugé que se ferme ce brillant défilé, tout à la gloire de l'âme latine et de la vaillante revue qui s'en est faite le héraut.

*
* *

Réponse à Brunetière (à propos de Renan), par Yann Scorff (Librairie de la Renaissance latine, Paris 1903)

M. Yann Scorff est un habile homme. Avant même sa première ligne, il trouve moyen d'appeler M. Brunetière deux fois *cagot* et une fois *Basile*. Voilà des arguments qui, transposés en gestes, seraient frappants. — C'est aussi un savant homme et un spirituel homme. Les références dentèlent le bas de ses pages, et les tropes et allusions embroussaillent le reste. Le contraire, en vérité, de M. Brunetière qui, lui, ne se pique pas d'érudition et se pique de non esprit. C'est enfin un étrange homme. Trouver moyen d'écrire quatre-vingt neuf pages sur Renan sans presque parler de Renan, et les terminer par une citation respectueuse de feu Larroumet n'est pas à la portée du premier venu. — Cette plaquette est donc précieuse à bien des titres.

Si elle n'apprend pas grand'chose sur l'auteur du *Prêtre de Némi*, et si elle ne révèle qu'un riche choix d'épithètes amènes, touchant l'auteur des *Discours de combat*, elle apprend beaucoup sur M. Yann Scorff. C'est, tenons-nous en à un passage pris au hasard, un esprit d'une sincérité farouche.— Ce n'est pas lui qui, comme, si je l'en crois, M. Brunetière, aurait dit pour s'excuser d'une altération de texte : « Cet auteur n'a peut-être pas dit ces paroles mais elles sont dans la note générale de son œuvre ; il aurait pu les dire. » Mais, ô Yann Scorff, où diantre M. Brunetière a-t-il pu dire cela ? En fait de références, ici, vous ne citez que la *deuxième lettre* sur Renan où « toujours son principe » se révèle : « Ce qu'on veut faire dire aux gens est presque plus vrai que ce qu'ils ont voulu dire. » Mais si, surmontant la répugnance que m'inspire cette doctrine de Tartufe, je me reporte au texte même de la *deuxième lettre*, je trouve ceci : « Le style, c'est l'homme même, a dit Buffon, et vous savez qu'en le disant, il n'a pas du tout voulu dire ce qu'on lui fait dire, mais vous savez aussi que ce qu'on lui fait dire est presque plus vrai que ce qu'il a voulu dire. » Et ce qu'a dit Brunetière est si différent de ce que lui avait fait dire Yann Scorff que cela me met en doute sur l'autre citation. Expliquez-vous donc, habile, érudit, spirituel et étrange Yann Scorff : dites de quelle altération dans les *Grands Ecrivains de la France*, votre bête noire s'est rendu coupable, car si vous ne le dites pas, il y aura bien un Basile dans l'histoire, mais....

*
* *

The weekly critical review, journal hebdomadaire, rédigé en français et en anglais, sous la direction d'Arthur Bles.

Ces notes bibliographiques n'étant pas rigoureusement réservés aux livres, j'en profite pour signaler la *Weekly critical review*, qui reprend à Paris la tentative bilingue que la *Revue française d'Edimbourg* avait essayée en Ecosse. Cette publication hebdomadaire, artistement pré-

sentée, reçoit l'impulsion de M. Arthur Bles qui a groupé autour de lui de très pertinents collaborateurs réguliers, M. Arthur Symons, par exemple, du côté anglais et M. Rémy de Gourmont du côté français. Celui-ci a commencé une série d'études sur la littérature anglaise en France qui promet d'être une mine de renseignements précieux. On ne s'imagine pas combien il est difficile de répondre à cette simple question : Quels sont les poésies italiennes ou les romans allemands ou les drames anglais qu'on a traduits en français ? Les répertoires bibliographiques ne contiennent pas de rubrique particulière sur ces points, et l'on serait condamné à de terribles recherches si quelques trop rares érudits ne vous communiquaient pas aimablement le résultat de leurs propres études. — Pour satisfaire à la mode, la *Weekly critical review* poursuit une enquête sur le roman contemporain en France ; les réponses anglaises sont pour nous les plus curieuses ; mais on se réjouit aussi d'apprendre que M. Jean Rameau met au premier rang M. Marcel Prévost. — J'oubliais de dire que la revue est illustrée de dessins ou caricatures qui constitueront plus tard de savoureux documents iconographiques. Le portrait de M. Rémy de Gourmont, justement, avec sa calotte et sa robe de bure, sera d'autant plus soigneusement conservé par les bibliophiles, que c'est, je crois, la seule reproduction de sa figure qui ait été publiée.

*
* *

Encore la retraite à Sédan, réplique à la **Retraite sur Mézières**, par Alfred Duquet (Berger-Levrault)

L'armée française, le 1er septembre 1870, au matin, pouvait-elle battre en retraite sur Mézières et échapper ainsi à l'ennemi ? Devait-elle, au contraire, tout espoir de retraite étant perdu, faire face à cet ennemi et essayer de l'enfoncer, malgré tout ? On discute, et peut-être on discutera toujours cette alternative angoissante. Le général Ducrot,

qui avait pris le premier parti, vers huit heures du matin, quand la blessure de Mac-Mahon lui fit passer le commandement, a ses défenseurs, tel l'auteur de la *Retraite sur Mézières*. Mais le général de Wimpffen, qui adopta le second parti, vers neuf heures, quand il prit à son tour le commandement, a aussi ses avocats, tel l'auteur de la *Retraite à Sédan*. Et chaque opinion se couvre d'autorités, le général Canonge, d'un côté, le général Bonnal de l'autre. M. Alfred Duquet a raison de faire sonner haut l'appui de ce dernier, un des hommes les plus remarquables de l'armée, et que ce mattoïde d'André naguère sacrifia à je ne sais quels politiciens. « Nous allions clore ce *post-scriptum* dit-il, quand nous eûmes la bonne fortune de dîner avec le général Bonnal ; nous causâmes longtemps ; tous les deux nous étions, et nous sommes du même avis.... » J'étais en tiers à cette conversation, car c'était moi qui avait mis en rapports le général et l'historien. Je me gardais bien d'y prendre part, mais une fois seul j'essayai, quoique profane, d'ordonner mes idées sur ce point. En somme, ce fut un très grand malheur, non certes que Mac-Mahon dut résigner le commandement le 1er septembre — que ne le dut-il la veille, et la semaine précédente, et l'année d'avant ! — mais que ce commandement passât en deux heures à deux autres généraux voyant les choses de façons aussi contradictoires. Le général de Wimpffen prenant la direction de la bataille à huit heures du matin, c'était l'affermissement de toute la ligne, l'offensive, l'écrasement eertain des Bavarois à Bazeilles, qui sait, l'ébranlement du reste de l'armée prussienne, la victoire possible... Le général Ducrot gardant le commandement après neuf heures, c'était, si la retraite était faite habilement, la honte de la capitulation évitée, l'armée et l'empereur, en mettant les choses au pis, se rendant à la petite division belge au lieu de se livrer à un vainqueur ivre d'orgueil. La fatalité voulut que le général Ducrot prit le commandement le premier, et le gardât juste assez pour faire évacuer les positions qui auraient permis à Wimpffen de combattre, et que Wimpffen vint ensuite qui arrêta le mouvement de retraite grâce auquel 30 à 40.000 h. sûrement — et qui sait, toute l'armée peut-être, car il faut toujours compter avec Sa Sacrée Majesté le Hasard — se

seraient sauvés de l'infernal champ clos. Il y a des temps où les chances se partagent. En 1870, nous avons toujours eu tout, absolument tout, contre nous. La réflexion est, malgré tout, encourageante, car il est impossible qu'il en soit ainsi toujours à l'avenir.

ANTONIN LEPIEUX.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'IPHIGÉNIE DE MORÉAS

Les comédiens du Théâtre français qui ont joué l'*Iphigénie* de M. Moréas au théâtre d'Orange cet automne, l'ont reprise à Paris à l'Odéon, ce mois-ci.

La tragédie de M. Moréas a eu un heureux succès.

Le nombre va de ceux qui connaissent enfin que Jean Moréas a rétabli l'empire d'Apollon en s'élevant lui-même au sommet du Parnasse.

Le poète attendait de ses amis des couronnes de fleurettes; Daphné fut plus diligente.

La poésie de M. Moréas apparaît avec la pureté du jour ; aussi bien la fumée de notre encens lui ferait ombre. *Iphigénie,* il serait plus aisé de dire vos défauts que vanter votre grâce, et vous êtes parfaite !

Nonobstant les applaudissements de la foule émue du spectacle de tant de nobles pleurs, les vrais amis de M. Moréas ne sont pas satisfaits. L'orageuse admiration qu'ils ont nourrie si longtemps pour ce poète divin ne s'est pas apaisée à cette belle soirée du 11 décembre.

J. BORÉLY.

*
* *

Feuilles Volantes, par Stéphane. Un vol. éditions de la « Chevauchée », Paris, 1903.

Des études critiques, des impressions composent ce recueil dont la Revue a publié quelques pages. Nos lecteurs les reliront avec plaisir et connaitront les autres avec profit. Stéphane affirme une individualité qui conquiert par sa franchise. La vigueur des pensées, la fermeté des formules, la fraîcheur des sensations donnent à ces essais un agrément très personnel. Nous signalerons ici la fine et intuitive étude consacrée à notre éminent collaborateur, M. Henry Mazel, à propos des *Amants d'Arles*. C'est exquis. Sur Georges Saud, Maurice Barrès, Charles Maurras, Abel Hermant, Marcel Prevost, Péladan, Sienkiewiez, Falguière, Brieux, Léon Daudet, Pouvillon, Kipling, Anatole France, Mary Floran, Hue, Gourmond, Gérard d'Houville, Henri Roujon, ce volume enferme des vues originales et qu'une sensibilité féminime rend plus attachantes. On voit l'agrément de ces *Feuilles Volantes* dont la variété attire et retient.

Nous offrons respectueusement à notre collaboratrice Stéphane le vœu que ce recueil ait une suite. Nous lui demandons de nous en réserver, au gré de l'actualité, les pages qui deviendront un livre. Et nos lecteurs y goûteront, comme nous, les qualités du psychologue et les opinions du moraliste que révelèrent *Une Race* et *Le Clos*. P. J.

*
* *

Service de santé en prison, par le Dr Charles Perrier, Paris Storck 1903.

M. le Docteur C. P. vient d'ajouter une nouvelle étude aux nombreux ouvrages qu'il a publiés sur les criminels et la vie

des prisons et qui lui ont acquis un juste renom dans le monde des criminalistes. Cette brochures pour être courte n'en est pas moins fort intéressante à lire et très instructive. Dans un premier chapitre l'auteur raconte avec l'esprit dont il est coutumier une journèe à l'infirmerie de la Maison Centrale de Nimes. A cette partie pour ainsi dire littéraire de son sujet se refirent seize croquis, lestement enlevés et très instructifs. Mais tout ceci n'est que l'agrément du sujet. La moelle en est dans les statistiques qui l'accompagnent et dont seule une longue expérience peut accumuler les éléments. Cc qui frappe chez l'auteur c'est qu'il a la science sure et le regard aigu. Il pénètre et nous fait pénétrer au fond des choses. Il ne se paye pas de mots et de théories creuses.

Ces tableaux statistiques nous montrent que les tares de dégénérescence sont beaucoup plus fréquentes chez les criminels condamnés pour attentats contre les personnes que chez les condamnés pour attentats contre la propriété. Ils nous montrent aussi que la mortalité est beaucoup moins grande dans les établisements pénitentiaires qu'on ne le croit généralement, la mort frappe surtout les criminels contre les personnes, conséquence. Notons deux cas deux cas de décès par nostalgie curieusement relevés et une vue très profonde sur des maladies spéciales. Les travaux de uotre compatriote sont absolument indispensables à consulter pour ceux de nos législateurs qui s'occupera de la réforme de notre régime pénitentiaire.

* * *

L'Épopée des Alpes, par Joseph Perreau, chef de Bataillon au 102e régiment territorial, ancien capitaine dc chasseurs alpins, — Paris-Nancy, Berger-Levrault. 1 vol. in-8o 1903, Prix : **7,50**.

Nul mieux que le commandant Perreau, ancien capitaine aux Bataillons Alpins ancien professeur d'art et d'histoire militaire à Saint-Cyr ne pouvait écrire cette histoire d'une de

nos frontières les plus dispersées. Ces épisodes de l'histoire militaire des Alpes et en particulier des Alpes françaises sont précédées d'une préface du général Borson, « ce vétéran dans les études alpines », qui prête à l'œuvre l'appui de sa haute compétence.

Deux volumes, dont le premier seul a jusqu'ici paru, retraceront après une étude générale de l'orographie alpestre, les périodes successives de l'histoire où des événements importants se sont déroulés sur les Alpes. Le second volume prendra la suite normale du premier et mènera le lecteur de la fin de la guerre de la succession d'Espagne jusqu'à nos jours.

Beaucoup de dessins, de plans, de phototypies servent à expliquer les mots techniques du texte, retracent des ascensions sensationnelles, ou présentent des reproductions de monument artistiques ou d'introuvables gravures. Ici c'est le mausolée de Lesdiguières à Gap ; là c'est Pignerol, place française, d'après une gravure ancienne.

La documentation historique est aussi complète que possible, l'intérêt ne languit pas, et la profonde connaissance qu'a l'auteur du théâtre d'opérations qu'il décrit, éclate à chaque page comme aussi l'amour qu'il a pour le pays si longtemps parcouru par lui.

C.

CURIOSITÉS HISTORIQUES

A lire dans *la Révolution* (Octobre et Novembre 1903) deux articles fort curieux et particulièrement intéressants pour les nimois, sous la signature d'Armand Lods : Deux chansons sur Rabaut Saint-Étienne et l'arrestation de Rabaut Saint-Étienne.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

L'Association Catholique. — Revue mensuelle des questions sociales et ouvrières, Paris, 14, rue de l'Abbaye.

Sommaire du 15 décembre 1903 : *Le Code du travail*, J. Zamanski, 481. — *La révision de la loi du 21 mars 1884, sur les syndicats professionnels*, Et. Martin Saint-Léon, 491. — *La pensée politique de Lamartine*, J. E. Fidao, 516. — *Deux congrès : Cologne-Dresde*, H. Cetty, 526. — Chronique : *Le mouvement social catholique en France : Le second congrès de Besançon*, Henri Savatier, 537. — *Union d'études des catholiques sociaux*, V. de Clercq, 539. — *Chronique de l'Étranger : Italie. Le Congrès de Bologne*, G. de Pascal, 541. — *Lettre de Belgique*, A. T., 543. — *Le mouvement syndical et ouvrier*, G. Laurens, 547. — Documents et faits sociaux : *Le premier congrès international des jardins ouvriers*, V. de Clercq. 553. — *Le discours de M. de Mun au Congrès de Besançon*. Chronique bibliographique : I. Bibliographie, II. Revues, V. de Clercq, 558, 570. — *Table des matières du 2e semestre 1903.*

La Tradition. — Revue illustrée internationale du Folklore et des sciences qui s'y rattachent, Fondateur-Directeur Henry Carnoy. 60, Quai des Orfèvres (1er arr.) Paris.

Sommaire du mois de décembre 1903 : *Traditionnisme de la Belgique* (suite), Alfred Harou. — *Extraits des Livres Divinatoires de la Bibliotèque de Sardanapale*, Charles Virolleaud. — *Au Cabaret d'Abbeville* (avec gravure), Georges Carnot. — *Quelques Vieilles Croyances et Coutumes du Bas-Terroir Tourangeau* (fin), Jacques Rougé. — *Dans les Alpes* (suite), Jacob Christillin. — *Galerie Traditionniste :* Jacques Rougé (avec portrait) H. C. — *Chronique. Bibliografie Traditionniste*, Pierre de Saint-Jean. — *Bibliografie des Provinces. Journaus et Revues, Table des Matières.*

L'Administrateur-Gérant : Théophile Gervais.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

DANS LES PAYS-BAS (1)

(Suite et fin)

LA PEINTURE

Toutes les preuves d'un tempérament original, d'une personnalité énergique, les populations des Pays-Bas les ont données. Non seulement elles ont recouvré leur indépendance et abouti à la constitution de deux États, deux fédérations de villes puissantes sous un sceptre débonnaire, mais elles ont créé un art. C'est de la peinture que je veux parler; elle s'est de bonne heure divisée en deux branches: l'art flamand et l'art hollandais.

Refaisons de ce nouveau point de vue le chemin déjà parcouru.

Bruges et Gand proposent tout de suite à notre admiration les chefs-d'œuvre des frères Van Eyck. Hubert et Jean Van Eyck ont été deux éclosions inattendues de la nature, deux génies qui ont fait école, mais dont on ne saurait dire s'ils ont eu des maîtres.

Vers 1420, à Gand, Hubert conçoit le grandiose *Triptyque* de Saint-Bavon; il en exécute une partie et meurt en 1427. Jean le termine, et meurt à Bruges

(1) Voir le numéro précédent.

en 1440, après y avoir peint la *Vierge* et *Saint-Donatien*. « En vingt ans, dit Eugène Fromentin, l'esprit humain, représenté par ces deux hommes, a trouvé par la peinture la plus idéale expression de ses croyances, la plus physionomique expression des visages, non pas la plus noble mais la première et correcte manifestation des corps en leurs formes exactes, la première image du ciel, de l'air, des campagnes, des vêtements, de la richesse extérieure par des couleurs vraies : il a créé un art vivant, inventé ou perfectionné son mécanisme, fixé une langue et produit des œuvres impérissables. »

C'est la force, une force un peu rude, la gravité, avec des couleurs pour la première fois bien fondues et harmonisées, qui est le signe d'Hubert dans les parties supérieures du *Triptyque*. Au centre un Dieu le père, vêtu d'habits pontificaux rouges, ceint de la tiare étincelante, avec la couronne impériale à ses pieds, à la fois pape et empereur. A droite, une vierge en mantean bleu, à gauche, un Saint-Jean famélique en manteau vert sur son vêtement de crins. Des deux côtés, des anges, si vivants qu'on croirait entendre leur musique et leurs chants ; et enfin, aux angles, Adam et Ève, nus et laids, avec tous leurs poils des bras et des jambes représentés.

Le panneau central, le *Sacrifice de l'Agneau*, est de Jean. Dans un sujet mystique, il a mis plus qu'Hubert de nature et d'humanité.

Dans le fond, les tours de Jérusalem se détachant sur le bleu clair du ciel ; au centre, sur une pelouse verte, piquée de centaines de blanches pâquerettes, un autel pourpre, et sur l'autel *l'Agneau blanc*, qui verse son sang dans un calice ; en avant, la fontaine de vie, un joli jet d'eau retombant. A droite et à

gauche, au premier plan, deux groupes abondants d'hommes debout: ici l'Église, apôtres, papes, évêques, abbés, prêtres, graves et calmes, éclatants de bleus et de rouges, étincelants d'or et de pierres précieuses ; là, les prophètes, les patriarches, et, sous le costume de Bourgeois flamands, la foule des fidèles; chacun a sa physionomie, et il semble à certains airs qu'il y ait des incrédules. A droite et à gauche, au second plan, sur un terrain relevé, et séparés par des bois de rosiers et de myrtes, le long cortège des martyrs, et celui des saintes femmes. Colossale composition, dont on hésite à dire ce qu'on admire davantage, ou de ces jeux exquis de couleurs blanches, rouges, bleues, roses, lilas, sur la verte tenture du bois sacré et sous le bleu pâle d'une belle aurore, ou de tout ce qu'il y a de pensée, diverse et précise, sur ces centaines de figures qui résument l'humanité,

A Bruges, le tableau de la *Vierge* et de *Saint-Donatien* du même Jean Van Eyck, composé quatre ans plus tard, en 1436, est d'une beauté égale dans un genre différent.

Il n'y a que quatre personnages, mais de plus grande dimension : la Vierge sur un trône, tenant l'enfant Jésus ; à droite, Saint Donatien, mitre d'or, chape bleue ; à gauche, un Saint Georges, vulgaire, salue de son casque. Entre la Vierge et le Saint Georges figure le donateur, un chanoine à genoux, en surplis blanc, qui est le chef-d'œuvre : grosse tête chauve et crevassée par l'âge, sur un cou de taureau. A la place de paysage, une décoration somptueuse, quoique de tonalité sourde ; des vêtements splendides de couleur, dans les plis desquels il semble que les doigts enfonceraient ; un beau tapis persan, riche, sans qu'il tire l'œil.

Ainsi naquit, par révélation soudaine, l'art de peindre dans les Pays-Bas. Dès la première heure, il sembla avoir dit son dernier mot. Tout ce qu'on raconte est juste sur le généreux appui prêté aux peintres par la magnificence des ducs de Bourgogne, qui avaient fixé leur cour à Bruges ; sur les fréquentes occasions qu'avait alors l'œil du peintre d'étudier des costumes somptueux et des armes étincelantes ; sur l'excitation donnée à l'imagination de l'artiste par la vue de ce peuple de braves marins et de fiers bourgeois : mais d'autres avaient eu avant les Van Eyck ces mêmes resources, d'autres les ont eues en même temps, et il fallut attendre le génie des Van Eyck pour les utiliser.

Ce qu'il y eut de non moins extraordinaire, c'est que les Van Eyck à peine morts, apparaissait Memling.

Riche bourgeois ou pauvre hère, on ne sait, Memling a composé à Bruges des chefs-d'œuvre, qui ont naturellement profité des Van Eyck, mais dont l'inspiration diffère totalement de celle de ses illustres devanciers. La grâce ingénue qui déjà plaît dans les figures de six petits tableaux, de 30 centimètres de large, qui composent la *Châsse de Sainte Ursule*, a je ne sais quel air enfantin dû sans doute à la miniature : elle s'affirme non moins ingénue mais plus naturelle, plus noble, plus accompagnée de conscience, dans cette page exquise du *Mariage de Sainte Catherine*, notamment dans les figures idéales de cette sainte et de sainte Barbe.

La Vierge est au centre, sous un dais, tenant l'enfant Jésus. A sa droite, sainte Catherine agenouillée, qui tend le doigt auquel l'enfant passe l'anneau nuptial et saint Jean le précurseur. A sa gauche, sainte Barbe

agenouillée aussi et lisant avec grande attention ; le donateur et saint Jean l'Évangéliste. Passons sur le lumineux paysage de fond, sur la noblesse de l'architecture, sur le riche coloris des étoffes, desquels, si on ne peut pas dire que les Van Eyck avaient fait mieux, on doit reconnaître qu'avant Memling ils firent aussi bien. Mais déjà la nouvelle manière se révèle dans les hommes, plus doux et plus pensifs. Elle éclate dans les figures féminines, les figures de prédilection de Memling.

La sainte Catherine, si adorablement chaste, le front à peine voilé d'un tissu impalpable sur lequel est posé un petit diadème, et sa longue main, fuselée et nacrée, tendue à l'anneau des fiançailles ; la sainte Barbe, avec son beau front honnête, sa nuque haute, ses fines lèvres serrées, ses belles paupières baissées sur un livre d'heures, sont des merveilles comme jamais Rome n'en avait contemplées, et que la première renaissance italienne, avec des artistes d'un genre à peu près semblable, Bellin, Botticelli, Pérugin, ne put dépasser. Aux Van Eyck qui avaient peint les hommes, tous les hommes de leur temps, succédait un artiste plus idéaliste, qui avait fait son choix dans ses contemporains, négligeant le caractère dominant de ce milieu du xvme siècle somptueux et brutal, superstitieux et corrompu, pour se fixer dans la traduction des types d'élection, plus nombreux chez les femmes que chez les hommes, des pieuses femmes dont le charme céleste était fait de chasteté et de pudeur. Et, contrairement à ce qui se passa trop souvent en Italie, tout cela ne fut pas calculé par un faux mysticisme ; Memling peignait comme il sentait, comme il croyait, en vrai chrétien, simple et candide. Voilà pourquoi son art

est chrétien dans toute la vérité de ce mot, exempt de toute réminiscence païenne. Si ce tableau n'a pas été comme la légende le raconte, la dette de reconnaissance d'un mendiant recueilli par des bonnes sœurs hospitalières, en tout cas il est bien à sa place ici, dans cet Hôpital Saint Jean, dans cette retraite qui n'a pas changé depuis, à l'abri de ces murs de forteresse et dans ces cours herbeuses, près de la cathédrale de Notre-Dame.

De Bruges à Anvers, de Memling à Rubens, nous ne changeons pas seulement de ville et d'artiste mais d'époque et de genre. Les Pays-Bas ont, en effet, comme tout le nord de l'Europe, subi l'influence de la Renaissance italienne. Si le style simple et naïf des écoles de Bruges et de Gand nous paraît avec raison préférable à des imitations plus ou moins heureuses du genre italien, la seconde partie du XVIᵉ siècle en jugea tout autrement ; il vanta l'introduction du style de la Renaissance dans l'art national comme un grand progrès. Anvers surtout fut le centre de cette émulation.

Quand Rubens s'y fixa en 1608, il revenait de Venise, de Mantoue, de Rome et de Gênes, suivant l'usage des artistes de son temps, et il y parut dès ses premiers tableaux. Son génie était tout fougue et passion, il aimait la violence dans les attitudes comme dans les couleurs, mais le séjour en terre classique l'avait assagi ; il en avait rapporté des qualités acquises de force contenue et d'exécution soignée.

De ses premières grandes œuvres qui sont dans la cathédrale Notre-Dame, c'est la première en date, la *Mise en croix* (1610), où il est le plus lui-même. Le sujet, l'élévation de la croix, prêtait à des efforts et

à des crispations de membres qui flattaient trop sa manie. Ce n'est pas moins un chef-d'œuvre, par le mouvement qui l'anime, par le contraste entre tout ce qu'on sent en bas qui hurle, injurie, s'efforce à tuer, en haut qui souffre, agonise et pardonne. La figure blanche du Christ, et dans cette figure, ses yeux d'extase, sont le centre et le point culminant de cette dramatique composition.

La *Descente de croix* de 1612 est plus classique. La noblesse des attitudes, lamentables ou désespérées, qui entourent le cadavre, suivant des yeux son glissement le long du suaire, est assez académique. La beauté blonde de la Madeleine ne manque pas non plus de réserve ; le coloris, en général, reste sobre. Ici encore tout se meut autour du centre, le corps de Jésus, corps merveilleux de grâce allongée et alanguie, bien flasque, bien mort, sans qu'il perde la dignité d'une majesté toute divine.

Ne quittons pas Notre-Dame sans regarder le tableau du maître-autel, l'Assomption de la Vierge, une des plus belles des dix qui sont dues à Rubens. Moins religieuse que les précédentes. cette peinture vaut par l'habile disposition des personnages autour du sépulcre vide, les yeux levés vers le corps qu'on sent monter, et par ces magnifiques carnations qui sont restées le caractéristique des femmes de Rubens. On assure d'ailleurs qu'il en trouva le modèle dans ses propres femmes, Isabelle Brandt, puis Hélène Fourment ; et il n'est pas en effet téméraire de retrouver un reflet de toutes ses vierges et de ses Madeleines dans les deux superbes portraits qu'il a peints lui-même, et qui sont exposés l'un en face de l'autre au musée de la Haye.

Rubens est partout à Anvers ; après l'avoir admiré

à Notre-Dame, il faut aller au Musée, son véritable domaine. Ses toiles y abondent : c'est l'*Education de la Vierge*, d'une grâce incomparable, quoique un peu païenne avec les douceurs de son ciel et ses anges roses ; l'*Adoration des Mages*, où il y a un roi nègre superbe avec ses lèvres épaisses et la lueur étrange de ses yeux ; la *Vierge au perroquet*, vénitienne pour la splendeur du coloris ; le *Christ en croix*, vulgarisé à profusion par l'image ; le Christ entre les deux larrons ou le *Coup de lance*, célèbre pour l'admirable répartition de la lumière et pour cette poétique figure de Madeleine, si séduisante dans son désespoir, avec ce geste par lequel elle voudrait protéger celui qu'elle pleure contre une dernière profanation.

Eugène Fromentin a réservé sa plus grande admiration à la *Communion de Saint-François d'Assise*, et je ne crois pas que son opinion puisse être contestée, par ceux du moins qui aiment l'accord d'une peinture avec son sujet. et qu'un sujet religieux soit traité religieusement. Ce n'est pas, en général, le cas de Rubens, trop ami des belles formes pour réussir aux sujets mystiques. Maís ici tout est grave et austère. Au milieu d'une vaste toile bitumineuse, l'attention se concentre sur le saint, nu, d'une pâleur cadavérique, qui ne peut ni se porter, ni s'agenouiller, qui est soutenu par les aisselles,mais dont le mouvement est de se précipiter sur la blanche hostie tenue par un prêtre. Sur son Dieu, son unique salut, quel œil il jette ! humide, fiévreux, dilaté, extatique, un œil qu'on n'oublie plus dès qu'on l'a rencontré. La douleur de tous ces rudes moines qui l'entourent ne fait que mettre en relief par le contraste la béatitude du saint qui va mourir mais qui croit à la vie éternelle.

Nous ne quitterons pas Rubens sans avoir fait un pélerinage à son tombeau, placé derrière le maître-autel de Saint Jacques. Il y a là une chapelle qui lui est consacrée, et où sa veuve a fait placer le tableau du *Saint Georges*, fait tout entier, dit la tradition, avec les portraits des membres de sa famille. Le soin pieux qu'il mit à ce tableau lui a porté bonheur, c'est une merveille d'art et de coloris. Cela représente la la Sainte Famille. L'enfant Jesus, reposant sur le sein de la Vierge, est adoré par saint Bonaventure. Rubens s'y est représenté lui-même armé et bannière à la main, en Saint Georges. Il est vieilli, mais superbe d'ardeur, le pied sur le dragon terrassé.

On n'en finirait pas de passer en revue les chefs-d'œuvre de peinture du musée d'Anvers, même en ne retenant que les tableaux anciens, qui sont au nombre de 800. Mentionnons seulement les *Sept Sacrements* de Roger vander Weyden, le maître de Memling; l'*Ensevelissement du Christ* de Quinten Matsys, un comtemporain de Memling; le *Jeune pêcheur* de Frans Hals; le *Concert de Famille*, de Jordaens; et surtout Van Dyck, le disciple le plus célèbre de Rubens, dont le *Christ déposé de la croix*, le *Christ en croix*, le *Christ mort*, ont gardé le reflet bien visible de la manière du maître, mais avec plus de délicatesse et de sentiment: supérieur surtout dans les portraits, non seulement plus jolis que ceux de Rubens, mais plus exacts, plus ressemblants.

Rubens exerça aussi une influence sur le plus grand peintre de genre que les Pays-Bas du Sud aient produit, David Téniers. Ses magots, au goût de Louis XIV, les kermesses et les bambochades rustiques qu'il a peintes en abondance, et dont le musée d'Anvers renferme quelques spécimens, celui d'Ams-

terdam un plus grand nombre et de plus célèbres, — ses œuvres sont dispersées loin de sa patrie — ne plaisent pas seulement par l'exubérance de vie réaliste, elles charment le connaisseur par la perfection du coloris.

Tant que les Pays-Bas du nord et du sud n'ont fait qu'un, il n'a pas dû y avoir des différences bien marquées entre leurs écoles respectives. Les deux régions sacrifiaient à peu près en même temps aux mêmes goûts, et par exemple, l'imitation de la Renaissance italienne a été aussi sensible chez les Hollandais que chez les Flamands. Mais à la fin du xvime siècle tout change. Pendant la guerre même, cette guerre de quatre-vingts ans que les Pays-Bas du Nord soutiennent contre l'Espagne, plus elle se prolonge, plus ils se sentent victorieux, et plus l'art hollandais prend de l'essor, avec des traits et une physionomie originale, qui en font véritablement un art national. Chose à prévoir, dans les temps tourmentés qu'ils traversaient, ils ont aimé représenter des scènes paisibles, des intérieurs agréables, des joyeux repas de corps : c'est le goût universel et bien humain du contraste, mais aussi un signe de force tranquille chez ce peuple. Et dans ces sujets, ils se sont accordés à porter un souci commun du beau coloris : c'est qu'ils vivaient au milieu d'une nature très contrastée, pays d'eau et de prairies, pays de brumes multicolores et multiformes ; ils aimaient en même temps le détail précis et minutieux : car leurs mœurs étaient domestiques : le mobilier, l'ustensile de ménage avaient à leurs yeux des valeurs importantes.

Rembrandt est le Rubens hollandais : il n'en a pas seulement la gloire, il en eut l'universalité. Parmi

les cinq cent cinquante tableaux environ qu'il peignit, on compte des portraits, des groupes, des sujets bibliques, des mythologies et des paysages ; au reste, tellement personnel et original, qu'on retrouve dans tous ces genres sa marque propre, l'ampleur de la touche et ce beau ton brun doré qui a fait une partie de sa réputation.

Au musée de la Haye, la *Leçon d'anatomie* offre le premier exemple du clair-obscur que Rembrandt devait appliquer plus tard avec de plus en plus de succés. Le tableau est une tache blanche sur un fond noir : un cadavre, plastiquement mal réussi, autour duquel sont placés huit visages de chirurgiens, dont deux ou trois sont admirables de vie intérieure, et notamment le professeur Nicolas Tulp. Le merveilleux artifice de ce tableau est que, ce cadavre étant là, à notre portée, ses pieds presque nous touchant, on n'a d'yeux que pour le professeur, on ne songe qu'aux vivants.

Le *Siméon au temple*, au milieu de ce temple noyé d'ombre, est une tache de soleil sur le dos rutilant du grand-prêtre et sur les trois visages des personnages agenouillés devant lui.

La *Suzanne au bain* est un effet de lumière sur le dos de Suzanne, avec une figure gourmande de vieillard dans les broussailles.

Le *David jouant de la harpe devant Saül* est la plus remarquable des scènes bibliques que nous ayons de Rembrandt. C'est un ruissellement inouï de reflets d'or et de pourpre.

C'est à Amsterdam qu'il faut aller chercher la prétendue *Ronde de nuit*, qui représente en réalité une compagnie d'archers sortant de jour de la maison de la corporation . C'est précisément le clair-obscur

recherché par Rembrandt qui a si longtemps créé l'énigme de son tableau. De fenêtres élevées et invisibles, le soleil tombe à plein sur les deux figures du capitaine et du lieutenant, tandis que le reste de cet immense tableau se perd daus une demi-obscurité. C'est ici l'application sur la plus grande échelle de la manière de voir propre à Rembrandt, de sa faculté dominante, du clair-obscur, dont après lui vécut toute une école. On peut le définir l'immersion de la lumière dans un bain d'ombre, par laquelle, au prix de sacrifices certains dans le dessein, on obtient sur les parties voulues une vie, imaginaire sans doute mais plus émue, plus poétique, plus vivante en un mot que la réalité.

Eugène Fromentin a contesté que Rembrandt fût arrivé à la perfection de sa manière dans la *Ronde de nuit ;* mais sur le portrait de Six, et surtout sur celui des Syndics, l'unanimité d'admiration est absolue. Ici les ombres sont plus légères, et, malgré tout, le coloris des chairs a quelque chose de la touche brun doré particulière au maître. Les yeux sont lumineux et directs. Six sort réellement de chez lui, une main déjà gantée. Les Syndics parlent, sans remuer les lèvres.

Est-il besoin de dire que l'influence de Rembrandt fut aussi étendue que ces créations personnelles avaient été géniales ? Une foule d'élèves, tout au moins d'imitateurs, se groupèrent autour de lui ; il fit école. Néanmoins, l'originalité de l'art hollandais n'en fut pas étouffée. Du vivant de Rembrandt comme après sa mort, il y eut des peintres qui n'eurent pas besoin de s'appuyer sur lui pour paraître grands. Par exemple, on s'arrête avec plaisir devant la *Vue de Delft* de Jean Vermeer, au musée de la

Haye, petit tableau précis, avec ses toits de tuiles d'un bleu ou rouge clair, bien lavé, baignés en partie dans la lumière d'or du soleil.

Les Frans Hals font la gloire du musée de Harlem, surtout les *Archers de Saint-Adrien* et la *Confrérie de Saint-Georges*. C'était l'usage de faire en groupes les portraits des syndics des corporations ou des hospices, des membres des gardes civiques, et de suspendre les tableaux dans les maisons des corporations et dans les maisons de tir. Presque tous les peintres hollandais ont travaillé dans ce genre, à commencer par Rembrandt avec sa *Ronde de nuit* et ses *Syndics*. Frans Hals ne l'a pas égalé, mais il n'a rien à lui envier pour la vivacité, l'harmonie et la transparence du coloris. C'est un charme pour l'œil d'admirer les jeux des lumières sur ses velours, ses soies et ses satins.

Un des élèves plus célèbres de Hals est Adrien van Ostade, dans un genre d'ailleurs différent de lui, voisin au contraire de celui de Teniers. Ses paysans, dans le clair-obscur des intérieurs de ferme ou dans la lumière plus variée des cours, sont pleins de vie et de naturel ; par exemple, *le Ménétrier*, à la Haye : pendant que l'artiste ambulant accorde son violon, le plus vieux dans l'auditoire boit à sa santé.

Il faut encore nommer comme peintre de Sociétés Van Steen, très amusant dans ses scènes de la comédie humaine qui l'ont fait comparer à Molière : joyeux régals, noces, scènes de ménages, charlatans, etc... On admire à la Haye sa *Visite du médecin*, son *Dentiste* où toute la compagnie s'amuse du patient qui se raidit de douleur ; à Amsterdam la *Joyeuse famille*, un homme et une femme endormis d'ivresse pendant qu'une femme vole le manteau de l'un d'eux.

C'est dans le paysage surtout que les richesses de l'école hollandaise sont immenses. Ce peuple d'artisans et de marins, de fermiers et de pasteurs, n'eut jamais de la nature pourtant morose qui l'entourait, l'ignorance ou le dédain que nous avons eu si longtemps en France pour la nôtre. Sans sortir des pâturages et des polders, de la mer et des côtes, les peintres hollandais trouvèrent dans ces sujets aussi vieux que le monde les éléments d'un art tout neuf.

Ce qui domine et subsiste des sensations d'un voyage en Hollande, c'est celles de l'eau et de la prairie. On n'a toujours que l'une ou l'autre sous les yeux, souvent les deux. Oh ! ces prairies, vertes et grasses, richement étoffées, largement mouillées par les filets d'eau qui les traversent, et dans lesquelles enfoncent de grandes vaches vautrées, tantôt rousses, tantôt blanches et noires, lourdes et lentes, dont à peine une ou deux détournent indolemment la tête au fracas du train. Quelquefois, à côté d'elles, luit le cuivre poli des panses rebondies de vases déjà pleins d'un lait blanc et épais. Ce sont là des van Goyen, des Cuyp, des Ruysdaël, et surtout des Potter, puisqu'enfin celui-ci est resté un modèle classique du genre. Le plus populaire de ses tableaux est le *Taureau*, du musée de la Haye ; un peu cru, sans doute, mais quelle belle tête de taureau, vivante, frisée, avec son mouvement de côté si simple et si naturel !

Je ne puis m'empêcher de dire aussi combien souvent je suis revenu devant la *Vue de Harlem* de Ruysdaël, une petite merveille de 50 centimètres de haut, la plus forte sensation de lointain que j'ai jamais éprouvée devant une toile. Et c'est encore une prairie plate et rase, avec, au fond, Harlem : un troupeau de maisons basses blotties autour de l'église, haute, longue, massive...

Non moins que la prairie, la mer s'imposait à l'œil de l'artiste hollandais. Nulle part, il semble, le mariage, la fusion de ces deux éléments, liquide et solide, ne s'accomplit plus intimement qu'ici, dans cette terre non seulement battue des flots sur une si longue étendue, mais trempée d'eau en dessous, saturée par-dessus d'une buée quasi éternelle !... Et sur les côtes, voici un autre accident pittoresque qu'on doit à la mer, les dunes, dont le trajet de Harlem à Zandfoort donne une assez bonne idée : un immense moutonnement de sable, que l'humus s'efforce à recouvrir de plaques herbeuses de plus en plus rares et lépreuses. On en aura une impression exacte dans la *Vue de la plage de Schweningue*, le chef-d'œuvre de Simon de Vlieger, au musée de la Haye. Le ciel et l'eau, dans une perspective sans fond, se confondent dans une même couleur grise, aux tons admirablement dégradés, gris de perle, gris cendré, gris de lin. A droite, la dune, d'un gris plus opaque, file vers le Nord en ligne embuée, indécise, indéfinie. Dans l'espace se précipite un grand vent du large, qui soulève les vêtements des gens qui regardent, et fait monter à l'assaut des dunes vingt courbes parallèles de vagues, grasses, onctueuses, à la crête blanche comme du lait.

JACQUES ROCAFORT.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE [1]

(suite et fin)

Abordons maintenant l'étude scientifique du spiritisme. « *Les tables tournantes*, dit M. Grasset, constituent l'élément primitif, initial, le point de départ du spiritisme. Elles en restent l'élément essentiel. Car, des tables tournantes dérivèrent les tables frappant les coups, écrivant, dansant.... qui sont les agents du langage médiumique et par suite du spiritisme. »

Or, notre théorie de l'inconscience, pour l'explication du mouvement des tables tournantes n'est pas du tout nouvelle. Déjà, en 1854, à propos du « *pendule explorateur* » Chevreul en avait déjà parlé et *Le Journal des Débats*, dans son numéro du 13 mai 1853 avait repris cette observation de Chevreul « que la pensée d'un mouvement à produire peut mouvoir nos muscles, sans que nous ayons ni la volonté ni la connaissaance de ce mouvement. »

La même année, Arago parle dans le même sens à l'Académie des sciences de Paris, et Faraday, à la Société royale de Londres. Nous sommes donc en bonne compaguie.

(1) Voir les numéros de novembre et de décembre.

Faraday avait placé sur une *table tournante*, d'abord une plaque de carton garnie de papier de verre. Le papier de verre reposait directement sur la table — et l'autre côté de cette première plaque de carton était lisse. Sur ce côté lisse, on avait placé une seconde plaque de carton très lisse aussi sur laquelle étaient posées les mains des opérateurs. Or, le disque supérieur glissa sur les plaques inférieures — mais celles-ci ne remuèrent pas, retenues par le papier de verre. Donc la rotation partait des mains. Si l'impulsion était partie de la table, la table aurait glissé entrainant le papier de verre. Puisque le disque à papier de verre n'avait pas bougé, la table etait restée tranquille.

Autre expérience avec du mica entre la main et la table. « Si le mica était collé à la table, elle tournait ; le mica restant libre, elle ne tournait pas. »

Par d'autres procédés, en 1854, l'année suivante, Babinet (*Revue des Deux-Mondes*) et l'abbé Moigno (Cosmos) arrivent à la même conviction que la rotation des *tables tournantes* se fait par les mains.

Strombo, à Athènes, recouvrit la table d'une couche de talc très mobile. « Les doigts des expérimentateurs glissèrent sur la table et ne parvinrent pas à lui communiquer le mouvement. »

Le fait de mouvements involontaires et inconscients était donc constaté. Mais ce fait très intéressant choquait bien des idées courantes.

M. P. Janet a eu la bonne fortune de trouver sur les quais une brochure parue en l'année 1855 portant ce titre pittoresque : *Seconde lettre de Gros-Jean à son évêque, au sujet des tables parlantes. des possessions et autres diableries.* Même explication de ces phénomènes par l'inconscience.

Et le D[r] Grasset d'ajouter aussitôt cette judicieuse remarque : « On comprend combien facilement ces mouvements involontaires et inconscients peuvent exalter l'imagination et faire aisément naître l'idée de divination ou de sorcellerie et comme cela devait tenter les jongleurs et les prestidigitateurs. » (1)

Il faut penser la même chose *de la baguette divinatoire*. On s'en sert pour découvrir les sources, les trésors cachés, les traces des criminels. L'usage en était autrefois très répandu en Dauphiné. Beaucoup de gens y vivaient de cette industrie. La baguette faisait fonction de juge. Elle apaisait les différends. Se relevant pour dire non, s'abaissant pour dire oui, elle tranchait tous les litiges et jugeait en dernier ressort. La Cour de cassation a moins de prestige que cette baguette en avait à certaines époques.

« Le devin, car ce n'est qu'une personne privilégiée qui peut se servir de cet instrument, prend dans ses deux mains les deux branches de la fourche et s'avance sur le terrain qu'il doit explorer, en ayant soin de ne pas bouger volontairement le bras. Si. sur un point du parcours, la baguette oscille, s'incline jusqu'à tordre les poignets du devin qui ne peut résister, c'est là qu'il faut fouiller pour trouver la source et les trésors. » P. Janet.

(1) Disons un mot du *pendule explorateur* (l'odomètre d'Herbert Mayo. Les diseuses de bonne aventure s'en servent. Un bouton ou un anneau est suspendu à un fil lequel est attaché au pouce. On questionne « la sorcière » et le bouton répond en frappant des coups au fond du verre. C'est de la pure jonglerie, souvent, car la sorcière frappe le nombre de coups qu'elle veut frapper. Si la jonglerie n'est pas voulue, elle est inconsciente. Mais c'est sa main qui agite le bouton, et ce n'est pas le bouton qui se met seul en branle.

Aymar est un des plus célèbres devins (sorciers, sourciers). En 1692, le lieutenant criminel le fait appeler. Il s'agissait de découvrir l'auteur d'un assassinat commis récemment à Lyon. Dans la cave, où avait eu lieu le crime. notre homme est ému, et cela se comprend fort bien. Naturellement, la baguette tourne entre ses mains. Aymar s'en va, guidé par sa baguette, disait-il, et arrive à Beaucaire ; s'arrête à la prison de cette ville, et jette son dévolu sur un malheureux bossu. » Le plus sûr de l'affaire, dit Bersot, est qu'il y eût un jeune homme de dix-neuf ans, qui, dénoncé par la baguette, fut roué vif à Lyon. »

Aymar, du reste, se trompa si souvent, qu'on le laissa mourir dans la plus grande misère. Aymar n'est pas le seul de son espèce. Les sorciers et les sourciers sont loin de l'infaillibilité.

Une petite histoire me revient en mémoire : un passant m'assure, un jour, que dans tel champ, il y a un filon d'or deviné, disait-il, à deux kilomètres de distance ; et dans tel autre champ, ajoute-t-il, se trouve une très belle source. Le devin était un mendiant. Je lui propose de faire le travail, je lui assure une belle récompense. Il promet de revenir et je l'attends encore. Mais je n'ai pas commencé les fouilles et ne les proposerai pas.... à mes amis.

Dans la confrérie des sorciers, tous ne sont pas farceurs ni jongleurs. Il y a les sincères et les convaincus. Leurs mouvements sont involontaires, inconscients, automatiques, polygonaux.

« Des indices tirés de diverses circonstances donnent au devin la pensée que là est le trésor ou la source. Sans que le sujet le veuille, sans qu'il s'en doute, sa pensée passe dans ses doigts, et la ba-

guette tourne. Soit dans le pendule explorateur, soit dans la baguette divinatoire, le premier point de départ de l'acte inconscient ou polygonal est dans O qui concentre sa pensée sur une chose. O met le polygone en synergie avec sa pensée ; il le met dans l'état où il doit être pour provoquer le mouvement, mais il ne donne pas l'ordre volontaire du mouvement. Ce mouvement se produit tout seul, machinalement » (par la loi dynamique musculaire : nos images musculaires qui tendent à se reproduire, étant liées, associées à nos images de sensations et de plaisir) « par le polygone, sans que O se rende compte de l'origine de ce mouvement. L'idée de faire buter le bouton contre le verre ou de faire tourner la baguette devient polygonale ou inconsciente ; le mouvement a lieu involontairement. O le voit et tire des conclusions. »

C'est bien cela que veulent dire Sollas et Edw. Pease, appuyés sur de longues expériences : tout dépend de la perspicacité ordinaire du devin, et la baguette n'y est pour rien.... L'action de l'objet caché ne porte pas sur la baguette. mais sur l'esprit du devin.

Passons maintenant aux *liseurs de pensées (le cumberlandisme)*.

On bande les yeux de l'un des assistants dans un cercle d'amis. Il s'agit de trouver un objet caché. Une personne est désignée qui touche de la main la tempe ou le bras de celui qui a les yeux bandés.

Ici, rien qui se rapporte à l'hypnotisme. Il n'y a pas non plus clairvoyance à travers le bandeau. Mais alors, direz-vous, c'est de la jonglerie ? Pas toujours. L'inconscience suffit ici encore pour expliquer la découverte de l'objet caché.

« Le sujet directeur concentre fortement sa pensée sur l'acte à exécuter et sa pensée passe dans ses bras....; le polygone entre en mouvement à l'insu de O et par des pressions ou des attractions involontaires, dirige mécaniquement le sujet qui a les yeux bandés. »

Il faut un directeur actif, autoritaire. Malheur ! si le directeur est distrait ; le dirigé s'arrête alors, hésitant. Car un bon dirigé doit être souple et soumis et s'il ne reçoit plus d'impression, il ne marche pas, sous peine de se tromper. Tout le monde ne peut pas être également et bon dirigé et excellent directeur.

Osip Feldmann, tempérament autoritaire, agissait même sur le dirigé par l'intermédiaire d'une tierce personne ignorant où était caché l'objet. Feldmann dirigeait ainsi deux personnes au lieu d'une. Il agissait directement sur l'intermédiaire. Et celui-ci tirait l'autre dans la même direction.

Et cela peut se faire inconsciemment.

« On fixe l'attention volontaire du directeur sur une idée, un but ; par là même ce directeur devient distrait de son polygone, surtout si c'est un sensoriel (visuel ou auditif) ne faisant pas habituellement grande attention à ses images motrices ; à plus forte raison ne fera-t-il pas attention quand O est fortement fixé sur quelque chose. C'est donc encore l'émancipation du polygone. »

Il y a désagrégation psychique et c'est la raison pour laquelle les hystériques anesthésiques qui sont dans un état voisin de cette désagrégation (de la misère psychologique) réussissent mieux que d'autres, soit comme directeurs, soit surtout comme dirigés. Car chez le dirigé aussi, les choses se pas-

sent dans le polygone, souvent du moins ; il obéit, en effet, souvent, sans s'en rendre compte.

Ceci, n'est-ce pas déjà la lecture de la pensée ? Dans tous les faits de ce genre, il y a toujours contact entre le directeur et le dirigé ; et la pensée qui n'est pas véhiculée dans la parole, passe de l'un à l'autre par contact volontaire ou involontaire.

Je sais bien que certaines personnes lisent la pensée à distance et les yeux bandés. Mais ce fait se passe dans des représentations préparées dès longtemps. N'y a-t-il pas entente entre l'opérateur ou directeur (Pickmann ou autres) et le dirigé ?

Nous avons connu un jeune homme possédant une ouïe d'une acuité et d'une finesse extraordinaires. Dans sa famille, toutes portes closes, il entendait les conversations de ses parents. On le croyait doué d'une intelligence supérieure, pensez donc, il lisait les pensées les plus secrètes. Il n'avait, tout simplement, qu'une oreille très fine et les parents n'en savaient rien.

Un enfant, fils d'un docteur habitant une ville de l'Anjou. lisait, de même, les pensées de sa mère, rien qu'à la regarder. La chose n'est pas ordinaire, mais s'explique cependant par la cohabitation, l'habitude de se faire comprendre par des gestes ou des jeux de physionomie imperceptibles à des étrangers ou à d'autres qu'à un enfant qui n'a jamais quitté sa mère.

La *cristallomancie* ou *divination par les miroirs* paraît plus merveilleuse encore, et nous pouvons cependant en fournir la même explication (1).

(1) Une nouveauté à peine connue encore, une autre jonglerie qui fera des dupes, la bélonidomancie, peut se rattacher à la cristallomancie.

Une scène historique, c'est la séance donnée devant Marie-Antoinette, par Joseph Balsamo (Cagliostro) qui prédit à la future reine de France, l'avenir terrible qui l'attendait.

Cette expérience peut être faite et si nous en croyons quelques auteurs anglais, dix personnes sur cinquante peuvent y réussir.

P. Janet (Névroses et idées fixes, p. 407, tome I.) décrit ainsi cette expérience : « Vous prenez une boule de verre, et vous la placez dans un endroit à demi-éclairé.... On se place soi-même en plein jour. On entoure le cristal d'écrans, de paravents ou d'étoffes noires. Le sujet est installé commodément et on le prie de regarder fixement. »

Le sujet n'aperçoit au début que des choses insignifiantes, tout d'abord sa propre figure ; puis le reflet vague des choses environnantes, ou les reflets que présente d'ordinaire une boule de verre. — Au bout d'un certain temps, les choses changent, c'est-à-dire que la boule s'obscurcit de plus en plus ; le sujet ne distingue plus rien.... C'est le bon moment ».

« Le nuage s'épaissit de plus en plus, et au milieu de ce nuage, il voit apparaître des dessins, des figures d'abord très simples, puis des lettres, des chiffres, des figures colorées, des scènes ».

Paris ne possède, paraît-il, qu'une seule bélonidomancienne. Avant longtemps, elles seront « légion ».

On jette au hasard sur un tapis de velours — le velours est essentiel — un paquet de petites épingles. La bélonidomancienne prétend lire fort bien dans ce minuscule fouillis d'acier. Sous ses yeux, les pointes brillantes lui apparaissent comme orientées par un invisible aimant vers les pôles mystérieux du bonheur ou du malheur, du succès ou de l'insuccès.

Mais savez-vous que ce nouveau système de divination par les épingles a quelque chose.... de piquant (Voir *Le Gaulois*, 19 décembre 1903).

« Chez quelques personnes, les images sont immobiles ; chez d'autres, elles remuent.... et saluent, parlent ; il y a même des sujets qui entendent des conversations. »

Enfin quelquefois le phénomène prend un caractère de fixité. La personne, si elle recommence l'opération, revoit les mêmes scènes. P, Janet a vu même quelqu'un qui transportait ses images en dehors de la boule et les objectivait sur du papier. Rien de surprenant : elle était hallucinée.

Il faut avoir du temps à perdre pour s'halluciner ainsi sur une boule, au risque d'y laisser sa raison.

Or, nous avons ici encore un cas de subconscience, dans cette hallucination polygonale, Newbold, psychologue américain, l'a fort bien caractérisée. Le miroir, incomplétement éclairé, joue le rôle d'un excitant visuel sur le polygone ; il représente un espace vide et invite l'imagination à le combler. Sur le cristal l'imagination inconsciente (le polygone) fait passer ses images. Et comme l'imagination est surexcitée, très vive (rappelons-nous le mystérieux de la scène — la fatigue de la fixité du regard), elle objective ses images qui prennent ainsi le caractère de réalité de la sensation. On croit voir sur la boule des choses qu'elle présente, et cependant on n'y voit que ce que l'inconsciente imagination y a placé et associé. C'est un rêve tout simplement, mais un réve que nous objectivons.

La personne qui s'est ainsi hallucinée sur un cristal est un *medium* ; le liseur de pensées, celui qui tient en main le pendule explorateur, celui qui fait tourner la baguette divinatoire, celui qui fait fonction de directeur ou de dirigé dans la recherche

d'un objet sont des mediums. Il faut en dire autant de la personne qui donne à la *table tournante* la première impulsion.

Qui faut-il donc entendre par medium ?

Le medium est un sujet doué d'une vive imagination polygonale. Son polygone, si O conscient se repose de son côté, a une très grande activité. Quand il veut donner une séance, il se met en transe. O conscient n'agit plus, au moins en apparence, que par son polygone.

Et quand le medium est ainsi en *transe*, les sensations s'associent et se manifestent au dehors — ou plutôt les images s'hallucinent, s'objectivent par leur vivacité, C'est une sorte de crise anormale, extraphysiologique que M. Janet a raison de rapprocher du sonnambulisme spontané ou provoqué. Les mediums sont tous nerveux ou névropathes ou hystériques, et les séances qu'ils donnent ne sont pas de nature à les guérir. Jeanne, de la maison hantée, en est une preuve entre mille. Janet, de Mirvtlle, Myers, Silas, Baragnon sont de cet avis, et Charcot « a publié l'observation de toute une famille qui devînt hystérique après des pratiques de spiritisme. »

« Plusieurs mediums, ajoute le Dr Grasset, finissent par la folie, ce qu'Allan Kardec appelle la *subjugation*. »

Le seul fait de pouvoir comparer entr'eux des phénomènes de spiritisme et de somnambulisme serait une précieuse, mais cruelle indication.

Il ya d'abord dans les deux cas électivité. Le somnambule et le medium n'obéissent pas à tout le monde, et les crises de spiritisme et de somnambulisme peuvent s'enchevêtrer et se succéder.

Dans les deux crises enfin, le caractère hallucinatoire est fortement caractérisé. Et on a vu des mediums faisant et jouant tel personnage. Mme Hugo d'Alesy peut même objectiver successivement dans la même séance plusieurs types : enfant, jeune fille, paysan, homme du monde, dont elle prend le ton, le langage, les manières. C'est ce qu'on appelle en terme d'école : types objectivés. Ce sont des changements de personnalité.

On parle aussi de dédoublements et de transformations de personnalité.

Mais cette manière de s'exprimer n'atteint en rien la thèse si bien établie en psychologie et en métaphysique de l'unité du moi humain — du composé humain ; unité substantielle (hypostatique).

Dans un article précis et lumineux, M. le Dr Mazel a mis récemment en relief cette vérité, et nous regrettons vivement de ne pouvoir lui faire de très larges emprunts.

Partisan convaincu de cette doctrine, le Dr Grasset, comprenant qu'on pourrait lui reprocher certaines formules, a voulu démontrer que ni son langage, ni sa théorie étaient en contradiction avec l'animisme qu'il défend.

D'abord, ces dédoublements et ces transformations de personnalité sont des *phénomènes* polygonaux qui n'ont rien à voir avec l'essence du composé humain, notre substance intime qui fait notre moi permanent, invariable et identique.

La seule personnalité, dit-il, reste O, toujours identique à lui-même. Et les personnalités polygonales successives et variables sont des personnalités maladives, pathologiques. Or, ce n'est pas avec

des « monstruosités » dés phénomènes morbides, anormaux, qu'on peut constituer une science saine de psychologie, et la tératologie ne peut servir qu'à mettre en relief la santé, la normalité de notre vie animale et intellective.

Comme le Dr Mazel et bien d'autres encore, M. Grasset s'est parfaitement rendu compte qu'il « reste pas mal de choses obscures dans cette histoire des dédoublements et des transformations de la personnalité. »

Mais le Dr Grasset ne veut pas admettre que la théorie du double psychisme rende plus obscure la thèse de l'unité du *moi* humain.

« Tout individu n'a qu'une personnalité physiologique vraie et normale, formée de l'ensemble et de la synergie de tous ses centres nerveux jusques et y compris ses centres polygonaux et son centre O ».

Les personnalités pathologiques sont fausses (phénoménales, non substantielles) elles sont apparentes ; le moi reste sous ces contingences, invariable, permanent et identique.

Et pour le centre O du medium, il reste ce qu'il était avant la transe et se retrouve au réveil sans changement, Les variations s'opèrent inconscientes dans l'imagination maladive.

La psychologie du medium est faite, reste à en montrer les variétés. M. Grasset en trace le tableau suivant :

PSYCHOPHYSIOLOGIE DU MEDIUM

1er degré. — Le medium fait tourner la table ou mouvoir un objet qu'il touche (pendule, baguette) : désagrégation suspolygonale, c'est-à-dire activité

propre de l'imagination inconsciente, très simple, sans intervention des assistants.

2e degré. — Le medium obéit à un assistant dont il exécute les ordres : le polygone désagrégé du medium obéit à O de l'assistant.

3e degré. — Le medium obéit à un autre medium (liseur de pensées) : le polygone désagrégé obéit au polygone désagrégé d'une autre personne.

4e degré. — Le medium répond à une question : le polygone désagrégé, au lieu d'exécuter passivement un ordre donné, répond en faisant un acte d'activité propre,

5e degré. — Le medium répond comme le précédent ; mais il fait des réponses beaucoup plus compliquées en parlant ou en écrivant.

6e degré. — L'activité propre du polygone du medium est à son summum : spontanéité et imagination : romans polygonaux des mediums.

Autour de chaque variété, des faits nombreux et fort intéressants sont groupés. Pour les juger, les observations précédentes suffiront amplement. Et tout ce merveilleux, sous le fin scalpel de M. Grasset se réduit à si peu de chose.

Mais il reste un gros chapitre : « Terres inconnues, terres à découvrir dans ce monde du spiritisme ».

Ecartons cependant tout d'abord la divination ou évocation d'esprits. De pareils faits ne sont pas du domaine de la science et concernent la théologie. Dès lors qu'ils sont préternaturels et miraculeux, les phénomènes dépassent les prétentions de la science qui étudie les lois générales et non pas les exceptions. Ce qui ne veut pas dire que le miracle soit anti-scientifique ; il n'est point contraire à la science

il la dépasse et la théologie a qualité pour le juger.

Mais la suggestion mentale, la télépathie, la clairvoyance, le déplacement des objets sans contact, sont-ils miraculeux, préternaturels ? Et si la science actuelle ne pouvait absolument pas les expliquer, peut-on affirmer que la science de demain ne les expliquera pas ?

Parlons d'abord de la *suggestion mentale*. Le premier probléme à étudier, chose très curieuse, est le fait de son existence. Or, si nous mettons en doute le fait de l'existence de la suggestion mentale, ce n'est pas à la légère. Si quelqu'un est autorisé à en parler, c'est bien le Dr Richet, et il a exprimé son avis après de très nombreuses expériences et dans une circonstance qui mérite d'être notée : dans la préface d'un ouvrage nourri d'exemples, d'Ochorowicz, sur la *suggestion mentale*.

« Ce n'est pas, dit le Dr Richet, que je considère, d'ores et déjà, la suggestion mentale comme prouvée rigoureusement. Certes non.... Quand les expériences sont probantes par les résultats, elles ne sont pas irréprochables, et quand elles sont irréprochables, elles ne sont pas tout à fait probantes.... quoique M. Ochorowicz et d'autres avant lui aient amassé des preuves, elles n'entraînent pas la conviction absolue, intégrale, mais seulement le doute. »

Bernheim, Pitres après Charcot, n'ont jamais vu positivement la suggestion mentale. »

L'expérience, pour être probante, doit être irréprochable — et pour la rendre irréprochable, il faut essayer des ordres simples ; mais des ordres de la pensée pure, affirmés par l'intelligence

seule et d'aucunes façons extériorisés ni par gestes, ni par grimaces, ni par paroles. On verra alors si le medium, sans entente préalable et sans contact extérieur, lévera le bras ou devinera la pensée d'autrui.

Passons à *la clairvoyance* (vision à travers les corps). Et d'abord est-elle possible ? Pourquoi notre âme supérieure aux rayons physiques Rœntgen ne pourrait-elle pas ce que ceux-ci obtiennent ? Actuellement, la clairvoyance n'est pas rigoureusement démontrée ; mais faut-il la déclarer impossible ?

M. Grasset fut mêlé, il y a quelques années, à une expérience de clairvoyance. Une première fois, le sujet avait lu à travers une enveloppe cachetée et une feuille d'étain, quelques lignes écrites en français et en russe. Mais devant la Commission venue de Montpellier, le sujet échoua piteusement. Nous croirons à la clairvoyance quand on nous fournira des preuves rigoureusement probantes et nous chercherons, alors, à l'expliquer scientifiquement.

La *télépathie* paraît plus extraordinaire encore. « Il s'agit de sensations éprouvées par un sujet et se rapportant à un événement qui se passe réellement au même instant, à une distance plus ou moins grande, parfois très considérable ».

A priori, peut-on nier la possibilité de la télépathie mentale quand on a vu la télégraphie sans fil ? D'autre part, pour croire au fait de l'existence de la télépathie, il nous faudrait des expériences sûres, probantes. Les avons-nous ?

Tant de fois, on a pressenti tel événement, telle mort, tel revers, telle joie — et tant de fois on s'est trompé. S'il arrive, par hasard, qu'on ait deviné, on crie au merveilleux. Es;-ce juste ?

Et même ces pressentiments qui ont correspondu à une réalité, sont-ils des pressentiments purs et sans aucune donnée ?

Une jeune fille rêve, la nuit, de la mort d'une personne. Le lendemain, en effet, la nouvelle de ce deuil lui est annoncée. Seulement — car il y a un seulement — dans le jour qui a précédé le rêve, elle s'était servie pour écran, du journal *Le Times*, et les yeux distraits avaient lu cette mort que l'imagination avait gardée et rappelée en rêve, la nuit.

Pendant la guerre de 1870, combien de mères et de femmes rêvaient de la mort de leur fils ou de leur époux. Il en est que la peur y faisait légitimement penser chaque nuit. Quand la triste nouvelle leur parvenait, elles pouvaient dire qu'elles l'avaient pressentie. Appellerez-vous cela de la télépathie ?

Prenons d'autres faits. Une dame de P. arrive en compagnie de deux amies dans la ville de M. Sur le seuil de l'hôtel, elle dit à celles qui l'accompagnaient : « Madame X., ma parente, meurt en ce moment ». Quelques instants après, une dépêche venait confirmer cette surprenante nouvelle, mais surprenante surtout parce que le pressentiment s'était réalisé. Car, si la dépêche n'était pas arrivée et si la mort n'était pas survenue, on aurait dit de ce pressentiment trompeur ce qu'on a dit des nombreuses fantaisies et rêveries de cette dame.

Avant le départ pour M., cette névrosée avait remarqué sur la figure de la défunte quelque fatigue, sans y prêter beaucoup d'attention. En cours de route, l'imagination polygonale avait travaillé inconsciente sur ces données, les avait amplifiées, et,

finalement, sur le seuil de l'hôtel, une explosion nerveuse s'était donnée libre carrière : « Madame X., ma parente, est morte ».

La princesse de Conti appelle ses femmes de chambre, une nuit, et, à plusieurs reprises, les prie avec fermeté, de faire venir ses fils couchés dans leur dortoir. A peine arrivés dans l'appartement de leur mère, un craquement se fait entendre, le plafond s'effondre dans le dortoir. Ses enfants avaient échappé à une mort certaine. Encore un fait de prescience, à première vue, bien extraordinaire, et qui s'explique pourtant fort bien. La mère avait certainement, un jour ou l'autre, visité le dortoir de ses fils. L'œil d'une mère est clairvoyant. Consciemment ou inconsciemment, elle avait aperçu au plafond une lézarde. C'est cette lézarde que l'imagination (qui ne chôme pas dans le sommeil, puisque nous rêvons) avait revue et rappelée. Agrandie, cette lézarde devînt une menace, un danger imminent. En faut-il donc davantage à une mère pour éloigner de ses paupières le sommeil, appeler ses femmes de chambre.... Mais si le plafond ne s'était pas effondré, quelles gorges chaudes, le lendemain. dans le palais des Conti. On voit, dans ces deux exemples de prescience ou de télépathie, le rôle joué par la mémoire polygonale. Myers qui en a très bien étudié les divers degrés, les classe en trois groupes.

1° Le polygone contient des souvenirs que O lui a déposés, qu'il a connus, par conséquent, mais qu'il a oubliés et qu'il peut se rappeler aussi. 2° Le polygone contient des souvenirs qu'il a acquis directement sans que O les ait jamais connus. 3° Le polygone contient des notions tirées par dé-

duction et raisonnement polygonaux des données précédemment acquises.

« Une fillette perd un petit couteau auquel elle tenait beaucoup et ne le trouve plus. Une nuit, elle rêve qu'un frère qu'elle avait perdu et beaucoup aimé, lui apparaît et la conduit par la main à l'endroit précis où était le couteau. Elle s'éveille, y va et le trouve ».

Trouvez-vous extraordinaire que cette enfant rêve, durant la nuit, à un frère aimé auquel elle pense souvent durant le jour ? Mais c'est tout naturel. Cette pauvre enfant aimait aussi beaucoup son petit couteau et elle en rêve la nuit. Ces deux images s'associent. Se rappelant en même temps les circonstances dans lesquelles elle a perdu son couteau, et l'endroit où elle l'a perdu, l'imagination crée un roman, fait une scène complète. La fillette est conduite par la main de son frère à la recherche du fameux couteau — ou se dirige tout naturellement à l'endroit où on l'a perdu. Il n'est pas très surprenant qu'on l'y retrouve.

Très spirituellement, M. Grasset ajoute : « Vous prévoyez combien il sera difficile d'empêcher cette enfant de croire à une révélation d'outre-tombe. — Et cependant, c'est un simple fait polygonal, bien banal pour nous aujourd'hui. »

Mais que faut-il penser des *déplacements des objets* à distance, *sans contact*, et des phénomènes de *lévitation*.

Nous ne pouvons, sur un pareil sujet, nous dispenser de parler du célèbre medium, Eusapia Paladino, étudié par de Rochas, Ch. Richet, Sabatier, Ochorowicz.

Disons d'abord qu'à Cambridge, on avait déjà

remarqué les fraudes d'Eusapia ; Torelli les avait notées à Milan, et Bronislas Reichman, à Varsovie.

Voici, par exemple, ce qui se passe.

« Dans une expérience, Richet et Ochorowicz tiennent chacun une main et un pied du medium sous leur main et leur pied. Eusapia annonce qu'elle va tenter une *lévitation*, c'est-à-dire un soulèvement de la table. — A un moment, Ochorowicz sent que le pied gauche du medium qu'il tenait sous son pied, l'abandonne pour aller soulever le pied de la table ; en même temps, elle fait pivoter son pied droit que tenait Richet et appuie simultanément avec la pointe et le talon de ce pied droit, sur le pied de Richet et d'Ochorowiz. Ochorowicz indique, par un mouvement de son pied, qu'il a senti le déplacement : alors, surprise en flagrant délit de fraude, Eusapia remet ses deux pieds en place — mais la lévitation n'a pas lieu. »

« De même, avec les mains : parfois, elle substitue une main ou une partie de main à une autre, de manière à libérer la première et à faire un déplacement d'objets avec ».

Donc, la fraude existe, même pour le plus célèbre medium de *lévitation*.

Les docteurs de Cambridge n'admettent que deux alternatives. Ou la *lévitation* est réelle, ou la fraude est consciente. Il y a une troisième alternative : ou la fraude est inconsciente.

« Ainsi, dans une expérience d'Eusapia, on voit sa bottine frapper des coups qu'elle attribue aux esprits. On le lui dit. — C'est étrange tout de même, dit-elle, quelque chose pousse mon pied vers la table. Et elle insiste pour qu'on lie son pied à celui

d'Ochorowicz avec un cordon. On le fait. Et Ochorowicz sent qu'elle tire le cordon en *tordant son pied*. Elle le tournait de façon à frapper la table avec son talon. C'était évident pour tout le monde, excepté pour elle-même. Voilà bien des fraudes inconscientes ».

Eusapie a vite perdu, en séance, le sentiment et la conscience des mouvements de ses pieds.

N'a-t-on pas vu de même des mediums frapper du poing la muraille, et prétendre que c'étaient des esprits qui donnaient les coups retentissants.

De pareils procédés, bien qu'excusables parce que inconscients, jettent du froid sur la croyance que nous voudrions donner aux phénomènes de lévitation. Et l'on ne pourra s'empêcher de penser et de dire le jour où un fait sérieux se passerait sous nos yeux, qu'il pourrait, comme les autres, être une simple jonglerie. En tout cas, nous avons bien raison de nous montrer difficiles à en admettre l'existence.

De ce long exposé et de cette discussion que nous avons prolongée dans un but utilitaire, le moraliste et le médecin peuvent tirer une double conclusion, et nous ne saurions assez remercier l'éminent docteur Grasset, dont nous vulgarisons le dernier travail, d'avoir fourni une assise solide à ces conclusions pratiques par l'autorité de son nom autant que par la riche documentation de sa substantielle étude.

En délaissant, bien à tort, les enseignements précis, raisonnables, élevés et consolateurs de notre divine religion, les partisans de l'occultisme ont lâché la réalité pour l'ombre et le fantôme. Et cette déchéance est une première et lamentable punition. L'orgueil est devenu le jouet de misérables

jongleries mises à découvert par une de nos premières lois psychologiques.

Tout esprit sérieux se gardera donc de suivre cette pente funeste où pourraient l'entraîner des engouements inexplicables de la nature humaine, sevrée de l'infini et du divin qui nous entoure et nous attire malgré nous. Et ces saines, viriles et fortes pensées, tout esprit sérieux s'en fera, dans notre monde volage, le propagateur ardent et convaincu.

Dans les pratiques de l'occultisme et de tout ce qui, de près ou de loin y touche et nous y ramène, il y a plus que l'oubli des grands horizons et de nos destinées futures dont les belles sociétés chrétiennes vécurent pour leur profit el pour leur honneur; il y a aussi amoindrissement de notre personnalité humaine, de notre dignité et déchéance de notre intelligence et de notre volonté.

Au moraliste, le médecin prêtera son concours, quand il assistera aux ravages terribles exercés sur nos santés contemporaines anémiées, par les sottes pratiques de l'occultisme. On ne s'amuse pas à de pareilles fadaises sans y laisser un lambeau de sa vie et quelque chose de sa raison.

« Le spiritisme, dit excellemment le Dr Grasset, est donc une question dont le médecin n'a pas le droit de se désintéresser. Il appartient à la biologie humaine en fait et en droit. »

« En laissant de côté tout ce qui a trait à la jonglerie consciente et au préternaturel, il y a une grosse partie du spiritisme qui rentre dans un chapitre aujourd'hui bien connu, de physiopathologie des centres nerveux : le chapitre du psychisme inférieur

ou automatique, de l'automatisme supérieur, de l'activité polygonale ».

« Le *spiritisme scientifique* est à la fois une application de cette doctrine biologique et le point de départ de nouvelles études dans ce domaine. Il appartient à la biologie ».

On ne saurait plus solidement démontrer que le spiritisme doit être sérieusement étudié par le médecin. Mais nul mieux que M. le docteur Grasset ne pouvait conduire à bonne fin pareille étude, admirablement préparé qu'il était par ses travaux techniques et par ses observations de tous les jours; et sa haute compétence universellement reconnue n'aura fait que grandir par la publication de son beau travail.

Les catholiques lui sauront un gré infini d'avoir si bien travaillé pour l'honneur et la dignité des âmes et la philosophie ne le félicitera pas assez pour les riches développements qu'il a su donner à une de ses premières lois de psychologie

F. HUGUES,

LES SŒURS AVEUGLES (1)

« Ferme les yeux et tu verras », dit un proverbe persan : le livre des *Sœurs Aveugles* semble justifier ce paradoxe, non seulement en ce sens que le recueillement nous fait pénétrer plus avant dans nos pensées; mais même en ce sens étroit et défini qu'il faut être aveugle comme M. de la Sizeranne l'est devenu dès l'enfance, par un cruel accident, pour analyser avec cette merveilleuse finesse les sensations, les idées, les sentiments des infortunés privés de la vue. J'ai dit : *les infortunés*, mais ce mot m'a échappé ; car M. de la Sizeranne y trouverait à reprendre ; son désir n'est point en effet d'exciter en nous pour les aveugles cette pitié qui éclot naturellement dans tout cœur sensible ; c'est plutôt de nous montrer combien cette pitié est souvent inintelligente et de nous apprendre à témoigner aux aveugles une sympathie plus efficace.

« Oh ! non ! dit-il, les yeux ne sont pas tout ! » Celui qui n'en jouit pas peut encore avoir des joies, et il peut avoir des souffrances qui ne se rapportent en rien à la privation de la vue.

Tout d'abord, l'aveugle a bien des manières d'entrer en contact avec la nature, et elles sont d'autant

(1) Par Maurice de la Sizeranne. Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris.

plus nombreuses, d'autant plus subtiles, que la grande source d'informations dont les clairvoyants se contentent presque exclusivement, celle des yeux, leur fait défaut.

Ici les physiologistes, les psychologues, tous les observateurs de la personne humaine trouveront une mine de renseignements infiniment précieuse. Il me serait difficile de faire un choix de citations, tout ayant un intérêt vivant et vécu. Signalons les lettres d'une jeune aveugle racontant ses impressions de vacances dans la montagne. M. de la Sizeranne ne saurait trop multiplier la publication de documents de ce genre; ceux spécialement qui émanent des *aveugles-nés* auraient une valeur psychologique toute particulière.

Déjà son livre renferme un autre choix très intéressant : ce sont des pages détachées de littérateurs clairvoyants, pages particulièrement bien comprises et appréciées par les aveugles, le paysage y étant rendu plutôt au point de vue des odeurs, des sons, du calme ou de l'agitation de l'air, de l'agrément ou de la rigueur de la température, que par les lignes et les couleurs. Nous n'y eussions pas pris garde si notre attention distraite de clairvoyant n'eut été éveillée.

L'attention! chez l'aveugle c'est une nécessité constante; l'esprit d'analyse se développe en lui à propos des moindres incidents. Au lieu d'embrasser d'un coup d'œil la chambre où il entre pour la première fois, la route qu'il va parcourir, il lui faut s'appliquer à en découvrir, au moyen des sens qui lui restent, toutes les particularités, s'il veut pouvoir se reconnaître et se diriger une autre fois dans les mêmes lieux. M. de la Sizeranne nous

révèle les mille observations auxquelles il a recours, les mille secrets qu'il emploie pour se tirer d'affaire d'une façon qui nous semble souvent tenir du prodige.

Ainsi nous voyons l'aveugle agissant au milieu des choses ; mais il est plus intéressant encore de l'étudier dans le commerce avec ses semblables. Il les distingue bien vite à la voix, à l'allure, à bien d'autres indices qui nous échappent. Il se rend compte de leur âge, de leur santé, de leur humeur. Ses attractious et ses répulsions ne sont pas moins vives que celles du clairvoyant. La vie du cœur est profonde chez l'aveugle, chez la femme aveugle (puisque c'est d'elle que M de la Sizeronne s'occupe spécialement), elle peut aimer, elle peut même être aimée. Mais, quoiqu'il y ait des exemples de femmes avengles remplissant merveilleusement leur rôle de ménagères, de mères même, le mariage pour les femmes aveugles ne sera jamais qu'une exception : M. de la Sizeranne nous peint d'uns façon touchante leur plus ordinaire destinée : « Les idylles pour les jeunes filles aveugles finissent presque toujours tristement ; après quelques combats, quelques hésitations, quelques promesses de fidélité dans le souvenir, le clairvoyant s'éloigne mélancoliquement. Puis le temps passe... bientôt il rencontre d'autres jeunes filles plus attrayantes et l'oubli arrive vite. L'aveugle, elle, rien ne vient la distraire... elle demeure avec son souvenir embaumé, mais douloureux......

.....« Vous qui êtes plus avancé dans la vie et qui savez par la froide expérience ce qui en restera dans quelques années, n'en riez pas, je vous en prie ; passez ou regardez... passez avec sympathie, avec

respect, au moins avec miséricorde, car c'est une âme qui se donne, croyant avoir trouvé ce qu'elle cherchait. Or, ce qu'elle cherche est si grand, si beau que, quand bien même elle se trompe, son élan mérite le respect de tous. Et si vous croyez devoir détromper, faites-le avec tout votre cœur, car ce à quoi vous touchez fait bien mal en se brisant ».

La compassion si légitime de M. de la Sizeranne pour ces déceptions du cœur, ne l'entraîne-t-elle pas à consoler les aveugles par des arguments trop pessimistes à l'égard du mariage ? Je n'aime point cette expression : l'*amour fascinant* qu'il emploie pour désigner le côté le plus ardent, mais aussi le plus temporaire et le plus fragile de l'amour ; la fascination indique quelque chose de mauvais, de trompeur, qui ne doit pas exister dans l'amour béni, dans l'amour tel que Dieu l'a voulu pour la propagation de la race humaine. Je me récrie enfin lorsque notre auteur avance que « l'amour vrai... n'est pour la plupart qu'un passage, qu'un épisode dans la vie ! »

Hélas ! bien des mariages se font dans des conditions fâcheuses, déplorables même : parfois ils se concluent sous la pression de circonstances ou d'influences étrangères ; ou bien l'entraînement, le caprice, plus souvent encore la vanité et l'intérêt ont le premier rôle ; ceux qui se sont mariés ainsi doivent se contenter d'un simulacre d'amour qui ne tarde pas à disparaître. Mais pour les unions contractées dans les conditions voulues par la Providence, leur destinée me semble admirablement résumée par Schiller dans un vers du poëme de *La Cloche :*

« La passion fuit, l'amour doit rester ».

Sans doute, lorsqu'une femme a eu l'imprudence d'imaginer un époux sans défaut qui soit *tout* pour son cœur, elle s'est préparé des déceptions profondes : Qui peut être *tout*, si ce n'est Dieu ? Chercher hors de Lui le *tout* de son âme, c'est se forger une idole ; c'est enfin se montrer injuste envers l'homme dont on exige gratuitement la perfection.

Le jour où deux époux s'occupent ensemble d'autre chose que d'eux-mêmes, est-il vraiment celui où leur amour a diminué ? — Non certes ! c'est alors qu'ils commencent réellement la vie commune ; auparavant, ils se suffisaient l'un à l'autre dans un rêve très doux ; mais si ce rêve devait durer toujours, l'amour ne serait, comme on l'a dit, que l'égoïsme à deux, les époux seraient inutiles à leurs semblables, et tel n'est point, tant s'en faut, l'idéal du mariage.

Voilà que je suis entré sans en avertir le lecteur dans la seconde moitié du livre, celle qui porte ce titre : « *La Communauté des Sœurs aveugles de Saint-Paul* ». Les âmes pieuses aborderont avec bonheur cette seconde partie ; les autres, les incroyants, les indifférents, les hostiles à la religion chrétienne qui, d'aventure, auraient été entrainés par une curiosité scientifique ou une préoccupation humanitaire à lire le début du volume, vont-ils le refermer sous prétexte que l'on aborde ici le domaine obscur et fantaisiste du mysticisme ? — Oh ! comme ils seraient mal avisés d'en juger ainsi *a priori* ! S'ils sont sincères, pourquoi refuseraient-ils de suivre une pensée aussi sincère que celle de notre auteur ? S'ils sont honnêtes, pourquoi ne saisiraient-ils pas l'occasion d'interroger ceux qu'ils condamnent si souvent d'avance sur de faux rapports ? — Je passe sous silence le charme de l'écrivain qui est bien fait cependant pour leur rendre l'enquête agréable.

L'État prétend se réserver le *droit de visite* dans les couvents ; M. de la Sizeranne ne le lui contestera pas en ce qui regarde la maison des Sœurs de Saint-Paul. Après nous avoir raconté les origines de l'œuvre, il nous fait entrer partout, il nous ouvre les moindres recoins de la vie de la Communauté.

Celle-ci est composée en nombre égal de Sœurs clairvoyantes et de Sœurs aveugles ; les premières ne sont pas simplement les infirmières et les servantes des secondes comme on pourrait l'imaginer dans un hospice ordinaire ; elles les aident et les dirigent là où cela est nécessaire ; mais, aveugles et clairvoyantes ont toutes leur tâche, et il y a des classes uniquement confiées aux aveugles. D'abord celle où l'on enseigne aux enfants aveugles la lecture de cette écriture *Braille* composée de trous faits au poinçon et sensibles au toucher, d'après un système si simple, si ingénieux qu'un enfant aveugle apprend à lire plus vite qu'un clairvoyant de même âge.

La grande difficulté, c'est de donner aux aveugles de naissance la notion des objets et des êtres qu'ils n'ont point vus. — Pour expliquer la fable du *Corbeau et du Renard*, la maîtresse aveugle doit faire toucher à ses petites élèves un corbeau ou tout au moins un oiseau empaillé qui leur fournisse l'idée de l'animal inconnu ; pour le renard, un chat en donne déjà la ressemblance. — Ici M. de la Sizeranne sollicite la charité des personnes qui voudraient bien procurer à la classe une foule de menus objets, souvent jetés au rebut dans une maison de clairvoyants, et devenus précieux là où il s'agit d'enseigner par le moyen du toucher. Dans l'atelier du tricot, dans celui de la brosserie, il nous prie d'adresser nos commandes en ce genre directement aux

aveugles : par ce moyen, ceux-ci pourraient, à prix égal pour l'acheteur, gagner un profit moins dérisoire que celui dont ils doivent se contenter quand leur travail passe par les intermédiaires commerciaux. L'aveugle peut travailler dans certains métiers manuels aussi soigneusement que le clairvoyant; mais il lui faut beaucoup plus de temps ; et quand il a à subir la concurrence du travail des prisons, des maisons pénitentiaires, son labeur le plus assidu se chiffre par quelques sous par jour. Aussi, ne faut-il pas hésiter à cultiver les dispositions musicales chez l'aveugle lorsqu'elles sont suffisantes. La musique est pour lui l'enchanteresse qui lui ouvre ces régions du beau dont les arts plastiques ne peuvent rien lui révéler ; elle est encore son meilleur gagne-pain, au dire de M. de la Sizeranne. Dans les questious pratiques, nous pouvons nous fier à sa compétence ; il les a étudiées pour le bien des aveugles avec une précision de détails qui surprend chez l'idéaliste, chez le poète révélé par certaines pages. Ce contraste est une richesse de sa nature particulière, mais, je le crois aussi, un caractère général de la nature des aveugles : d'une part, leur infirmité les force à être attentifs aux moindres détails ; de l'autre, elle les porte à la méditation des choses invisibles pour lesquelles ils sont si clairvoyants.

Mais avant de parler de la *vie spirituelle* des sœurs aveugles, il nous faudrait jeter au moins un coup d'œil sur leur imprimerie qui est peut-être la plus curieuse merveille de leur maison. A peine les clairvoyantes y prennent-elles une petite part de travail ; tout le mécanisme est aux mains des aveugles. De là sortent ces *livres blancs* qui apporteront

à tant de pauvres infirmes, l'illusion de la vue dans une de ses plus précieuses jouissances : la lecture.

Mais dira-t-on, tout ce travail, tout ce dévouement, ne pourraient-ils avoir lieu en dehors d'une communauté religieuse ? A quoi bon des vœux pour celles que leur cœur porte au soulagement de leurs semblables, pour celles aussi qui trouvent dans un labenr utile, un remède contre l'ennui, ce ver rongeur de la cécité ? — Eh ! Sans doute. Beaucoup de bien, beaucoup de louables efforts peuvent se produire en dehors d'une communauté religiense ; mais l'esprit de piété, d'obéissance, de sacrifice, qni fait le fond de la vie religieuse, est, si j'ose parler ainsi, un *moteur* incomparable dans le mécanisme des bonnes œuvres.

M. de la Sizeranne s'applique à nous en découvrir les mystères ; il s'indigne que l'on puisse trouver les vœux religieux *contre nature*. Une distinction me semble utile ici. Les vœux religieux sont si l'on veut, contre nature, en ce sens qu'ils sont en réaction complète contre la concupiscence qui tyrannise l'homme depuis le péché : réaction contre l'attrait des plaisirs même légitimes, contre l'avidité des biens de ce monde, contre la soif de liberté et d'indépendance (le dernier sacrifice, quoiqu'en pense M. de la Sizeranne, est presque toujours très dur aux âmes les plus hautes, au moins dans les premiers temps de la vie religieuse). Mais le *surnaturel* qui nous élève comme l'indique son nom, au-dessus de la nature, n'anéantit rien en nous de l'œuvre du Créateur, il la tranforme, il la transfigure : par exemple, la femme dont le cœur se serait épanoui auprès du berceau d'un fils de ses entrailles, le ferme

à cette délicieuse espérance ; mais pour l'ouvrir aux enfants des déshérités, des coupables même, et elle sera pour eux une mère meilleure que leur vraie mère.

C'est là le mystère de la résurrection par la croix, mystère qui sera toujours pour les incrédules « un scandale ou une folie » ; mais qui est profondément simple et lumineux pour les croyants.

Parlez aux premiers des joies de la vie religieuse, ils n'y pourront croire ; et, cependant, le visage paisible, suave, radieux souvent, de la plupart des religieuses, est là pour leur donner, selon le langage de M. de la Sizeranne, *une leçon de choses*, à laquelle ils ne peuvent se soustraire. Pour nous, chrétiens, nous y lisons l'accomplissement de la parole de Jésus : « Mon joug est doux et mon fardeau est leger ».

Le livre des *Sœurs aveugles* est essentiellement un livre qui fait penser ; après en avoir parlé pendant de longues pages, on trouve qu'on en a dit bien peu de chose. Mais si on a pu décider le lecteur à ouvrir le volume, tout est dit, la cause est gagnée !

L'œuvre de M. de la Sizeranne traite les questions les plus variées ; il est un sujet cependant qui reste totalement absent, c'est la politique ; ceux qui sont las d'entendre les braves gens soupirer ou récriminer, peuvent être tranquilles : ils ne trouveront pas une allusion sur la situation des congrégations et sur les dangers qui les menacent. Le lecteur ne peut cependant se défendre de cette cruelle pensée : se pourrait-il que nous ayons un jour à ajouter au livre des sœurs aveugles cet épilogue :

« Les congrégations religieuses n'étant plus to-

lérées en France, le couvent des Sœurs aveugles a dû se disperser » !

Se trouverait-il en France des sectaires assez dénués de pitié, pour enlever aux aveugles leur saint asile ?.... Le faire connaître, n'est-ce pas le meilleur moyen de le défendre ? Mais l'esprit évangélique qui anime la congrégation de Saint-Paul est commun à toutes les autres, et M. de la Sizeranne, en nous la dépeignant, plaide indirectement la cause de toutes les âmes dont le seul crime est de se réunir pour prier, pour travailler, pour se perfectionner ensemble et soulager les malheureux.

M. Y.

UN LYRIQUE CONTEMPORAIN

La critique littéraire s'est intéressée au recueil de poésies que M. Léo Larguier a publié dernièrement à Paris, sous le titre : *La Maison du Poète* (1).

M. H. Chantavoine, dans les *Débats*, a dit, en termes excellents, tout le bien qu'il pensait du livre et de l'auteur. Les lecteurs de cette revue ne s'étonneront pas qu'on leur parle d'un poète qui a vécu, à Nimes, une partie de sa jeunesse méditative.

C'était aux beaux jours du symbolisme. Le lycéen qu'était alors Léo Larguier fuyait, volontiers, la monotonie des classes d'été pour songer, aux bords de l'antique Fontaine, aux canaux de Bruges-la-Morte. Il murmurait alors, sur un rythme étrange, des cantilènes désespérées. Mais déjà, Maurice Barrès, Paul Adam et Jean Moréas avaient « évolué » et s'exprimaient en vrai français : enfant encore, Larguier comprit, à son tour, que l'art n'est pas, si j'ose dire, de la fanfreluche, qu'il est, au contraire, quelque chose de vital : le cœur à cœur de l'homme avec la nature. Les grands talents se forment dans la solitude. Après ses essais de poésie artificielle, le jeune homme, dans le silence recueilli de son village des Cévennes, se prit à n'admirer que les grandes

(1) *La Maison du Poète*, un volume, 3 fr. 50, chez Storck et Cie, 16, rue de Condé, Paris.

nuits de son pays, où la lune apparaît plus jaune au dessus des cimes violettes, où les étoiles sont plus vives et plus brillantes qu'ailleurs ; et il dit alors son émotion en des vers impeccables, d'une force et d'une grâce virgiliennes. De très belles descriptions sont nées de ce recueillement.

. . . .

Et la nuit va venir ; la montagne endormie
Se recueille attendant la douce lune amie ;
Un dernier bûcheron monte avec son fardeau,
Comme un rêve du soir le flanc du vieux côteau.
On entend dans le bruit des sonnailles rustiques,
D'un pâtre au foud du val les appels bucoliques ;
Sous les rameaux confus, en inclinant leur front,
Des ombres deux à deux et lentement s'en vont,
Vaporeuses blancheurs, images fugitives,
Cependant que là-has éclaté en notes vives,
Un pur pipeau d'églogue aux lèvres d'un chevrier
Assis, les yeux au ciel, au seuil noir du cellier.

Larguier sait en un court tableau rendre toute une immensité.

Il fait dans un grand vers rêver les paysages.

Pour d'aucuns peut-être, n'est-il qu'un pur descriptif. On a dit qu'il avait borné ses regards à l'horizon familier de son village. Mais c'est juger hâtivement, et, s'il n'était que le poète des intimités et des vies encloses, il faudrait avouer qu'il vient après François Coppée ou l'ironique Francis Jammes. Mais dans sa *Maison du Poète*, il n'y a pas seulement des descriptions.

Les théoriciens de la Monarchie passée parlaient

jadis des « marques de souveraineté ». On peut dire qu'il y a dans l'œuvre de Léo Larguier, des marques éclatantes de lyrisme.

C'est d'abord un individualisme effréné, fait pour dérouter tous ceux qui affirment aujourd'hui que les actes humains doivent être déterminés par un but de solidarité sociale. Oui les vues du poète sont égoïstes, son orgueil s'affirme à chaque page, et des âmes timorées, des esprits craintifs out pu trouver cet orgueil immense, scandaleux. Beaucoup ont dit qu'il était tout simplement naïf. Mais ce qui est bien certain, c'est que personne n'a osé railler une émotion sincère, et pour cette fois du moins on s'est gardé de parler de cabotinage. Isolé dans son coin des Cévennes pendant les longues nuits d'hiver, courbé sur ses manuscrits, suivant son idée sans en être distrait, homme d'un seul sentiment, d'une seule pensée, il devait les exalter jusqu'à la folie :

Gloire, je disais hier que je ne voulais pas
Te donner pour seul but à ma paisible vie,
Mais tu sais bien que je mentais, et que j'envie
Ton prestige divin plus que tout ici-bas,

. . . .

Mon front est assez haut pour tes rameaux illustres,
Dans ce triste pays où je vis sans amour,
Viens avec tes lauriers me visiter un jour,
Et me prendre tremblant au milieu de ces rustres.

. . . .

Tu sais que je suis simple et doux, et me pardonnes
Si je suis las de solitude, et si je veux
Vivre un jour avec toi, sentant sur mes cheveux
Les rameaux du triomphe arrangés en couronnes.

Mais après les rêves de gloire et les songes de volupté de l'ambitieux et du délicat qui ne pense

qu'à jouir des formes de la vie, à côté de ce particularisme d'un homme qui se sent différent des autres, il y a l'expression de ces sentiments généraux, très simples, très émouvants : la communion de l'âme humaine et de la nature, l'inquiétude, la nostalgie, la mélancolie, qui sont la source féconde du lyrisme. C'est dans l'ode à son ami Prunet que se résument ces véritables qualités :

Malheureux, malheureux, qui n'a pas profité,
Muré dans l'idéal, de la vie éphémère,
Comme si l'au-delà valait sur cette terre
Un bleu matin d'été !

Le corps va retourner à l'argile natale,
Et rien ne peut payer ce qu'on a méprisé,
Le doute vient avec la nuit, le ciel est pâle,
Tout espoir est brisé.

Ah ! jeunesse, accourez, accourez, Galatée !
Formes blanches, venez, jeunes filles du bourg
Apportez les trésors de votre chair lactée,
Beauté, soleil, amour !

Le bleu pur de vos yeux s'emplit de violettes,
On y lit des désirs, des audaces, le soir.
Insensé qui cherchant de solitaires fêtes,
Passe et va sans vous voir.

Ah ! si pour un printemps, ils revenaient encore
Tous ceux-là qui sont morts avec des regrets fous
Comme ils se lèveraient lorsque le ciel se dore
Et se perdraient en vous !

Tous, ils diraient : « Viens-t'en, ma Chloé, sous le saule,
Et vers la roseraie où blanchit le bouleau,
Laisse tes grands cheveux inonder ton épaule,
Et couler comme une eau.

« Le vent fuit, parfumé, viens-nous-en, je t'adore,
Dieu, la gloire, c'est toi, tout le reste n'est rien,
Rien ne vaut le matin, quand c'est la rose aurore
Et qu'une femme vient.

Et l'on comprend maintenant qu'il n'y a pas seulement des descriptions dans cette œuvre, mais une philosophie qui naît de l'émotion poétique. Philosophe, Larguier l'est à la façon de Lucrèce dans le *De natura rerum*.

Enfin, une autre marque de ce lyrisme, c'est un amour largement intelligent et sensible de la vie antique. Il n'y a pas là chez Léo Larguier un procédé artistique. Il ne va pas demander à l'antiquité des sujets ou des termes de comparaison. Il n'est pas héroïque à l'excès, il n'abuse point des déesses. C'est un thème devenu banal d'affirmer aujourd'hui que la réalité désolante n'offrant aucun abri aux âmes fières, c'est dans l'antiquité qu'il faut aller chercher des modèles et des exemples. Larguier sait bien que le présent offre aussi des éléments de beauté. Il aime l'antiquité comme Rousseau aimait les républiques d'Athènes et de Rome, et les citait en exemple pour justifier sa théorie du Gouvernement direct. Et tout ce qui, aujourd'hui, garde le souvenir antique, tout ce qui est simple et naturel l'émerveille. La beauté spontanée, la souplesse, le mouvement sans efforts, voilà ses vraies sources d'inspiration.

Devant cette sereine et claire vision de l'antiquité, on se souvient que Larguier a vécu quelque temps à Nimes. Ses feuillages, ses marbres, ses fontaines, ses larges horizons clairs lui sont familiers. La beauté des femmes et la grâce des

vierges l'ont pénétré d'une gravité un peu lente et d'une douceur virgilienne. On s'explique ainsi la souplesse du talent du poète, qui lui permet d'écrire après les larges et sonores alexandrins de l'*Hymne à la Gloire*, du *Tombeau de Virgile* et de la *Dernière méditation*, les souriants versiculets de *Germania* et des *Regrets*.

Depuis que je vieillis un peu,
Je trouve les filles plus belles,
Et le retour des hirondelles
Plus lent, et le grand ciel plus bleu.

Un charme grave d'élégie
Teinte les soirs aux ondes d'or,
Et jamais je n'avais encor
Mieux compris leur mélancolie.

Les jours fuient, courte est la saison
Des blonds matins aux nuits de givre,
J'ai vécu courbé sur mon livre
Je veux sortir de ma maison.

Mais, ô mon âme, sous les treilles,
Jamais nous ne saurons danser,
Reprenons le vers cadencé
Où le soir berce deux abeilles.

J'ai fait d'amples citations parce qu'il y a dans ce livre beaucoup de strophes qui veulent être retenues dès la première heure. Chaque poème est comme un foyer poétique distinct et il y a cependant dans l'ensemble de l'œuvre une continuité où se devine la marque d'un grand talent.

Il me reste à dire, en terminant, que le poète prépare en silence un nouveau livre où s'affirme encore une évocation du monde antique, non point purement descriptive, mais philosophique et lyrique à la fois.

Pierre Léris.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN FLANDRE

(suite)

Je fis arrêter ma place à la diligence pour partir le lendemain. Je me rendis ensuite chez moi pour écrire à mon bon et respectable ami, Mr Barthelemy. Après quoi j'allai à la Comédie voir jouer *l'Epreuve*, petite pièce assez jolie, et *Aucassin et Nicolette*, opéra, sujet tiré de l'Histoire de Languedoc. Arrivé à mon auberge après la Comédie, je trouvai une lettre de Made Taaffe, à qui j'avois promis que j'aurois l'honneur de passer chez elle pour savoir le jour de son départ, quoique très disposé à n'en rien faire, comme on l'a vu ci-dessus. Cette Dame n'ayant pas entendu parler de moi m'écrivit pour savoir mes projets de départ.

Je répondis tout de suite à cette Dame que n'ayant reçu sa lettre qu'en rentrant chez moi aprés la Comédie et après avoir arrêté ma place pour Lille, où des circonstances m'obligeoienl d'aller le lendemain, il me restoit les plus vifs regrets de ne pouvoir pas avoir l'honneur de voyager avec elle, et que j'étois on ne peut plus touché de sa situation. Je me couchai sur ce chagrin, qui néanmoins ne m'empêcha pas de bien dormir jusqu'à 5 heures du matin, qu'on vint m'éveiller pour reprendre la même route que j'avois faite 4 jours auparavant dans la même voiture, mais accompagné seulement d'un jeune homme. Au premier relai, c'est-à-dire à Bergues, nous primes un officier du régiment d'Orléans-Cavalerie, qui est en garnison à Lille. Au second relai, c'est-à-dire à Woirmont, je fis considérer à mes compagnons de voyage l'ange qui fesoit

encore la grimace ; ce qui les fit beaucoup rire ; à Cassel, troisième relai, nous primes un moine, un abbé, sa gouvernante et sa nièce. La nièce étoit fort jolie. Comme j'avois la première place, je crus devoir la lui offrir ; mais elle la refusa constamment, et le moine qui etait aussi son oncle, lui défendit de la prendre. Ces quatre personnages furent d'un sérieux, dont on n'a pas d'idée, jusqu'à Bayeul, où l'on dîne en venant de Dunkerque. Les contes les plus agréables, les chansons les plus jolies, la conversation la plus gaie de la part de cet officier, homme très aimable, ne furent point capables de faire dérider nos quatre flamands. Mais ce que toute l'aménité française n'avoit pu opérer, un verre de vin le produisit, c'est-à-dire que lorsque nos voyageurs eurent un peu bû à dîné, ils prirent part à la conversation. Ils burent à nos santés et nous apprirent qu'ils étoient de la Flandre Autrichienne, du côté de Gand, qu'ils venoient de Dunkerque et alloient par Lille et Tournai se rendre chez eux. Mais malgré cette apparence de liaison un peu plus intime, la charmante nièce ne voulut pas plus qu'auparavant accepter ma place. Elle parloit assez bien le francais et fesoit les *révérences en tire boure*, ce qui me fit juger. à un certain air d'éducation d'ailleurs, qu'elle avoit pris ces manières dans quelque couvent avec des françaises ; en effet, elle m'apprit fort complaisamment que c'étoit à Tournai, où on élève les demoiselles de la Flandre française dans des couvents nombreux. La conversation fut un peu plus générale l'après dîné qu'avant. Elle nous conduisit gaîment jusqu'à Lille, où nous arrivâmes à 6 heures précises. Je me rendis chez mes aimables hôtes, M. Merlin, dont la femme a une charmante voix et qui est grande musicienne, se disposoit à donner un concert chez elle. La délicieuse musique qu'on y fit fut un remède souverain contre un mal de tête affreux, dont j'étois atteint par le tintamare diabolique que font ces énormes voitures sur le pavé (1). Le Sr Garnier, provençal de nation, musicien de la chapelle de la Reine, pensionné de Lille, et le premier hautbois du royaume y exécuta une symphonie concer-

(1) Tous les grands chemins de Flandre sont pâvés dans le milieu.

tante de huit instrumens à vent de la composition de son frère, premier hautbois de l'Académie de musique, qui fit le plus grand plaisir. Je soupai ensuite chez Mr Merlin, et fus retrouver un lit délicieux, où je reposai paisiblement jusqu'à 8 heures du matin. Je sortis pour faire quelques visites ; après quoi, je revins dîner chez M. Merlin. A quatre heures nous nous rendîmes à l'Hôpital militaire pour vérifier les symptômes des soldats vénériens qui doivent être soumis à l'epreuve du reméde dont M. Merlin avoit déjà fait usage avec le plus grand succès contre cette maladie, et obtenu du Ministre l'ordre de faire authentiquement cette épreuve, assisté de deux médecins de la ville, d'un médecin en chef et de MM. Chastenet père et fils. M. le Commissaire commença par lire à haute voix une lettre de M. Esmengart, Intendant de Lille, à mon sujet, et dans laquelle il étoit dit que le Ministre m'ayant autorisé à venir faire des observations dans les hopitaux de la Flandre, si je me trouvois à Lille, au moment de cette épreuve, de m'admettre comme observateur et d'ordonner aux Officiers de santé qu'il ne fut fait aucune difficulté à ce sujet. On procéda ensuite à la visite des soldats infectés : dix seulement furent examinés ; on renvoya le reste au lendemain ; et je fus me promener jusqu'à l'henre du souper. Je n'ai d'autre remarque à faire sur la journée du 17 que la rencontre heureuse de mon ancien ami Pascal, voyageur et associé de la maison Devillas, négt à Nimes, qui venoit de parcourir la Flandre autrichienne pour les affaires de sa maison, et qui devoit passer quelques jours à Lille. — Nous nous donâmes rendez-vous pour dîner le lendemain ensemble. On se rassemble à la même heure que la veille pour achever la visite des hommes qui devoienl être soumis au traitement ordonné par le Ministre : je fus ensuite promener avec mon ami Bourbier; mais le froid, étoit si vif que je fus obligé de rentrer à cause d'une colique affreuse, dont je me trouvai atteint par le froid. et qui passa dès que je fus réchauffé. Le 18 il tomba une pluie affreuse sans discontinuer toute la matinée jusqu'à 1 heure après midi. Ce fut au milieu de cet orage effroyable qu'on fit à midi précis, l'exécution d'un malheureux serrurier de

Lille, qui fut pendupour avoir volé une maison à la faveur de ses rossignols. Je fus surpris de l'heure à laquelle on exécutoit; j'en demandai la raison et j'appris qu'il y avoit trois juridictions à Lille, celle de la ville ou les magistrats Echevins, la Gouvernance qui est un bailliage, et la Prévôté. Ces trois tribunaux jugent à mort, et ont chacun leur heure et leur lieu pour les exécutions ; celle de la Ville est à midi, celle de la Gouvernance est à deux heures et la prévoté à 4 heures.

Le public est si avide de ces sortes de spectacle que malgré la pluie considérable qu'il fesoit, la foule étoit prodigieuse. J'ai été témoin à ce sujet d'un discours pathétique et bien frappé prononcé à l'impromptu par un religieux recolet, qui assistoit un malheureux qu'on alloit rompre vif et qui fit grande sensation à la population immense qui l'écoutoit. C'étoit à Nimes, où j'ai vu cette populace lapider un bourreau qui avoit mal fait son office, à son avis, envers un malheureux patient, et claquer des mains un autre, dont la dextérité mérita son éloge à son début. Cette étonnante aventure disposa tellement les esprits en sa faveur qu'elle a été l'acheminement à une fortune considérable qu'il a faite à Nimes, où le dire a été si loin que les gens même de la première distinction avoient recours à lui dans les moindres maux et qu'enfin, ils se sont intéressés auprès de M. le Chancelier qui l'a autorisé à quitter son état de bourreau pour exercer librement la médecine à Nimes, où il est actuellement jouissant de sa fortune, comme tous les citoyens, et de la confiance publique. Il se nommoit Victor, aujourd'hui *M. Victor*.

Je fus diner avec mon ami Pascal, qui est un charmant garçon et nous nous entretîmmes pendant tout le dîné de nos vieilles guerres de Nimes. Après quoi j'allai à l'hôpital ensuite à la Comédie voir jouer *Le jaloux*, pièce nouvelle assez bonne, et *Les femmes vengées*, opéra fort indécent. Il est étonnant qu'on ait permis cette pièce, qui ne se joue à la vérité qu'en Province, quoique la musique en soit sublime. Le 20, je m'occupai à lire une partie de la matinée, et pendant que je me lamentois sur l'interruption de ma correspondance avec Mr Barthelemy et sur la privation de ses nouvelles depuis mon départ de Paris, je reçus

de ce respectable ami un paquet qui avoit été adressé à Mr Gelée par Mr Chaudeau et qui me causa autant de peine que de plaisir. La nouvelle de leur bonne santé me donna de la satisfaction ; mais celle de la mort de leur enfant, par la connoissance que j'ai de leur extrême sensibilité, me fit partager sincèrement leur douleur. Le reste de la lettre m'inspira de l'indignation mêlée de mépris pour l'auteur de mes maux, qui est capable de tout hors le bien. Je sortis incontinent pour aller voir Mrs Pankousse frères et Cie qui ne conservaient point d'idée de leur cerrespondance avec Mr Barthélemy et qui me dirent que Mr Granet étoit leur correspondant. Je fus ensuite chez Mr Dathis, qui a le privilège exclusif des Etats pour les eaux-de-vie. Il m'invita à dîner pour le lendemain à sa campagne avec la personne qui m'avoit conduit chez lui pour avoir plus de loisir de parler affaire. C'étoit Mr Granier, fameux hautbois, dont j'ai parlé déjà qui vint dîner chez Mr Merlin et qui me conduisit ensuite au collège voir la distribution des prix et entendre un discours prononcé par le professeur de Rhétorique sur la Révolution de l'Amérique, discours parfaitement bien fait, mais débité par un homme qui n'est point orateur ; ce qui est pourtant essentiel pour faire valoir le discours et attacher l'auditoire. Les divers concertos que Mr Granier exécuta dans cette assemblée firent absolument plus d'effet, surtout les chœurs, car les applaudissements n'avoient plus de fin. Je sortis de là pour me rendre à l'Hopital avec la pluie qui ne cesse pas depuis que je suis en Flandre. Après la visite de l'hôpital, je fus chez moi pour travailler. Une partie de la matinée du 21 fut employée à écrire à différentes personnes à qui je devois des réponses, notamment à mon bon ami, Mr Barthelemy. Aprés quoi, nous partimes en voiture pour la campagne de Mr Dathis, où nous nous trouvâmes huit personnes, Mr Dathis et ses deux fils, une sœur de Mr Dathis et sa fille, un officier du régiment de Conti, Mr Granier et moi. Le dîner fut assez gai ; la pluie ne permettant pas la promenade on fit de la musique. Mr Dathis, fils ainé, pince fort bien de la harpe, Madelle sa cousine, qui n'est rien moins que jolie, mais très aimable, a une fort jolie voix. On voulut anssi me faire

chanter ; je le fis par complaisance. Les voitures étant revenues, nous fûmes prendre *Mad^e Merlin* chez elle pour aller à la Comédie voir jouer *le Mariage de Figaro* qui fut passablement joué ; il y avoit un monde prodigieux. Au sortir de la Comédie, nous fûmes souper chez Mad[e] Merlin, et quoique j'y mangeasse très peu, j'eus dans la nuit une indigestion et des coliques violentes. Un peu de thé dissipa le tout et je fus en état, le lendemain matin de faire toilette et d'aller, présenté par M[r] Merlin, faire ma cour à M. le Prince de Robecq, de l'illustre maison de Montmorency, Lieutenant général et commandant en Flandre qui me fit l'accueil le plus gracieux en me disant que le Ministre lui avoit écrit à mon sujet : ce général arrivait des eaux de *Spa*. Nous eumes une longue conversation au sujet de ma mission. Il est peu de commandants de Province, qui s'intéressent autant au bien de l'humanité que ce seigneur-là.

Je fus ensuite dîner avec mon bon ami Bourbier. Après quoi je me retirai chez moi pour travailler jusqu'à l'heure de la visite de l'hôpital, où je me rendis à 6 h. 1/2. M[r] Raudin, Commissaire-Ordonnateur des guerres à Lille, qui assiste régulièrement aux visites du soir depuis l'épreuve ordonnée, me reprocha on ne peut pas plus amicalement de m'être adressé à d'autres qu'à lui pour être présenté au Prince de Robecq : ensuite s'adressant à M. Merlin avec un ton fâché, il lui dit de ne pas se mêler désormais de faire sa besogne. Je fus un peu confus pour un médecin qui officieusement m'avoit offert cette présentation sans aucune prétention, ignorant, ainsi que moi que M. le Commissaire pourrait le trouver mauvais.

Le lendemain, je me trouvai en état d'accepter un diner chez M. Jocabeil, Chirurgien-major du régiment d'Auvergne en garnison à Lille où il a sa femme et un fils. M. et Mad[e] Chastenet, chirurgien-major en chef de l'hôpital militaire de Lille, et tous les chirurgiens majors de la garnison furent invités ; le dîner étoit beau et bon ; mais je m'y conduisis très frugalement. Mad[e] Jocabeil n'est pas jolie, mais je la crois bonne personne. Son fils, âgé de neuf ans, est d'une jolie figure, mais enfant gâté et par

conséquent mal élevé. Après le diner, nous fumes promener sur l'Esplanade qui n'est pas saine après le soleil couché, à cause de l'humidité que procure le canal qui est auprès. Je me rendis ensuite à l'hôpital ; après quoi, je fus prendre Mad[e] Merlin pour aller promener de nouveau hors la ville jusqu'à l'heure du souper qui eonsista en très peu de chose pour moi, crainte de malheur. Le lendemain 24, après la visite de l'hôpital, nous fûmes, Mad[e] Merlin, M[r] Garnier et moi visiter la citadelle, qui est une des plus fortes et des plus belles du royaume. Elle est entourée d'un double fossé plein d'eau, qui a 18 à 20 pieds de profondeur. L'intérieur est orné de beaux bâtiments, savoir Le Gouvernement, l'Hotel du Lieutenant du Roi, celui du Major, celui des officiers du génie, le pavillon des officiers qui composent sa garnison, celui des soldats, les arsenaux, les magasins, l'hôpital, les moulins que l'eau des fossés fait mouvoir, les prisons, les casemates. C'est dans une de ces dernières que sont renfermés les malheureux déserteurs qui ont été condamnés à la chaîne. Ils ont une cour assez spacieuse pour promener, et ils couchent dans les souterrains sur des lits comme on en voit dans les corps de garde, n'ayant qu'une paillasse et une petite couverture, du reste enchaînés deux à deux comme les forçats à Toulon : ils n'ont que deux livres de pain par jour et des fèves accommodées à l'eau. Ceux qui ont quelque métier et qui travaillent sont obligés de donner la moitié de leur gain au Roi. Il y en a fort peu dans ce moment-ci, le Roi ayant fait grâce à tous dans la dernière amnistie. Ils sont tous aussi gais que s'ils étoient libres. Il y a six ans qu'ils complotèrent de s'évader : ils étoient au nombre de 400 gardés seulement par un bataillon qui forme ordinairement la garnison de la citadelle, et malgré la vigilance la plus scrupuleuse de M. le chevalier de Bosc, Lieutenant du Roi qui fesoit visiter leurs souterrains toutes les heures, ils furent sur le point de s'emparer de la Citadelle et d'en égorger toute la garnison. Ils étoient parvenus, malgré les précautions qu'on vient de voir, à percer dans 7 ou 8 endroits, sans autres instruments que leurs couteaux, les bastions sous lesquels ils sont enfermés, et qui ont six toises d'épaisseur. Mais, me dira-t-on,

que devenoient les décombres ? Et comment se faisoit-il que ceux qui visitoient si fréquemment cette prison ne se soient jamais apperçus de rien ? La chose est en effet incompréhensible : les ingénieurs eux-mêmes en ont été déroutés. Mais de quoi ne vient pas a bout l'industrie humaine, lorsqu'il s'agit de liberté !.. C'étoit un caporal du régiment de Dillon, forçat lui-même, qui conduisoit toute la bande. Il s'étoit acquis la confiance de M. Le Chr de Bosc par quelques légères délations, qui ne tiroient pas à conséquénce pour le grand complot, et qui lui valoient des récompenses de la part du Commandant, qu'il entretenait dans une fausse sécurité. Enfin, tout étant consommé, ils sortent pendant la nuit de leurs trous, et se trouvent sur le bastion. Là, ils se disposoient à marcher sur trois colonnes, l'une vers le Commandant pour s'en emparer, l'autre vers la garde qui est à la porte de la Citadelle et la troisième devoit aller s'emparer des armes de la garnison à la faveur du sommeil. Mais heureusement ils furent découverts avant de pouvoir rien exécuter. La plupart restèrent dans leurs prisons ; d'autres furent tués ou blessés car on tira sur eux comme sur des lièvres ; enfin, quelques-uns se sauvèrent en sautant du haut du bastion dans les fossés, où un de leurs camarades, intrépide nageur, les attendoit dans l'eau, les saisissoit en tombant, et les chargeoit sur ses épaules pour les passer de l'antre côté du fossé. Plusieurs cependant furent noyés. Telle est à peu près l'histoire du soulèvement des forçats déserteurs arrivé à Lille en 1779. Ce fut à cette époque qu'on leur donna la liberté pour en former un corps de volontaires, qui firent des prodiges de valeur en différents combats de mer, que M. de Clenard, commandant une petite escadre et qui les avoit sous lui, eût à soutenir contre les anglais. J'ai vu ces malheureux au retour de leur campagne, au Port-Louis en Bretagne, où on les laissait manquer de tout, tandis qu'il leur revenoit de bonnes parts de prises. Ils partirent de Port-Louis pour avoir leur liberté entière, avec un certain argent qu'on leur donna pour se conduire chez eux. Plusieurs d'entr'eux qui avaient eu bras, jambes, ou cuisses emportés dans le combat, furent renvoyés chez eux sans aucune ré-

compense militaire, avec une simple conduite comme les sains.

Au sortir de la citadelle, je me rendis chez moi pour faire toilette et aller diner chez M[r] de Rosières, officier du régiment de Brie, avec qui j'avois voyagé de Lyon à Paris avec la diligence, et que je retrouvai en garnison à Lille. Aprés le diner, je fus promener sur la place, où l'on préparoit des tonneaux pour l'expérience aérostatique que le S[r] Blanchard devoit faire le lendemain. Le 28, au matin, les Étrangers arrivoient de toutes parts avec une pluie horrible. Les auberges regorgeoient de monde et étoient obligés d'en renvoyer beaucoup. On voyoit sur les places, dans les rues. une infinité de voitures atelées, pleines de gens qui ne savoient où aller. La pluie qui ne cessoit pas fesoit sacrer les postillons d'importance : rien n'étoit plus drôle à voir.

Enfin, midi sonne, et le signal qui devoit annoncer le commencement de l'expérience a lieu ; c'etoit un coup de canon. Dans ce moment, le temps s'éclaircit ; tout annonce une belle après-midi ; on se presse pour dîner et chacun croit Blanchard spécialement protégé par la divinité. A peine a-t-on dîné qu'on se rend à l'Esplanade pour prendre ses places : mais un ordre supérieur suspend les travaux et Blanchard est obligé d'annoncer que l'expérience du Ballon n'aura lieu que le lendemain. A cette nouvelle tout le monde est indigné ; on crie, on se fâche, on s'ameute, et Blanchard, qu'on croit coupable de perfidie, est sur le point d'être jeté dans le canal. M. de Sombreuil, Maréchal de camp et Lieutenant du Roi de la place, est obligé de se montrer et de garantir l'aéronaute de la fureur publique. Cependant, les étrangers qui comptoient repartir après l'expérience ne sachant où aller coucher s'attroupent et vont porter plainte au Magistrat, qu'ayant souscrit sur l'assurance et la foi que l'expérience seroit le 25, ils exigent que Blanchard leur rende leur argent. Blanchard est mandé, on l'interroge, il se défend mal, on soupçonne du coquinisme et il est condamné à rendre l'argent à tous ceux qui se présenteront. Plusieurs voix étoient pour la prison ; mais c'eût été une infâmie. dont la magistrature de Lille n'auroit

jamais pu se laver, parceque ce n'étoit nullement la faute de Blanchard ; la chose a été prouvée. Le lendemain, 26 août, à 4 heures du matin, Blanchard se prépare à contenter le public. A peine est-il jour qu'on fait courir des cartes pour annoncer que le ballon partira dans la matinée. Le coup de canon du premier signal tire et chacun se prépare pour aller prendre place : à 9 heures, tout le monde étoit rendu ; le ballon étoit déjà à moitié enflé. L'appareil consiste dans une trentaine de tonneaux rangés autour d'une grande cuve qui peut avoir 15 à 20 pieds de profondeur et qui est à moitié enterrée. Les tonneaux et la cuve sont hermétiquement fermés : on y pratique simplement divers trous nécessaires pour y adapter les tuyaux qui doivent transmettre le gaz dans le ballon. On avait mis dès la veille dans la cuve et dans les tonneaux de la rognure de tôle et de l'eau ; et au moment où l'on veut remplir le ballon, on met dans la cuve et les tonneaux de l'acide vitriolique ; du mélange de l'eau et de cet acide et du fer résulte une fermentation qui dégage un air, qu'on appelle air inflammable ou gaz et qu'on conduit dans le ballon au moyen de plusieurs tuyaux. Cet air infiniment plus léger que l'air atmosphérique enfermé dans le ballon emporte ce dernier dans une région très élevée, de la même manière qu'un morceau de liège plongé au fond des eaux s'élève à leur surface par sa légèreté spécifique. — L'endroit où se faisoit l'expérience est l'emplacement qui règne entre la Citadelle et la Ville et qu'on nomme l'*Esplanade*, où manœuvrent ordinairement les troupes. On y avoit pratiqué deux enceintes en planches. La première, c'est-à-dire celle qui étoit plus près de l'expérience étoit celle des souscripteurs à 6 fr. ; la seconde étoit plus considérable, c'étoit celle des souscripteurs à 3 fr. Au centre étoient la cuve et les tonneaux, les ouvriers et le ballon etc... Ce ballon étoit en taffetas par bandes de diverses couleurs de 96 pieds d'élévation sur 33 de diamètre, enduit de gomme élastique, de la forme d'une poire à peu près et entouré d'un filet en petite ficelle comme celle que les postillons mettent au bout de leur fouet. C'est dans ce filet, au dessous du ballon que se trouve la nacelle,

dans laquelle se placent les aéronautes. Elle étoit faite en osier garni en damas cramoisi avec des crépines en or, et de gros glands en or de distance en distance. Les voyageurs sont assis vis-à-vis l'un de l'autre, et ont avec eux leurs petites provisions. A la partie supérieure du ballon, on a pratiqué une soupape, à laquelle est attachée une petite corde, qni descend jusqu'à la nacelle. C'est en tirant cette corde que la soupape s'ouvre. Alors le gaz sort du ballon, ce qui le fait descendre : veut-on remonter, on referme la soupape et on jette du lest. Le ballon ne fut entièrement rempli qu'à 10 h. 1/2. Depuis ce moment jusqu'à celui du départ qui arriva à 11 h. 5 minutes, on fut occupé à dresser le procès-verbal et à le faire signer à tous les Grands qui se trouveront présens. Il survint ensuite un grain qu'il fallut laisser passer. Ce fut un moment superbe pour le coup d'œil que celui où ce grain nécessita le déployement d'un nombre prodigieux de parapluies.

Après trois coups de canon tirés, les deux voyageurs, M. Blanchard et M. le Chev de l'Espinard, rédacteur de la feuille hebdomadaire de Lille s'enlevèrent majestueusement en présence des commandans de la noblesse, des magistrats, de la garnison sous les armes, et d'un peuple immense, qui joignant leurs cris de joie et leurs claquemens de mains aux sons guerriers des tambours et des trompettes offroient le spectacle le plus ravissant et le plus imposant qu'il soit possible de voir. Au bout de cinq ou six minutes d'ascension, ils laissèrent tomber un chien dans un parachute de l'invention de M. Blanchard qui resta cinq minutes pour arriver et qui descendit comme une plume. Le chien fut ramassé par un paysan, sans avoir le moindre mal, et porté à M. Le Prince de Robecq, Commandant de la Province, ainsi qu'il en avoit donné l'ordre, d'après la recommandation de Mr Blanchard avant son départ pour qu'on eut grand soin de cet animal, qui avoit servi plusieurs fois à la même expérience. Une heure après son départ. le ballon ne paroissoit plns. Un vent de Nord-Ouest le poussoit rapidement du côté de Douai, d'où l'on apprit qu'il avoit paru à midi, mais si élevé qu'il ne paroissoit pas plus gros qu'un cha-

peau. On attendit avec impatience et intérêt des nouvelles des deux intrépides voyageurs aëriens. J'avois donné la main à Me Merlin pour aller voir partir l'aërostat; nous fumes ensuite dîner chez elle et après le dîner, nous retournâmes promener jusqu'au soir. Je rentrai chez moi très fatigué. Le lendemain, 27, on ne se rencontroit pas sans se demander des nouvelles du ballon. Chacun fesoit sa version ; mais dans le vrai personne n'en savoit des nouvelles, et on croyoit généralement qu'ils avoient été à Paris, si le vent le leur avoit permis. Je fus dîner ce jour-là avec Mr Gigant, Chirurgien major du régiment d'Orléans-Cavalerie, en garnison à Lille, garçon très instruit et très aimable. Après le dîner, nous fumes promener avec l'ami Bourbier, sur l'Esplanade, pour voir manœuvrer le régiment d'Auvergne, qui est le modèle de la garnison; je me rendis ensuite chez moi pour travailler. Le lendemain, 28, on n'avoit eu encore aucune nouvelle des voyageurs aëriens. Je fis des visites. Après être sorti de l'hôpital, je fus voir défiler la parade, ensuite à la messe du régiment du Colonel général des Dragons avec l'ami Bourbier et M. Pèbre, aide-major de la place, citoyen de Toulon. Après quoi je fus dîner chez M. Le Prince de Robecq, où il fut beaucoup question de *ballon* et *d'opium*, deux nouveautés à Lille. Pendant le dîner, je pris la liberté de me rappeler au souvenir de la Princesse, que j'avois eu l'honneur de voir aux eaux de Barèges en 1776. Elle n'eut pas de peine à me remettre et sortit par là de l'embarras où elle étoit pour se ressouvenir où elle m'avoit vu, ma figure ne lui étant pas inconnue. Ça lui donna occasion de raconter plusieurs anecdotes qui s'étoient passées aux eaux, et qui firent beaucoup rire, parce qu'elles avoient du sel et portoient sur certaines Dames de la Cour. Si j'avois pû dire celles que je savois sur son compte, elle n'en eut surement pas ri, quoiqu'elles soient fort drôles. Je sortis de là pour aller faire des visites jusqu'à l'heure de la promenade, le tems s'étant enfin humanisé. Le 29, point de nouvelles des voyageurs aëronautes. Tout le monde se demande où ils ont été. Chacun fait une histoire ; mais dans le vrai, on n'en sait rien. Je sortis de très bonne heure ce jour-

là pour aller voir Mr Pebre, aide-major de la Place, et Mr Raudin, Commissaire-Ordonnateur. Le 30, je sortis vers midi ; la première chose que j'appris fut l'arrivée d'un courrier, qui avoit annoncé celle de M. Blanchard et de son compagnon Mr le Cher de Lespinard. Ces deux intrépides aëronautes étoient arrivés à 6 h. du soir, le jour de leur départ de Lille, à 64 lieues de cette ville, en Champagne à un chateau appartenant à M. Le Colonel du régiment de Bourbon, près de Ste Menehoult. Au reste, le procès-verbal de leur voyage va être imprimé. Je fus dîner chez Mr Plutot, chirurgien-major du régiment de Conti. Nous fûmes ensuite voir un salon, où l'on étale tous les ans, à l'instar du Sallon du Louvre, les tableaux, les gravures et les bustes en sculpture des artistes. Il y avoit quelques bonnes choses, mais beaucoup de mauvaises. En sortant de là, nous passâmes devant un hôpital renommé à Lille pour sa propreté et la manière distinguée avec laquelle les malades sont traités. Cet hôpital se nomme Hôpital-Comtesse, du nom de sa fondatrice, *La Comtesse de Flandre,* qui le fonda en 1236, et qui le dota prodigieusement. Il l'a été depuis par différents souverains. Ce sont des Dames de condition suivant la règle de St Augustin, qui le servent. On ne prend pas toute espèce de malades; il faut avoir des protections pour y être admis. On y reçoit parfois aussi des bas officiers et des soldats, qui non seulement ne coûtent rien au Roi, mais qui ont leur paie franche. La salle où sont les malades est absolument la nef d'une église. De chaque côté de la nef, en place des chapelles, comme on en voit dans presque toutes les églises, c'est une rangée d'alcôves, où sont les lits des malades, tenues dans la plus grande propreté, fermées par des rideaux en belle toile blanche l'été et en laine l'hiver. Dans le fond de la nef est le chœur des religieuses et l'autel. Le milieu de la nef est libre : elle est pavée d'inscriptions mortuaires ou épitaphes. Nous y lûmes sur un marbre blanc le nom d'une quarantaine d'officiers morts dans cet hôpital des suites des blessures que ces braves français avoient recus à la bataille de Fontenoy.

Sur les 4 h. 1/2, les deux aëronautes arrivèrent dans la voiture de M. le Mis de Vignancourt, colonel-commandant

du régiment Colonel-général des Dragons, qui avoit été au devant d'eux avec toute la musique à cheval, et un détachement de Dragons aussi à cheval. Ils firent leur entrée à Lille suivis d'un nombre prodigieux de carosses et d'une populace immense qui les accompagnèrent à la maison de ville, où ils furent descendre, et où on les complimenta. Mrs du Magistrat firent présent à Blanchard d'une boëte d'or aux armes de la Ville, de la valeur de 50 louis, contenant la même somme en or. Les deux aëronautes se rendirent ensuite chez M. de Sombreuil, maréchal de camp, commandant là place, qui les mena à la Comédie où l'on joua à cause d'eux *La Belle Arsène*. Si M. Blanchard avoit procuré au public de Lille le plaisir rare d'un spectacle ravissant et majestueux tout à la fois, ce même public le lui rendit bien à son arrivée à la Comédie ; car il fut applaudi pendant une demi-heure. Et dans cette scène de la Belle Arsène, où la Fée accorde à Arsène l'agrément de partager sa puissance et où elle doit dire : « *Je vais te tracer la route, pour te conduire à la céleste voûte* », elle dit au contraire, « *pour te conduire à la céleste voute, Blanchard te tracera la route* », ce qui fut singulièrement applaudi. En même temps parut un amour avec une couronne de laurier, qui fut couronner Blanchard et présenter un brin de laurier à Mr le Cher de Lespinard. Blanchard se leva, reçut la couronne et embrassa l'Amour. Mr de Lespinard en fit autant, et le public d'applaudir à tout rompre pendant demi-heure. Immédiatement après, Mlle Dumoulin, superbe actrice, qui jouoit le rôle de la *Belle Arsène* chanta cette belle ariette :

> « Est-il un sort plus glorieux ?
> « Sous mes pieds je verrai la terre
> « Je marcherai sur le tonnerre...etc.

Jamais on ne vit l'enthousiasme et la folie du public plus grande : on ne cessoit d'applaudir et de crier *bravo, bravo, bravissimo* ; c'étoit un tintamarre épouvantable ; mais sans doute une jouissance bien vive et bien attendrissante pour Mr Blanchard et son compagnon.

La femme de ce dernier étoit aussi au spectacle à côté de Mr Blanchard, à la place ordinaire de la princesse de Robecq, qui étoit absente ce jour-là même avec son mari. Vers la fin de la pièce, on jeta des secondes loges un papier qui fut ramassé par une actrice et remis immédiatement à Mr Blanchard. Le public, soupçonnant bien que c'étoit des vers en sa faveur, demanda très bruyamment qu'on lût ces vers. En conséquence, la lecture fut faite par un acteur; mais il n'y avoit de bon que l'intention de l'auteur; car les vers étoient détestables. Lorsque la pièce fut finie et que Blanchard se leva pour sortir, on l'applaudit de nouveau à tout rompre, et le public se tint hors de la salle pour le voir monter en voiture.

A suivre C. NICOLAS.

LES LIVRES

Charles Richon : **Les Images**. Editions de la Revue libre, 4, rue de Greffulhe, Paris.

Voici un petit livre de vers (trois douzaines à peine de sonnets ou de brefs poèmes) empreint d'une grâce et d'une sérénité singulières. En le lisant on pense involontairement au divin André. Non certes que M. Charles Richon ait recommencé même « sur des pensers nouveaux » les *Idylles* ou les *Elégies*, mais dans sa forme comme dans sa sensibilité s'avère une âme sœur de celle de Chénier.

> Potier, sur l'établi laisse la glaise douce
> Que meut le tour bruyant et que pétrit ton pouce,
> Puis va t'asseoir là bas, au milieu du vieux banc
> Protégé par la vigne et le lierre tombant ;
> Là sans cesse gémit le feuillage des ormes....

Ces vers sont purs et beaux comme certains vers d'Henri de Régnier, et dans les uns comme dans les autres se renoue curieusement la tradition profonde qui, après les hardiesses de la poésie symboliste, revient à la beauté calme de l'âge classique.

> J'erre dans la nature au milieu des Idées.

Voilà un vers qui définit un poète et même qui le situe dans le temps. M. Richon se connaît et se juge. De même il

juge et connaît bien ceux qui l'entourent. Que dites-vous de ce *Portrait d'homme* qui, si je ne me trompe, doit être celui de quelqu'un qui lui tient de près :

Autrefois il était dans son temps téméraire
Prompt à l'amour vainqueur comme prompt à la guerre,
Et sa taille cambrée et sa moustache en croc
Tâchaient de lui donner l'allure d'un héros.
Et l'Enfant le mêla dans maintes aventures ;
Son front en est resté sabré d'une couture !
Sous l'avant dernier roi, fort longtemps il fleurit
Comme franc gentilhomme et comme bel esprit.
Mais l'âge avait calmé les ardeurs de naguère.
Il dut se résigner à retrouver ses terres
Et là, regarder vivre après avoir vécu.
Il mourut philosophe et prêchant la vertu.
— Le nez brusque, le feutre incliné sur l'oreille,
Les yeux où la malice invincible sommeille
Et que l'ombre des ans n'a qu'à moitié terni,
Tel il revit encore dans son cadre bruni,
Un délicat parfum de bravoure le baigne
Mais il est grave et tient à la main un Montaigne.

On m'excusera de citer plutôt que de gloser. Il n'est meilleure façon de faire connaître un poète que de renouveler le geste d'Hypéride. Celui qui arrive à la fin d'une longue étude sur un sculpteur a le droit de réclamer quelques photographies à l'appui. Pour un poète on doit puisqu'on le peut offrir mieux que l'image, la réalité elle-même. Le fragment que je viens de transcrire suffira sans doute pour prouver l'art profond de M. Charles Richon. Parmi les jeunes poètes qui montent, son nom mérite d'être retenu.

* * *

Adolphe Retté, **Le Symbolisme : Anecdotes et souvenirs**
(Léon Vanier).

Je parlais de la poésie symboliste. Et justement m'arrive un volume de souvenirs sur le temps où elle se manifesta. Le

lustre 1889-1894 environ. Frondaison des jeunes revues le *Mercure*, l'*Ermitage*, la *Plume*, les *Entretiens*, la *Revue Blanche*, le *Saint-Graal*. Bouillonnement des idées, essor bruyant de manifestes, choc de verres dans les Banquets, trépignis de cannes dans les théâtres, ardeurs des nouveaux, colères des anciens, désolation des autres : « Quand j'étais jeune, ronchonne un Forain, on ne parlait que des vieux, et maintenant on ne parle que des jeunes ! » Le livre d'Adolphe Retté fait revivre cette bruyante époque qui restera peut-être brillante, et qui dans tous les cas fut amusante. On y verra les beaux enthousiasmes et les verveuses farces de cette folle jeunesse, les soirées de la *Plume*, les mercredis de l'*Ermitage*, les mardis de Mallarmé, les bordées de Verlaine. Et tout cela était fort mal connu, ce qui, au fond, fait l'éloge des témoins, lesquels n'ont pas abusé de bavardages personnels, mais mérite d'être mis en lumière ce qui vaudra la gratitude du public à Retté et à ceux qui marcheront sur ses traces.

*
* *

Moralistes, économistes et solidaristes, par H.E.L. Follin, Vals-les-Bains, Aberlen, 1903.

M. Follin est un économiste de cette école qu'on appelait autrefois orthodoxe, et qui continue à se croire en possession de la vérité absolue (mais qui n'en est pas là ?). Il se réclame de Bastiat, et ne peut souffrir que M. Charles Gide, dans une conférence sur son grand homme, en ait parlé avec un peu de raillerie et beaucoup de scepticisme. Auquel des deux donner raison ? M. Follin assure que si on laissait les gens tranquilles, ils arrangeraient leurs affaires beaucoup mieux que ne le font ceux qui veulent les leur arranger de force, vous entendez les faiseurs de lois. Et il me semble fort sagement raisonner. M. Gide, à son tour, affirme que ceux qui veulent qu'on les laisse tranquilles ne sont nullement dévorés par le souci du progrès général et que ce sont presque toujours de fort égoïstes personnages. Et il est très probable que la

chose est exacte. Que faire ? Le plus simple serait de mettre l'un dans une chaire de prédicant, et l'autre dans une chaire de professeur, mais le dialogue n'en serait que plus acharné. Alors n'essayons pas de les concilier, et prenons notre part dans les dires de chacun. M. Charles Gide prêche la concorde, la coopération, la moralisation, parfait ! M. Follin, à son tour prêche le travail, la responsabilité personnelle, le respect scrupuleux d'autrui, l'effort pour l'effort, excellent ! Au surplus, si M. Follin voulait nous persuader qu'il n'y a rien sur terre au delà de l'intérêt bien entendu, nous nous excuserions de ne pas le suivre jusque là. Et si M Gide voulait nous passer au cou le social-carcan moralisateur, nous lui ferions comprendre que la plaisanterie est de mauvais goût. Maintenant je crois bien que le plus grand danger pour les pauvres simples mortels que nous sommes est d'un côté beaucoup plus que de l'autre... à bon entendeur salut !

***

L'Ame et l'évolution de la littérature, des origines à nos jours, par Georges Dumesnil, professeur à l'Université de Grenoble, 2 vol. (Lecène et Oudin 1903).

Voici un ouvrage très considérable, et dont il convient de parler plus longuement.

D'abord débarrassons-nous des critiques. Le livre est mal équilibré. Des monographies prolongées y alternent sans proportion avec de vastes et brèves synthèses. Il semble qu'il aurait mieux valu grouper en un volume les trois chapitres : Evolution de la littérature ancienne, Evolution de la littérature au Moyen âge, Evolution de la littérature moderne, en y joignant, s'il le fallait, un résumé, dans le même esprit, de la littérature contemporaine, et réserver pour le second tome toutes les études particulières sur saint Augustin, Touroude, Rousseau, Chateaubriand, etc. J'eusse aimé aussi que dans

ces études particulières l'auteur eût davantage secoué le poids de son érudition ; il y a trop de détails, trop de fragments cités, trop de notations secondaires. Les vues d'ensemble qui donnent tant de perspective aux trois chapitres que j'ai dits sont offusquées ici par l'entrelac des branches de cette « silve obscure. » Mais, tout ceci dit, je n'ai plus qu'à louer.

L'idée base de l'ouvrage est qu'il y bien une évolution littéraire quoique ce ne soit ni celle de Taine ni celle de Brunetière. D'une part les sociétés ne sont pas le seul produit de la race, du milieu et du moment, et d'autre part les genres ne se transforment pas les uns dans les autres. L'évolution qu'on peut observer c'est seulement celle de l'homme lui-mêne, de sou âme, et de la façon dont le goût de la nature y alterne avec la préoccupation du monde intime ; évolution du subjectif à l'objectif, et de l'objectif au subjectif, voilà ce qu'on notera d'une façon précise dans toute l'histoire littéraire.

Et à la lumière de ce principe, toutes les phases s'ordonnent avec une harmonie satisfaisante sous la plume de M. Dumesnil. Toute la période antique, par exemple, devient l'étude d'un mouvement de psychologie profonde, l'homme se dégageant de la nature objective des choses, institutions et faits, pour acquérir une possession progressive de son âme ; un moment, le sujet et l'objet se présentent en équilibre parfait, et c'est ce qui donne à la littérature grecque d'avant Socrate un cachet d'eurythmie si précieux ; mais déjà avec Socrate l'élément subjectif commence à prédominer et toute la littérature latine en accentue la victoire ; à ce point de vue nous autres nous sommes bien plus près de Virgile que d'Homère, et c'est ce qui fait pour nous le charme mélancolique de la poésie latine, laquelle inférieure sous d'autres points à la grecque, reprend de ce chef un avantage si profond.

Le christianisme est le triomphe de l'élément subjectif : mais alors la littérature du moyen âge voit se reproduire en sens inverse le mouvemeut de la période antique ; c'est vers le spectacle du monde que s'avance peu à peu l'attention littéraire longtemps absorbée par le problème intérieur. Et le triomphe de cet élément objectif c'est la Renaissance. Mais

aussitôt après, point que M. Dumesnil n'a pas suffisamment développé, à mon avis, la Réforme ramène la prédominance de la préoccupation religieuse. De là nouvelle réaction de l'objectisme, d'abord par le développement des puissances des volontés, au commencement du XVIIe siècle, puis par le renouveau du goût pour les réalités, avec le temps de Louis XIV proprement dit, ensuite par le retour à la nature avec l'influence de Jean Jacques. Enfin, au cours du siècle dernier, on a vu également se reproduire en raccourci ces vastes ondulations : prédominance sentimentale et métaphysique au début, évolution vers un naturalisme scientifique et objectif à la fin.

Cette analyse, à son tour, est trop en raccourci, et peut-être sur certains points trahit-elle le penseur qu'elle veut traduire. Tout au plus laisse-t-elle voir, j'espère, la vigueur et l'étendue de l'esprit capable d'une telle systématisation. Mais pour juger de la variété des aperçus, de la finesse des jugements, de la solidité des connaissances, c'est au livre lui-même qu'il faudrait recourir. On est étonné et presque effrayé de la somme de lectures que cet ouvrage représente. Comme je le disais, ce n'est pas du côté du vague ou du superficiel que pêche l'auteur. On crierait plutôt grâce sous l'inexorable abondance de son érudition.

Malheureusement, il est impossible de reprendre tous ces jugements, de louer dignement toutes ces vues originales ou profondes ; il faudrait à cela deux volumes aussi gros que ceux de l'auteur. Un seul fait dira combien ce livre de vues générales descend dans le détail ; on sait que l'auteur de la *Chanson de Roland* est inconnu, et si l'on voulait obtenir des éclaircissements sur son nom, c'est dans de graves recueils de philologie qu'on les chercherait ; eh bien dans l'*Ame et l'évolution de la littérature* on trouvera mieux que des éclaircissements, une lumière à peu près décisive puisque on y justifie le nom même de l'auteur, Touroude ou Turold, qui se nomme d'ailleurs à la fin du poème. « Ci falt la Geste que Turoldus declinet » mais à l'existence de qui on n'osait croire jusqu'ici. Le point n'est que de détail mais il a son importance, et à lui seul il mériterait à M. Dumesnil « les belles palmes toujours vertes. — Qui gardent les noms de vieillir. »

Je voudrais également ne pas rendre au lecteur sa liberté sans lui avoir signalé la richesse de documentation et la justesse d'appréciation de l'étude sur Jean-Jacques Rousseau. Dans l'ouvrage, elle est un peu disproportionnée, mais en elle-même elle est de dimensions justes et même, si intéressant est le sujet, qu'on finit par trouver trop courtes. C'est ainsi que le chapitre « Biographie de J.-J. Rousseau jusqu'au moment où il croit se réformer » en appelle un autre « à partir de ce moment. » On aimerait à savoir ce qu'un auteur aussi sagace et aussi versé dans la psychologie pense de cette dernière partie de la vie de Jean-Jacques, et de la façon dont ce qu'on a appelé sa seconde âme finit par l'emporter sur sa première ; un cas aussi important de dédoublement de personnalité mériterait d'être étudié avec soin. Un psychologue aussi devrait bien considérer tout Jean-Jacques du chef de l'exhibitionisme ; c'est là une manie maintenant cataloguée ; peut-être que beaucoup de choses chez l'auteur des *Confessions*, et à commencer par les *Confessions* elles-mêmes — ce genre de littérature contre nature — s'expliqueraient par elle. Il faudrait également savoir si l'exhibitioniste n'est pas souvent un simulateur — hystérie et mensonge vont toujours ensemble — et si par suite il ne faudrait pas mettre en doute bien des épisodes des *Confessions*, non seulement la calomnie contre Marion dont M. Dumesnil doute fort prudemment, mais même, car on a été jusque là, l'abandon des enfants de Thérèse. On ne sait pas jusqu'à quels mensonges peut conduire la fausse honte de celui qui veut faire croire qu'il a pu avoir des enfants. Il y a sur Jean-Jacques dans le *Journal de Goncourt* un mot de Théophile Gautier, je crois, à un des dîners Magny, qui ne peut être répété ici, mais qui me semble très vrai médicalement et psychologiquement Et quand on pense à l'influence que ce dégénéré supérieur comme dirait ici Lombroso, eut sur nos destins nationaux, on a de quoi faire une bonne méditation sur le biscornu dans l'histoire.

*
* *

Une faute, par M. Maryan. Henri Gautier éditeur, 55 Quai des Grands Augustins.

Quel délicieux roman que celui que l'inépuisable verve de Maryan, vient d'ajouter à tous ces petits chefs d'œuvre qui ont nom : *Mariage civil, Annunziata, Une dette d'honneur, Prinsavera* etc ! *Une faute* est un de ces romans qui peuvent être lus par tous, et qui laissent, après leur lecture, un souvenir charmant et impérissable, Il y a, dans cette œuvre, des situations touchantes, pleines du plus palpitant intérêt. C'est ce qu'on peut appeler un bon roman et une œuvre à la fois saine et attrayante.

Ce livre sera demain sur toutes les tables des salons et dans toutes les bibliothèques des écoles et des paroisses.

ANTONIN LEPIEUX.

COMPAGNIE P.-L.-M.

VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS sur le réseau P.-L.-M.

La Compagnie délivre, toute l'année, dans toutes les gares, des carnets individuels ou de famille de voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes avec parcours d'au moins 300 kilomètres et arrêts facultatifs.

Réductions très importantes qui peuvent atteindre, pour les carnets collectifs, 50 o/o du Tarif général.

VALIDITÉ : 30 jours jusqu'à 1500 kilomètres ;
45 jours de 1500 à 3000 id.
60 jours pour plus de 3000 id.

Faculté de prolongation à deux reprises, de 15, 23 et 30 jours respectivement, moyennant 10 o/o de supplément pour chaque prolongation.

Pour se procurer un carnet, tracer sur une carte délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de ville et agences de voyages, le voyage à effectuer et envoyer cette carte, 5 jours avant le départ, à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 fr. — Le délai de demande est réduit à deux jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

VOYAGES CIRCULAIRES A ITINÉRAIRES FIXES sur le réseau P.-L.-M.

La Compagnie délivre, toute l'année, dans les principales gares situées sur les itinéraires, des billets circulaires à itinéraires fixes, extrêmement variés, permettant de visiter, en 1re ou 2e classe, à des prix très réduits, les contrées les plus intéressantes de la France, ainsi que l'Algérie, la Tunisie, l'Italie et l'Espagne.

Les renseignements les plus complets sont renfermés dans le Livret-Guide-Horaire édité par la Cie P.-L.-M., et vendu 0 fr. 50 dans les gares, bureaux de ville et bibliothèques des gares et envoyé contre 0 fr. 85 adressés en timbres-poste au Service Central de l'exploitation P.-L.-M. (Publicité), 20, boulevard Diderot, Paris.

IDOLES ARCHÉOLOGIQUES

A PROPOS DE L'ITINÉRAIRE D'ANNIBAL

L'Histoire raconte qu'en l'an 218 avant Jésus-Christ, Annibal Barca, fils d'Amilcar, commandant de l'armée Carthaginoise en Espagne, réunit une armée de cent mille hommes, franchit les Pyrénées au col de Perthus, la Gaule méridionale, le Rhône, les Alpes, envahit l'Italie, et mit la puissance romaine très mal en point. Nul doute possible sur cette expédition, sur l'audace et la grandeur du plan, sur l'habileté de l'exécution. Là-dessus, tout le monde est d'accord; mais si l'on veut entrer dans les détails et suivre l'itinéraire du chef Carthaginois, on se heurte à de nombreuses contradictions et à des controverses interminables. Pour en donner une idée, qu'il me soit permis de rappeler une anecdote toute récente.

Au congrès de la Société française d'archéologie, tenu à Nimes, en 1897, un malencontreux auteur présenta un mémoire sur l'itinéraire d'Annibal dans la région, je devrais dire plus exactement, essaya de présenter. En effet, le regretté président du congrès, le spirituel et excellent Comte de Marsy, doucement ironique, prit sa voix présidentielle des grands jours, et remarqua: il a été publié

253 mémoires sur cette question, celui-ci sera le 254e. Puis, d'un geste large, comme écartant un obstacle sur la route qu'il cherchait à rendre la plus riante possible, aux congressistes, il prononça le renvoi à la Commission d'impression.

Je ne sais si cette Commission en a délibéré, ni même si elle s'est jamais réunie à cet effet ; mais cette étude n'a jamais paru. Je me permets de le regretter. Non certes que le sujet soit en lui-même d'un intérêt décisif. Il n'est pas absolument indispensable à l'humanité, de déterminer exactement cet itinéraire. Qu'Annibal ait passé un peu plus à droite qu'à gauche, un peu plus en haut qu'en bas, cela n'importe guère à la vérité historique, telle que nous la désirons connaître. Il est assez généralement admis qu'il a passé et qu'il est arrivé en Italie avec des forces suffisantes pour infliger aux armées Romaines d'écrasantes et successives défaites. Cela seul est essentiel, et les vaincus de Trasimène et de Cannes ne s'inquiétaient guère de savoir exactement la ligne d'étapes de leurs adversaires. Il est fâcheux, sans doute, qu'Annibal n'ait pas dressé tout au long de son chemin, des colonnes et des trophées assez solides pour défier les siècles et les hommes. Il a fait preuve d'une incurie regrettable et presque d'un manque d'égards vis-à-vis de ses successeurs dans la stratégie et des officiers d'état-major de l'avenir. J'oserais cependant plaider en sa faveur les circonstances atténuantes, et faire observer qu'il était très pressé d'arriver en Italie, que son armée fondait comme neige au soleil sous la triple influence de la longueur de la route, des glaciers des Alpes et des escarmouches avec les tribus hostiles, qu'il se savait

enfin surveillé par les armées Romaines, dont il importait de prévenir la concentration. Il ne pouvait donc perdre beaucoup de temps à dresser des monuments d'architecture.

D'ailleurs, M. Thiers nous apprend « que son » âme était une espèce de métal, forgée dans le » creuset des haines que Rome excitait autour » d'elle. » A des âmes pareilles, on ne saurait demander de vulgaires condescendances, ni qu'elles daignent écrire le mémorial de leurs campagnes. De pareilles vanités sont tout au plus permises à un rhéteur comme César, qui ne s'avisa que vers la cinquantaine d'être un grand général ; à cet âge, on ne peut perdre ses mauvaises habitudes et se retenir d'écrivailler. Ainsi s'expliquent les *Commentaires*. Encore l'identification des localités indiquées par César et du tracé de ses campagnes a-t-elle fait couler des flots d'encre, et les controverses sont tout aussi nombreuses. Il y a cependant une différence. Avec César, nous pouvons espérer des résultats définitifs ; ainsi Alaise et Gergovie. Dans la question Annibal, l'espérance d'arriver à des conclusions définitives recule avec l'intensité de l'effort.

Qui sait cependant ? Peut-être le mémoire enseveli dans les profondeurs des archives du congrès de Nimes contenait-il quelque découverte heureuse et décisive ? Le hasard est si grand ! Il paraît bien d'ailleurs que l'intérêt n'est pas épuisé, puisque depuis ce 254e travail, un 255e a paru, qu'a suivi un 256e, et celui-ci encore ne fut pas le dernier, et n'a pas gardé longtemps son rang, fort honorable déjà. Tout récemment, un savant italien, M. Montanari, reprenait la question dans un gros livre très documenté.

Après lui, un de nos officiers alpins, M. Azam, l'a examiné avec la double compétence d'un expert dans la connaissance du terrain et des choses militaires. M. le commandant Perreau n'a pu se dispenser de l'aborder dans son beau livre, *L'Épopée des Alpes*. Et je suis certainement en retard avec la bibliographie du sujet. Il doit être, en réalité, plus palpitant qu'il ne paraît de prime abord. Une foule s'en est occupée, s'en occupe et s'en occupera. Pourquoi donc avoir refusé d'entendre l'auteur inconnu qui frappait à la porte du Congrès de Nimes ?

En réfléchissant d'ailleurs plus longuement sur la question, je suis arrivé à me demander si réellement elle appartient bien au passé et si elle n'est pas, au contraire, très vivante et toute d'actualité. D'abord, par le temps de statuomanie que nous traversons, notre stock de guerriers illustres s'épuise un peu dans le Midi, et il est bon d'en préparer une réserve, même en les empruntant aux nations disparues. Ensuite, il est sain d'entretenir une suffisante agitation autour de certains problèmes historiques, pour qu'ils puissent servir de dérivatifs et d'instruments de trève dans nos luttes contemporaines ; ils seront d'autant plus heureusement choisis qu'ils seront insolubles. Rien de plus reposant, après une période de violentes luttes municipales, que de discuter, dans le cercle d'une petite ville, la question du passage d'Annibal dans la localité.

Il n'y a pas d'état d'âme plus absolument heureux que celui d'un archéologue. Il a forcément du loisir, le plus souvent de quoi vivre, quelquefois de l'instruction. Il ne fait ni politique, ni socialisme quelconque ; il se contente d'une notoriété

locale, et borne son ambition à découvrir quelque inscription inédite, quelque morceau d'architecture. C'est une situation anormale dans ces temps et dans ce pays. Il faut quelque trouble à cette existence heureuse, un pli dans ce mol édredon. La contradiction, et partant l'agitation, naîtront dès que cet homme tranquille et inoffensif ne se contentera plus de chercher et de collectionner, mais voudra commenter et expliquer.

Mais c'est une grosse affaire que d'étudier une question d'archéologie, de se faire une opinion et de s'armer pour la défendre. Il y faut du temps, et le temps est rare. Il faut des livres, des atlas, des recueils illustrés, et tout cela est cher. Quelle bonne fortune si l'on pouvait mettre la main sur une question facile, inépuisable, où les textes sont rares et les documents partant peu nombreux et faciles à se procurer ! En voici justement une, comme préparée à souhait. Il suffit de quatre auteurs dont les traductions sont partout, Polybe, Tite-Live, Strabon et Pline, d'une carte et de bonnes jambes. A la rigueur, quelque connaissance du latin et une légère teinture de grec sont acceptables, mais nullement nécessaires et parfois même gênantes. Avec ce bagage peu encombrant, dont on peut se munir partout et à peu de frais, on peut se pousser très loin dans la spécialité Annibalienne.

Autre avantage très appréciable de la question. Si dans la thèse choisie, on se heurte contre des impossibilités matérielles résultant de l'état des lieux, on a toujours la ressource de se tirer d'affaire, en invoquant les changements survenus au cours des siècles, du fait de la nature ou des hom-

mes. Comme dans une féerie, on fait sortir un tiroir, on opère un changement à vue, on met une colline à la place de la vallée actuelle, ou réciproquement, et le tour est joué.

Voyons la série de ces tiroirs.

D'abord, le déboisement; c'est le plus employé. Trouve-t-on au cours du développement de la thèse qu'on a choisie, que l'armée carthaginoise a fait un détour en apparence inexplicable; on déclare aussitôt que tel torrent, imperceptible aujourd'hui, était dans ces temps reculés une rivière sérieuse, dont le passage offrait de grandes difficultés. Est-on embarrassé pour développer dans une étroite vallée, une armée forte de cinquante mille hommes, avec ses bagages et ses éléphants ? Quoi de plus facile ? Cette vallée était très large alors, mais depuis a été retrécie par les apports successifs des terres éboulées. La cause en est toujours dans la destruction des forêts, qui a rendu possibles toutes ces transformations.

Deuxième tiroir, également très usagé ; le recul de l'embouchure, ou plutôt des embouchures du Rhône. Le point de départ de la discussion est dans cette constatation de l'écrivain Polybe qu'Annibal traversa le Rhône à quatre journées de marche de l'embouchure marseillaise du Rhône, aujourd'hui le port Saint-Louis. Suivant que le trait de ces quatre marches tombe plus ou moins haut sur le cours du fleuve, tout l'itinéraire est modifié. Comme il est certain que l'embouchure du Rhône a été modifiée par les dépôts d'alluvion, une certaine fantaisie est permise dans la détermination exacte du point de départ. Il devient facile de gagner ou de perdre une marche. Tarascon, Avignon, Orange, voire même Pierrelatte, peuvent entrer en lice.

Troisième tiroir : les routes. On peut à la rigueur rétrécir des vallées ; il est difficile de combler les cols existants encore aujourd'hui, de soulever des montagnes ou de les raser. Il est bien probable que l'orographie de notre pays est restée telle qu'Annibal la trouva, et il est encore probable que les tracés des grandes voies n'ont pas beaucoup changé. De tout temps, les voyageurs ont utilisé les mêmes dépressions pour franchir les chaînes de montagnes et les mêmes gués pour franchir les rivières. Nos routes sont le produit de la foulée successive des générations échelonnées dans le temps. Mais il s'en faut qu'elles datent toutes de la même époque. La préoccupation d'arriver le plus tôt possible fut toujours un des éléments du progrès. L'homme quaternaire faible et désarmé rampait à travers les sentes naturelles ; le civilisé aborde droit les obstacles, s'ouvrant au besoin le passage par son industrie. La tâche de l'archéologie est précisément de sérier les routes suivant leur importance et leur facilité, et de leur attribuer leur âge. L'imagination peut se donner libre carrière dans cette classification. Comme d'ailleurs, il n'est pas un centimètre carré de notre sol que n'ait foulé le pied d'un humain, on peut toujours déterrer quelque part les vestiges d'une route trés antique, et y faire défiler la longue théorie de l'armée carthaginoise.

En outre de ces combinaisons à la portée de tout le monde, il en est d'autres plus techniques, mais encore assez facilement abordables. Telle est la menace d'une marche de l'armée Romaine, campée au bord du Rhône, sur le flanc de l'armée d'Annibal, si elle avait poussé droit devant

elle après la traversée du Rhône. Une marche de flanc au travers des marais de la Durance et du massif du Ventoux, opérée par une armée et un général démoralisés, au milieu de populations hostiles et d'un pays pauvre en ressources alimentaires ! L'argument est d'imagination ; il peut être vraisemblable ; en tout cas il est typique de ceux que l'on emploie d'ordinaire en cette matière.

Et ils sont tellement aisés à mettre en œuvre, qu'ils sont une tentation permanente à entrer soi-même en lice. On s'ennuie dans sa petite ville, on a le goût des choses du passé, et on ne sait trop comment le satisfaire. L'église a été sondée jusque dans ses moindres pierres, photographiée sous tous ses angles. Vieilles maisons et vieilles murailles ont disparu ; les archives sont au chef-lieu ; les découvertes sont rares. Il y a bien dans toutes les villes et même dans certains bourgs, de vieilles légendes de personnages historiques y ayant séjourné, sortes de héros mystiques aux gestes amplifiés, tels le baron des Adrets, Molière, Racine à Uzès, Bonaparte un peu partout. On les fait voyager, venir, passer et repasser sans cesse. Mais la matière s'épuise ; à force d'usage, elle est devenue neurasthénique. On ne peut d'ailleurs les mettre partout. Les inscriptions latines n'offrent plus grand intérêt ; il faut d'incroyables efforts d'imagination pour raviver la matière, et, à propos de deux ou trois noms propres, construire une de ces charmantes fantaisies pleines d'érudition et d'esprit, où excellait notre Germer-Durand. Il y a bien les inscriptions dites celtiques ; mais elles sont rares et encloses dans un domaine réservé et ténébreux, où n'entrent que de rares initiés. Il faut donc remonter encore

plus haut, à César, par exemple. Celui-ci est d'une grande ressource ; il s'est promené un peu partout dans les Gaules, même en Germanie et en Grande-Bretagne ; ses camps sont innombrables, si l'on en croit les traditions populaires qui les placent souvent dans des endroits où il n'avait aucune raison d'aller. Il est donc en faveur; mais cependant moins haut coté qu'Annibal à la bourse des valeurs archéologiques. Ce dernier est plus ancien, moins connu; il a passé en Gaule dans une région parfaitement limitée entre Pyrénées et Alpes ; dès lors, il est la propriété de quelques-uns, et non de tous.

Le patriotisme local y trouve d'ailleurs son compte. Cela est pour le bourg un titre de gloire d'avoir été traversé par l'armée carthaginoise ; c'est tout au moins la preuve d'une antique existence. Et puis enfin, osons aller jusqu'au bout, Annibal fut l'ennemi irréconciliable des Romains, et pour le gros de l'opinion, les Romains, c'est César, et César, c'est la dictature. Donc, vouer une statue à Annibal, c'est protester contre l'infâme, et l'on peut protester longtemps, et un peu partout.

D'ailleurs, si lointain est le passage d'Annibal, si dramatique est-il dans l'Histoire, qu'il offre thème commode et facile à la littérature. Ce général de vingt-six ans, qui exécuta un pareil mouvement tournant au milieu de difficultés colossales, a tout à fait l'envergure d'un héros d'épopée. Peut-être pourrait-on timidement remarquer que le fils d'Amilcar avait hérité de son père les grandes lignes de son plan ; qu'il exerçait en Espagne une autorité presque sans limites, et avait à sa disposition des ressources énormes ; que son expédition date de 218 avant Jésus-Christ, et que depuis sept à huit siè-

cles, les Carthaginois avaient pratiqué le pays qu'il allait traverser. Ils y avaient précédé les Celtes, et s'ils n'y étaient pas établis, du moins, le connaissaient-ils à merveille. En définitive, cette campagne dénote un rare génie militaire et une énergie peu commune. Mais elle relève de l'Histoire et non de la fable. Le merveilleux est donc absent ; n'importe, on l'y mettra, et l'on remplacera les documents par des effusions lyriques. D'ailleurs, on peut s'autoriser de bons exemples. J'ai déjà cité M. Thiers tout à fait grandiloquent. M. le colonel Hennebert ne l'est guère moins. A l'occasion d'un des combats livrés aux montagnards, il nous montre le chef carthaginois délibérant avec lui-même, tel un héros d'Homère. « Au milieu du désarroi général, » Annibal conservait son sang-froid. Il réfléchis- » sait ; les yeux tournés vers lui attendaient de lui » seul un espoir de salut. Ses compagnons furent » frappés de la profondeur de ce regard placide » envisageant l'immensité du désastre. » Plus loin, le même historien transforme le *Loriou*, très petit affluent de la Durance, en rivière imposante, et fait passer toute l'armée par le Pertuis-Rostan, sorte de faille naturelle, longue de cinquante-cinq mètres et large de dix mètres. « Au moment de pénétrer » dans ce coupe-gorge, le général carthaginois pres- » sentait vaguement un danger. En conséquence, il » s'éclaire sur ses flancs, jette quelques troupes légè- » res sur les crêtes des murailles dentelées qui en- » serrent la combe.... l'armée est tout entière massée » dans le Pertuis qu'elle remplit de son serpen- » tement. »

« Je crois facilement qu'elle devait le remplir, » s'écrie M. J. Roman, à qui j'emprunte ces détails. »

» Un boyau de cinquante-cinq mètres sur dix, soit
» cinq cent cinquante mètres carrés ; entassez-y cin-
» quante mille hommes, sept à huit mille chevaux,
» une cinquantaine d'éléphants, et jugez s'il serait
» comble. »

Si le savant colonel Hennebert écrivit tel, quelles envolées ne se permettront pas les historiens *minores*. Les voici donc en route, armés, comme je l'ai dit, pour la chasse ensorceleuse. Ils partent et déjà, comme le célèbre abbé de Vertot, leur siège est fait. Il faut qu'Annibal ait passé par leur vallée et par leur petite ville. Déjà la série tri-centenaire des mémoires y relatifs apparaît à l'horizon bibliographique, et à son tour, elle sera dépassée.

Je me garderais bien de suivre tous ces chercheurs dans leurs explorations ; je craindrais moi-même de me laisser entraîner. Il me semble bien que dans sa courte et substantielle dissertation, M. J. Roman a tracé les grandes lignes de l'itinéraire probable. Mais qui sait si l'amour-propre local aidant, je ne me rallierais pas, en définitive, à l'opinion d'un auteur très instruit du reste, qui signe M. Louis Montlahuc, et je ne ferais pas passer, à mon tour, Annibal par la vallée de l'Aygues, en dépit des plus graves objections ; ou si, plus patriote encore, je ne le lancerais pas dans la vallée de l'Ouvèze, en dépit cette fois du sens commun.

Et cependant, tous ces auteurs successifs qui se sont brûlé les ailes à la grande question méritent quelque reconnaissance.

D'abord, ils nous apprennent la géographie de la vallée du Rhône et du versant français des Alpes. Les affluents de la rive gauche du grand fleuve gaulois sont essentiellement capricieux. Nor-

malement et comme de tous petits affluents qui se respectent, ils devraient couler franchement de l'est à l'ouest. La plupart ne suivent cette orientation naturelle qu'après de longs détours. La Durance se précipite vers le sud dès sa naissance, et ne se décide à tourner à l'ouest et à rejoindre le Rhône, que lorsqu'il lui est bien démontré qu'elle ne peut faire autrement. L'Ouvèze et l'Aygues ont ce caractère original d'être sur une bonne partie de leurs cours des rivières sans eau; elles disparaissent sous terre pour ne reparaître qu'aux environs de leur confluent. Le Lez qui passe à Bollène n'est qu'un tout petit ruisseau. La Drôme a une direction normale. Mais l'Isère et son principal affluent, le Drac, ce dernier surtout, coulent pendant longtemps vers le nord. Ces cours d'eau reçoivent eux-mêmes de petits affluents, et, comme tous ont un caractère torrentueux, la moindre source exige qu'on laisse à ses caprices un lit d'une largeur disproportionnée à son débit normal.

Le tout n'est pas évidemment un dédale inextricable, où on ne puisse s'orienter avec de bonnes cartes et le Guide Joanne. Mais il est plus commode d'apprendre toute cette géographie à la suite de la reconstitution par morceaux d'un thème historique, un peu comme les enfants font avec les jeux de patience découpés. C'est une distraction pour les jours de pluie, sans grande tension d'esprit et sans qu'on ait même besoin d'aller jusqu'au bout. Qu'Annibal ait passé par la vallée de l'Aygues ou celle de la Durance, au fond la chose importe à bien peu. Mais chemin faisant nous aurons toujours cueilli çà et là quelques renseignements nouveaux sur notre région. Que n'y a-t-il des questions d'Annibal un peu par-

tout ? Nous saurions mieux notre géographie de la France.

La querelle ne finira jamais, la question étant en définitive insoluble. Elle est née de la divergence des textes de Polybe et de Tite-Live. Sans doute, il est acquis que Polybe doit l'emporter en cas de contradiction manifeste ; il a vu les lieux et refait la route d'Annibal. Mais ces lieux il les décrit à peine ; souvent il ne les nomme pas. A le suivre seul on obtient un itinéraire très large, déterminé par quelques points de repère espacés à longue distance. Veut-on la compléter, entrer dans les détails on est obligé de recourir à Tite-Live et tout aussitôt les polémiques commencent.

Et c'est toujours pour le lecteur bienveillant et désintéressé un spectacle délicieux que celui des efforts dépensés pour accommoder la nature aux textes. Vainement le bon sens et l'expérience nous démontrent que les rapports les plus complets ont des lacunes ; que les mémoires les plus contemporains laissent filtrer des erreurs : Sainement pouvons-nous constater que Napoléon, racontant ses faits de guerre, a interverti parfois les rôles, ou s'est trompé de date. Nous connaissons très bien sans doute le combat de Montenotte ; nous ne savons pas au juste si c'est à Rampon ou à Fornesy que revient l'honneur de la défense de la fameuse redoute de Monte legino, ni quelle marche a suivi la division Masséna dans son mouvement tournant. A chaque pas dans l'histoire contemporaine nous trébuchons dans des crevasses béantes faute de lumières suffisantes. Et nous nous acharnons à demander aux textes antiques une sûreté d'information que ne comportent par les documents les plus sous notre main. Nous ne nous décidons à

supposer l'erreur dans eux que si vraiment elle apparaît se heurtant à des impossibilités par trop grandes et en contradiction avec ce qui ne change pas, c'est-à-dire la nature. Polybe a beau me dire qu'il a vu les lieux. C'est une garantie et je le crois vrai dans son ensemble ; mais pourquoi veut-on qu'il soit toujours infaillible, qu'il ait toujours et partout bien vu dans son long voyage ; qu'il ait toujours bien compris les observations et les renseignements qu'il obtenait des gens du pays dans un idiome étranger et rustique.

Je ne prétends pas que les documents archéologiques doivent toujours prévaloir contre les textes et qu'il soit nécessaire de se tenir en défiance permanente contre ces derniers.Non sans doute, les textes ont été et seront toujours le point de départ de l'histoire, la trame sur laquelle on la tissera . Je voudrais seulement qu'on n'usa pas à leur égard d'un fétichisme parfois inconscient. Je voudrais surtout qu'on se décida plus souvent à avouer ses ignorances. Les documents antiques, archéologiques ou historiques, garderont toujours des silences que rien ne pourra troubler, des *Apax* qui défieront notre curiosité. Il me semble bien que la littérature éclose autour de l'itinéraire d'Annibal est un des prototypes les plus curieux de ce genre de recherches, où moults chercheurs dépensèrent une somme énorme d'érudition pour lancer et soutenir en l'air une bulle de savon que le moindre souffle fait évanouir. C'est mon excuse pour l'avoir traitée si légèrement.

Mais est-ce bien même un thème historique, plein de lacunes et dont on cherche curieusement à remplir les vides. N'est-ce pas plutôt une rêverie intérieure, qu'on personnifie dans un héros quelconque

et dont on poursuit la chimère ? N'est-ce pas encore un singulier phénomène de la psychologie des foules transposé dans le temps ? Parce que beaucoup se sont occupés d'Annibal, beaucoup s'en occupent et beaucoup s'en occuperont presque inconsciemment. C'est la suggestion de l'exemple qu'un nom jeté en passant, un souvenir fugitif éveille et opère en nous. Et moi-même peut-être ne m'en irai-je pas un jour, pélerin à demi convaincu, explorer les vallées et les monts à la suite d'une conciliation de textes que je reconnais impossible..... à moins que d'ici là un érudit audacieux entre tous n'ait avancé et démontré (car tout se démontre) qu'Annibal n'est qu'un mythe solaire et qu'il n'a jamais traversé la Gaule. Ce serait pour d'aucuns une cruelle déconvenue, pour beaucoup, une économie de temps.

GEORGES MAURIN.

LE JAPON

Le Japon aujourd'hui n'offre plus comme il y a un demi-siècle, un spectacle harmonieux : pour l'amateur de pur exotisme le tableau est gâté à jamais. Mais pour qui s'intéresse aux transformations des sociétés, le Japon actuel présente un des plus beaux ensembles de contrastes sociaux qui se puissent rencontrer.

Pays vraiment unique pour le caractère de ses habitants, ainsi que pour l'aspect des lieux ; une frénésie de progrès, de réformes et de gloire s'est emparé de ce peuple, qui, jusqu'ici semblait figé dans une inertie méprisante et dans un hautain isolement.

Une société qui a étonné l'Europe par la magnificence de son réveil et l'éclat de sa renaissance, vit dans une région où la nature même est artiste, où un paysage est un tableau, où un bosquet est un parc, la campagne un jardin, où les collines semblent créées pour les pagodes qui les couronnent et pour les temples qui y sont adossés.

Le voyageur qui débarque dans les provinces méridionales du Japon pourrait croire être arrivé en paradis, si l'ouvrage brutal des hommes, profanateurs des beautés naturelles, ne lui prouvait que dans ces îles enchantées, notre civilisation industrielle et cosmopolite a déjà pris pied.

Le jeune empire, cependant, a parcouru en trente années, le cycle que les nations européennes cherchent à accomplir depuis des siècles; il s'est élevé au rang des grands États civilisés et la fière Angleterre n'a pas cru déchoir en sollicitant son alliance.

*
* *

Le contraste entre les deux civilisations, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, se manifeste très nettement dans les trois plus grandes villes du Japon, les seules qui méritent ce nom d'après la conception que nous avons d'une grande ville : Tokio, la capitale intellectuelle et politique, Kioto, la capitale artistique, et Osaka, la métropole commerciale et industrielle.

Tokio a un million et demi d'habitants, et elle occupe une superficie de 200 kilomètres carrés. Elle est divisée en trois quartiers bien distincts : l'européen, l'asiatique et l'impérial.

La majeure partie des habitations est en bois, ce qui explique les nombreux incendies qui, à diverses reprises ont détruit des quartiers entiers.

Imposante par la blancheur de ses marbres, par la majesté de l'or de sa coupole, dominant la masse de tous les édifices, s'élève la cathédrale russe, un symbole peut-être?

Si la ville européenne ressemble beaucoup aux nôtres, l'asiatique aux chinois, par contre, la ville impériale a un caractère absolument particulier. Le centre de la cité est une retraite. C'est un vaste château fort dont la triple enceinte enveloppe l'étendue d'une ville : la ville impériale. Majestueux

sont ces remparts qui, par-delà les larges fossés toujours remplis, élèvent leurs assises cyclopéennes de granit sans ciment; pittoresques et grandioses aussi les pins matsou qui tordent sur la crête des murailles ou tendent jusqu'à l'eau des fossés leurs bras grêles et noueux. C'est comme une oasis solitaire au milieu de la grande ville grouillante et poussiéreuse, où les parcs des anciens daïmio et les nécropoles des Chôgoun mettent seuls un peu d'ombrage et de fraîcheur. Au fond de cette paisible et verdoyante retraite, dans des bâtiments bas que des hauteurs voisines même on ne peut distinguer, lointain et caché comme un dieu, réside celui qui est en effet le descendant du soleil, le Mikado.

Les différents degrés de progrès sont marqués par les différents modes d'éclairage: dans les rues européennes, lampes à arc; dans les asiatiques becs Auër à incandescence; la vieille ville est sombre. Pas de grands foyers, mais une multitude de petits qui donnent l'idée d'une illumination de village.

*
* *

Kioto, la capitale de l'ouest, a un aspect plus calme et moins grandiose; une somnolence hiératique semble peser sur elle; l'amphithéâtre de collines qui l'encercle contient trois mille temples pleins de trésors d'un art somptueux et délicat.

Le commerce languit parce qu'il manque aux habitants l'activité et le courage de leurs frères d'Orient.

*
* *

Combien différente est la Venise japonaise Osaka, où les canaux tiennent lieu de rues et où on passe d'un quartier à l'autre en bâteau.

Un « Canal Grande » où se mirent de magnifiques palais ; quai avec double rangée d'arbres, théâtre à l'européenne, lampes à arcs, trottoirs élevés.

A côté de tout cela, le vieux Japon dans son luxe : l'ancienne pagode (sur la terrasse de laquelle veillent de monstrueux dragons) est à côté d'usines dominées par leurs sveltes cheminées.

Osaka était une ville féodale ; de nos jours elle a rasé ses hautes murailles, sauf une tour où triomphe la réclame à grands caractères d'une Maison anglaise.

Peuplée d'un million d'artisans citadins, elle est la New-York du Japon. Le Gouvernement est ailleurs, mais c'est là que bat le cœur de la nation. Autrefois le Mikado, considéré comme Dieu sur la terre, était inaccessible et invisible à son peuple. Désormais, il se montre aux foules, revêtu d'un uniforme de général.

Les revues et les manœuvres ne suffisant plus à son ardeur belliqueuse, il a essayé ses forces contre les chinois, et se proclamant le champion et le leader des races aux yeux bridés, il a aiguisé son grand sabre parce que la Russie prétend à la suzeraineté de la Corée.

La noblesse féodale a disparu, et l'aristocratie de l'argent a pris sa place, mais tout à fait à part du reste de la population vit encore une ancienne race de 300.000 parias qui, trente ans en arrière, était excommuniée et hors des lois, et qui, aujourd'hui, est reléguée dans certains quartiers. Ils ne peuvent ni entrer dans les temples, ni exercer des professions libérales, ni se marier avec d'autres japonais.

Dans Osaka, le grand temple de Confucius fondé il y a mille ans est à côté d'un museum pédagogique, institué par le ministre de l'Instruction publique.

*
* *

Jusqu'en 1870, les japonais ne connaissaient que cinq notes dans la musique, et comme les grecs, ignoraient la symphonie ; aujourd'hui, les concerts de l'Académie impériale sont au même rang de ceux de l'Europe.

L'incomparable facilité d'assimilation de ce peuple se manifeste surtout dans les institutions politiques. Le Japon a un Parlement, mais son siège est un simple bâtiment en bois peint. La moitié des députés sont habillés de noir, à l'européenne, l'autre avec l'habit national.

Sur quarante-cinq millions d'habitants, un demi-million seulement a le droit de voter. Comme l'Angleterre, le Japon a une Chambre des pairs, dont les deux tiers sont nommés par le Mikado. Avec l'augmentation du pouvoir du Parlement, l'autorité du Mikado s'est restreinte au champ spirituel. Ce souverain qui, jusqu'à hier, était maître absolu de la vie et des richesses de ses sujets, a aujourd'hui un pouvoir moindre que le Président de ses ministres.

*
* *

La Presse est une importation occidentale. Il y a cinquante ans, il n'existait au Japon qu'un seul journal ; il y en a plus de mille aujourd'hui ; le Japonais d'intelligence prompte, d'imagination

vive, d'une facilité verbale extraordinaire, paraît être né journaliste.

Dans la seule année 1899, quatre cent quatre périodiques ont vu le jour, et il y en a, comme *Le Tokio-Notehi*, qui tirent à 130.000 exemplaires. Le journal est entré dans les mœurs des japonais, comme s'il était une de leurs institutions séculaires. Le japonais ne saurait plus se passer de son journal un seul jour. Il le lui faut non seulement le dimanche, mais même les jours de fête.

Les journalistes sont payés 150 francs par mois. Il y en a seulement six ou sept qui gagnent 2.500 francs par an.

La composition de ces journaux en dit long sur l'esprit du peuple ; le journal japonais s'adresse à un public que les choses d'art intéressent plus que les choses de religion ou de science.

Le socialisme naissant n'a pas, comme les partis constitués, son organe, mais les idées socialistes trouvent à s'exprimer dans un grand journal comme *L'Asachi*.

La question pour ces feuilles populaires est de se faire lire. Depuis plusieurs années déjà paraît à Tokio un journal dont la rédaction est toute japonaise, et qui, cependant, est entièrement composé en anglais, *Le Japan-Times*. C'est une amabilité à l'égard des occidentaux ; mais c'est aussi une manière de se passer de leur intermédiaire.

Jusqu'alors, pour communiquer avec le public des deux mondes, les Japonais avaient dû recourir à l'entremise de quelques journaux anglais publiés chez eux. Aujourd'hui, ils s'expliquent eux-mêmes, ils s'adressent à l'opinion universelle directement. Toute la politique du Japon est là : aller au devant des autres pour mieux être chez soi.

*
* *

Les théâtres Japonais qui sont fidèles aux anciennes traditions donnent des matinées. De neuf heures du matin à cinq heures du soir se succèdent des tragédies héroïques dans lesquelles les daïmios, les héros du vieux Japon, font des prodiges sans nombre, à la grande satisfaction du public.

Sont rigoureusement exclues des scènes de premier ordre toutes les actrices, tandis que le théâtre moderne japonais a été créé par des femmes.

*
* *

Si vous allez à Tokio, on s'empressera de vous montrer les prisons, complètement différentes des nôtres. Au milieu de jardins plantés d'arbres nains, imaginez de grands hangars dont les murs sont à claire-voie, et les gros barreaux de bois assez largement espacés.

A l'intérieur, c'est la nudité absolue : un immense tapis de natte soigneusement ajusté qui s'étend jusqu'à la claire-voie ; c'est tout.

Malgré la grande liberté laissée aux prisonniers, les évasions sont très rares, parce que le japonais est fataliste, il accepte son destin, et ne se rebelle pas contre la loi.

Les personnes dont la peine est expirée ne sortent de la prison que sur la réclamation de parents ou d'amis.

Les travaux forcés s'accomplissent dans un grand atelier, propre, très bien aéré, où aux horribles supplices de jadis a été substituée la pendaison, laquelle est faite à huis-clos.

*
* *

Le développement économique du Japon est un phénomène sociologique extraordinaire.

Le passage rapide de la vie féodale et agricole à l'industrielle et capitaliste est un étonnant spectacle.

Le Japon a toujours été un pays agricole; aujourd'hui encore, plus de la moitié de la population vit à la campagne et de la campagne.

On draîne avec de puissantes machines à vapeur les terrains marécageux. En douze mois, on a gagné de cette façon 1.000 hectares qui, dans la première année, ont produit 45.000 hectolitres de riz.

De la même façon, la grande industrie succède à la petite. Sont en travail dans l'empire 70.000 chevaux à vapeur. Les chantiers navals suffisent presque aujourd'hui aux besoins du pays. En 1872 a été construit le premier chemin de fer; aujourd'hui, le Japon a 9.000 kilomètres de voie ferrée.

Très intéressant aussi est le développement du commerce. Les échanges avec l'Étranger, qui, en 1875 montaient à 70.000.000 arrivent aujourd'hui à 1.300.000.000.

Le sort des ouvriers est très dur, petit salaire et longues journées de travail.

Les travailleurs sont obligés de manger à l'usine ; ils sont engagés pour cinq ans, et s'ils quittent le travail avant l'époque fixée, la police les force à le reprendre.

Les marchands japonais sont très peu scrupuleux dans leur commerce, au contraire des chinois, ils ne font pas honneur à leur parole.

*
* *

Il y a trente-cinq ans, l'enseignement au Japon était rudimentaire. Presque toute la masse du peuple en était à l'alphabet. Aujourd'hui, au contraire, le 15 °/₀ seulement en est encore là. Cinq mille professeurs pour un modique traitement instruisent 5.000.000 d'enfants, cherchant à développer le cœur plus que l'esprit.

Le japonais est robuste, mais petit, et d'un aspect plutôt chétif. Sa grande préoccupation est de gagner quelques centimètres en hauteur, en ampleur de poitrine, ou quelques livres sur son poids.

Un chauvinisme outré règne dans toutes les écoles. Les gloires de l'ancien empire sont chantées sur tous les tons. L'année dernière, beaucoup de professeurs cherchaient à habituer les enfants à marcher pieds nus sur la neige pour les dresser à la future conquête de la Sibérie.

Deux Universités seulement suffisent pour l'instruction secondaire du Japon, mais elles sont merveilleuses. Chacune possède jardins, laboratoires, museum et forêts. Les prix sont faibles, 60 francs par an.

L'amour pour l'étude est très vif chez la jeunesse. Celle-ci est capable de tous les sacrifices pour s'instruire.

Malheureusement, d'anciennes habitudes barbares sont restées chez les étudiants. En 1901, un étudiant convaincu du vol d'une montre fut obligé par ses camarades de s'ouvrir le ventre. L'année dernière, une Commission de jeunes gens, se présentant chez le ministre de l'instruction pour une réclamation,

ne trouva rien de mieux pour le persuader que de l'assommer à moitié.

Le grand problème de l'enseignement japonais, celui où l'avenir même du pays est engagé, c'est le problème moral. Celui-là résolu, les autres se résoudront d'eux-mêmes ; le développement de la nation en apportera naturellement la solution.

SPARTACO FAZZARI.

NOS ARTS DU DÉCOR

ET LES TRAVAUX DE M. ROGER MARX

En 1889, les arts décoratifs, discrédités auprès de la foule, ne comptaient que très peu d'admirateurs sincères parmi les élites, et il s'en fallait que leur renouvellement apparût nécessaire aux industriels. Quelques écrivains étaient à peu près seuls à encourager les décorateurs qui s'efforçaient de transformer, selon les besoins actuels, l'ameublement et la parure de nos foyers, seuls à favoriser le développement des arts intimes et à en propager le goût dans le public. On sait si les temps sont changés. La dernière Exposition universelle a permis de reconnaître l'importance prise par les arts trop injustement dédaignés onze ans auparavant. En maints endroits, l'engouement a remplacé l'indifférence, le snobisme admiratif a détrôné le snobisme hostile, et, dans les milieux mondains comme dans le monde des artistes, on admet aujourd'hui que nous ne pouvons, sans danger de déchoir, vivre sur nos styles de jadis. Souhaitons que l'histoire de cette évolution si féconde en enseignements soit écrite bientôt. Nous avons aujourd'hui le recul nécessaire pour en examiner comme il convient les phases, pour en étudier les causes, et nous disposons enfin des documents nécessaires.

Les travaux de M. Roger Marx, par exemple, contiennent d'abondantes indications de tout genre, et constituent un guide excellent. Nul n'a dépassé l'ardeur de cet écrivain parmi ceux qui luttèrent pour obtenir aux arts du décor leur droit de cité et pour les rendre chers à chacun. Par ses interventions incessantes, par sa sollicitude toujours intense, il a rendu d'insignes services à la cause dont il s'est fait le défenseur.

Il est fort curieux de consulter à présent un de ses anciens ouvrages, *La Décoration et l'Art industriel à l'Exposition universelle de 1889* (1). On se rend compte ainsi de la part qu'il eut à ce mouvement d'opinion sans lequel eussent été compromis les essais d'où sortirent un style qui voulait être libre de toute imitation. Les personnalités et les idées que l'on ne discute plus depuis hier se trouvent, en effet, acclamées dans ce travail. L'auteur y saluait comme des maîtres Chaplet, qui venait de métamorphoser la porcelaine avec une prestigieuse variété, Chéret, dont trop peu discernaient l'entente décorative, Gallé, *homo triplex* à haute individualité, dont on ne soupçonnait guère toute la force créatrice. Il exposait les avantages de la naturalisation tentée dans l'orfévrerie par MM. Vever, Christophe, Boucheron et Falize, les intelligentes élaborations du verrier Rousseau-Léveillé, habile entre tous à jouer de la matière comme des éléments d'un décor. Il louait les grès émaillés et flambés de M. Delaherche, les pièces de MM. Dammouze et Haviland, les étains de M. Brateau, les zincs estampés de M. Chenevières, les plombs, les cuivres repoussés

(1) Grand in-8°, chez Quantin.

de MM. Gaget et Monduit, les fers forgés de M. Marrou, de M. Baudrit et de MM. Moreau, les céramiques de MM. Lœbnitz, Müller, Parvillée, les bois de M. Blanqui et de M. Kriéger, les cuirs de MM. Cuzin, Marius Michel et Gruel, les damasquinures de MM. Gauvin, Vechte, Dufresne de Saint-Léon. Il célèbrait des inventions comme celles de M. Ringel (la fonte directe sur matière molle) et des rénovations comme celle de l'orfèvre Falize (l'émail de basse taille). Il encourageait tous les chercheurs, aussi bien les inconnus que ceux dont les preuves étaient faites ; le moindre effort pouvant servir à la régénérescence de nos décors lui paraissait digne d'être soutenu. D'autre part, il incitait les virtuoses du pastiche à employer plus dignement, plus artistiquement leur activité et leurs connaissances techniques. Il ne manquait aucune occasion d'étaler les piètres résultats des meilleures réminiscences. Enfin, tout en reconnaissant la facture adroite des tapisseries de notre établissement national et des ateliers privés de M. Bracquenié et de M. Hamot, il incitait les fabricants à ne plus s'attarder aux évocations stériles du passé et à demander des modèles aux Puvis de Chavannes, aux Gustave Moreau et autres peintres de notre ambiance, aptes à composer des motifs. Il incitait également les fabricants de velours et ceux de papiers peints à abandonner les redites. Le grand mouvement de retour aux sources mêmes de l'inspiration, à l'étude directe des beautés de la création, à l'interprétation large des flores et des faunes, qui se dessinait dans les différents arts du décor, il le préconisa et le favorisa de toutes ses forces.

En passant de l'ouvrage inspiré à M. Roger Marx par l'Exposition de 1889 à celui qu'il a consacré aux arts du décor exhibés en 1900 (1), on perçoit nettement tout le chemin parcouru dans cette dernière décade. Ces multiples manifestations de notre génie artistique que l'on ne pouvait, sans fatigue, passer en revue à l'Exposition universelle, où elles se trouvaient dispersées, on les étudie aisément dans ce livre, qui les présente synthétisées et classées avec beaucoup de bonheur. Leurs progrès apparaissent mieux, leurs beautés sont rendues plus sensibles, commentés par un texte vivant. Examinons cet ouvrage, résumons-en quelques passages, citons-en quelques autres, bref, exprimons sa quintessence, et nous aurons un tableau très exact de l'état de nos arts intimes (2).

« Dans l'histoire de l'art comme dans celle des sociétés, déclare excellemment M. Roger Marx, le progrès est la condition de la vie ; il ne se réalise qu'à la faveur de découvertes incessantes. La révolte contre ces indispensables acquisitions afflige comme une atteinte au droit de créer, comme une incitation à déchoir ; n'empêche qu'elle est immanente. La vanité s'empresse de condamner ce qui la surprend et, plutôt que de douter d'elle-même, de réfléchir, de se mettre en peine, elle préfère vouer à l'opprobre ce qui trouble l'accoutumance de sa pensée et de sa vision. Le siècle durant, dans tous les or-

(1) *La Décoration et les Industries d'art à l'Exposition universelle de 1900*. Un luxueux volume, chez Delagrave. De très nombreuses images, dont vingt-sept hors texte, permettent au lecteur le moins initié de suivre avec intérêt et profit les aperçus et les commentaires du texte.

(2) Le livre de M. R. Marx contient aussi de multiples renseignements sur les arts du décor à l'Étranger. L'auteur, avec raison, s'intéresse à ceux-ci autant qu'aux nôtres.

dres de l'activité, l'outrage a accueilli la libre initiative (1). » La tradition seule, ajoute-t-il un peu plus loin, ne constitue pas une source d'inspiration et, d'ailleurs, elle se concilie parfaitement avec l'invention. Nul esprit sérieux ne conteste de telles vérités ; par malheur, elles ne sont pas assez répandues. La tradition, se dégageant surtout de l'ensemble des œuvres maîtresses typiques d'un pays, rappelle les caractères essentiels de la race, et présente des moyens de former le goût. Il est sage d'y chercher des enseignements quand on sait lire dans les œuvres, ce sera toujours une faute d'y prendre des modèles.

Le livre de M. Roger Marx commence par une étude de la décoration extérieure. Et tout aussitôt il dénonce le manque de simplicité et d'originalité des décors du Grand et du Petit Palais. « On n'a pas rajeuni un style, dit-il, en développant derrière une colonnade à la Gabriel et à la Perrault une frise en céramique ou en mosaïque, que le regard ne pourra jamais embrasser dans son entier. On n'a point fait œuvre de créateur en accumulant sur une façade, des bas-reliefs, des figures, des groupes, dont le moindre défaut est de ne point se lier à l'édifice ou même d'en contrarier résolument les lignes maîtresses. » L'ornementation par excellence, expose-t-il, semble née de l'architecture et former corps avec elle ; son principe est issu de la même inspiration que l'idée de la construction. L'association des talents pour la parure d'un monument, d'une demeure, ne se comprend que si le maître de l'œuvre astreint ses col-

(1) Loc. cit., p. 6.

laborateurs « à la règle d'une loi fraternelle. » Cette entente, M. Marx en relève un exemple dans le Palais des forêts, chasse, pêche et cueillettes (1). Une double collaboration non moins heureuse est celle de M. H. Sauvage et de M. Pierre Roche dans le théâtre de miss Loïe Fuller. Là, le plâtre modelé enserrait d'un vêtement ajusté la charpente, et le thème ornemental avait été déduit ingénieusement de l'art de l'incomparable chorégraphe. L'image de celle-ci posée sur le faîte comme un immense oiseau témoignait d'une rare compréhension de la valeur décorative des lignes ondulatoires.

Les peintres se préoccupèrent moins encore que les architectes et les sculpteurs, semble-t-il, d'orner avec originalité et logique l'extérieur des constructions. Ce sens du décor, si juste et si personnel chez M. Lucien Roy, qui tira du bois un excellent parti dans les pavillons des Chambres du Commerce et des Messageries maritimes, et chez M. Tronchet qui para si plaisamment le cabaret de la Belle meunière, on le cherchait en vain dans les peintures des bâtiments élevés sur l'Esplanade. Sauf M. Marcel Ruty (2), tous ceux auxquels elles avaient été confiées s'étaient bornés à exécuter de grands tableaux sans concordance avec l'entourage.

On a peut-être trop recouru à la peinture pour la décoration extérieure, dirons-nous, et pas assez à d'autres modes, par exemple à l'alliance de la terre cuite et de la faïence émaillée qui se prête à tant

(1) Architecte, M. Tronchet. Collaborateurs, le peintre Auburtin, les sculpteurs G. Gardet, J. Baffier, Badin et R. Bloche.

(2) On a pu constater aussi les dons de M. Ruty dans plusieurs décorations du pavillon du *Printemps*.

d'agréables applications. Les résultats eussent été certainement plus appréciables, car il y a quelques vrais décorateurs parmi nos céramistes, on a pu s'en convaincre par la fontaine et le fragment du palais projeté de la manufacture de Sèvres, par les revêtements de M. Muller, la paroi de M. Bigot et la grotte de MM. Jamin et Guérineau.

Il n'est personne qui n'ait été frappé de l'agréable ordonnance des aménagements intérieurs ; M. Roger Marx l'attribue beaucoup à l'exemple donné jadis par M. Paul Sédille et il en marque l'importance. Mais il s'en faut que nos architectes aient tous profité de la liberté dont ils jouissaient pour réaliser d'originales installations. Quelques-uns seulement inventèrent au sens réel du mot. Tels M. Sorel (classe de la papeterie, d'une harmonie charmante avec son ornementation fournie par l'acajou tabasco, le tulipier et le sycomore); M. Bénouville (classe de la pharmacie, ingénieuse application du métal, et classe des cuirs, d'un effet curieux par son décor en peaux de différents animaux); M. Frantz Jourdain (classe de la parfumerie, pimpante et galante avec ses portiques, ses chapiteaux, ses treillages et sa symphonie en jaune majeur); tels encore MM. Arfvidson, Risler, Plumet (bijouterie, tapisserie), M. Guillemonat (exploitation et industrie forestières) ; M. Charbon (teintures), M. Jacques Hermant (instruments de musique et musées centennaux). Ce dernier eut en MM. Grasset et Costilhis des collaborateurs idéaux pour les salons rétrospectifs du costume et de la dentelle. Mais, de tous les décorateurs qui prêtèrent leur concours aux architectes, le plus renommé, et, à juste titre, ce fut certaine-

ment M. F. Aubert, surtout pour ses motifs peints de la classe de pharmacie et ses panneaux repoussés, entaillés, incisés, pyrogravés de la classe des cuirs. Avec une louable diversité, la personnalité de cet artiste s'attesta.

Dans la catégorie des constructions métalliques, M. Roger Marx signale comme l'œuvre la plus significative celle de M. Louvet : l'escalier d'honneur du Grand Palais. Il en vante l'élégante grandeur, et l'alliance imprévue des matériaux ne le séduit pas moins que l'intelligente transformation des limons, des arcatures et des ailettes en une flore ornementale. Passant à l'examen des industries d'art, l'excellent champion de la régénérescence du décor constate que si nos ferronniers possèdent tous les secrets de leur art, ils s'empressent peu de les employer en novateurs, surtout dans les ouvrages de quelque importance. On ne voit guère que M. F. Marrou, dont la grille aux pavots manifeste le goût, qui sache *composer* un ensemble. Par contre, les tentatives pour arriver à des effets inédits apparaissent nombreuses dans la serrurerie d'appartement et dans la fabrication des appareils d'éclairage. Il faut s'en réjouir, la rénovation du *home* dépendant en grande partie des œuvres mises à la portée de tous par la reproduction. En 1889, les industriels ne manifestaient pas d'autres soucis que celui d'accommoder à l'électricité leurs anciens appareils. A présent, ils accueillent à l'envi les appliques, les plafonniers, les lampes ayant un caractère d'art, ils sont fiers d'exhiber des lustres créés par de bons sculpteurs.

On sait quels éléments d'exquis motifs et d'ef-

fets séduisants l'étain fournit à M. Brateau ; grâce à cet harmoniste, voici le souple métal tout à fait en honneur.

Avec Poussielgue-Rusand et Armand-Calliat, l'orfèvrerie religieuse, complètement relevée, offre des chefs-d'œuvre qu'eussent approuvés les anciens maîtres du genre. Des ateliers du premier sont sorties d'originales pièces comme le calice l'*Arbre de vie* et le trépied de veilleuse modelé par MM. E. et A. Lelièvre, et des ouvrages eurythmiques autant que somptueux : une châsse et un ostensoir dessinés, la première par M. Sauvageot, le second par M. Corroyer, un autel dû à MM. Genuys et Cam. Lefèvre. Quant aux ateliers d'Armand-Calliat, on leur doit ces merveilles ; la châsse de Saint-Anthelme (pour Belley), l'ostensoir de Saint-Martin-d'Ainay (Lyon), les crosses du P. abbé de Solesmes et de l'évêque de Tarbes, le marteau jubilaire de Saint-Jean-de-Latran, les burettes et le plateau (émaux, ivoire et turquoise) des R. R. P. P. Maristes de Lyon, des accessoires (émaux de niellure) de la chapelle noire de Mgr d'Angers (1).

Quant à l'orfèvrerie civile, elle se revivifie par les soins des Falize, des Boucheron, des Aucoc, des Froment-Meurice, des Boin-Taburet, des Linzeler, des Debain et de l'admirable Cardeilhac, dont les œuvres, nées d'une même inspiration et assujetties à un style unique, marquent une phase nouvelle dans l'évolution de notre argenterie. Peu

(1) C'est dans les ateliers d'Armand-Calliat qu'ont été exécutées les plus belles œuvres d'orfèvrerie religieuse du XIX[e] siècle, celles dont l'admirable architecte Bossan, encore trop peu connu, composa les modèles. Nous avons parlé de ces pièces au cours d'une étude sur ce maître d'œuvre, *Mois littéraire et pittoresque*, décembre 1901.

réussissent, comme ce délicat, à transformer en ornements et la plante et la fleur. Tandis que leurs confrères demandent à la nature les éléments de leurs décors, MM. Keller s'efforcent, au contraire, d'obtenir une orfèvrerie sans relief ni ciselure, expressive par ses seules formes. Et la tentative mérite assurément qu'on s'y arrête. Enfin, grâce à l'esprit d'initiative de MM. H. et A. Bouilhet, directeurs de la Maison Christofle, l'orfèvrerie d'imitation, en pleine vitalité, accumule les ouvrages intéressants : surtouts argent et cristaux opalins de M. Rozet, surtout *aux Vendanges* de M. Larroux, surtout *aux Enfants* de M. Mallet, service à thé *platane* et service *eucalyptus*, *Soupe à l'oignon* et *Soupe aux légumes* du même, platerie d'argent de M. Joindv, couverts, gobelets et cendriers ornés de modèles dus à MM. Roty, Vernon et Levillain. Et les diverses branches de l'orfèvrerie deviendront vite plus florissantes encore lorsque nos artistes de la sculpture et de la médaille deviendront en grand nombre les collaborateurs des industriels.

La joaillerie, encore bien poncive en 1889, a été merveilleusement rénovée et affranchie d'entraves fâcheuses par M. René Lalique. Ses œuvres ont ruiné pour jamais, espérons-le, la convention qui donnait à la mise en valeur des gemmes la suprématie sur les concepts de l'artiste. Et il en est résulté une réforme complète dans l'esthétique de la parure féminine. D'excellents joailliers, MM. Boucheron et Fouquet et plus encore M. Vever contribuent aussi fort efficacement au triomphe de la régénérescence commencée par M. Lalique. Les recherches et les créations de ce maître si sou-

ple sont étudiées avec l'ampleur qui convient par M. Roger Marx. Quant à M. Vever. il se plait à en reconnaître le goût sûr et les connaissances techniques.

Notre ardent investigateur célèbre ensuite le grand rénovateur du mobilier, nous avons nommé Émile Gallé. Il en résume de la meilleure manière les qualités et le rôle bienfaisant, il rappelle quelle route il a frayée et tout ce que lui doivent les artistes du meuble. Les transformations du mobilier amènent à celles qu'ont opérées les architectes dans le décor intérieur. On sait comment ces derniers se substituèrent, il y a quelques années, aux tapissiers. Combien leur intervention déçut ! Influencés par le style britannique, et plus constructeurs que décorateurs, ils se contentèrent de recherches linéaires, de simplifications rudimentaires, de types rigides qui provoquèrent les protestations d'Edmond de Goncourt et de tous les affinés. Toutefois, l'influence anglaise se borna, dans l'ameublement, à prodiguer « les rappels à la logique. »

Après avoir rendu justice à Carriès, à MM. Chaplet et Delaherche, que tant d'œuvres savoureuses et de trouvailles d'ordre technique recommandent à la reconnaissance générale, M. Marx met en garde les imitateurs de ces maîtres contre les dangers d'une imprudente servilité. En se confinant dans les *flammés*, ils risquent fort de faire dégénérer la production, de l'immobiliser dans une monotonie fastidieuse. Ce serait d'antant plus regrettable qu'une réaction se dessine aujourd'hui contre cette négligence volontaire des proportions dans la structure des formes et l'arrangement des décors qui sévissait il n'y a pas longtemps. D'utiles

leçons, d'ailleurs, sont données aux céramistes par la manufacture nationale de Sèvres, tout à fait relevée par les soins de M. Baumgart et de M. Alexandre Sandier, depuis qu'elle accueille les talents les plus divers. La technique n'était pas plus tombée en décadence dans cet établissement qu'aux Gobelins ou à Beauvais ; hier encore, on y parvenait à perfectionner la porcelaine dure ancienne, à reconstituer la pâte tendre, à fabriquer un grès pour l'architecture, à reproduire dans l'émail les effets de cristallisation du gel. Mais, pendant trop longtemps, les modèles restèrent déplorables. Et la suprématie esthétique nous aurait inévitablement échappé si l'on n'avait enfin ouvert les portes aux artistes ayant le sens du décor et le désir d'innover, comme MM. Frémiet, Gardet, Joseph Chéret, Léonard, Gebleux, Bieuville, Fournier, Simon, Lasserre.

Enfin, M. Marx acclame le restaurateur de l'émail translucide, M. Thesmar, encore sans égaux dans l'art de rehausser la porcelaine tendre d'émaux sur paillons, sertis dans des cloisons d'or, et il applaudit à la réussite de M. Naudot qui voulait « fenestrer » la porcelaine au moyen d'émaux translucides. Il note les grès flambés à souhait par MM. Delaherche, Dalpayre, Jeanneroy, etc., les alliances de grès et de porcelaine réalisées par M. Taxile Doat, les créations de M. Alb. Dammouse, dont les dernières, les vases en pâte d'émail, sont un enchantement, les grès de M. Muller et ceux de M. Alex. Bigot, un savant authentique doublé d'un artiste hardi autant qu'ingénieux, les émaux peints de MM. Alfred Meyer, P. Grandhomme, Garnier, G. Jean et Hirtz, les émaux sur argent de M. Feuil-

lâtre. Les vases et les plats à reflets métalliques de M. Clément-Massier, les poteries poétiquement champêtres de M. Et. Moreau-Nélaton lui fournissent une occasion de s'élever contre l'injuste dédain dont on enveloppe la faïence.

Les tentatives de M. Ernest Léveillé pour obtenir un cristal craquelé, les recherches des verreries de Sèvres, d'Arques et de M. Bouché de Cognac l'induisent à proposer aux verriers cette haine des recommencements qui caractérise M. Gallé. « Son pur génie, dit-il de ce dernier, son pur génie qui s'alimente aux sources vives de la nature, leur doit la verdeur d'une inspiration intarissable, sans cesse renouvelée. Il est, tout à la fois, l'embellisseur du *home* et le créateur de ces gemmes uniques dont la place est marquée dans la galerie d'Apollon. Hier, il s'instituait émailleur et « lapidaire faussetier », créait à sa guise des camées, des intailles. Sans renoncer à aucune de ses conquêtes d'antan, — témoins les émaux nacrés sur porcelaine de verre, témoins les camaïeux sur fond citronné semé de cabochons simulant la turquoise, — il lui a plu, à cette heure, de patiner le cristal en soumettant la pâte malléable au contact des poussières sèches ou graisseuses : de là ces matités, ces effets de brouillard, de brume, ces teintes superficielles neigeuses, opacifiées, écumeuses ; ou bien, encore, il s'est souvenu de ses meubles mosaïqués, et le voici inscrustant à chaud sur l'épiderme de ses vases des fragments ensuite repris et gravés ; et peut-être a-t-il atteint le degré suprême de sa maîtrise dans ces marqueteries, qui opposent la mâle robustesse des reliefs au charme de nuances rompues, assoupies, délicates à miracle (1). »

(1) Roger Marx, loc. cit., pp. 106-107.

Jadis ridicules ou vulgaires, nos papiers peints deviennent pour le moins aussi dignes d'attention que ceux d'Outre-Manche, les fabricants français s'étant décidés à recourir aux bons offices d'artistes de la valeur de M. Couty. Pour la même raison, nos étoffes d'ameublement tissées se recommandent à présent par des motifs charmeurs et adroitement combinés. On doit maintes belles œuvres en ce genre à MM. Couty, Grasset, Félix Aubert, Verneuil, Latenay, Henri Gillet, Sandier, Bohl, à Mlles Rault et Duprat. Le tissu imprimé entre dans la voie de la régénérescence à Rouen et à Lyon. La rubannerie de Saint-Étienne paraît se revivifier ; déjà l'on peut citer quelques décors neufs et stylisés avec tact (taffetas imprimés sur chaîne) entre autres ceux qu'ont présentés MM. Marcoux-Châteauneuf et MM. Brossy-Balouzet (rubans tissés). Et la passementerie promet également de se transformer dans le bon sens grâce à M. René Schiller.

Les Gobelins ne tarderont pas, sans doute, à retrouver, comme la manufacture de Sèvres, leur gloire d'antan ; les tapisseries exécutées d'après Gustave Moreau et Jules Chéret sont le début d'une ère nouvelle. Dans la broderie, même louable souci d'abandonner les thèmes ressassés ; et les dentelles de soies nuancées de M. F. Aubert et les berthes en point de France de M. Lefébure prouvent que le salut viendra de l'apport des artistes originaux. Enfin, dans la reliure, rajeunie par les audaces de M. Victor Prouvé et du groupe nancéen, les décors concordants avec les concepts contemporains ne constituent plus une anomalie. On en compte de remarquables parmi ceux qu'inventèrent MM. Pierre Roche, Lepère, Marius Michel et quelques autres.

On le voit par ce qui précède, nous avons maintenant de remarquables décorateurs en de très divers genres. Toutefois, pour que nos arts intimes se développent de mieux en mieux et parviennent à une phase de splendeur, il faut que le moindre réalisateur devienne capable de composer une œuvre harmonieuse et de tout point conforme à sa destination. Souhaitons donc que les maîtres d'aujourd'hui s'inquiètent de donner à leurs élèves une solide éducation esthétique.

Il est encore une manifestation d'art — à côté des arts du décor, non en dehors des arts intimes — pour laquelle M. Roger Marx témoigne la plus vive dilection : c'est la médaille. On peut lui attribuer, en grande partie, la faveur dont ce genre grave et charmant jouit depuis peu. Nul n'a déployé plus d'activité pour le remettre en honneur, M. Roty l'a proclamé dans la préface de l'excellent livre consacré par M. Charles Saunier au graveur Augustin Dupré.

On ne saurait, sans recourir aux écrits de M. Marx, avoir une idée complète de l'évolution de la glyptique au XIXe siècle (1). Dans un luxueux album, paru voici tantôt six ans (2), il assemblait, pour la joie des spécialistes et des esprits sensibles aux diverses expressions plastiques, les images de quatre cent quarante-deux médailles modernes ; un second album, non moins précieux, publié en 1901 (3), complète ce rare florilège en présentant force reproductions d'œuvres étrangères et d'une

(1) *Les Médailleurs français depuis 1789*, Lahure, 1897.

(2) *Les Médailleurs français contemporains*, Henri Laurens, 1898.

(3) *Les Médailleurs modernes à l'Exposition universelle de 1900*, H. Laurens.

nouvelle série d'œuvres de médailleurs français. A côté d'effigies typiques de Dumont, de Dubois, de Dupré, des Gatteaux, de Galle, de David d'Angers, de Chapu, d'Oudiné, de Chaplain, de Roty et des pièces souplement modelées de M[me] Lancelot-Croce, française italianisée, on remarque les ouvrages énergiquement ou finement expressifs de plusieurs artistes étrangers, parmi lesquels se distinguent les compositions synthétiques, décoratives, significatives à souhait du bon sculpteur croate Frangès Mihanovic (1).

Les *Médailleurs français* vengèrent la gravure en médaille d'un injuste délaissement, les deux albums ne contribueront pas peu à la rendre chère au moins à tous les délicats.

Esthétiques et réalisations, essais et mouvements, M. Roger Marx a tout examiné en esprit averti, compréhensif, désireux de pénétrer les causes. Scrutateur à la curiosité toujours en éveil, il réalise l'un des types les plus modernes de l'écrivain d'art: celui qui, selon l'expression de l'esthéticien Maurice Griveau, sait, à l'instar de Fromentin, sonner « aux larges sonorités de l'orient comme aux suaves instrumentations du ciel boréal (2). » Son sentiment artistique se trouve affirmé par les faits mêmes; les artistes qu'il avait discernés et signalés naguère lui ont à peu près tous donné raison par des œuvres. Tout ce qu'un écrivain peut faire pour stimuler le zèle des uns et secouer l'apathie des

(1) Une plaquette de ce jeune artiste figure au Musée du Luxembourg.

(2) *La Sphère de beauté*, p. 57, ouvrage des plus remarquables où sont magistralement établies les bases de la science esthétique.

autres, pour inciter les artistes à rénover nos arts intimes, à former un style d'époque, et pour amener les mondains à mettre de l'art dans leur vie, à cultiver leur goût, M. Roger Marx l'a fait avec autant de constance que de perspicacité.

ALPHONSE GERMAIN

POÉSIES

I

A BIGOT POÈTE LANGUEDOCIEN

Dans Nîmes, la romaine, aux bords de la Fontaine,
Ta muse populaire ennoblit le patois,
Et les bêtes des champs, des marais et des bois
Parlèrent par ta bouche, ô nouveau La Fontaine !
Puis tu nous dis l'aïeule en robe de futaine,
Joignant les mains devant un psautier d'autrefois,
Et le vieillard cassé, d'une dolente voix
Évoquant ses amours, souvenance lointaine.
J'adore tes récits inoffensifs et vrais,
Hérissés plaisamment de malicieux traits ;
Car ton verbe imagé, pittoresque, profane
Et ta langue solide aux rustiques appas,
Mêlant le sel gaulois au sel d'Aristophane,
S'imprègnent de saveurs que le français n'a pas.

II

LA MORT D'ETHEL

La blonde Ethel se meurt comme un parfum léger.
Par la fenêtre ouverte on entend le grand Rhône
Mugir lugubrement ; et la feuille de l'aune,

Frissonnante, prés des rideaux vient voltiger.
Sous l'auvent de la porte un antique berger
S'arrête avec son chien. Il demande l'aumône
Mais il a vu l'enfant plus pâle que l'automne,
Et, les larmes aux yeux, s'assied dans le verger.
Lentement de ses doigts harmonieux il touche
Le roseau familier dont il joue et sa bouche
En tire un chant plaintif, religieux, béni...
Lors comme le soleil d'une éclatante chûte
Tombe aux flots empourprés, dans l'espace infini
Monte l'âme d'Ethel sur l'aile de la flûte,

III

PAUVRETÉ ET RICHESSE

La forêt maternelle a fait un doux accueil
Aux pauvres fiancés, le pâtre et la fillette...
Elle n'a qu'une aiguille et lui qu'une houlette
Mais la flamme d'amour éclate dans leur œil.
Ils ont le ciel pour dais, la mousse pour fauteuil,
L'églantier pour couronne. Un brin de violette
Parfume leur haleine et la brise volette
Et les caresse aux chants attardés d'un bouvreuil.
Le long de leurs genoux la lune par les branches
Glisse discrètement ses opales plus blanches
Que la perle d'Ophir qui brille au front des rois.
La subtile vapeur de la nuit est posée
Sur leurs bras comme un voile et, pure, la rosée
En silence leur met des diamants aux doigts.

RAYMOND FÉVRIER.

LA CARAQUE (1)

Novembre, 188....

Quelle bonne fortune pour moi que celle d'une excursion aux Baux, en compagnie d'un des littérateurs les plus en vue des États-Unis, M. Janvier, collaborateur au *The Century Magazine*, de New-York. Chez lui l'homme de lettres se double d'un voyageur intrépide. La Camargue aussi bien que les flancs du Ventoux ou les gorges de Lubéron, n'ont aucun secret pour M. Janvier.

De Saint-Rémy-de-Provence, cette si gracieuse petite cité, située au pied des Alpines, au milieu des jardins et des fleurs, il fit le centre de son : *Embassady of Provence*, c'est-à-dire de ses promenades en Provence, et aussi un peu en Languedoc, dont il a donné un récit humoristique et détaillé dans le *Century Magazine*, avec illustrations.

Comment pouvais-je ne pas accepter l'invitation aussi engageante de M. Janvier, de l'accompagner dans l'une de ses excursions favorites? C'était, du reste, en plein été de la Saint-Martin, les jours étaient encore beaux, et puis, ce n'était pas, en somme, un voyage à tous les diables.

Nous louâmes à Nimes, chez Noé Nourgue, une

(1) Extrait des *Lettres de ma Garigue*, inédites, en cours de publication.

voiture un peu patraque, mais suffisamment bonnè pour ce genre de promenade, et nous nous mîmes aussitôt en route. Les américains n'aiment pas à perdre du temps. Le malheureux cheval, qui était loin de s'emballer, l'apprit à ses dépens.

Nous rencontrâmes une de ces belles journées d'automne, comme cette saison nous en ramène, chaque année, dans le Midi, après les châleurs torrides de l'été.

La température était d'une tiédeur exceptionnelle, et si ce n'eût été que les arbres étalaient leurs feuilles jaunies, l'on se serait cru aux beaux jours du printemps.

Le soleil avait été chaud, et les araignées invisibles de champs avaient tendu sur les routes, d'un buisson ou d'un arbuste à un autre, leur fil blanc légendaire, que la naïveté enfantine et une poétique et pieuse croyance populaire désigne sous le nom de fil de la Vierge.

La châleur exceptionnelle du soleil, le temps calme et un peu lourd, ne me disait cependant rien qui vaille, surtout en regardant du côté de la Camargue, où des nuages épais et sombres s'amoncelant les uns contre les autres roulaient déjà leurs masses profondes jusqu'aux premiers contreforts des Alpines.

Nous venions de dépasser Arles, Montmajour, Fontvieille, nous avions à peine atteint Maussanne, lorsque le roulement sourd et lointain du tonnerre se rapprochant progressivement, nous avertit qu'un orage n'était pas loin. En effet, déjà les éclairs sillonnaient la nue, le ciel prenait de plus en plus la teinte du plomb, les nuages s'accumulaient les uns sur les autres, et le vent précurseur de l'orage

soufflant avec impétuosité soulevait la poussière blanche de la route, et entraînait dans une valse furibonde, les premières feuilles desséchées qui la parsemaient. Celles-ci montaient dans l'air en tourbillons épais et fantastiques.

Les arbres sous la rafale pliaient jusques à terre leur chevelure dorée. Tout à coup, aux premières gouttes de pluie, succéda une trombe torrentielle, avec des éclats de foudre violents. Nous fîmes bonne contenance, et le cheval aussi. Mais il nous tardait cependant d'arriver à un gîte.

En un instant, des torrents d'eau descendirent des collines et vinrent transformer la route en une sorte de rivière.

Nous n'étions pourtant pas les plus malheureux. Devant nous, nous découvrîmes une petite charrette traînée par un âne gris et un énorme dogue noir, attelés l'un à côté de l'autre, singulièrement ballotée par l'ouragan.

Cet attelage étrange piétinait dans l'eau, toujours à la même place, et avançait à grand peine, bien que poussé par son conducteur, un bohémien petit et bossu, sorte de gnome qui s'était, lui aussi, attelé en quelque sorte à l'un des bras du véhicule, et activait de sa voix gutturale et retentissante, les deux animaux épuisés d'efforts.

La petite charrette était recouverte de toile goudronnée, reprisée en maints endroits et non exempte d'accrocs.

Une petite porte en bois, unique ouverture, laissait voir la tête d'une vieille bohémienne d'une originalité particulière, pareille à ces têtes de gitanes que savait si bien dessiner le crayon de Gustave Doré. La vieille gitane s'efforçait aussi par ses cris multipliés à faire marcher l'attelage.

L'ouragan avait redoublé d'intensité. Nous eûmes pitié de ces pauvres gitanes, entre nous bien plus des bêtes que des gens. Nous descendîmes de voiture, et nous aidâmes l'âne et le chien à gagner les premières fermes de Mouriès, l'antique Teracia.

Le temps s'était vite amélioré. Une heure plus tard, la maison roulante s'étant remise en marche, arrivait au sommet de la route blanche en colimaçon qui de Maussanne mène à l'antique ville des Baux.

C'était au moment du soleil couchant. Le vent avait dissipé les nuages. Le ciel était du plus pur azur, le soleil dorait les restes du vieux château des Baux, si fameux au moyen-âge, et projetait des rayons empourprés jusques sur les lointains nuages noirs, à l'extrémité de l'horizon.

En un mot, ce soleil couchant, digne du pinceau de Claude Gelée, dit Le Lorrain, était de ceux que l'on voit se reproduire souvent dans le ciel du Midi, et qu'on ne se lasserait jamais de contempler, tant ils sont beaux et majestueux.

A l'entrée des Baux, au lieu où se trouve d'anciennes portes, et qui pour cette cause, est désigné sous le nom des Pourtalets, s'arrêta la petite charrette toujours traînée par l'âne gris, le dogue noir et le gnome ; c'est là, en effet, la station habituelle des gitanes. Les pierres rapprochées les unes contre les autres pour servir de foyer, noircies par le feu, par la fumée, les détritus et reliefs de toutes sortes du campement en témoignaient du reste surabondamment.

Avec le déclin du jour, les baussenques, leur petit panier sous le bras, revenant des *oulivado* ou cueillette des olives, retournaient par groupe en riant et en chantant à leurs maisons aux toits

rouges, d'où montaient en spirale, au-dessus des cheminées, des colonnes de fumée qui se perdaient dans la douce obscurité de la nuit tombante, car à cette époque de l'année, la nuit suit de très près le coucher du soleil.

Ces essaims de rieuses jeunes filles s'arrêtaient à l'entrée des Baux devant la vieille gitane et le petit bossu, qui, près de leur charrette, pour ressuyer leurs habits trempés par la pluie, se tenaient accroupis devant un grand feu de broussailles sur lequel cuisait le souper, c'est-à-dire une gibelotte de chat.

A la vue de ce groupe, les jeunes filles s'écrièrent toutes en chœur : — La caraque ! La caraque !

En Provence, on appelle les bohémiens, *li boumians*, mais en langage plus populaire, on les désigne vulgairement sous le nom de *caraques*. Un brave prêtre de Nimes, qui s'était mis dans la tête de faire l'éducation religieuse de ces nomades, d'un catholicisme douteux et mêlé de croyances naïves, se vit même appelé par ses ouailles : l'évêque de Caracopolis.

La vieille bohémienne aux doigts crochus, au bec d'aigle et aux cheveux blancs épais, dont la tignasse s'échappait d'un foulard jaune noué sous la tête, était fort connue aux Baux, où elle venait souvent comme une faiseuse de cartes et une diseuse de bonne aventure de premier ordre, et on la désignait partout sous le nom générique de La Caraque.

Le petit bossu ne disait pas la bonne aventure, mais il la vendait sous forme de billet renfermé dans des coques de noix recouvertes d'un papier doré.

Il s'en allait par les rues et les places, dans les cafés, vendant ces petites noix dorées aux jeunes gens et aux jeunes filles, et c'était merveille de voir ce que cette petite industrie rapportait.

C'était le fils de la caraque.

Bien qu'âgé de près de cinquante ans, on ne lui aurait pas donné cet âge, car il était imberbe, et quoique difforme, il était encore fort agile et fort leste, toutes choses qui le rajeunissaient.

Les estropiés et les difformes sont excessivement rares dans la race gitane. On rencontre cependant quelques bossus, mais quant aux boiteux, il y en a si peu qu'on peut dire qu'ils sont à l'état mythique.

Les oliveuses s'acheminaient vers leurs maisons monolythes. la plupart creusées dans le roc même de la ville des Baux, se demandant entre elles : « Ne te feras-tu pas faire les cartes par la caraque ? »

Comme c'était un samedi soir, nombreuses étaient celles qui se promettaient bien de venir le lendemain dimanche se faire dire la bonne aventure par la vieille gitane.

II

Les Baux, où se passait la scène que je viens de décrire, est une ville morte dont les seigneurs, les princes de Baux ont fait au moyen-âge, toute la grandeur, l'éclat et la renommée.

C'est aujourd'hui une Pompeïa moderne. Mais pour la faire connaître au lecteur, il importe de donner ici quelques aperçus de son histoire.

Les Baux forment, au faîte des Alpines, une véritable ville aérienne, un vieux nid féodal perché

sur un rocher à pic, d'où autrefois des aigles prirent leur vol, mais qui n'est plus guère peuplée aujourd'hui que par des papillons de nuit.

On observe aux Baux les vestiges d'une cité toute entière avec sa forteresse, ses rues étroites et tortueuses, son église et ses palais. Une singularité à noter, c'est que dans cette ville, une quantité considérable de maisons furent taillées dans le rocher même sur lequel elle s'était établie. On n'y bâtissait pas toujours, on s'y creusait des domiciles dans les couches de pierres friables avec des portes et des fenêtres

A coup sûr, un pareil site caché en Grèce ou en Orient serait célèbre. Chez nous, combien sont-ils ceux qui seulement ont entendu prononcer son nom? Tout au plus quelques touristes, quelques archéologues.

Le château bâti sur un escarpement inaccessible fut trois fois assiégé et deux fois rasé. Sous Richelieu, il ne pût échapper à l'implacable niveau. Et la cité toute entière devait suivre la forteresse dans sa ruine. La position inexpugnable qui avait fait sa fortune amena peu à peu sa décadence.

Le temps continua l'œuvre de ses destructions, et 89 lui porta le dernier coup. Aussitôt entré dans le village, car, à présent, ce n'est pas autre chose, on pressent néanmoins l'importance et la richesse des anciens jours. Les rues étroites comme les aimaient nos pères sont formées de maisons dont les façades en pierres de taille sculptées gardent une attitude aristocratique. Le style des XVIe et XVIIe siècles y domine plus que le gothique, ce qui prouve combien l'ère de prospérité était loin d'être achevée alors sur cette montagne. Ici, des frises délicates, souvenir des monuments anciens, et comme la

Renaissance en avait retrouvé et rajeuni le secret. Là, des fenêtres aux meneaux rehaussés de fines moulures fouillées, des portes flanquées de pilastres et d'écus armoriés. Tout cela mériterait bien d'être protégé par les amis des arts, les archéologues et l'État.

Après la description de la ville, voici des détails que j'emprunte à Jules Canonge, sur l'origine de l'illustre famille des princes des Baux qui ont tenu en éveil pendant plusieurs siècles, les troupes armées de leurs voisins.

L'historien nimois dans sa *Notice historique sur la ville et les maisons des Baux* dit : « Bathio, Batio, Baucio, telles sont les diverses dénominations qui, dans les anciens écrits, désignent le château des Baux. Une opinion dont le seul fondement est un casque grec trouvé dans le sol, attribue à cette place une origine grecque et fait dériver son nom du nom Bauzoc. Quoiqu'il en puisse être, ce nom a passé en se généralisant dans le langage local, et sert aujourd'hui en Provence à désigner tout sommet escarpé. Le mot ligurien Baou a la même signification.

« Selon Viguier, et d'après un manuscrit vu aux archives de la principauté d'Orange par le père de l'historien de la Pise, les descendants des rois mages vinrent des Indes en Grèce, fondèrent un château où ils déposèrent la couronne de Melchior, un de ces rois, et s'allièrent aux grecs et aux latins. En 388, sous le règne de Théodose, empereur d'Orient, un de ces princes, nommé Balthazar, régnait en Éthiopie ; il abandonna ses terres, et suivi de sa femme et de ses enfants, se retira auprès de l'empereur. Théodose ayant passé la mer pour se rendre

à Lyon conduisit Balthazar en Provence, où il le laissa. Séduit par la beauté du pays, celui-ci bâtit un château sur une roche à trois lieues d'Arles, et lui donna un nom dérivé du sien.

« Une conjecture plus probable est celle qui assigne pour fondateurs au château des Baux, les Balthes, famille si puissante et si illustre chez les Goths et les Wisigoths, que selon Jornandes et Procope, leurs rois se disaient descendus d'elle. Cette famille s'établit en Provence vers la fin du ve ou vi^e siècle.

« Lors de la prise d'Arles par Éric, roi des Wisigoths, les arlésiens se retirèrent vers les hauteurs où la roche des Baux leur servit d'asile. Ils en furent chassés et après la conquête, un seigneur de la Maison des Balthes eut pour sa part la pente méridionale des Alpines ; il y bâtit un château où il établit sa résidence, et lui donna le nom de ses ancêtres. »

Non loin des Baux est le vallon d'Enfer, dont Frédéric Mistral chante le site sauvage et enchanteur dans son poème de *Mireïo,* et la grotte des fées ornée de stalactites nombreuses, où l'illustre poète provençal a placé sa grande scène de la vieille sorcière Taven.

III

Le site que je viens de décrire était, on le voit, bien fait pour attirer la caraque qui était là tout à fait dans son cadre.

Dans la race bohémienne, toutes les femmes sont diseuses de bonne aventure, chiromanciennes et tireuses de cartes. Qu'elles viennent d'Espagne, de

Hongrie ou d'ailleurs, toutes les gitanes se donnent pour liseuses dans l'avenir.

Dans leurs pérégrinations perpétuelles, elles cherchent partout à dire la bonne fortune aux femmes et aux jeunes filles des villes et des campagnes, et s'adressent parfois aussi aux messieurs en leur disant : Donnez-moi votre main, je vous dirai votre sort. »

Elles pratiquent la science de Desbarolles et prédisent l'avenir d'après les lignes de la main. Elles se disent souvent somnambules et font aussi du magnétisme dans leurs voitures à quatre roues, dans les foires ou au célèbre pèlerinage des Saintes-Maries, le 24 mai. Mais les cartes, c'est là le grand art de la bohémienne. Tireuse de cartes, c'est son métier, son affaire, la source de ses revenus.

Les bohémiens ont pour tirer la bonne aventure, un jeu de cartes qui leur est particulier, qui est le leur, et complètement leur propriété. Ce jeu de cartes, c'est le tarot.

On prétend que le jeu du tarot est l'un des plus anciens livres du monde. Les bohémiens l'ont certainement apporté avec eux dans leur émigration en Europe, et comme eux, il nous est certainement aussi arrivé des contrées ténébreuses de l'Inde, d'où nous viennent, du reste, la plupart des sciences occultes.

Les femmes, et même pas mal d'hommes dans le Midi ajoutent encore foi aux prétendues prédictions des gitanes.

La caraque venait souvent aux Baux. En cela, elle continuait sans doute la tradition de ses devanciers, car comment ne pas supposer qu'au moyen-âge, époque où la Maison des Baux était à son apo-

gée, époque où ses princes tenaient une vraie Cour, les bohémiens, comme les jongleurs et les troubadours n'aient pas eu leurs entrées à cette Cour et leur accès auprès des princes et seigneurs crédules de ce temps-là.

La superstition et la crédulité des bonnes femmes et des jeunes filles d'aujourd'hui qui ajoutent foi aux paroles des bohémiennes étaient en ces temps d'alors, aussi le faible de la classe élevée et hantaient en même temps et les chaumières et les manoirs.

Ceci soit dit en passant n'est pas un reproche fait à cette époque reculée, car chaque époque a, pareillement aux individus, ses vertus et ses défauts.

Ainsi vont les peuples, ainsi va l'humanité. Progrès en ceci et erreur en cela.

« Les troubadours, dit Jules Canonge, étaient accueillis et fêtés à la Cour des Baux ; ils y venaient d'Espagne et d'Outre-Mer, et s'en retournaient comblés de présents et magnifiquement vêtus. Exaltée par les louanges de ces poètes, la valeur des princes des Baux se signalait dans la lice de tournois avec autant d'éclat que sur les champs de bataille. »

Les troubadours étaient bien reçus à la Cour des Baux. Les jongleurs qui venaient amuser les princes et seigneurs l'étaient bien aussi, et les bohémiennes, diseuses de bonne aventure, devaient également être admises dans les vastes salles du château auprès des belles princesses châtelaines, des nobles demoiselles et damoiseaux pour leur prédire l'avenir.

Du reste, Béral des Baux qui enseigna à ses

contemporains l'art de la poésie élégante, ce poète que Dante a placé dans son paradis, tout en cultivant les belles lettres ne s'adonnait-il pas, comme Nostradamus, à l'astrologie. En s'occupant d'études scientifiques, ce prince étudiait particulièrement l'astrologie et avait rassemblé une grande quantité de livres arabes, dont la lecture le rendit superstitieux.

Un jour, dit un chroniqueur, comme il partait pour Avignon avec tout son train de voyage, il rencontra une vieille femme (sans doute une bohémienne) qui profitait pour herboriser des premières clartés de l'aube, et regardait tantôt la terre, tantôt le ciel. A son aspect, Béral fit un signe de croix, et lui demanda si elle avait vu un corbeau ou quelque oiseau pareil :

— Oui, répondit la vieille, sur le tronc d'un saule mort.

Béral compta sur ses doigts quel était le jour de l'année, et tourna bride.

La frayeur que les corbeaux ou autres oiseaux noirs causaient à Béral des Baux était telle, du reste, que ce prince mourut à son palais de Marseille, en 1220, par suite de l'impression d'effroi causée par des oiseaux noirs qui, pendant qu'il dînait, vinrent se poser sur un toit vis à vis de sa fenêtre.

Pareillement à ce qui se passe aujourd'hui en Russie, où les bohémiens occupent une large place dans la vie, non-seulement du peuple, mais des seigneurs ou boyards, le moyen âge était en France pour ces nomades, une époque où ils exerçaient leur empire sur les diverses classes de la société.

Fille de cette race qui traverse les temps sans rien changer à ses mœurs et à ses habitudes, la

caraque continuant les usages gitanes avait à satisfaire aux Baux, une clientèle nombreuse, toujours désireuse de connaître l'avenir.

IV

Les cloches de la petite et antique église des Baux lançaient à toutes volées leurs joyeux carillons dans l'atmosphère matinale et les sons argentins de l'airain sacré se répercutant au loin sur la chaîne des Alpines, réveillaient les échos endormis des vallons.

Des cloches du Paradou et de Maussanne, autres paroisses de la vallée des Baux, montaient aussi dans les airs, des sons harmonieux.

Paysans et paysannes avaient revêtu leurs beaux habits de fêtes, et s'acheminaient par groupes vers les villages de la vallée. C'était dimanche.

Dans une chambre d'un ancien hôtel particulier de famille noble des Baux, dont la fenêtre ouvrait sur les vieux remparts de la ville, était une jeune fille d'une beauté et d'une grâce accomplies.

Svelte, droite comme une quille, elle avait ce galbe particulier aux filles du pays d'Arles.

Brune au ton chaud, aux grands yeux noirs avec de longs cils recouvrant ses prunelles, elle avait d'abondants cheveux d'ébène et résumait parfaitement ce beau type grec, au profil bien dessiné et aux lignes d'une grande pureté. Cette jeune fille s'appelait Magali.

Magali par sa beauté était sœur de Mireïo. Elle comptait vingt printemps.

Debout devant une commode, meuble ancien aux poignées de cuivre et aux pieds de biche, au-des-

sus de laquelle était appendu au mur une glace biseautée, style Louis XVI, elle était occupée à sa toilette, ce qui demande un temps assez long pour toutes celles qui portent le costume arlésien.

Anxieuse depuis que la veille au soir, retournant des olivades avec ses compagnes, elle avait rencontré aux Pourtalets la caraque, et qu'elle s'était bien promis de venir le lendemain consulter la vieille bohémienne, elle avait eu son sommeil très agité et entrecoupé nombre de fois par des cauchemars affreux.

Tout cela parce qu'elle était sans nouvelles depuis trop longtemps de son fiancé, car Magali avait un fiancé loin, bien loin de France.

Tout en étant aux soins de sa toilette matinale, tout en peignant son abondante chevelure qui lui descendait jusqu'à mi-corps, tout en relevant ses cheveux et en les nouant, suivant l'usage de la coiffure arlésienne, et tout en rajustant et plissant son fichu de mousseline blanche sur sa poitrine, Magali s'arrêtait par intervalle dans ces opérations, et faisait de longues pauses pour regarder attentivement et complaisamment un portrait-carte posé devant elle sur la commode, un portrait représentant un beau gars provençal, sous le costume de sergent d'infanterie de marine.

Mais la cloche de l'église par ses tintements successifs appelait impatiemment les fidèles à la messe, et Magali se hâta d'achever sa toilette, afin de se joindre à ceux qui, à cette heure matinale, s'y rendaient nombreux.

Durant la messe, Magali agenouillée sur les dalles sous lesquelles reposent les preux chevaliers et les seigneurs des Baux, laissait, malgré elle, s'égarer

sa pensée vers les lointains rivages où se trouvait son fiancé depuis tantôt deux ans.

Dans ses prières, elle demanda à Dieu que Pierre lui donna bientôt de ses nouveles si impatiemment attendues depuis plusieurs mois et aussi qu'il lui fut vite rendu.

Les fidèles descendaient lentement les marches de l'escalier de l'église, vieux degrés ébréchés et usés parles pas des générations qui y avaient laissé leurs empreintes, et Magali se dirigeait vers sa maison où l'appelaient ses occupations quotidiennes, car fille unique et orpheline de mère, elle demeurait seule avec son vieux père, et sur elle roulaient tous les soins du ménage et la direction de la maison.

Cependant, tout en regagnant sa demeure, elle regardait à gauche et à droite, au tournant des rues et des chemins, cherchant des yeux le facteur rural qu'elle pensait rencontrer à cette heure sur son passage lui apportant peut-être une lettre de son fiancé.

Le facteur des campagnes, ce messager de bonnes nouvelles comme aussi des nouvelles qui font pleurer, avec sa blouse bleue au colet rouge, ses gros souliers ferrés, tout boueux ou couverts de poussière, et son petit sac de cuir sur le côté, est attendu toujours avec impatience dans les châteaux, les mas et les villages, et on le regarde venir de loin, du seuil des portes et des carrefours des chemins. Les mères et les jeunes filles qui ont des fils ou des fiancés sous les drapeaux épient le passage du piéton. Tous ceux auxquels il tarde d'avoir des nouvelles des absents du foyer attendent le facteur rural. Le facteur rural, dont on a ri et qu'on

a chansonné, n'est pas moins quoique modeste, humble et peu payé, un des plus utiles fonctionnaires. Ces pauvres piétons qui par tous les temps parcourent en tous sens quotidiennement nos chemins et sentiers de France pour le service de nous tous, ces messagers qui affrontent le froid, la châleur, la pluie, la neige, sont des hommes de devoir qui servent et honorent notre pays et ont droit à l'estime publique, mais pour lesquels un Gouvernement juste et un peu plus généreux devrait accorder une part plus grande de sollicitude.

L'espoir de Magali fut encore une fois déçu.

Le facteur qu'elle rencontra avant de rentrer chez elle ne lui apporta aucune lettre de Pierre, son fiancé; aussi lui tardait-elle encore davantage de consulter la caraque, cette vieille liseuse dans l'avenir, à ce que croyait du moins fermement Magali, ainsi que les jeunes filles de son âge désireuses de connaître leur sort et de savoir également ce que pense celui qui a fait battre leur cœur.

Au pays d'Arles, le dimanche après-midi, il est d'usage que l'on aille à la promenade sur un boulevard, un cours, une esplanade ou à tel autre lieu désigné pour cela et où se rend d'ordinaire la population. A Arles c'est sur les Lices qu'on se promène le dimanche, et toutes les localités voisines ont aussi en quelque sorte leurs Lices. Là, durant trois ou quatre longues heures on se promène avec ordre, car il y a un côté de la promenade pour ceux qui vont dans le même sens et un autre côté pour ceux qui reviennent, et on se promène ainsi toujours à la même place en décrivant un cercle on ne peut plus ovale et allongé.

Là, les jours de fête, les belles filles du pays

d'Arles étalent les plus splendides toilettes de leur gracieux et coquet costume arlésien, et c'est en quelque sorte comme un tournoi où l'opinion publique doit décerner le prix à la plus belle d'entr'elles, et à la plus belle toilette.

Là, se commencentanssi les premiers chaînons de la chaîne qui lie deux existences pour la vie; car c'est à la promenade qu'on se voit, qu'on se connaît entre jeunes gens, et là que naissent souvent les premiers sentiments du cœur qni se traduisent toujours finalement par le mariage.

Les Baux ont donc aussi leur lieu de promenade qui est la route blanche en colimaçon qui monte jusqu'à l'antique ville, à la silhouette pompéïenne.

Afin de consulter la caraque, Magali et celles de ses amies, s'étaient rendues à la promenade dès après le dîner.

Très peu de Baussenques y étaient encore.

Les jeunes filles trouvèrent la vieille gitane, seule, assise près de sa charrette.

Son fils, le petit bossu, était allé offrir dans les cafés et dans les rues ses noix dorées renfermant la bonne aventure.

A l'approche de Magali et de son amie, la caraque comprenant bien de quoi il s'agissait se leva, et, debout devant les jeunes filles, avec un air calin et leur lançant un de ces regards dont usent les magnétiseurs, elle leur dit :

— Ces belles demoiselles veulent-elles que je leur dise la bonne fortune? Je vous dirai le passé, le présent et l'avenir. Allons, donnez-moi votre main, mesdemoiselles !.....

Et Magali craignant d'apprendre, voulant et ne voulant pas savoir, hésitait à présenter sa main à la vieille magicienne.

Elle se décida pourtant, désireuse qu'elle était de savoir, et mit sa main mignonne, aux doigts effilés, dans la main noire et ridée de la caraque.

La bohémienne examina attentivement les lignes de cette main blanche de jeune fille et, s'adressant ensuite à Magali, elle dit d'un ton assuré et sentencieux :

— Vous êtes née sous une bonne planète, mais votre étoile est une étoile nébuleuse. Vous êtes bonne et confiante, mais vous avez de nombreux ennemis qui empêcheront la réalisation de vos projets.

Magali demanda alors à la caraque de lui dire ce que faisait son fiancé, qui était, dit-elle, dans le corps expéditionnaire du Tonkin et dont on n'avait pas eu de nouvelles.

Sur ce, la caraque, après s'être recueillie répondit :

— Votre fiancé pense souvent à vous. Vous aurez une nouvelle fâcheuse qui vous occasionnera du chagrin.

Et comme Magali insistait pour savoir ce que serait cette nouvelle, la vieille bohémienne répondit :

— Je ne peux vous en dire davantage.

Mais la jeune fille qui depuis qnelque temps était fort navrée de ne pas recevoir de nouvelles de son fiancé et croyait avoir un pressentiment qu'il lui était arrivé malheur, comprit et eut la mort dans l'âme.

A ces mots, Magali prenant dans sa poche quelques pièces de menue monnaie, les glissa dans la main de la bohémienne, et détournant la tête s'essuya du bout des doigts deux grosses larmes qui s'échappèrent de ses beaux yeux noirs.

Les deux jeunes filles, sans plus mot dire, laissèrent la vieille caraque et poursuivirent la promenade.

Pour Magali, plongée dans ses noires pensées, la promenade n'eut pas d'attrait et fut de courte durée.

Son amie voyant ce qui se passait en elle, lui en abrégea l'ennui et la reconduisit à sa maison tout en cherchant vainement à la distraire de ses sombres réflexions par une conversation variée.

Le soir, à l'heure du souper, Magali en tête à tête à table avec son vieux père, selon l'habitude s'efforça de donner à sa physionomie une note gaie afin de cacher sa tristesse.

Ce fut en vain. Elle n'y réussit pas.

Depuis longtemps déjà, la tristesse qui s'était emparée de tout son être n'avait point passée inaperçue aux regards paternels. Maître Fouques connaissait la cause du chagrin qui rendait sa fille si triste. Magali ne lui avait rien caché, mais il savait aussi qu'il n'était pour rien dans les obstacles qu'avait rencontrés Magali au sujet de son mariage, car il aurait donné tout au monde pour la voir heureuse.

— Qu'as-tu donc ainsi à être si triste encore ce soir, ma Magali ? dit le père. Je sais, ajouta-t-il, que ton cœur souffre toujours de ce mariage qu'ils ont empêché les malheureux et que tu penses sans cesse à Pierre, ton fiancé. Mais pourquoi cette tristesse encore plus grande que d'ordinaire ce soir ?

Magali ne voulant pas attrister davantage son vieux père lui répondit :

— Tenez père, je suis une niaise, j'ai voulu consulter la caraque et elle m'a dit des choses qui m'ont fait craindre un malheur, mais non je ne veux pas y croire aux paroles de cette vieille bohémienne.

Et Magali s'efforça de sourire et de continuer la conversation avec son père sur divers autres sujets pendant tout le souper.

Mais quoiqu'elle cherchât et voulut dissimuler, un deuil profond n'en était pas moins entré plus avant dans son âme depuis que la caraque lui avait fait ses prédictions sur l'avenir.

Après la soupe, lorsque Magali fut montée dans sa chambre pour se coucher, maître Fouques qui était maire des Baux manda auprès de lui le garde champêtre de la commune et lui dit :

— Ecoute-moi bien Jacquet, à l'avenir tu défendras aux bohémiens, à tous ces bohémiens de malheur qui viennent aux Baux de s'y arrêter. Tu leur empêcheras de stationner avec leurs carioles et tu les expulseras de tout le territoire de la commune, tu entends ?

— Oui, Monsieur le Maire, répondit Jacquet.

— Allons, c'est compris, tu peux te retirer car je vais me coucher, ajouta maître Fouques.

Le lendemain matin, Magali qui avait passé une mauvaise nnit, une nuit d'insomnie mêlée de pensées noires, se leva plus tôt que de coutume pour aller aux olivades afin de revoir la caraque pour lui demander des explications plus précises.

Mais, déception cruelle ! arrivée aux Pourtalets, Magali n'y trouva plus la charrette de la caraque. La vieille bohémienne était partie la veille au soir expulsée par le garde champêtre..

(à suivre) ADOLPHE PYERRE.

LES LIVRES

L'Idéal Américain par Th. Roosevelt (A. Colin).

Pour faire plaisir à nos excellents compatriotes de la *Paix par le Droit,* je transcris ici quelques lignes de ce livre: « L'arbitrage est une excellente chose, mais ceux qui désirent que leur pays vive en paix avec les nations étrangères feront bien de placer leur confiance dans une force de premier ordre plutôt que dans l'arbitrage le mieux combiné. Un peuple vraiment fier et grand affrontera tous les désastres de la guerre plutôt que d'acquérir une vile prospérité au prix de l'honneur national. Le timide, incapable de combattre, et l'égoïste qui ne veut pas se préparer au combat, sont aussi coupables l'un que l'autre. Le maintien systématique de la paix fait parfois couler plus de sang que la plupart des guerres. La paix de l'Europe a été maintenue pendant que les Turcs égorgeaient les Arméniens ! Depuis Waterloo, aucune guerre européenne n'a coûté tant de sang que cette paix-là. Les promoteurs de cette paix et en général tous ceux qui prêchent la paix universelle ont fait à l'humanité un mal plus grand que ne pourrait lui faire le despote le plus extravagant et le plus belliqueux ! »

Toujours pour plaire à nos pacificistes nimois, si vites à tomber sur le chauvinisme national, je leur signale quelques spécimens du chauvinisme yankee. 1° La doctrine de Monroe interdit aux Européens de s'occuper des affaires d'Amérique, mais elle n'empêche pas, on vient de le voir, les Américains de s'intéresser aux affaires d'Europe. Lors des massacres d'Arménie, les États-Unis qui ont de grands intérêts moraux, (curieux vraiment) dans cette région, ont failli intervenir alors que les hypocrites orphéo-

nistes du concert européen s'abstenaient à « l'unisson ». 2° Il paraît (page 114) que si Napoléon Ier ne leur avait pas cédé à temps la Louisiane, les États-Uunis auraient avalé Napoléon Ier. 3° La maxime *Si vis pacem para bellum* est de Washington (Proteste Antonin le Pieux, mon patron, ô fils du divin Hadrien!) 4° Pour finir, car il faut se borner : « C'est un fait évident que ceux de nos compatriotes qui croient à l'infériorité des Américains (par rapport aux Français ou aux Anglais(ont quelque faiblesse organique dans leur formation morale ou mentale. quel que soit leur degré intellectuelle ; la grande masse de la nation qui a un esprit sain et robuste et est vigoureusement patriotique, a raison de considérer ces faibles renégats avec un dédain demi irrité et demi souriant. »

Il faut avoir l'âme anglo-saxonne pour s'exprimer avec tant de sérénité! Le grand Herbert Spencer, aussi, sentit un jour le besoin, dans son *Introduction à la science sociale*, de prémunir ses lecteurs contre les dangers d'un patriotisme mal éclairé. Et il composa admirablement son homélie : Premier point. Il y a des gens qui croient supérieur tout ce qui vient de leur pays. Et pas mal de Français reçurent ici leur paquet, y compris un malheureux chimiste, qui avait eu l'imprudence d'écrire, en pensant sans doute à Lavoisier, que « la chimie était une science française »; on lui rappela rudement que Priestley et Davy, etc. etc. Second point : Il y a des gens qui abaissent systématiquement tout ce qui vient de leur pays. Et cette fois ce fut un Anglais qui eut son compte, l'étourdi Mathew Arnold qui avait osé dire que ses compatriotes ne valaient pas, à certains points de vue, leurs voisins d'outre-Manche. Par ces œillères du grand savant, qu'on s'imagine celles des simples *cockneys*.

*
* *

Épilogues, par Rémy de Gourmont (*Mercure de France*)

Sous ce titre, M. de Gourmont exprime chaque mois dans le *Mercure*, son jugement sur les faits du jour. Et il vient de réunir en volume les « réflexions sur la vie » qu'il

monologua de 1895 à 1898. Presque dix ans déjà, et tout cela aussi neuf, aussi savoureux, aussi personnel qu'au premier jour ! L'auteur est de ceux qui ne vous laissent jamais indifférent. On a volontiers pour lui les sentiments que le pharmacien Homais avait pour Racine. Il l'admirait plus que quiconque, mais il aurait bien voulu le tenir entre quatre-z-yeux pour le convaincre sur deux ou trois points qui lui tenaient à cœur, à cet homme d'Yonville !

M. Rémy de Gourmont est un cerveau à peu près complet : philosophie, philologie, histoire, art, il n'ignore rien. Il ne méprise guère que la politique. Et pourtant, beaucoup de ses épilogues la côtoient pour ne pas dire plus. C'est que ce « lustre à quatre branches » vit flamboyer une telle bougie ! Ne vous rappelez-vous pas? En 1895-1898 ? On prétend même que la chandelle vient d'être rallumée, et que nous allons encore la re-sentir puer tout notre saoul — saulve le respect de la compagnie, comme dit maître Rabelais. — Or, je viens de relire les quinze ou vingt pages sur trois cents qui sont consacrées dans les *Épilogues* à l'épopée de cette « lumière », et je reste en admiration devant la souriante et hautaine et judicieuse ironie qui les dicta, et je me demande comment il a pu se faire, comment il peut encore se faire, qu'un homme ait pensé et pense sur la question autrement que Gourmont. Qui de nous, pendant ces trois ou quatre ans de loufoquerie aiguë, ne se pinça pas quelque jour comme pour se réveiller d'un cauchemar? Et aujourd'hui, où décidément les *uns* sont vaincus, qui sait si parmi les *autres*, il y en a un seul de convaincu ? Ah ! Comme la chandelle était plus belle quand la fumée de la lutte était si épaisse qu'on pouvait jurer de bonne foi : Elle flamboie !

Mais je disais que, de temps en temps, Gourmont, à mon humble avis, du moins, dérapait. Sur la question dépopulation, par exemple, je ne suis pas sûr que son ironie le maintienne en bonne voie. Il approuve fort M. Robin, de Cempuis, d'avoir proclamé : » Attachons-nous à la qualité et non à la quantité des humains. » Mais il faudrait d'abord savoir si le choix de cet « atta-

chement » est possible. Et mieux, si une décision en un sens quelconque est réalisable sur ce terrain. Si les peuples n'ont que les gouvernements qu'ils méritent, à coup plus sûr les familles n'ont-elles que les enfants, qualité et quantité, qu'elles peuvent. Les mêmes causes — sur lesquelles je n'insiste pas — me paraissent faire les progénitures chétives et les descendances clairsemées, de telle façon que le choix de M. Robin, de Cempuis, pourrait fort bien être hors de la question. C'est un autre choix qui s'impose : Ou la qualité et la quantité réunies, ou ni l'une ni l'autre.

*
* *

Physique de l'amour, par le même (*Mercure de France*).

En replaçant le couple humain dans la nature, au milieu des autres couples vertébrés et invertébrés, M. Remy de Gourmont a obtenu des effets très neufs et très suggestifs. Je ne sais quelle revue possède une rubrique de bibliographie régulière : Les livres qui font penser. Celui de M. de Gourmont mérite, de la première à la dernière page, d'y figurer. A la première page, je trouve, par exemple, que l'amour humain ne doit être considéré que comme une simple forme de l'instinct de reproduction, ses anomalies apparentes trouvant leur explication dans les extravagances de la nature. Et ceci pourrait être admis. Mais l'homme est un animal spécial, pour qui l'amour est autre chose que simple reproduction. D'où vient que d'autres considérations d'ordre social ont droit de présence ici. Et il y aurait un second livre à écrire sur ce sujet. Semblablement, à la dernière page, l'auteur songe : Si l'homme venait à abdiquer, l'animalité serait assez riche pour lui susciter un héritier. Et la vue est très philosophique et très excitante. Si l'on parvenait à prouver que l'oiseau, comme le dit M. Quinton, est postérieur à l'homme, cela aiguiserait le problème ; pourquoi l'évolution générale aurait-elle dévié si l'aviation est une déviation du cérébral au musculaire ? Mais je ne

crois pas que la théorie soit incontestée. Reste alors que l'homme est le dernier produit, et que la force évolutive semble s'être épuisée avec lui. L'est-elle réellement? Verra-t-on un surhomme, non pas celui de Nietzsche qui n'est qu'un homme réussi, mais un être qui serait à l'homme ce que l'homme est au gorille? Il y a une théorie profonde d'Hauriou pour expliquer cet arrêt de la force évolutive. Jusqu'à l'homme, le duel entre cette force évolutive du cosmos et la force conservatrice de chaque espèce s'est toujours terminé par la victoire de la première ; entre deux inconscients, celui du progrès cosmique devait l'emporter sur celui de l'immobilité spécifique. Mais quand la suite de l'évolution a fait naître un être doué d'une conscience spécifique très nette et d'une conscience cosmique très vague, l'équilibre s'est trouvé rompu ; cet être a été amené à choisir entre son espèce à lui et le plan de la création, et il n'a pu que préférer son propre bonheur ; de là, l'arrêt pour toujours de la force évolutrice. En remplaçant tous ces mots par d'autres appropriés, on obtient la théorie du péché originel, l'homme préférant le fruit de sa science à l'ordre du Créateur, faute grave, mais digne de tout pardon, puisqu'elle était fatale, d'où la Rédemption inévitable par quoi Dieu lui-même a acquitté envers l'homme la dette qu'il avait contractée en ne lui donnant qu'une conscience spécifique contre quoi l'inconscient spécifique ne pouvait prévaloir. Tout ceci, on le voit, est très intéressant pour les métaphysiciens. Il est vrai que la métaphysique n'est plus à la mode.

*
* *

La Revue des Idées, mensuelle, 6, rue du 29-Juillet, Paris.

Parlant de M. Rémy de Gourmont, j'en profite pour signaler une revue qu'il vient de fonder et qui est tout à fait remarquable. Un pont jeté entre la littérature et la science, dit le *Programme*. Ce pont manquait aux pontifes qui l'ont jeté, et ne réclament qu'un péage si minime

(16 fr.) pour une communication si précieuse. Voici quelques arches dudit pont : *Le Radium,* par Georges Bohn, — *La valeur scientifique de l'œuvre de Renan,* par Vernes, — *Bacon et Joseph de Maistre*, par R. de Gourmont, — *La Psychologie de Bazaine*, par le général Bonnal, — *Le Milieu vital*, par Quinton, etc.

*
* *

La Femme contemporaine, revue internationale des intérêts féminins, dirigée par M. Jean Lagardère (Paris, Amat, 11, rue Cassette).

Puisque je parle de couple humain et de féminisme, j'en profite pour signaler une revue qui n'est qu'à son troisième numéro, mais qui se manifeste déjà comme une très intéressante tentative d'élargissement de l'éducation et de l'existence de nos filles et de nos sœurs. La doctrine de la revue se rattache à ce qu'on a appelé le féminisme chrétien, et il y avait tant de niaiserie dans les systèmes d'éducation des bonnes nonnes, qu'il faut se réjouir de voir des idées nouvelles se faire jour sous le patronage d'hommes comme Max Turmann, l'abbé Frémont, Mme de Courson, Mlle Rochebillard et tant d'autres. La liste des collaborateurs est très riche et très variée, mais on se demande pourquoi M. Étienne Lamy, qui a écrit sur la *Femme de demain* un livre si remarquable et si d'accord avec les idées de M. Jean Lagardère, ne s'y trouve pas.

*
* *

Fillette slovaque, par William Ritter (*Mercure de France*).

Ceci n'est pas un roman, c'est un conte lyrique, un doux et beau poème qui plairait à notre Mistral et à tous ceux qui aiment la petite patrie. Toute la terre slovaque (c'est-à-dire, vous ne l'ignorez pas, morave, tchèque même) vit dans la douce Anichka, rustique héroïne du poème. Anichka est une pauvre servante perdue dans le milieu vien-

noisoù Allemands, Magyars et par dessus tout Juifs tiennent le haut du pavé ; dans la déroute de ses illusions affectueuses, elle s'éprend d'une image, d'une simple affiche qui la poursuit à tous les carrefours, un gars de son pays qui sert d'annonce à une Exposition de Prague, et rien de plus étrange, de plus attendrissant, de plus vrai malgré le côté littérature de la chose, que cet amour à la fois puéril et abstrait, dont nous ne devrions pas en vérité mettre en doute le possible, si nous nous rappelons les antiques conversions au culte du Christ que suscitèrent de simples icônes douloureuses ou exquises. Et la « Foi » devant toujours être récompensée, Anichka touche dès ici-bas le prix de son idéal amour de la terre slovaque. Le cours des choses la met en rapport avec le vrai petit berger qui avait posé pour l'affiche, et tous deux s'en vont vivre au fond des bois qui couvrent les premiers contreforts des Carpathes, loin des grandes villes, où l'on ne rencontre que juifs, tsiganes et rénégats de tous pays. Ah ! ceux-ci, l'auteur ne les aime pas ! Autant son âme déborde d'amour pour les fils sains du sol, autant elle recèle de mépris pour ces agarics de notre civilisation urbaine et cosmopolite. Et l'on ne peut, à propos de cette simple histoire d'amour, s'empêcher de réfléchir à bien des choses. Les vieilles âmes du sol sont-elles destinées à s'envoler devant je ne sais quelle idôle idéologique ? Les vertus modestes et simples sont-elles condamnées à servir de matière à l'Entregent, ce personnage équivoque ? La terre patriale cessera-t-elle d'être le réservoir des forces profondes de la race ? Ou, si l'on veut des questions plus précises et plus actuelles, la monarchie austro-hongroise se maintiendra-t-elle ? La couronne de Saint-Venceslas se reconstituera-t-elle ? Se créera-t-il une Slavie catholique allant de Varsovie à Prague ?... Mais ce ne sont pas de telles questions que pose *Fillette slovaque*. L'auteur n'a pas voulu faire hocher des mentons graves, mais sourire de jeunes lèvres, ou s'alanguir de beaux yeux étincelants. A cela il a pleinement réussi. En outre, il a conquis l'admiration des artistes et des poètes. Rien de plus « prenant » que les paysages moraves dont il dit le charme ; rien de plus savoureux que les scènes locales qui parsèment le récit ; rien de plus orfévré et brocatellé que

le style dans lequel tout le poème est conté. J'ai déjà dit, à propos de *Leurs Lys et leurs Roses*, combien le talent de M. William Ritter est personnel. Ce nouveau livre m'obligerait à accentuer plutôt l'éloge. Le récit précédent réalisait cette gageure de faire reluire en un conte d'or la plus charnelle, et hélas la plus vulgaire, des aventures ; *Fillette slovaque* a de plus ce mérite de réaliser une harmonie supérieure, celle du fond et de la forme, celle aussi du récit réel et de sa signification idéale : c'est du beau et du bon symbolisme.

*
* *

La Tragédie du Soir, par Armand Praviel (Lemerre).

Un très beau volume de vers ! Et tout de suite, je le prouve :

> O fins d'empire en décadence, ô fins de race
> Vous avez la beauté sainte de ce qui passe !
> Champs des combats, poings des vaincus bravant le ciel,
> Déroutes dévalant en flux torrentiel.
> Conquérants inquiets sondant les crépuscules,
> Râles épouvantés des derniers Augustules,
> Automne de la gloire et suprêmes sursauts,
> Bûchers terribles qui couronnent les assauts....

C'est le début du recueil, et un début qui suffit à sacrer l'œuvre. Il n'y a qu'un vrai poète capable d'assêner, coup sur coup, des vers aussi sonores en un tel vol d'étincelles.

M. Armand Praviel n'est pas un inconnu dans le monde des jeunes. Il a déjà donné un délicat volume, *La Ronde des Cygnes*, et, chaque mois, la revue toulousaine qu'il dirige, *L'Ame latine*, publie quelque page précieuse de lui. Mais sa neuve glo're n'avait pas encore atteint le grand public. Ce présent livre, l'éditeur aidant, le forcera, la torche haute, jusque dans les pires repaires de son indifférence. Praviel est de la race des paladins qui galopent droit aux monstres :

Les païens, en tournant la tête, purent voir
Gigantesque, au sommet d'une roche escarpée,
Charles qui les montrait aux siens de son épée
Fulgurante, dans les lueurs rouges du soir!

Quand la statue est belle, un minime fragment révèle sa beauté. Ces quelques citations suffiront à caractériser le génie d'Armand Praviel. Il est de la grande lignée épique, celle qui, de Victor Hugo, descend par Leconte de Lisle jusqu'à Heredia et Henri de Regnier. Non qu'il ait usé des procédés subtils et parfois décevants du symbolisme. Son vers, on le voit, a l'ampleur sonore et la solidité vigoureuse du temps parnassien. Mais sa poésie n'est pas une attardée qui se souvient, c'est bien une fille du temps actuel, et par le frisson douloureux qui l'agite, et par « l'humide brouillard qui nage dans ses yeux, pour rappeler un vers des *Fleurs du mal.*

L'ombre descend sur nous. Nos astres s'anémient
Et l'impalpable soir se livre au fil dés eaux,
Reflétant la torpeur des villes endormies.
Tragiques et soufflant du feu par les naseaux,
Les Chevaux du soleil s'effondrent dans l'espace
Et partout la Nuit tend ses multiples réseaux.

Il me semble bien qu'il y a là une note toute contemporaine, toute différente des soleils couchants de Heredia ou de Leconte de Lisle. En tout cas, la fin de cette dernière pièce est d'une beauté grave et d'un sentiment sublime qui n'ont rien de commun avec la froideur parnassienne.

Car ils nous auront vus debout sur les collines
En prière, les bras ouverts, dressant aux cieux
De vivants crucifix parmi les javelines !....
Et les Agonisants tendant leurs mains crispées
Dans l'azur dont le soir enflamme les parois
En offrant au Seigneur la garde des épées
Hérisseront encor le Mystère des Croix.

*
* *

Le Lac noir, par Henry Bordeaux (Fontemoing).

Un roman de Cour d'assises, ce qui nous change un peu du genre habituel de l'auteur, palpitant comme tous les romans de ce genre, mais, de plus, très curieux et très personnel. Supposez un jeune juge d'instruction savoisien en face d'un crime bien ordinaire, sauf la particulière atrocité de la blessure, bien clair, toutes les présomptions contre l'inculpé, une condamnation certaine en perspective, et puis, quatre ou cinq jours à peine avant l'ouverture de la session, d'autres inductions renversant les inductions premières, tout un travail nouveau de reconstruction, le juge seul en lutte contre le Parquet, contre la Cour, contre le pays, et finalement, malgré la défaveur qui s'attache à la simple idée qu'un crime de sorcellerie pourrait être possible en 1900, la vérité éclatant en pleine lumière, et le vrai coupable prenant la place de l'innocent inculpé. Voilà le thème que M. Henry Bordeaux a su fort habilement développer sous forme d'un récit que fait le héros de l'aventure, récit qui se poursuit de dîner plantureux en dîner savoureux, route d'étapes qui prouverait aux plus ignorants de la géographie nationale que le pays du conteur n'est pas très loin du pays de Brillat-Savarin lui-même !

*
* *

La Jeunesse de Paul Méliande, par Jules Sageret (Ollendorf).

Il y a des romans psychologiques fastidieux, ceux par exemple où le héros, plein d'une gravité lente, se tire un cheveu, le coupe en quatre, place chaque quartier sous la lentille d'un microscope, et écrit du coup trois cents pages bourrées d'imparfaits. Mais il y en a d'autres tout à fait intéressants, ceux où l'auteur dit un éveil d'âme, décrit la façon dont une force morale se dégage des

mille petits événements d'une vie d'enfant. Et *La Jeunesse de Paul Méliande* est un de ces livres-là. Le héros, ici, est si simple, si bon garçon, si vivant qu'on croit l'avoir vu.... peut-être dans sa propre glace. Aussi sympathise-t-on avec lui dès la première page. Les questions mi-naïves, mi-subtiles du garçonnet, ses efforts pour mettre d'accord ce qu'on lui dit et ce qu'il imagine, ses prouesses de déduction et ses ivresses d'induction, tout cela est noté de main de maître. Quant on arrive au temps du collège, et à la façon dont les mêmes problèmes se posent et se résolvent dans l'âme de l'adolescent sous la surveillance un peu trop attentive de ses maîtres, l'intérêt est profondément accru, car nous sommes tous, au moral, les fils de nos œuvres psycho-morales de ce moment-là de la vie. L'auteur ne prend parti ni pour ni contre, semble-t-il. il analyse, et son livre n'en est que plus suggestif. D'ailleurs , le stage de collège passe à son tour, et pendant le temps qui suit, Paul Méliande a d'autres chats à fouetter. Il finit par se marier — comme bien vous vous y attendez — et l'histoire se ferme sur les plus roses perspectives, en dépit du mot un peu ironique de la dernière page. Fonder une famille, ce n'est pas finir, et c'est toujours commencer quelque chose, sinon sa vie, du moins celle des autres.

ANTONIN LEPIEUX.

*
* *

Histoire d'un petit village. — Garrigues (Gard). Par A. Lombard-Dumas.

Voilà un volume charmant qui vient d'être édité à Sommières. M. Lombard-Dumas l'a écrit « moins pour le public, que pour sa propre satisfaction » en sorte que vous ne le trouverez pas en librairie.

C'est l'histoire du village où l'auteur a vécu les jours

heureux de son enfance et où il a pris le goût des sciences de la nature et fait ses premières excursions, ses premières découvertes. En étudiant la géologie de la région, M. Lombard-Dumas oublie — volontairement — de dire que les beaux fossiles dont il parle *Nymphœa Dumasi, Equisetum Lombardianum,* espèces nouvelles et fort intéressantes. c'est à lui-même qu'on les doit. Nous regrettons aussi qu'il n'aît pas parlé plus longuement (p. 8) du grand éléphant haut de cinq mètres, dont il a recueilli quelques restes à Saint-Désery et à propos duquel il a eu une discussion curieuse avec les professeurs du Museum de Paris. Dans la famille de notre ami, on n'a pas le respect aveugle des dogmes officiels. Déjà, Émilien Dumas affirmant et prouvant que l'homme a été contemporain de l'ours des cavernes, a eu raison contre les disciples de Cuvier, M. Lombard-Dumas, en reculant de même l'antiquité du mastodonte, pourrait bien avoir raison contre M. Gaudry. Un fait est un fait, et les théories même classiques ne peuvent rien contre lui.

Mais poursuivons l'analyse de l'ouvrage. Faisant suite à la géologie, voici la pré-histoire de la région, d'après les découvertes personnelles de l'auteur (flèches, grattoirs, haches et pierres sculptées); — puis la période romaine d'après des vases, des urnes, des patères, des monnaies, des inscriptions) ; — puis les invasions barbares, d'après des sareophages, des ossements, des murailles antiques ; — puis le moyen-âge, d'après un cartulaire que M. Lombard-Dumas a trouvé dans sa bibliothèque du château de Garrigues relatant la série des actes féodaux qui s'y sont accomplis de 1250 à 1720 : — et enfin, l'histoire des temps modernes continuée jusqu'à nos jours.

Et je ne saurais dire ce qui intéresse le plus des périodes anciennes ou des périodes récentes. Du commencement à la fin, l' « Histoire d'un petit village » manifeste bien le talent de M. Lombard-Dumas et marque les différentes voies où s'exerça son activité. D'abord, dans sa jeunesse, ayant bon pied, bon œil, M. Lombard-Dumas a parcouru le pays, avide d'interroger directement la nature et de vivifier son vaste savoir à la source même ; c'est le moment où il s'occupe de botanique et de géologie.

Puis, à l'occasion, il aborde la pré-histoire et l'archéologie et rien de ce qui est science ne lui demeure étranger. Puis à mesure que les années passant l'obligent à garder quelques ménagements, avec la même ardeur pour l'étude et la même vivacité d'esprit, il se fait historien, il est l'explorateur des archives, comme il fut l'explorateur des bois et des montagnes.

Ainsi, dans ce livre, un homme a mis en abrégé toute sa vie consacrée à la science, et il y a mis aussi en un cadre simple, en abrégé, la vie de tout un peuple. C'est « une goutte d'eau où luit tout le firmament. »

La Direction.

À L'ACADÉMIE NIMOISE

LE PONT DU GARD

Conservation des hypothèques,
Nimes, 2 mai 1894.

De la cîme d'un mont à l'autre, un pont jeté :
Mais un pont gigantesque évoquant la mémoire
De l'époque romaine, et plein de majesté,
Dont les siècles jaloux ont respecté la gloire !

Il paraît !... Et, soudain, l'on sent l'immensité
D'un travail surhumain : et l'on a peine à croire
Que de mortelles mains, jouets de vanité,
Aient pu sur la matière avoir telle victoire !

Tel est le Pont du Gard : près de Nimes, la Reine,
Il est roi, ce géant immuable et hautain,
Dont la tête est aux monts et la base à la plaine

O masse de granit, grandiose et sereine
Je te salue ! Et ne suis près de toi qu'un nain
Microscopique aux pieds d'un titanesque chêne !...

Louis Constantin,
publiciste.

ERRATUM

Une erreur d'impression a fait omettre le nom de l'auteur de l'article sur les sœurs aveugles de Saint Paul, inséré au numéro de février dernier. Nous le rectifions en faisant connaître l'écrivain, qui est Mme la baronne Marie d'Ivoire.

BIBLIOGRAPHIE

Vers le Passé. Recueils de poésies par Paul Blanchemain. — Préface de François Coppée, de l'Académie Française, portrait de l'auteur gravé par Lalauze, un volume in-16, **3** fr. **50**. *Librairie Ch. Poussielgue, rue Cassette,* 15, *Paris.*

NOUVELLES PUBLICATIONS

Le Passé que M. P. Blanchemain retrace en un charmant volume de vers, est celui d'un chrétien « aimant passionnément toute sa patrie, mais chérissant d'une tendresse particulière le coin de terre natale où il récolte le pain de ses enfants et sur laquelle s'allonge, tous les soirs, l'ombre du clocher. » Dans cette maison patriarcale il est de tradition de passer avec un égal bonheur et une pareille maîtrise de la charrue à la rime, de l'agriculture à la poésie. Le chrétien sans reproche,l'agriculteur émérite, le père de famille modèle, c'est tout le cycle de ce passé que l'on ne peut lire sans émotion et que l'on veut relire après l'avoir parcouru.

A une époque où l'esprit de l'évangile semble l'unique source de résurrection nationale et sociale, on aima méditer des pages tout imprégnées de ce feu vivifiant.

Chaque pièce du recueil est d'un charme pénétrant, d'un sentiment très élevé traduit dans une langue où la richesse le

dispute à la grâce. M. F. Coppée a écrit de ces vers que « pareils à des monnaies bien frappées et d'un métal sans alliage, ils rendent tous un son d'honneur et de devoir. »

Voilà certes de quoi satisfaire les gourmets d'art et les honnêtes gens qui n'ont point banni toute poésie de leur vie et de leur foyer.

*
* *

Introduction à la vie bienfaisante, par M. l'abbé Henri Bolo. Ouvrage approuvé par S. G. Mgr Renou, archevêque de Tours. In-12, 3 fr. 50.

Passer quelques heures charmantes avec un aimable écrivain, se sentir meilleur et plus heureux en tournant la dernière page du livre, ce ne sont pas là des avantages à dédaigner. On les trouvera amplement à la lecture de cette *Introduction à la Vie bienfaisante.*

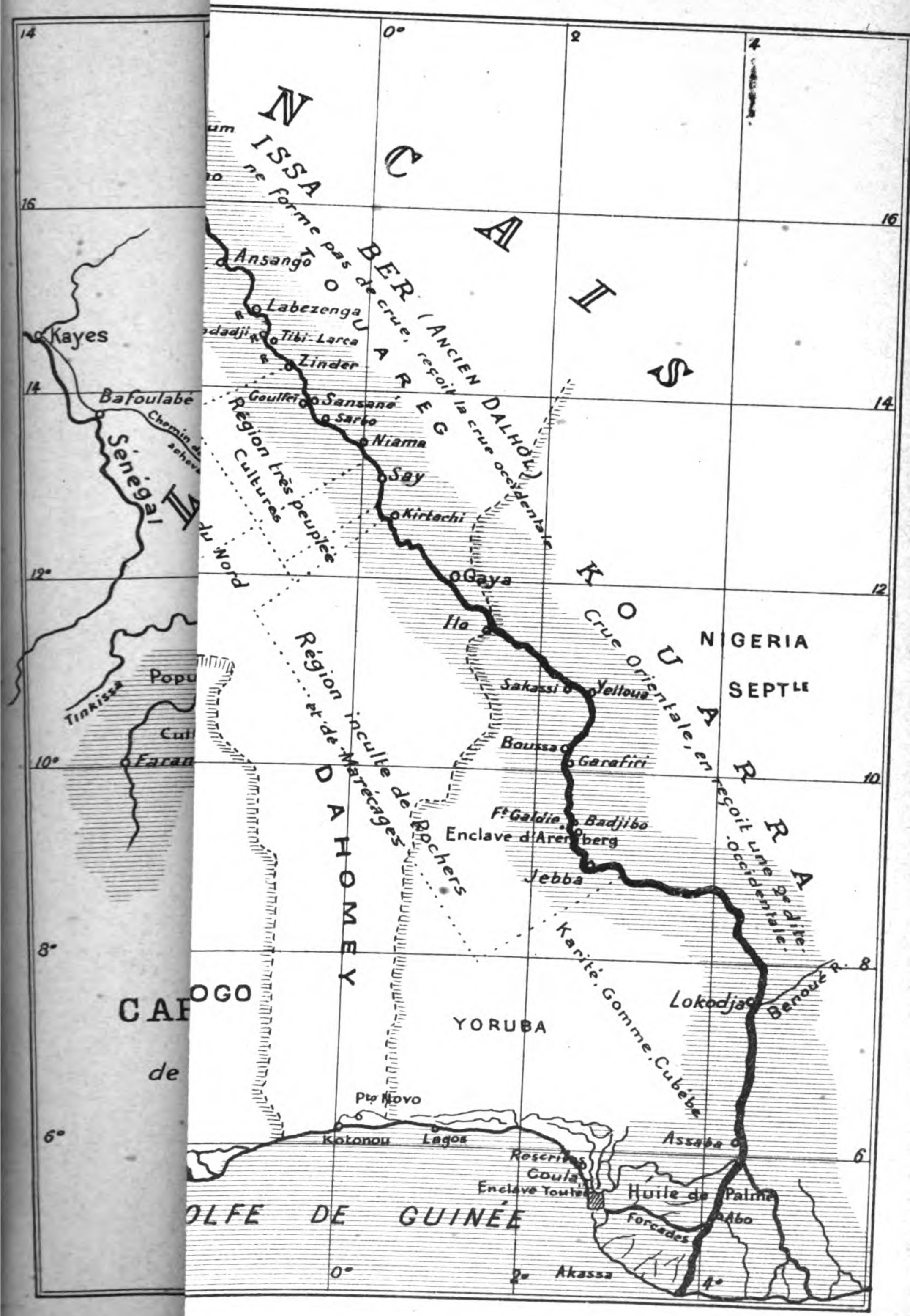
Cette nouvelle publication de l'abbé Henri Bolo n'est pas comme on pourrait le croire un manuel de charité. C'est plutôt une petite encyclopédie de la vie chrétienne sentimentale et généreuse.

Maintes pages que beaucoup trouveront exquises, enseignent l'art d'être heureux par la bonté. Les chapitres : *L'art d'être aimé, heureux, parfait ; Les Cadeaux ; La Manière ; Le Dévouement ; De l'amitié ; La Bonté pour tous ; Ceux qui nous servent ; Les Animaux ; La Source,* forment la prédication complète, il faudrait peut-être dire le poème de la Bonté.

Ce livre est à lire, et à faire lire.

L'Administrateur-Gérant : Théophile Gervais.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21



NISSA
NCAIS
BER (ANCIEN DALHOL)
ne forme pas de crue, reçoit la crue occidentale
TOUAREG
KOUARRA
Crue Orientale, en reçoit une 2e dite occidentale
Ansango
Labezenga
Tibi-Larca
Zinder
Goulfei
Sansané
Sarbo
Niama
Say
Kirtachi
Gaya
Ilo
Sakassi
Yelloua
Boussa
Garafiri
Ft Galdie
Badjibo
Enclave d'Arenberg
Jebba
Lokodja
Benoué R.
Assaba
Abo
Forcades
Huile de Palme
Akassa
Enclave Toulé
Coula
Rescrites
Kotonou
Lagos
Pto Novo
YORUBA
DAHOMEY
Région inculte de Rochers
Région et de Marécages
Région très peuplée
Cultures
du Nord
Karité, Gomme, Cubèbe
NIGERIA
SEPTLE
Kayes
Bafoulabé
Sénégal
Tinkissa
Faran
OGO
CA
de
OLFE DE GUINÉE

NÉCROLOGIE

C'est avec une profonde et triste émotion que nous insérons cet article, le dernier travail de notre éminent et regretté collaborateur. M. le général Bertrand était un ami fidèle de *La Revue*; membre du Conseil d'administration, il lui apportait des conseils toujours éclairés et le désir de la voir prospérer et étendre sa sphère d'influence. Il lui avait fait le grand honneur de la choisir pour y publier les travaux que lui inspirait sa curiosité toujours en éveil sur les questions coloniales, si passionnantes et si intimément liées à la prospérité de la France. Nos lecteurs n'ont pas oublié les études claires, précises, écrites dans un vrai style militaire et qui étaient encore des actes de soldat. Celle que nous publions aujourd'hui, et qui est comme le testament littéraire de notre noble ami, résume de façon vibrante une des missions les plus importantes accomplies dans ces dernières années dans la région du Niger. Un retard apporté dans la confection de la carte n'a pas permis au général Bertrand de corriger lui-même ses épreuves, et la maladie les a arrachées de sa main défaillante. Qu'il nous soit permis de joindre notre humble hommage aux voix éloquentes qui ont si bien dit sur sa tombe quelle belle carrière fut la sienne et quel grand cœur l'inspirait.

LA RÉDACTION.

LE NIGER OU LE NIL FRANÇAIS (1)

Le cours du Niger a été longtemps mal connu, et c'est avec raison qu'Élisée Reclus fait remarquer que si les sources du Nil ont été tardivement découvertes, pour le Niger, c'est le problème des embouchures qui a été difficile à résoudre. Dureau de la Malle, en effet, au commencement du XIXe siécle, ajoutait encore foi aux récits des Maures sur la jonction des deux Nils, le Nil des noirs et celui des Égyptiens. Mungo-Park lui-même, qui a sacrifié sa vie à la solution de ce problème, pensait que le Niger se joignait au Congo. Richard, en 1802, traçait sur la carte la véritable embouchure de ce fleuve, le troisième de l'Afrique par sa longueur et le deuxième par l'abondance de sa masse liquide. Mais ce ne fut qu'après les voyages de René Caillé, en 1828, de Klapperton, des frères Lauder, qui reconnurent le lit inférieur du fleuve par l'exploration directe, suivis ensuite par Laing, Laird, Oldfield, Barth, etc., que le Niger fut connu dans ses grandes lignes, sinon dans ses détails.

C'est aux explorations plus récentes des lieutenants de vaisseau Caron et Jayme, à Tombouctou et Koriumé, en 1887 ; de Hourst, descendant le

(1) Par le capitaine Lenfant, de l'artillerie coloniale. Un volume chez Hachette, 1903.

fleuve jusqu'à son embouchure ; du commandant Toutée, remontant les rapides que Hourst avait franchis à la descente ; de Ringer, de Monteil, et en dernier lieu, aux remarquables voyages du capitaine Lenfant, à ses beaux travaux hydrographiques, à ses études complètes sur les différentes crues du Niger, que nous devons une connaissance entière de cette magnifique artère fluviale de l'Afrique occidentale. Les derniers voiles qui couvraient ces régions ont été levés, et la navigation du Niger, quoique difficile aux passages des nombreux rapides, est aujourd'hui possible.

Le capitaine Lenfant explore en ce moment la Benoué, grand affluent de gauche du Niger, et cherche à atteindre par cette voie le Logone, affluent du lac Tchad. Tout fait présumer que ce problème important pourra être résolu au grand avantage de nos possessions soudanaises.

Le lieutenant de vaisseau Hourst et le commandant Toutée avaient franchi, quoique avec difficulté, les rapides de Boussa et de Labezenga, mais le souvenir de la fin tragique de Mungo-Park, vers Boussa, planait toujours sur les entreprises de ce genre, et on ne croyait pas que le Niger pût être utilisé par des flotilles pour le ravitaillement de nos postes du Tchad, qui continuait à être assuré, au prix de grands efforts et d'énormes dépenses, par le portage à dos d'homme.

C'est pour mettre un terme à ce portage qui, outre les frais qu'il nécessite, est une cause de désaffection et souvent de révolte pour les populations qui y sont soumises, que le capitaine Lenfant reçut l'ordre, en 1900, de remonter le Niger, en partant de son estuaire, et d'assurer le ravitaillement du troisième territoire militaire.

A la suite de cette mission, heureusement terminée en 1902, le capitaine Lenfant a publié en un volume, édité par la librairie Hachette, le résultat de ses études et de ses travaux. Ce volume est précédé d'une magistrale préface de M. Eugène Étienne, vice-président de la Chambre, et d'une introduction du colonel Péroz.

Le capitaine Lenfant avait déjà commandé une flottille sur le Haut-Niger, de Bamako à Tombouctou ; sa connaissance du pays, ses études antérieures, le désignaient naturellement pour diriger l'opération qui allait être tentée. On ravitaillait ordinairement les territoires du Tchad par le Sénégal, d'où l'on gagnait le Haut-Niger, que l'on descendait ensuite jusqu'à Sorbo ou Niamé, en amont de Say. On allait faire l'opération inverse : débarquer les ravitaillements à l'enclave de Toutée, à la rivière Forcados, remonter le Niger, en traversant le territoire anglais, franchir les rapides de Boussa, puis ceux de Kirtachi, débarquer vers Sorbo les vivres destinés au Tchad et franchir ensuite les passes de Labezenga, pour ravitailler les postes d'Ansongo, de Gao, etc.

Le capitaine Lenfant, accompagné du lieutenant de Peyronnet, de l'artillerie coloniale, du lieutenant de cavalerie Anthoine, de trois sous-officiers d'artillerie, s'embarque au Hâvre, le 29 janvier 1901, sur *Le Conseil* (capitaine Leriche), cargo-boat de 3.000 tonnes, portant cinq bateaux en acier de 17^m de longueur, 2^m30 de largeur et 1^m20 de profondeur; quinze bateaux en pitchpin, avec membrures en chêne, pouvant porter les premiers de 8 à 20 tonnes, les seconds de 6 à 12 tonnes, et 10.000 caisses d'approvisionnements de toutes sortes.

En passant à Dakar, il recrute 32 laptots, 8 char-

pentiers, 2 forgerons, 1 infirmier, plus 8 piroguiers du Niger, auxquels il avait donné rendez-vous, et qui avaient déjà fait avec lui un raid de 3.700 kilomètres. Il arrive en rade de Forcados avec tout son personnel et son matériel.

Le traité de Berlin, du 21 février 1885, assure la libre navigation du Niger, ce qui n'avait pas empêché néanmoins les Anglais d'opposer toutes sortes de difficultés, en 1890 et 1892, au lieutenant Mizon, et, en 1895, au commandant Toutée. Par la convention franco-anglaise du 14 juin 1898, nous avions rétrocédé aux Anglais Boussa, dont le roi avait signé un traité avec Toutée ; mais deux enclaves étaient accordées à la France : celle d'Arenberg, près de Badjibo, vers le 9° de latitude, et l'enclave de Toutée, sur le bas Niger, à l'embouchure du Forcados, l'un des bras du delta. La navigation du fleuve était déclarée libre ; les routes, les chemins de fer à construire, les canaux, considérés comme dépendances du fleuve, sont ouverts à tous.

Le 21 février 1901, *Le Conseil* est en rade de Forcados. En raison de son tirant d'eau, il ne peut remonter le fleuve. Le capitaine Lenfant règle facilement avec les officiers anglais les affaires de douane et le transit des armes et des munitions. Par les soins de M. Wats, agent-général de la Niger-Company, il loue *La Liberty*, un bateau plat, à roues arrière indépendantes, qui remontera le fleuve jusqu'à Jebba, remorquant en lège sur ses flancs huit premiers chalands, les autres devant suivre quelques jours après.

On débarque du *Conseil* et on transborde sur l'enclave 7.000 caisses, tandis que *La Liberty* et les

chalands doivent transporter 60 tonnes de matériel, qui formeront un premier convoi destiné à Say.

En amont d'Abo, le Niger se divise en plusieurs bras pour former son delta, à gauche la rivière de Brassi, à droite celle de Forcados, direction est-ouest, avec de nombreuses sinuosités. Tout ce delta est vaseux. C'est une boue liquide, sillonnée de rigoles. La végétation, superbe, forme une forêt vierge impénétrable, avec des arbres de 25 à 30^{m} de haut, de magnifiques palmiers : c'est la région de l'huile de palme. Plus au nord, le pays produit le karité, la gomme, le cubèbe.

Le Niger a 4.500 kilomètres de parcours, depuis sa source, aux confins de la Guinée française, jusqu'à son embouchure. Lenfant le divise en trois sections, formant trois fleuves différents, ayant chacun un régime, un aspect, une vallée caractéristiques. De sa source, il se dirige d'abord au nord-est sur un parcours de 1.600 kilomètres, puis il va de l'ouest à l'est, de Kabara à Bamba, il descend alors vers le sud, avec diverses inclinaisons, et atteint son delta.

Le premier fleuve, que les indigènes appellent Djoliba, *la rivière des chansonniers*, s'étend de Kouroussa à Diofarabé. Les populations qui vivent sur ses bords sont des Maudès.

Le second coule de Diofarabé à Ilo, au-dessous de Say. Les Sonraïs, qui habitent ce pays, l'appellent Issa-Ber.

Le troisième fleuve traverse le territoire anglais depuis Ilo jusqu'au delta ; les riverains le nomment Kouarra.

L'ensemble de ces trois tronçons forme une vaste courbe, qui franchit à deux reprises différen-

tes les mêmes latitudes. C'est, disent les indigènes, un grand serpent qui se mord la queue.

Djoliba. — Le fleuve traverse un pays fertile, habité par une population dense, c'est la région cotonnière. A part quelques rapides, en aval de Bamako, les eaux sont calmes, le fleuve large, la vallée spacieuse, les montagnes qui se profilent au loin sont couvertes d'arbustes; un soleil radieux éclaire des villages, des bois, des futaies, de nombreuses cultures, des nuées de pirogues sillonnent le fleuve : il s'y fait un grand commerce.

« Là, dit Lenfant, baigné de soleil et de lumière, « le piroguier progresse en cadence ; d'un mouve- « ment leste et vigoureux, il prend appui sur le « fond et réagit de tout son être pour lancer le « frêle esquif, tandis que sa voix sonore s'élève « et retentit.

« Combien de fois, pendant les nuits étoilées de « la saison sèche, n'ai-je pas dormi bercé par le « chant de mes laptots! Couché sur des nattes au « fond de ma pirogue, j'entendais leurs mélopées « langoureuses. C'était presque toujours un piro- « guier de l'avant, qui, d'une voix claire et vibrante, « exaltait de ses chants la vertu guerrière et « la valeur des Bambaras ; puis l'équipage tout « entier reprenait en chœur, accordant le mouve- « ment des perches avec le rythme des chansons. « Voilà le Niger pacifique, voilà le fleuve calme « qui s'écoule tranquille et silencieux sous la « voûte embrasée. Là, les eaux se taisent, l'homme « seul élève la voix, sans s'inquiéter des dangers « de la route. Il sait où reposer ; les rives lui sont « hospitalières, les courants sont faibles, il n'épuise « pas ses forces à lutter contre les rapides. « C'est le Djoliba, la rivière des chansonniers. »

Issa-Ber. — En avant de Diafarabé jusqu'à Say, c'est la région lacustre. Les lacs Débo, Télé, Faté, Faguibine forment une vaste cuvette d'inondation jusqu'à Tombouctou. Ce fleuve tourne alors à l'est et, après un trajet de 200 kilomètres, il s'infléchit vers le sud, contournant des terrains désertiques, connus sous le nom de territoire de la boucle.

Les Souraïs, venus de la haute Égypte, il y a environ trois siècles, imposèrent leur domination sur le fleuve et la région à l'ouest. Le type se rencontre encore assez pur chez quelques individus. Foureau et Lamy, dans leur traversée du Sahara, ont reconnu la même race et Gentil en a trouvé de nombreux spécimens sur les bords du Chari. Il semble donc établi que, à cette époque, il y a eu une poussée de ces populations de la haute Égypte de l'est à l'ouest. Les Souraïs jouissaient d'une organisation complète et d'une civilisation réelle ; ils formaient là un vaste empire ayant pour capitale Gao. Des marabouts illustres, des historiens éclairés apportèrent leurs lumières dans ces régions de l'Afrique et l'Islam y fit de rapides progrès. Élisée Reclus fait remarquer à ce sujet qu'ici, à l'inverse de ce qui s'est produit habituellement, ce n'est pas sur les rivages de la mer et à l'embouchure des fleuves, que la civilisation s'est épanouie, c'est à l'intérieur des terres qu'elle s'est développée.

Les Souraïs n'ont pas, comme les Maudés, donné à leur fleuve un nom approprié à sa nature. Ils n'ont pas non plus reconnu le bief inférieur ; ils ne sont pas navigateurs et on trouve peu de piroguiers parmi leurs descendants. Les peuplades qui vivent sur les bords de l'Issa-Ber jusqu'à Say et même Gaya sont des croisements de Souraïs et de Maudés.

L'Issa-Ber traverse le vaste plateau nigérien, sorte de conglomérat composé de fer hydroxydé et de cailloux roulés de quartz. Ce conglomérat repose sur un sous-sol de granitoïde rose et de schistes. Les masses d'eaux qui l'ont balayé, les pluies abondantes qui l'ont sillonné, ont peu à peu désagrégé ce conglomérat et le fleuve s'y est frayé un passage plus ou moins large. Il s'est heurté d'abord aux falaises de Gao et a pris une direction sud-est, creusant et élargissant sans cesse son lit, jusqu'à ce qu'il rencontre des roches plus résistantes par dessus lesquelles il bondit. Il forme alors ces nombreux et longs rapides, qui rendent sa navigation si dangereuse, avec des chûtes de 0^m80 à 1^m et des différences de niveau qui, sur un faible parcours, s'élèvent jusqu'à 40 mètres, comme aux cataractes de Djoa, près de Jebba.

Après avoir franchi les rapides de Labezenga, le ffeuve a rencontré, près de Say, une faille tortueuse et profonde, qu'il a suivie jusqu'à son embouchure.

Cette faille offre des arêtes verticales, des dents, des aiguilles, qui obstruent le cours, divisent les eaux en plusieurs bras et forment des obstacles considérés jusqu'ici comme infranchissables : ce sont les rapides de Roussa, dans lesquels a péri Mungo-Park.

Le plateau nigérien a une inclinaison régulière depuis le Sahara jusqu'au delta du Niger. Les collines qui bornent le fleuve en sont plus ou moins éloignées et le dominent de plus en plus en partant de Tombouctou. Elles sont déjà élevées de 200 mètres à Kendadji, alors qu'elles le sont de 400 ou 500 mètres à Lokodja, à 7° de latitude plus bas. La vallée s'élargit, les bords du plateau s'affaissent, les marécages

herbeux s'étendent jusqu'à 15 et 30 kilomètres de la rive, la forêt s'éloigne et disparaît. Les villages sont perchés sur des éminences de terre, les populations y sont nombreuses et les cultures étendues.

Kouarra. — Au dessous d'Ilo, frontière anglaise, le fleuve prend le nom de Kouarra. Les populations riveraines dérivent des Aoussas, des Nupés, des Korubas, excellents piroguiers, exclusivement confinés dans les biefs violents ou rapides du Niger. Le pays change aussi d'aspect : une puissante végétation s'étend le long des rives et plonge dans les flots, masquant les berges sur lesquelles on ne peut plus prendre appui pour lancer les pirogues. « L'atmos- « phère y est étouffante, la respiration difficile, « le ciel voilé. Les collines se rapprochent, plongent « leurs roches dans l'onde, les rapides se dessinent, « formant des écueils menaçants, des cascades « nombreuses, des tourbillons dangereux. Le piro- « guier n'a plus ici sa marche rythmée, il ne chante « plus, sa chanson meurt, sa gorge s'étreint. Le « Niger seul élève la voix et remplit les solitudes de « ses mugissements et de son vacarme ».

« Voilà le Niger difficile, la rude vallée de Kouarra « des Aoussas, contraste frappant avec la paisible « vallée du Djolia. Ici c'est la lutte incessante et « opiniâtre contre les rapides ».

« Dès qu'on a franchi ces passages si difficiles « côté rude, le fleuve s'étale et s'élargit, il devient « calme pendant 1.200 kilomètres jusqu'à la mer. « Une navigation intense, des vapeurs grands et « petits le sillonnent à toute vitesse. La civilisation « européenne a pénétré ces contrées, y a porté son « activité et son énergie ; des factoreries, des cités « embryonnaires, des camps s'y sont formés. L'indi-

« gène lui-même, malgré sa paresse native, se sent « entraîné dans cette lutte pour la vie, il cultive et « récolte ».

La Liberty escortée, comme nous l'avons vu, de ses chalands, pénétra le 21 mars dans le Niger. Les rives sont bordées de nombreuses factoreries entourées de palmiers d'un rapport considérable : l'huile de palme est la principale production de la contrée. Les maisons et les magasins y sont d'un type uniforme : ce sont des constructions démontables en bois et en fer, couvertes en tôle zinguée ; le rez-de-chaussée est un hall très aéré servant au transit, l'étage est un appartement confortable entouré de vérandas.

Lokodja, au confluent de la Benoué, large de 160 à 180 mètres, est une agglomération de deux villages, Koruba et Nupé, ayant ensemble 15.000 à 18.000 habitants. Le Niger y coule entre des collines rocheuses, le pays est d'un aspect triste, le paysage aride, les villages y sont rares, les cultures nulles.

Les nègres y sont paresseux, menteurs, voleurs et vindicatifs. Bien musclés, de taille moyenne, ils ont le front bas, le nez écrasé, les maxillaires épais, la bouche lippue, les cheveux crépus, le crâne pointu. La physionomie est brutale, d'un prognatisme très accentué ; ils sont en outre très lâches.

La plupart des villages, Yombas ou Nupés, ont à leur tête des Peuls, que les Anglais préfèrent aux indigènes. Le Peul, comme celui du Sénégal, est le fellah de la Haute-Égypte. Nomade, il vit dans les marécages du Niger, au milieu de ses troupeaux ; il domine le noir et l'exploite. C'est un arien d'un type pur, d'une figure régulière : nez aquilin, front élevé, bouche fine, dents superbes, teint bronzé, regard oblique, air tortueux et rusé.

Les deux rivières mêlent leurs ondes sans les confondre d'abord : l'eau de la Benoué est claire et limpide, celle du Niger sale et boueuse.

En amont, vers Jebba, le fleuve a un aspect triste, la forêt est impénétrable, les rives sont marécageuses, les îles nombreuses et ombragées de grands arbres, les villages rares, les cases misérables, les pêcheurs pauvres.

Un peu avant Jebba, le Niger semble sortir d'un gouffre ; des hauteurs escarpées le dominent et des rochers s'élèvent de 80 mètres au-dessus des eaux.

C'est à Jebba que résidait alors le gouverneur anglais, le général Lugard, celui-là même qui vient récemment de soumettre Kano et Sokoto. Il habite le pays depuis 19 ans et M. Wallace, l'agent-général de la *Niger-Company*, a 23 ans de service. La mission fut reçue courtoisement par le gouverneur, qui s'intéressa particulièrement à son entreprise, ainsi que par tous les officiers anglais.

L'Angleterre occupe ces vastes contrées avec cinq bataillons de tirailleurs, en tout 5.000 ou 6.000 hommes recrutés chez les Nupés, les Yombas et même chez les déserteurs sénégalais ; c'est la West-Africa-Frontiere-Force.

Le tirant d'eau de la *Liberty* ne lui permettant pas d'aller plus avant, on déchargea, près de la rive, les 1.800 caisses devant former le premier convoi et on empila dans un hangar, prêté par la Company, tout le restant des colis et de l'outillage destinés à d'autres convois.

Tout étant organisé, on leva l'ancre le 26 mars et on remonta les gorges rocheuses de Jebba.

La navigation est extrêmement difficile et périlleuse dans ces gorges, dans ces rapides hérissés d'arêtes, d'aiguilles et de rochers barrant le fleuve.

Les piroguiers, qui devaient partager les peines et les dangers de la mission, ont largement contribué au succès. C'étaient des Somonos - Bambaras, « serviteurs exceptionnels, dit Lenfant, navigateurs « incomparables, dont le dévouement ne connaît « plus de limites, et du zèle desquels on peut tout « attendre. Quel éloge ne pourrais-je pas faire de « ces braves gens, honnêtes et laborieux, qui pla- « çaient en nous toute leur confiance ? Dans les pas- « sages dangereux, ils se jetaient à l'eau résolument « pour sauver l'embarcation et, si nous nous trou- « vions en péril, tous venaient à notre aide ».

Les moyens de propulsion employés consistent en longs bambous armés de crochets, en gaffes et en avirons. Pour remonter le courant, on appuie les bambous sur le fond ou sur les berges, en faisant un vigoureux effort pour pousser le bateau. On se sert de la rame à la descente, afin de gagner de vitesse sur les rapides et de manœuvrer avec facilité.

Les chalands ont deux systèmes de direction : le gouvernail en tôle d'acier ou l'aviron-barre long de 6 mètres, placé dans un tolèt et d'une force considérable. L'aviron - barre donne, chaque fois qu'on le manie, une nouvelle poussée préférable au gouvernail.

On est à ce moment à la saison des basses eaux, le lit du Niger est facile à étudier, les roches qui l'encombrent émergent et indiquent les passages qu'il faut éviter. Lenfant en fait le relevé précis pour les signaler aux vapeurs qui voudraient se hasarder à faire le trajet.

La végétation plonge jusque dans le fleuve et en masque les rives. Des vols d'oiseaux s'ébattent sur les bancs de sable, on voit là toutes les espèces de

volatiles de l'Afrique occidentale : cigognés, grues roses, pélicans, chasseurs d'Afrique, oiseaux-mouches, et à quelques mètres, des caïmans dorment au soleil.

Le 29 mars, on arrive à l'enclave d'Arenberg. C'est un parallélogramme de 400 mètres sur le fleuve et de 1.200 mètres de profondeur. On en fait la reconnaissance et on se met de suite à l'organiser. Le lieutenant anglais Cokerell, chef du poste de Badjibo, entretient les meilleurs rapports avec la mission et lui vient en aide. Le lieutenant Anthoine, chargé de l'installation du poste, y fait construire des cases rondes avec vérandas, murs circulaires en briques sèches, cimentées avec de la terre battue et couvertes en cône.

Le 1er avril, on part pour les rapides et c'est alors que commencent les difficultés réelles de la navigation : les chalands, entraînés par le courant, sont lancés contre des roches, où ils courent le risque de se briser ; quelques-uns chavirent et on perd des objets précieux; l'eau, projetée par les aiguilles, forme des volutes qui s'abattent sur les bateaux ; malgré des efforts inouïs, on avance à peine de 500 mètres par heure ; il est presque toujours nécessaire de découvrir un passage avant d'y engager le convoi. On doit enfin alléger les chalands et transborder 900 colis par la voie de terre. C'est qu'il faut arriver à tout prix, le colonel Peroz étant à court de vivres et attendant le convoi avec la plus vive impatience. Et on lutte ainsi des journées entières sans cesse ni repos, sous un soleil de feu qui accable les hommes.

La difficulté de la situation s'augmente encore par la recherche de porteurs pour convoyer les caisses.

Les hommes requis vont à la chasse armés de flèches et suivis par des chiens d'assez forte taille. Ce sont les femmes qui transportent les caisses ; elles vont en file indienne, avec un enfant à cheval sur les reins et enveloppé dans leur pagne, tout en ayant sur la tête une grande calebasse dans laquelle se trouve le fardeau.

On franchit heureusement Garafiri et on atteint Boussa, où la population fait bon accueil à la mission. Le type Aoussa a le front large et bas, le crâne pointu, les pommettes saillantes, la physionomie farouche, énergique et cruelle à la fois. Les Aoussas, commerçants, cultivateurs et industrieux, font d'excellents soldats.

« En amont des rapides, le Niger vient de fort « loin, large, silencieux, étincelant, reflétant les « rayons solaires et la réverbération des nuages ; « une légère brise s'élève. Les montagnes s'écar- « tent ; sur les rives s'étend une brousse claire : « c'est la forêt soudanienne, l'atmosphère est plus « légère, la lumière plus vive ».

Le pays est marécageux, les plaines sont de vastes champs de boue, incultes et recouverts de *bourgon*, plante pouvant fournir de l'alcool. Les moustiques y foisonnent et s'abattent sur les gens avec une effroyable voracité.

A Yelloua, des montagnes arides et désolées s'étendent au loin, le fleuve a 5 kilomètres de largeur d'une rive à l'autre, mais le lit est occupé par deux îles longues et étroites, que des marigots décomposent en vastes îlots très peuplés, avec de nombreuses cultures.

Les rapides finissent à Sakassi.

Le territoire de la Nigéria cesse vers Ilo. On

entre alors en terre française et le pavillon tricolorc flotte à l'arrière des embarcations.

Le hermattau, vent du nord-est, se met à souffler. Il est bienfaisant, les montagnes disparaissent, l'air est plus pur et vivifiant. On passe ainsi devant Gaya, Kirtachi, Say, Niamé et on atteint Sorbo, où commence la route reliant le Niger au Tchad. Entre Gaya et Say, région pauvre, vastes marécages.

Le premier voyage est heureusement terminé.

La flotille vient séjourner à Say et descend en août à Badjibo, ayant parcouru un trajet de 1.700 kilomètres, avec 60 tonnes de matériel.

Un deuxième convoi monte alors les rapides en octobre, aux hautes eaux, atteint Say le 3 décembre, Assougo le 1er janvier 1902, puis redescend à Badjibo, le 4 février, après une marche ininterrompue de 119 jours, ayant parcouru 2.500 kilomètres et transporté 97 tonnes.

Enfin, un troisième convoi remonte, en mars 1902, aux eaux moyennes, avec 83 tonnes de ravitaillement.

« Ces voyages successifs, dit Lenfant, souvent « périlleux, toujours fatigants, ont été entrepris avec « une ardeur confinant à l'enthousiasme et avec la « volonté de réussir, ce qui assure le succès de l'en- « treprise ». Ils ont permis d'étudier le cours du fleuve dans tous ses détails et d'en dresser une carte exacte.

Comment s'est formée la vallée du Niger actuel?

Les explorateurs et les géographes avaient observé divers indices semblant indiquer que les eaux du fleuve avaient suivi jadis un cours différent. Les études de Lenfant confirment le fait et expliquent la formation de la vallée actuelle.

Une mer aujourd'hui disparue existait dans la région occupée par les lacs et les marigots qui s'étendent de Mopti à Tombouctou, couvrant de ses eaux cette partie du plateau nigérien et les sables du Sahara. Le Djoliba, sortant des branchements du Fonta-Djalon, se frayait un chemin dans le Bélédougou et se déversait dans cette mer à Diafarabé. Le Bani roulait aussi ses eaux vers le nord et se jetait encore dans la même mer, avec une embouchure différente. C'est une mer intérieure peu profonde, couvrant les hauts-fonds du plateau nigérien et du Sahara. Autour de cette mer émergent au loin : au Dahomey, les monts de l'Atokora; au Soudan, ceux du Bélédougou, de Koug, de Foutah. Vers l'est, surgissent les éminences du Sokoto et de l'Aïr, tandis que, au nord, un réseau d'îlots et de massifs montagneux s'étend de l'Adrar aux chaînes de l'Algérie et du Maroc.

Le sol s'élève toujours, la mer se retire progressivement et découvre d'abord le plateau nigérien. Le Djoliba et le Bani étendent leurs ramifications, se répandent en plusieurs bras et finissent par se pénétrer, par se confondre.

Le sol continuant à s'élever, l'océan se retire et découvre les sables du Sahara. Le Djoliba et le Bani se déversent toujours dans cette mer intérieure, qui ne communique plus avec l'Atlantique que par une brêche située au sud-ouest, vers Sompi.

La saison des pluies s'établit dans la région Aoussa, vers Boussa, les tornados creusent le plateau nigérien, et la vallée du Kouarra se dessine, alors que celle du Djoliba est complètement tracée.

L'océan se retire tout à fait, ne laissant plus que

la région des lacs et la cuvette d'inondation. Le Djoliba s'y précipite, le Kouarra creuse son lit et se déverse dans la basse vallée, en sautant à 40^m de hauteur les cataractes de Djou-Djou, près de Jebba.

Les eaux s'élevaient alors à un niveau bien supérieur, et suivant la pente naturelle du plateau. se déversaient avec violence contre les falaises de Gao, qui les ont rejetées au sud-est.

C'est ainsi que l'Issa-Ber se dessine, servant de moyen de communication entre le Djoliba et le Kouarra, qui formaient à l'origine deux fleuves différents.

Le volume des eaux est énorme, et s'étend, à l'époque des inondations, jusqu'à dix ou douze kilomètres des rives.

Au sortir des marigots, l'Issa-Ber est large de deux kilomètres. Dans le Kouarra, pendant la saison sèche, la largeur du fleuve est de cinq à six kilomètres, mais les rochers et les falaises le resserrent en différents endroits. Vers Bamba, au sommet de la boucle, il n'a que 700 à 800^m de largeur ; au défilé de Tessaï, il n'en a que 150 à 200.

Les crues du Niger.— Dans l'Afrique équatoriale, il y a deux saisons distinctes, bien tranchées : la saison sèche et la saison des pluies ou des tornados.

La saison sèche dure de novembre à mars dans le Djoliba supérieur, de fin octobre à avril dans le bief Koalikoror-Mopti, de septembre à juin, dans l'Issa-Ber. Le reste du temps constitue la saison des pluies.

C'est d'abord une trombe d'air, d'une vitesse considérable, qui renverse et brise tout. C'est une

violente tempête, bientôt suivie d'une tornade humide et bienfaisante venant de l'est. La pluie tombe alors par rafales, avec tonnerre et grêle, changeant les ravins en véritables torrents. Ces pluies continuelles forment dans le Djoliba une crue occidentale, que reçoit l'Issa-Ber et qu'il transmet au Kouarra. Celui-ci a lui-même une crue dite orientale, qui lui est propre et se trouve augmentée, quelques mois plus tard, par les apports du Djoliba.

Crue occidentale. — La saison des pluies arrivant, le Djoliba a d'abord une crue lente, régulière; il cesse bientôt de monter pendant que les rigoles se remplissent et absorbent la crue. Il remonte ensuite sans interruption, jusqu'à la fin juin, et couvre la plaine de Djeuné ; le Bani vient doubler son débit. En juillet, le Djoliba submerge le lac Débo, puis les lacs Télé, Faté, Faguibine. Il atteint ensuite son maximum d'étiage, 7 à 8^{m}, du 20 au 30 septembre. Tous les sept ans, la crue prend de grandes proportions et baigne le pied des murs de Tombouctou.

En octobre, la pluie diminue, puis elle cesse, la crue a fertilisé les campagnes par ses inondations ; c'est la haute vallée du Nil français riche en productions de toutes sortes.

En novembre, toute la région lacustre a totalement reçu les crues combinées du Niger et du Bani, elle atteint son maximum d'étiage et commence à s'épancher en aval. Elle a condensé la crue et l'inondation, elle a servi de réservoir, elle se vide et alimente l'Issa-Ber. C'est le lac Débo qui se vide le premier, puis successivement les autres lacs, à mesure que baisse le niveau de l'Issa-Ber, ce qui demande un certain temps.

Le maximum d'étiage a lieu en janvier à Kabara, fin février à Say. De fin août aux premiers jours de mars, l'eau monte de 8 à 10^{mm} par jour, puis elle redescend de même. Cette crue, se produisant en pleine saison sèche, dépose une alluvion extrêmement fertile; lente et progressive, elle arrose la région sans rien détruire.

Crue orientale.—La région du Kouarra subit des pluies diluviennes, très intenses, de fin avril au commencement de novembre. Vers Boussa, sous l'influence des tornados, l'eau s'élève de 2^{m} en quelques heures. Le maximum de la crue a lieu du 1er au 10 septembre.

Le Djoliba est alimenté par sa source, qui sort du Tembikoudou, à une altitude de 850^{m}. Il se perd ensuite dans l'immense cuvette d'absorption, qui lui sert de réservoir et se déverse enfin dans l'Issa-Ber. Si on supprimait celui-ci, le Kouarra se trouverait à sec et ne serait plus qu'un ravin rocheux ; il ne resterait plus que la Bénoué formant un bassin particulier.

La crue occidentale se fait sentir à Gaya fin novembre. L'étiage monte de 3 à 4^{mm} par jour jusqu'à fin mars, puis redescend jusqu'au moment des pluies qui précèdent la crue orientale.

Il y a donc deux crues qui alimentent le Kouarra. Ses rives sont constamment inondées et forment de vastes marécages absolument impropres à la culture.

En aval de Lokodja, la Bénoué double le débit du Niger, qui peut être remonté jusqu'à fin janvier, par les navires de fort tonnage.

Conclusion. — Le bas Niger avait été considéré jusqu'ici comme absolument impropre à la naviga-

tion, à cause des rapides de Boussa, réputés infranchissables. Ils ont été franchis cinq fois par la flotille et sans accident, avec des convois de dix-sept à dix-neuf embarcations. Lenfant a fait, en exposant cent fois son existence et celle de ses braves laptots, la reconnaissance complète de tous les passages; il a dressé la carte des rapides, établi des graphiques d'étiage, fourni des renseignements pleins d'intérêt, et dressé des pilotes pouvant guider les futurs convois. La voie est donc ouverte, la manœuvre est connue, la traversée des rapides est possible. Il n'y a plus, pour compléter ce labeur énorme et périlleux, qu'à faire le balisage des chenaux pendant la saison sèche.

Avenir du Soudan. — Nous possédons donc en Afrique un immense empire. Il a été acquis, comme on l'a vu, au prix de beaucoup de sang, de sacrifices d'hommes et d'argent, de fatigues inouïes, de labeurs énormes. Mais cet empire renferme des richesses considérables, et, quoi qu'en aient dit les Anglais, le coq gaulois y trouvera autre chose que du sable à gratter.

La France cherche aujourd'hui, avec une grande ardeur, une louable activité et une ténacité remarquables, à mettre en valeur toutes ces richesses. C'est à nos commerçants, à nos industriels, à nos colons, à diriger de ce côté leurs efforts, leur énergie, leurs capitaux.

Ce qui manque à ce pays, ce sont les voies de communication, permettant aux productions de toute nature d'être dirigées vers la mer.

Le Nil français peut être dans un avenir plus ou moins éloigné une vaste région cotonnière, qui libèrera la France du prochain trust américain.

Le coton indigène a une soie courte, tenace et résistante. Le produit est brillant, agréable à l'œil. Le jardin d'essai de Koulimoro en a déjà produit beaucoup ; il donne 30 0/0 de coton, contre 70 0/0 de graines. Pendant la période humide, la graine germe et les premières feuilles se développent. La tige se fortifie pendant la saison sèche, la fleur se développe et s'épanouit à la rosée du matin.

Kotonou a déjà expédié en France 2.100 balles de coton, qui a été reconnu de bonne qualité. La production totale dans le monde a été de 12.850.000 balles de coton. Les provinces méridionales des États-Unis en fournissent à elles seules 10.679.000. Le marché du coton est donc aux mains des États-Unis. On cherche à s'en affranchir. Nous le pouvons plus que les autres nations. Une association cotonnière s'est formée, qui a tenté, sur divers points, des essais donnant déjà des satisfactions.

Dans le Togo allemand, des planteurs américains emploient maintenant la force animale pour égrener, presser et transporter le coton, ce qui réduit de moitié le volume et les frais. Le coton rendu à Brême revient à 205 marks, frais d'administration et d'amortissement compris, au lieu de 255 marks, le mètre cube ; le prix moyen de vente est de 343 marks.

On a déjà exporté 50.000 balles de coton égrené et on se propose de construire une voie ferrée de Lome à Palima (122 kilomètres), qui traversera les plantations.

Nous cherchons à atteindre le Niger par trois voies différentes : par le chemin de fer de Kayes à Bamako ; par celui de Konatry, et par celui de

Kotonou, qui débouchera sur le fleuve vers Goya ou Say.

Le Sénégal offre déjà une voie navigable de 1.000 kilomètres jusqu'à Kayes. De ce point par Bamako à Koulikoro, la voie ferrée aura 600 kilomètres. On trouve là un bief navigable de 1.700 kilomètres jusqu'à Assongo. Nous aurons donc une voie de 3.300 kilomètres, qui permettra de transporter à la côte, non seulement le coton, mais tous les autres produits du Soudan : mil, arachide, sésame, riz, karité, caoutchouc, indigo, ivoire, peaux, laines, tissus, tabac, patates, autruches, aigrettes, sans compter toutes les richesses minières à peine explorées.

En attendant que les voies ferrées puissent atteindre le Niger, c'est à la flotille qu'incombe le ravitaillement de nos postes et le transport des produits commerciaux. Une caisse de 25 kilogs transportée par voie de terre de Porto-Novo à Say, coûte 25 à 26 francs, non compris les pertes et les casses. Il faut tenir compte, en outre, des difficultés du portage, qui exige cinquante fois plus de monde que le transport par eau, et de l'inhumanité qu'il y a à soumettre les nègres à ces barbares corvées. La même caisse transportée de France à Sorbo par eau coûtera 17 francs ; elle en coûterait 27 à 28 par Porto-Novo. Il y a donc à la fois grande économie et suppression d'une coutume barbare. Le mérite en revient tout entier au capitaine Lenfant. C'est à son énergie, à son courage, à sa persévérance, qu'on doit l'ouverture de cette voie, qui peut être féconde pour le commerce.

Par là, et en remontant la Bénoué, on atteindra aussi facilement la région fertile du Tchad, où le

coton peut être cultivé dans les mêmes conditions que dans la vallée du Nil français.

Cet empire du Soudan a été acquis à la France, au prix de sanglants sacrifices, de grands périls et de dangers sans nombre, mais il est plein de promesses et d'avenir. Nous avons là de vastes étendues riches et productives. C'est à nous de les mettre maintenant en valeur et de recueillir le prix de tant d'efforts, de tant d'énergie et de tant de sang versé.

A l'œuvre, donc, et en avant pour la plus grande France !

GÉNÉRAL BERTRAND.

LA CARAQUE [1]

(suite et fin)

V.

Il n'y a guère de villages où il n'y ait quelques divisions locales, engendrées généralement par des délimitations de terrains, des héritages, des jalousies de famille, encore plus que par la politique.

Parents et amis des familles adverses prennent dans ce cas parti pour les leurs, et dans ce milieu restreint où ils vivent, dans ce petit coin de terre où il semble que devraient régner la paix et la concorde, la jalousie sème la zizanie, suscite des procès, des rancunes. Mesquineries humaines et villageoises !

Il en était ainsi pour deux familles des Baux.

Jean Fouques, du Moulin de la Baume, et Germain Vernède, dit le Pélot, avaient un fossé qui traversait leurs terres dans le vallon et chacun d'eux prétendait à tort ou à raison être le propriétaire du ruisseau.

(1) Extrait des *Lettres de ma Garrigue*, inédites en cours de publication.

Après forces discussions plus ou moins intimes, discussions qui s'animaient de jour en jour davantage et qui, de simples altercations menaçaient de tourner au pugilat, nos deux voisins se mirent en quête d'hommes de loi.

Par suite, le papier timbré, manne des avoués et des huissiers, pleuvait comme grêle chez Fouques et chez Vernède.

Expertise sur expertise, enquête sur enquête, jugement sur jugement, tout ce qui compose le pandemonium de Minerve et l'attirail de Thémis avait été mis en œuvre et épuisé ; et enfin, de tout cela, Fouques avait eu gain de cause, selon le style du palais, et avait été déclaré le légitime possesseur du fossé tout en ayant autant d'écus à débourser pour payer dame Justice que son adversaire, le perdant Vernède. Ce qui du reste arrive toujours.

Cette animosité entre Fouques et Vernède n'était pas très ancienne. Une amitié étroite, intime même, avait régné naguère entre ces deux hommes, voisins de champs et de domicile, dont les maisons étaient situées vis-à-vis l'une de l'autre. Les deux familles partageaient, comme des parents, leurs joies et leurs peines. Enfants, ces deux hommes avaient joué ensemble. Vint plus tard le jour où ils se marièrent. Combien furent solennelles ces noces pour les deux familles !

Mais le bonheur conjugal ne fut pas malheureusement de longue durée pour Fouques. Après neuf mois de mariage il perdit sa jeune femme, un vrai exemple de vertu et un modèle de beauté qui mourut en donnant le jour à une fille, sa ressemblance parfaite, la brune et belle Magali.

Depuis cette triste circonstance, les attentions

amicales des Fouques et des Vernède avaient été encore plus grandes et sa jeune enfant avait été entourée par eux de tendres sollicitudes.

Vernède, déjà père alors, l'était quelques années plus tard de deux enfants, deux garçons, dont l'aîné était Pierre.

Pierre, de cinq ans plus âgé que Magali, la conduisait quotidiennement par la main à l'école et la ramenait aussi de l'école à la maison.

Les enfants jouaient ensemble et avaient entre eux une amitié grandissante faite de chaque jour, qui devait se changer plus tard en un sentiment de cœur tout différent.

Les années s'écoulèrent et les enfants grandirent.

Magali fut mise en pension par son père chez des religieuses à Maussanne, à deux kilomètres à peine des Baux.

Magali ne perdit donc pas de vue le clocher du pays natal.

Fouques, qui aimait sa fille de toute son âme et la soignait comme la prunelle de ses yeux, avait voulu en faire une bonne chrétienne et une demoiselle bien élevée.

A cette même époque, les Vernède quittèrent les Baux pour aller tenir la ferme de Castillon, située non loin de là dans la commune du Paradou.

La famille était devenue nombreuse. Sept enfants dont quatre garçons la composaient.

Des jeunes bras se préparaient pour l'avenir. Il fallait donc assurer le pain à cette nombreuse famille et chercher dans ce but une propriété assez vaste, pour subvenir à tous les besoins. Tel était le cas de la ferme de Castillon, adossée aux pieds des Alpines dans la commune du Paradou.

Le Paradou est un frais et joli village sur la route d'Arles à Mouriès. Son nom lui vient d'un moulin à parois pour la fabrication du drap, que les Romains y avaient construit sur un aqueduc venant des sources de l'Arcoule et dont on voit encore aujourd'hui les vestiges.

De la désignation technique de cette fabrique, moulin à parois, en provençal, *lou Paradou*, est venu le nom de ce village.

Le mas de Castillon était dominé par des tours en ruine et des pans de mur, restes d'un château fort; sur les flancs de la colline s'étalent des bois de chênes-verts et des champs d'oliviers, dans la plaine des vignes et des céréales, plus loin de vastes marais.

La famille Vernède acquit vite dans cette exploitation une belle aisance, qui valut à son chef le surnom de *Pelot*.

Le mot *Pelot* désigne en provençal les gros fermiers de la Camargue et de la terre d'Arles, qu'on appelle aussi ménagers.

Plusieurs années se passèrent pendant lesquelles les Vernède sans cesse occupés aux nombreux travaux de la campagne, ne sortirent guère de leur ferme, et de son côté Fouques restait confiné aux Baux.

Il descendait cependant tous les dimanches à Maussanne voir sa Magali au pensionnat et de là s'en allait quelquefois avant de remonter aux Baux, jusqu'au mas de Castillon voir les Vernède.

Mais ces visites étaient assez rares, à cause de leurs occupations réciproques.

Le fils aîné de Vernède, Pierre, élevé au grand air, était devenu un homme et un beau garçon, Magali une belle et ravissante fille qui, ses seize ans sonnant, venait de sortir du couvent.

Fouques possédait ainsi que je l'ai dit plus haut, le moulin à huile de la Baume. Ce nom de Moulin de la Baume lui venait de ce qu'il était creusé dans le rocher même, c'est-à-dire qu'il formait comme une grotte naturelle creusée dans le roc.

Certains moulins à huile sont encore en Provence ce qu'ils étaient du temps des romains. Une meule mûe par une bête de trait ou par une chûte d'eau, broie les olives et les met en pâte; un grand pressoir dit à grand banc, muni d'un long levier ou barre sur lequel s'exerce la pression, des cabas en sparte dits scourtins dans lesquels on met la pâte et que l'on empile sous le pressoir; un fourneau surmonté d'une chaudière dans laquelle on fait chauffer l'eau que l'on verse toute bouillante sur les cabas pour l'extraction de l'huile, des réservoirs en pierre que l'on désigne sous le nom de piles dans lesquels se rend l'huile extraite; des *patelles*, espèces de cuillères de cuivre très plates qui servent à lever l'huile dans les cuvettes; des petits tonneaux pour recueillir le produit de l'olive, voilà les divers instruments et tout le matériel d'un moulin à huile de Provence.

Mais, si les moulins à huile manquent de perfectionnement, ils ne manquent ni de pittoresque, ni de poésie. Les félibres les ont chantés.

C'est surtout la nuit à la lueur de la lampe fumeuse, *lou caleù*, ancienne lampe romaine, que les moulins à huile présentent un tableau curieux.

A travers une atmosphère tiède et brumeuse, on aperçoit, au fond, une grande meule que fait tourner une mule aux yeux bandés, au son d'un gros grelot qui surmonte son collier. De l'étage supérieur, à l'aide d'un manchon en tôle, coulent les olives sous la meule et un homme, une pelle en main, remue la

pâte et pousse les olives sous la pierre qui doit les écraser.

Le bayle du moulin ou le contre-maître dirige le mouvement des hommes, qui rangés près de la barre du pressoir, s'élancent sur elle, en poussant des cris à l'unisson, afin de rendre plus uniformes leurs efforts, et se couchent sur la barre pour presser les cabas d'où ruisselle l'huile. C'est ce que l'on appelle faire un banc.

Autour du fourneau sont assis les clients qui attendent leur tour, car c'est à tour de rôle que l'on presse les olives de chacun d'eux. Hommes et femmes passent ainsi la soirée à chanter ou à deviser.

L'année où Magali venait de sortir du couvent de Maussanne, était une année de récolte abondante d'olives, et la jeune et belle baussenque surveillait et dirigeait les olivades des nombreux vergers de son père. Pour ce motif, les travaux de la récolte l'amenaient fréquemment au moulin de la Baume, où vint aussi Pierre avec sa charrette apporter les olives du mas de Castillon et y faire l'huile.

La première fois que Pierre rencontra Magali au moulin de la Baume, il la trouva bien changée, car il ne l'avait pas vue depuis longtemps. Magali était devenue une ravissante fille que Pierre admirait ébahi, et celle-ci, timide, se prit si fort à rougir à la vue de son ancien petit camarade d'enfance, que ses joues empourprées ressemblaient à deux superbes et fraîches pêches veloutées.

Ils s'adressèrent pourtant enfin mutuellement tous deux la parole, et dans un long entretien, au coin du fourneau du moulin, leur amitié se transforma soudain en sentiment d'amour.

Les enfants grandis maintenant sentirent battre dans leur cœur des pulsations encore inconnues.

L'amour, l'amour pur et idyllique, l'amour vrai avait frappé à la porte de leur cœur.

Pierre et Magali s'aimaient sans se le dire.

Toutes les occasions étaient saisies de part et d'autre pour se donner des preuves de cette douce et tendre affection.

Une olivette des Vernède était voisine d'une autre appartenant à Fouques et les olivades se faisaient successivement dans ces deux propriétés. Pierre, en se dérangeant de son travail, en profitait pour causer longuement, de temps à autre, avec Magali. Que de complaisances et d'attentions il avait pour elle !

Il lui transportait d'un olivier à un autre le chevalet sur lequel montait la belle et jeune fille pour ramasser les olives, car dans la Provence occidentale, comme à Beaucaire et à Nimes, la cueillette des olives se fait à la main et non à l'aide de gaules comme dans le Var et les Alpes-Maritimes. Pierre s'évertuait à chercher l'arbre le plus chargé d'olives, pour y placer au pied le chevalet de Magali.

Tant d'attentions ne tardèrent pas à être remarquées par les *olivaïres* et on commença à babiller fort à ce sujet.

Ainsi se passa la saison des olivades, lorsqu'au mois de janvier de l'année suivante survint la conscription pour Pierre, qui ne fut pas favorisé par le sort, car il tira un des premiers numéros de la classe, ce qui le désigna de suite pour être versé dans l'infanterie de marine.

Il est facile de penser quelle fut la tristesse des deux jeunes gens à la perspective de se séparer pour longtemps et peut-être pour toujours, car dans les troupes de marine on n'est pas toujours sûr de revenir.

Cette année-là fut encore, pour comble de malheur, celle qui vit naître le différend entre les pères de nos jeunes amoureux à propos de la délimitation de leurs champs et d'où s'ensuivit là brouille, le procès et l'inimitié entre les deux familles. Adieu mariage rêvé. Tout espoir semblait être perdu.

Vernède, qui connaissait les intentions de son fils, ne lui avait pas caché qu'il s'opposerait toujours formellement à la réalisation de ses projets d'union avec Magali.

Toutefois, malgré tout, les deux jeunes gens ne s'en aimaient pas moins, et ce fut même à l'occasion de cet obstacle, qui venait se mettre au travers de leur désir, que Pierre se décida un jour à avouer à Magali qu'il l'aimait du plus profond de son âme et du plus pur amour, et qu'il n'en voulait pas d'autre pour sa femme.

Ils continuaient à se voir secrètement à l'insu des parents. Mais, le jour du départ de la classe approchait. Pierre était désigné pour le 4me d'infanterie de marine, en garnison à Toulon.

La veille du départ du jeune conscrit, Pierre et Magali s'étaient donné rendez-vous à la croix placée au carrefour de la route de Saint-Rémy. Avant l'heure fixée, ils s'y trouvaient tous les deux pour se faire leurs adieux, et la main dans la main, les larmes aux yeux, l'un devant l'autre, se regardant et pleurant, ils se firent de nouveau serment de fidélité et restèrent longtemps ensemble en silence, après avoir épanché les tendres sentiments de leurs cœurs.

— Enfin, dit Pierre, il faut que je te quitte, ô Magali, permets que je dépose sur ta main un baiser d'adieu.

Et Magali, pour toute réponse, sanglota.

Pierre reprit en lui serrant une deuxième fois la main :

— Devant la croix de pierre qui nous entend, je te promets, Magali, ma bien-aimée, que je ne t'oublierai jamais, et que là-haut, dans la petite église, le prêtre bénira un jour notre union.

— Et moi aussi, répondit la jeune fiancée éplorée.

La lune, de sa clarté naissante, éclairait ce touchant tableau.

Pierre s'éloigna.

Magali le suivit du regard à travers les larmes qui voilaient ses yeux, et elle cherchait à le voir encore dans le chemin qui descend à Maussanne, lorsqu'il disparut au détour de la route, en se retournant encore une fois pour lui lancer de la main un dernier baiser d'adieu.

Quelques heures après un train du chemin de fer emportait Pierre à Toulon, pendant que Magali, accablée de tristesse, pensait à la séparation cruelle, au coin de la cheminée.

Dans son nouveau métier de soldat, Pierre n'oublia pas ses serments, et cette existence nouvelle de la caserne n'amoindrit en rien ses sentiments. De temps en temps il écrivait là-bas au pays à sa chère et tendre Magali.

Ses classes de soldat étaient à peine finies que soudain éclata la guerre du Tonkin et Pierre fit partie des premiers détachements de troupes du corps expéditionnaire.

Cette expédition fournit au jeune soldat l'occasion de montrer sa vaillance et son endurance. Dans une première affaire, il donna la mesure de son courage et fut nommé caporal.

Quelques mois après, c'était à Bac-Ninh, il s'agis-

sait de prendre un fortin bondé de pirates. La petite troupe française chargée de cette opération hésitait devant la difficulté de la tâche. Pierre Vernède s'élance soudain , à côté de son capitaine , et fait irruption dans le réduit, en tuant le plus d'ennemis qu'il peut et parvenant au sommet du fort, il hèle ses camarades :

— Montez, leur dit-il, il n'y a personne.

Ses compagnons s'èlancent à leur tour dans le fort, mais à leur grande surprise, il se trouvent en face de nombreux Pavillons Noirs. Ils ne peuvent plus reculer et se battent comme des lions.

Le fortin est pris et le drapeau tricolore flotte bientòt au sommet grâce à la patriotique supercherie et au courage de Pierre Vernède, qui, pour ce fait, fut nommé sergent sur le champ même du combat et décoré de la médaille militaire.

Cette nouvelle fut tout un événement pour la ville des Baux. Magali était fière de son fiancé et l'aimait encore plus, mais elle tremblait toujours sur son sort, car la guerre continuait encore.

Pierre ne s'arrêta pas en si beau chemin et continua, dans la suite de la campagne, à servir vaillamment sa patrie.

A Lang-Son, le général de Négrier avait une missive importante à faire passer à un autre chef de corps, mais la mission était périlleuse. Il s'agissait de faire une bonne journée de marche dans les rizières, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, à travers un pays rempli d'ennemis embusqués.

Le général s'adressant aux marsouins qui l'entouraient :

— Qui de vous, dit-il, veut me porter cette dépêche ?

Sortant des rangs :

— Moi, mon général, dit le sergent Vernède.

C'était encore un acte d'héroïsme, mais c'était l'amour de Pierre pour Magali, c'était son désir de faire rejaillir sur elle comme sur sa patrie une part de l'honneur qui lui revenait, qui le faisait agir dans cette circonstance, où l'esprit de sacrifice jouait le premier rôle.

Mais Pierre, qui était un croyant, ne s'aventurait jamais sans implorer le secours de Dieu. C'était là sa grande force, le véritable secret de son succès.

Le général de Négrier lui confia donc sa missive, et le sergent partit.

Après de longues heures passées dans les rizières, c'est-à-dire dans l'eau, se cachant le jour dans les bambous et les joncs, et marchant la nuit afin de ne pas être aperçu par les pirates, le sergent Vernède parvint jusqu'au général auquel il devait remettre la dépêche qu'il portait. Il servit encore de messager à ce dernier, qui voulait obstinément le garder avec lui, et retourna à son poste comme il était venu, au grand étonnement de tous ceux qui l'ayant vu partir ne croyaient pas le voir revenir vivant.

Cette nouvelle action d'éclat le fit nommer chef du poste de Bac-Lé, où on le laissa à la tête d'un petit détachement.

VI

Depuis le jour fatal où la Caraque avait rendu ses oracles cachant des pressentiments funèbres, Magali, frappée au cœur par les paroles de la vieille bohémienne, s'en allait d'une maladie de langueur vers l'autre monde. Les fraîches couleurs de ses joues veloutées avaient disparu. Les yeux s'étaient enfon-

cés dans leurs orbites. Son visage était hâve. Elle avait considérablement maigri et ses forces l'abandonnant de jour en jour, elle marchait avec beaucoup de peine.

Toujours sans nouvelle de son fiancé, elle le croyait mort. C'était cette pensée, qu'avait encore plus fixée en elle la prédiction de la Caraque, qui l'avait mise dans cet état.

Souvent elle cherchait sur ses pas la Caraque ou d'autres *gitanos*, diseuses de bonne aventure et tireuses de cartes, mais elle n'en rencontrait plus aux alentours des Baux.

Le garde champêtre Jacquet y veillait consciencieusement.

Bien souvent encore, allant au sommet de l'antique ville, sur le *Planet*, ou place de l'Ancien-Château, elle s'asseyait rêveuse pleurant à chaudes larmes. Ses yeux caves regardaient au loin les vieilles tours en ruines de Saint-Martin-de-Castillon, comme pour voir si elle ne voyait pas venir Pierre.

Son vieux père était très affecté de voir ainsi sa chère enfant s'acheminer vers la tombe.

Un vieux médecin de Maussanne perdait tous ses efforts et tout son temps à obtenir une amélioration dans l'état de la malade.

De guerre lasse, maître Fouques avait conduit sa fille chez tous les empiriques et tous les rebouteurs des environs, et entre autres chez l'un d'entre eux à Salon, dont le renom s'étendait au loin dans la contrée.

Rien n'y fit. Avec la chute des feuilles et l'automne, la pauvre Magali avait dû s'aliter et s'affaiblissait tous les jours. Étendue sur un canapé, elle y passait la journée en compagnie d'une amie qui la soignait et absorbée par la lecture de livres pieux.

Il lui semblait qu'elle était à la fin de sa vie.

Lorsqu'un jour, un jeune et brillant sous-lieutenant d'infanterie de marine frappait à la porte du docteur de Maussanne, qui soignait Magali, et était introduit auprès de lui.

Ce brillant officier était Pierre Vernède qui, revenant du Tonkin en congé de convalescence, avait appris dès son arrivée en même temps et la maladie de sa fiancée et sa cause première, c'est à-dire la prédiction de la Caraque, qui avait tout aggravé.

— Monsieur le Docteur, dit Pierre, sans plus de préambule, je viens vous demander de me dire franchement ce que vous pensez de Magali.

— Pour moi, répondit-il, avec conviction, Magali est perdue ; mais, reprit-il, après un moment de pause, vous pouvez sans crainte aller la voir, et si, comme je le crois, elle n'est pas prévenue de votre visite, l'émotion que votre présence inattendue lui produira, lui sera à coup sûr salutaire, pourra même la guérir.

— Merci, docteur, répondit Pierre, et il sortit pour aller aux Baux.

Ce jour-là Magali était dans un moment de crise inquiétant son entourage. Pour la première fois des sueurs glacées lui montaient au visage.

Soudain la porte s'ouvre et sur le seuil apparaît un élégant officier dont la voix vibrante et émue dit :

— O Magali, la Caraque a menti !

Comme soulevée par une commotion électrique, Magali se leva sur son séant, les yeux grands ouverts et tendant les bras vers celui qui lui apparaissait, elle s'écria :

— Pierre !

Ce nom inachevé expira dans sa bouche.

Magali retomba inanimée.

Ce ne fut là qu'un évanouissement.

Revenant peu à peu à ses sens, Magali revint aussi à la vie et à la santé. Une crise salutaire, une révolution intérieure s'était produite en elle.

A dater de ce moment, le mieux s'affirma de jour en jour chez la malade.

Qu'elle était fière et heureuse en revoyant son Pierre bien-aimé, devenu officier, revêtu d'un beau costume, portant si bien ses épaulettes et son épée au côté et ayant sur sa poitrine la médaille des braves!

Il s'excusa de ne pas lui avoir écrit plus souvent, en lui disant que relégué dans des postes éloignés et mal desservis par le service peu sûr de la poste militaire, il n'avait pu faire partir aucune lettre, dans ces derniers temps, mais que tout cela n'avait pas empêché que son image fût sans cesse présente à ses yeux.

Pierre apportait à Magali une foule de jolis bibelots de Chine, des bagues, des bracelets, de superbes éventails, des poteries. Tout cela était pour elle.

Comme l'huile ranime la lueur de la lampe qui va s'éteindre, la présence de Pierre avait ranimé en Magali toutes les fibres de la santé.

Mais son père n'était pas encore consent à son mariage.

A force de supplications et de prières, Pierre finit cependant par arracher ce consentement, qui devait entraîner en même temps la réconciliation des deux familles.

Quelques mois après, le jour de la Chandeleur, maître Fouques, maire des Baux, ceint de l'écharpe municipale, procédait lui-même au mariage de sa propre fille, et le vénérable curé, aux cheveux

blancs, unissait, devant l'autel de la Vierge, Magali et Pierre Vernède, le héros du Tonkin, en présence des deux familles réconciliées et au milieu d'une assistance nombreuse des habitants des Baux.

Pierre avait tenu son serment.

Il emmena Magali à Toulon, où il était appelé à tenir garnison ; mais Magali, devenue une *dame*, eut le bon esprit de conserver toujours son costume provençal, ce costume qui semble être sorti des mains d'une fée.

Magali se promit cependant bien à l'avenir de ne plus consulter les bohémiennes tireuses de cartes et prédiseuses d'avenir.

ADOLPHE PIEYRE.

ALLELUIA

I.

Après li jour de penitènço,
De preièro e d'espiacioun,
A largas-vous santi cresènço !
Sus lis alo di carihoun !...

Dins l'aire dindon li campano...
L'alleluia restountissènt
Sout la voùto di gléiso plano
Subre un nivo d'or e d'incèns !

S'escapo di flanc de l'ourgueno,
Vibrant coume un tron dins la nau,
O bèn sa vouès lindo e sereno
Nous fai raiva d'eilamoundaut.

Franquis li muraio embrunido
De noste vièl temple rouman ;
L'aureto, amount dins l'espandido,
Permeno aquel sublime cant.

Lou permeno sout la ramado
Ounte l'auceloun fai soun nis ;
Dins li broundo e subre li prado
Fuso douçamen e brusis.

Mesclo sa galoio armounio
I perfum qu'embaumon l'auta!..
E di crestian la grand'famiho
Lauso lou Crist ressucita !...

Car es Pasco aièui, la grand'fèsto
Dou perdoun que Noste-Segnour
Fai davala sus nosti testo
En rai beluguejant d'amour !...

Tambèn di peitrino enfioucado,
Gisclo l'alleluia galòi,
E lis amo purificado
Senton plus l'ansi que recòi.

II.

Alleluia ! simbèu de glori,
De deliéuranço e de perdoun,
Simbèu d'amour e de Vitori,
Siagues toustems noste guierdoun ?

Ah ! siegues-lou dins la Patrio
Ounte i'a gés de l'endeman ;
Que sabouren tis armounio
Eternamen em'li qu'aimant !...

Louis Bard, félibre.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN FLANDRE

(suite et fin)

Le 31, je fus à bonne heure à l'hôpital et j'y restai jusqu'à 11 heures passées. Je me rendis chez moi pour faire toilette, devant dîner chez M. Moutet, négociant provençal, établi à Lille. Nous n'étions à ce dîner que des provençaux, M. et Mad[e] Moutet, M. Garnier, fameux hautbois, dont j'ai déjà parlé, M. Guérin, chirurgien-major du régt de Brie, élève de l'hôpital militaire de Toulon, et moi qui peux bien passer pour provençal. Nous bûmes du vin du Pradet, qui est fort bon ; nous mangeâmes du ton mariné et des olives *fàchouïres*. Mad[e] Moutet a plutot l'aspect d'une flamande par sa tournure grosse, grasse, blanche et blonde : elle est pourtant de Marseille et n'est à Lille que depuis un an. Mais en la fréquentant, on retrouve bientôt toute la vivacité et la gaîté provençale. Après le dîné nous fîmes une partie de reversi qui fût fort gaie. Mad[e] Moutet est très aimable ; elle nourrit un petit enfant qui est joli comme un cœur. Je sortis de chez Mad[e] Moutet pour aller chez Mad[e] Merlin que je voulois engager d'aller au spectacle. Elle ne voulut pas sortir de chez elle, et nous restâmes à promener dans son jardin jusqu'à la nuit, que je rentrai chez moi.

Le 1[er] septembre la visite de l'hôpital fut très longue ; j'en sortis pour aller faire visite à M[r] *Sainti*, capitaine au régiment d'Auvergne et parent de Mad[e] *de Coinci*.

J'étois prié à dîner le lendemain chez M. de Milleville,

premier médecin de l'hopital militaire de Lille ; mais une lettre que je reçus de Toulon me causa tant de chagrin que je fus incapable de sortir. Le rapport qui existoit entre celui qui causoit ma peine et celui avec qui je devois dîner étoit si parfait que je ne me sentis pas le courage de supporter en face cette odieuse comparaison. Je pris donc le parti de rester chez moi et de faire dire que j'étois indisposé. Je restai ainsi toute la journée en proie à des inquiétudes mortelles, réfléchissant à toutes les atrocités du monstre, auteur de mille calomnies. Mais s'il existe un Dieu juste et vengeur de l'innocence opprimée, il est impossible que ce malheureux imposteur puisse échapper au châtiment qu'il mérite ; car rien n'est plus odieux que l'inculpation qn'il me fait pour m'enlever l'estime et l'amitié de sa famille, puisqu'il est de la plus grande fausseté que j'aie proféré un seul mot contre lui ; rien au reste n'est plus facile à justifier. D'ailleurs, il faudroit me supposer bien noir de me croire capable d'aller calomnier auprès des chefs un homme qui, quoique mon ennemi, tient à des gens pour qui je donnerois ma vie, en reconnaissance des services importants que j'en reçois chaque jour. J'espère qu'on reviendra un jour de cette infâmie et que son auteur rougira de m'avoir méconnu.

Le 3 septembre, rempli des idées de la veille, qui troublèrent mon sommeil singulièrement, il fut aisé de reconnoître sur mon visage ce qui se passoit dans mon âme. Mad[e] Merlin, chez qui je dînai, s'en aperçut et me le témoigna, en me demandant obligeamment si j'avois reçu quelque mauvaise nouvelle ; je répondis que non, mais que celles que j'avois reçues, sans être mauvaises, en me rappelant un ménage livré à une domestique et mon éloignement, causoient ma rêverie. En vain je voulus me distraire par la promenade ; ne pouvant plus depuis ce moment m'occuper, je n'eus de fin ni de répos que lorsque j'eus arrêté ma place à la diligence, ce que je fis le 4, après avoir fait ma besogne à l'hôpital, pour partir le 8, n'ayant pu partir plus tôt. Je rendis ensuite quelques visites de bienséance jusqu'au moment de la parade. Après quoi, nous fumes M[r] Merlin et moi diner avec

Mr Garnier. En sortant de dîner, je rencontrai l'ami Bourbier, avec qui je fus promener jusqu'à l'heure de la Comédie, où nous fûmes voir jouer l'*Infante de Zamora*, opéra nouveau.

Le surlendemain 6, je sortis à bonne heure pour aller faire mes visites de congé chez M. le Prince de Robecq, le Commissaire-Ordonnateur, et autres. La garnison ce jour-là prit les armes pour recevoir le Maréchal de Castries qui passoit à Lille pour se rendre à Dunkerque. La Cavalerie et les Dragons furent à une lieue à sa rencontre, et toute l'infanterie borda la haie depuis la porte par où il entra jusqu'à l'hôtel du Prince de Robecq, où il dîna, après avoir vu défiler une superbe parade, et partit ensuite pour Dunkerque. J'étois chez Mr Dathis, négociant, pour le voir arriver. Il descendit de voiture à la porte de la ville, et fût à pied suivi d'un nombreux cortège jusque chez le Prince, à travers toute la garnison, saluant à tort et à travers les officiers et embrassant les Colonels. Je fus ensuite dîner avec l'ami Bourbier, qui m'obligea de me déprier chez Made Merlin, prétendant devoir obtenir la préférence sur tout autre, à cause de l'ancienneté de notre liaison. Ses raisons étoient si bonnes et assaisonnées de tant de cordialité que je fus obligé de céder. Après le dîner, je rentrai chez moi pour disposer bien de petites choses relatives à mon départ. A peine y fus-je rendu que je vis arriver Mr de Milleville, premier médecin de l'hôpital militaire qui venoit pour la seconde fois de la part de Mrs les officiers de santé pour m'engager à rester plus longtemps, mais d'une manière si pressante et si honnête que je ne pus me défendre de lui donner la liberté d'aller au Bureau de la diligence pour retirer un Louis d'or que j'avois déjà payé pour ma place. Véritablement, je ne croyois pas qu'il pût réussir, mais il sut si bien s'y prendre que son succès fut complet et au delà de mes souhaits ; car je désirois très fort partir. J'avoue que lorsque je le vis revenir avec mon Louis d'or, je fus très attrapé, quoique très sensible à l'empressement de ces messieurs. Le lendemain 7, je n'eus rien de plus pressé que d'aller retenir une autre place pour le 12, sans en faire confidence

à personne, me proposant, pour éviter un second retard d'emporter le chat. Je fus diner ce jour-là chez Mad^e Moutet, et après le dîné, j'alloi joindre l'ami Bourbier, avec qui je promenoi jusques au soir que je me rendis chez Mad^r Merlin. Le 8, nous fumes avertis que M. le Contrôleur-général revenant de Dunkerque avoit fait dire qu'il reviendroit à l'hôpital, où il étoit bien aise de voir l'épreuve qu'on y fait de la part du Ministre contre la maladie. En conséquence, Mr Raudin, Commissaire-Ordonnateur, me fit dire de me trouver à l'hôpital à l'heure donnée avec tous les officiers de santé, parce qu'il vouloit me présenter au Ministre. Je m'y rendis, en effet, après avoir dîné chez M^r le Marquis *de la Fringue*, grand bailli des Etats de Flandre ; mais nous l'attendîmes en vain depuis 3 h. 1/2 jusqu'à 7 h. du soir, que M. Raudin nous fit dire de nous retirer. M. Le Contrôleur-genéral n'arriva que fort tard ; il fut bien à l'hôpïtal mais il n'y trouva personne et repartit tout de suite.

Le 9, je fus dîner chez Mr de Milleville. p^r médecin de l'hôpital militaire avec l'ami Bourbier. Aprés le dîné, nous fûmes voir une manufacture de porcelaine, qui vaut bien pour la blancheur, l'élégance des formes, la beauté des dessins et la vivacité des couleurs toutes celles qu'on fait en France. J'aurois voulu pouvoir tout acheter, car tout étoit séduisant ; mais avec beaucoup d'argent on a bien peu de chose. Je passoi une partie de la matinée, le 10, à faire mon porte-manteau, espérant bien que personne ne s'opposeroit plus à mon départ. Je fus ensuite dîner chez M. Dathis, négociant, pour mieux cimenter sa liaison avec mon respectable et généreux ami Mr Barthelemy, qui, j'espère, fera de bonnes affaires avec lui, s'il y a lieu, comme je le désire. Les négociants de tous les pays sont tellement excédés par la quantité prodigieuse de voyageurs qu'il n'y a que les plus adroits aujourd'hui qui obtiennent quelque chose, à force de persécutions. Cependant, les voyageurs des grandes maisons, qui portent avec eux l'empreinte d'une confiance assurée, l'obtiennent avec moins de peine. Le lendemain 11, et Dieu merci, veille de mon départ, je fus faire ma derniére visite à l'hôpital et ensuite chez M. Raudin,

qui auroit fort voulu me retenir encore : mais je prétextai que j'avois reçu de chez moi des lettres, qui m'obligeoint de presser mon retour à Toulon. En conséquence, il m'embrassa très affectueusement, me fit offre de tous ses services, et assaisonna le tout de compliments très agréablés et très flatteurs. M. de Claverie, Commissaire Ordinaire, qui parut chez lui en ce moment, m'en fit autant, et je pris congé. Je fis encore quelques visites d'adieu, et fùs ensuite dîner chez Mad• Merlin, qui avoit exigé que je n'accepterois aucun dîner ailleurs que chez elle la veille de mon départ, et je lui tins parole avec plaisir ; car on ne peut rien ajouter aux politesses que j'ai reçues dans cette maison. Pendant mon séjour, M. Merlin m'avoit procuré non seulement un logement chez nn ami vis-à-vis chez lui, mais il exigea que je ne prisse d'autre auberge que sa table, toutes les fois que je n'étois pas invité, de manière que de fondation je soupois tous les soirs chez lui. Mad• Merlin a eu pour moi toutes sortes d'attention et j'en conserverai éternellement le souvenir. C'est une femme infiniment aimable, douce, honnête, prévenante, musicienne consommée, ayant une des plus belles voix de France. Voici un fait qui prouve bien ce que j'avance. La ville de Lille fit venir à grands frais de Paris la première chanteuse du concert spirituel, Mlle Vaillant, à qui on donna 6000 f. pour 15 concerts. Mais cette chanteuse ayant assisté au concert des amateurs de Lille, qui est des mieux montés, entendit chanter Mad• Merlin, et jugeant bien qu'elle n'étoit pas en état de chanter de la sorte, elle s'en retourna sans vouloir chanter qu'une seule fois et a depuis constamment refusé de venir, malgré les instances les plus vives et les offres les plus avantageuses. Mad• Merlin a déjà fait huit enfans, et on peut dire que cela ne lui a gâté ni la voix ni la taille ; car elle a l'air d'une jeune personne de 15 ans faite comme une nymphe.

Je passai une partie de l'après-midi avec l'ami Bourbier qui m'accompagna dans plusieurs maisons pour faire des adieux. Je me retirai ensuite chez Mad• Merlin, que je trouvai seule avec son mari fort rêveuse et fort triste J'en demandai la cause : elle m'avoua que c'étoit

mon départ et qu'ils étoient fachés l'un et l'autre de m'avoir connu, parce qu'il ne leur restoit aucun espoir de me revoir. Nous nous dîmes mutuellement des choses honnêtes et promîmes de nous écrire par la voie des bureaux. Comme les approches de mon départ ne me rendoient pas triste, j'égayai un peu le soùper qui fùt prolongé un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il fallut néanmoins se quitter : nous nous embrassâmes très affectueusement et je fus me coucher. A 4 h. du matin, le 12, un commissionnaire de la diligence vint m'éveiller. Je le suivis pour aller me mettre de nouveau à la torture. Arrivé au bureau j'entendis dans un coin de la cour parler le patois provençal ; je m'approchai sans affectation pour mieux entendre, et j'apperçus deux personnes dont une en habit d'officier et l'autre en bourgeois. Je les pris pour des voyageurs à leurs costumes : ils parloient de Toulon, mais je ne pus pas bien comprendre ce qu'ils disoient. Enfin, l'heure du départ arrivée, j'entre le premier dans la voiture. A peine y fus-je placé que ces deux personnages s'approchent, toujours parlant provençal. L'habit bourgeois monte, après avoir embrassé tendrement l'officier, qui revint pour l'embrasser dans la voiture en lui disant : « *Adiou, moun ënfan,* « *Bon t'ënquiétes pas ; porta-té ben et escriou mé quan* « *seras à Touloun.* » Celui-ci répondit en sanglotant, et le peu de mots qu'il prononça me firent juger que c'ctoit une femme travestie en homme. Jugez de mon impatience à voir arriver le jour ! Il parut enfin, mais sans qu'il me fut permis de considérer sa figure cachée par un de ces grands vilains chapeaux blancs qui se fabriquent à Ollioule ; d'ailleurs dans un costume qui n'annonçoit pas grand'chose, mais sale et des plus communs. Son minois qui se montra enfin étoit fort laid, ridé et basané. En arrivant à la dînée, je lui proposai d'entrer à l'auberge en parlant provençal ; elle me répondit qu'elle comptoit dîner dans la voiture avec un poulet dont elle étoit munie. je la laissoi libre et fus faire un fort mauvais dîner. Je la rejoignis ensuite, il laut l'avouer, extrêmement empressé et curieux d'apprendre son histoire ; et pour lui inspirer de la confiance, je lui

dis que j'allois à Toulon et que j'habitois cette ville. Pour lors, elle m'apprit qu'elle alloit à Hyères, d'où elle étoit partie depuis plus d'un mois avec Mr Boutiny, officier au régiment de Lorraine, qui étoit venu joindre son régiment à Lille, mais que le Mentor de ce jeune homme, Mr le Cher de Mandon, ayant appris qu'il étoit arrivé avec une femme habillée en homme, l'avoit obligé qu'elle ne se montrât. En conséquence, elle étoit restée enfermée cinq jours ; après quoi, on lui avoit donné de l'argent pour s'en retourner ; mais que ce n'étoit pas sans un extrême chagrin qu'elle se voyoit forcée de se séparer de son amant avec qui, me dit-elle, je vis depuis deux ans, et que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée ; rien en effet ne le prouve plus que ma démarche pour le suivre ; et tout en disant cela elle fondoit en larmes. Je la consoloi de mon mieux ; mais je vous avoue que je ne conçois pas comment un jeune officier avoit pû s'embarquer ainsi avec une vieille et aussi vilaine créature. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Perone pour souper ; je l'engageai beaucoup à venir se mettre à table ; elle refusa constamment et resta dans la voiture tout le tems du souper, après lequel nous remontâmes en voiture pour courir toute la nuit. Ce souper, aussi mauvais que celui que j'avois fait en allant en Flandre, ne fut pas servi par la jolie cousine, dont j'ai fait mention au commencement de cette relation ; mais en revanche, l'hôtesse, qui est extrêmement jolie, fut un peu plus traitable, et moins malhonnête.

L'envie que j'avois d'arriver à Paris me fit refuser l'offre du respectable M. Santerre, que je ne vis qu'un moment en passant à Cambrai. Il me parut très peiné, et vouloit à toutes forces me retenir plusieurs jours : mais il n'y eut pas moyen. Nous courûmes toute la nuit : Les différens voyageurs que nous avions pris à Douai, à Cambrai ou à Perone, avoient complété la voiture. Nous étions entassés comme des sardines.

Nous arrivâmes à Gournay pour déjeuner. C'est un village avec un très beau chateau, qui appartient à la sœur de Mr Thierry, premier valet de chambre du Roi. On me raconta que par les soins de cette respectable

dame, il n'y avoit pas un seul pauvre dans cette paroisse. Elle les occupe toute l'année dans ses parcs et ses jardins, moyennant 12 sous et deux livres de pain par jour. Il seroit à désirer pour l'honneur de l'humanité que tous les grands ou les riches fissent un si bel emploi de leur fortune : les maux qu'enfante l'oisiveté ne seroient pas si communs. De Gournay, nous fûmes dîner à Pont St Maxence, où on nous servit un melon, si excellent que j'emportai la graine, qui est destinée pour la Bastide de Mr Barthelemy. J'espère qu'il voudra bien l'accepter, non comme quelque chose de précieux, mais comme une faible preuve du plaisir que j'ai eu pendant mon absence à m'occuper de ce qui pourroit lui être agréable. C'est dans la même vue que j'ai fait, pendant mon séjour en Flandre, une petite provision d'autres différentes graines que je lui destine.

Malgré la gêne et la torture de notre voiture, je m'y remis après le dîner avec d'autant plus de plaisir que je ne devois plus en sortir qu'à Paris, où nous arrivâmes à 7 h. du soir à bon port et très satisfaits. Le chevalier fendu d'Hyères, qui avoit resté pendant toute la nuit concentré dans son chagrin de séparation, n'ayant qu'un très petit bagage dans un mouchoir, se fit conduire en arrivant par un savoyard, au quai St Paul pour y prendre le coche d'eau, afin de continuer sa route avec plus d'économie. Et moi je me rendis à mon logis, où j'étois attendu.

C. Nicolas.

L'AIR LIQUIDE

Le passage successif d'un corps par les trois états gazeux, liquide, solide, sous les influences ordinairement combinées d'un abaissement de température et d'une augmentation de pression, est aujourd'hui une règle absolue. Mais, jusqu'à ces dernières années, quatre corps simples, l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, le fluor, et deux composés du carbone, le méthane et l'oxyde de carbone, en tout six gaz, avaient déjoué toutes les tentatives faites pour les amener même à l'état liquide. On avait beau les refroidir et les comprimer, on n'arrivait pas à les émouvoir, à tirer d'eux la moindre larme.

Pareille impassibilité était bien faite pour troubler l'esprit des savants. Pourquoi, à la température ordinaire, six atmosphères suffisent-elles pour liquéfier l'acide sulfureux, quinze pour faire couler le chlore en une liqueur d'un beau jaune foncé, quarante à cinquante pour transformer l'acide carbonique en ce liquide incolore, dont on ne consomme pas moins de douze millions de kilogrammes, dans notre seul pays ? Pourquoi, au contraire, les températures les plus basses et les pressions les plus hautes laissent-elles immuables les six gaz en question ? Et l'énigme aurait été plus troublante encore, si on avait su qu'une pression dépassant de beaucoup

celles qu'on avait mises en œuvre, pour si forte qu'elle fût, serait restée aussi impuissante.

La clé du mystère a été donnée, en 1865, par le physicien anglais Andrews, en démontrant que chaque gaz est caractérisé par une certaine température *critique*, au-dessus de laquelle une pression quelconque reste incapable de le liquéfier, mais au-dessous de laquelle, au contraire, une pression, qualifiée, aussi de critique et souvent assez basse, suffit pour lui faire quitter l'état gazeux.

Or, si les températures critiques de l'acide sulfureux, du chlore et de l'acide carbonique sont respectivement de 155, 140 et 31 degrés au-dessus de zéro, c'est-à-dire supérieures à la température ordinaire, celles des gaz permanents sont, au contraire, beau-plus basses : 118 degrés au-dessous de zéro pour l'oxygène, 146 pour l'azote, 242 pour l'hydrogène. Et l'impossibilité où l'on était jusqu'ici d'amener ces gaz à des températures aussi excessives explique l'insuccès de tous ceux qui ont cherché à les liquéfier.

Mais nous n'en sommes plus réduits aux 50 ou 60 degrés au-dessous de zéro que donnent péniblement les mélanges réfrigérants, tel le mélange de chlorure de calcium et de neige On peut, en utilisant le refroidissement qu'un gaz produit sur lui-même lorsqu'il se détend, l'amener à des températures très-basses, inférieures à sa température critique : et sa liquéfaction devient alors possible.

Il en a été ainsi pour les six gaz permanents (1) et dès lors pour l'air, qui est le composé presque

(1) A vrai dire, il reste encore à liquéfier l'hélium, un de ces nouveaux gaz que nos savants ont fini par découvrir dans cette atmosphère qu'ils croyaient depuis si longtemps parfaitement connaître. Mais la réduction de ce dernier insoumis n'est qu'affaire de temps, et déjà les physiciens nous décrivent par le menu les propriétés surprenantes de l'hélium liquéfié.

exclusif de deux d'entre eux, l'oxygène et l'azote. Sa température critique, intermédiaire entre celles de ses deux constituants, est de 140 degrés au-dessous de zéro ; et il y a une quinzaine d'années que notre compatriote Cailletet est parvenu à le liquéfier.

Mais la méthode par laquelle il y est arrivé ne saurait fournir beaucoup d'air liquide, et ce dernier n'a pris une importance véritable que du jour où le professeur bavarois Linde a créé une méthode de fabrication industrielle, basée justement sur les compressions successives de l'air (poussées chaque fois jusqu'à 200 atmosphères) et suivies d'autant de détentes. Elle permet d'obtenir en quantité illimitée de l'air liquide, à raison d'un demi-litre par cheval-heure dépensé pour la compression. Comme cette force motrice constitue, avec la main d'œuvre et l'amortissement du matériel, les seuls facteurs du prix de revient de l'air liquide celui-ci est fort bas (environ 0 fr. 20 le litre).

Tout dernièrement, M. G. Claude, en utilisant la détente avec travail extérieur récupérable, qui a un effet frigorifique beaucoup plus intense que la détente libre de M. Linde (par la très-bonne raison que tout travail absorbe, comme on le sait, de la chaleur) a pu préparer l'air liquide en ne mettant en jeu que des pressions de 20 à 30 atmosphères, plus commodes et plus économiques que les 200 atmosphères du professeur allemand. Cette nouvelle méthode va permettre l'obtention de l'air liquide à un prix plus bas encore, qui rendra plus faciles les nombreuses applications du nouveau produit (1).

(1) Cette méthode est l'un des résultats des belles expériences faites pour le compte de la *Société de l'air liquide,* par M. G. Claude. Celui-ci est aussi l'auteur d'une brochure *L'air liquide,* éditée par Dunod, à laquelle nous avons emprunté la matière de cet article.

Mais pour l'appliquer couramment, il faut savoir le conserver : et on comprend fort bien qu'un liquide, bouillant sous la pression atmosphérique à la température de 190 degrés au-dessous de zéro, ne doit tendre qu'à récupérer les calories qu'on lui a soustraites et à reprendre l'état gazeux.

Comme il est impossible de maintenir autour de lui la température excessive, qui l'empêcherait de s'évaporer, la première idée est de l'enfermer dans un récipient aussi résistant que possible. Mais, à l'intérieur de sa prison, sous l'action du réchauffement dont il sera malgré tout le siège et qui élèvera sa température au dessus de sa température critique (—140°),il ne manquera pas de se vaporiser jusqu'à la dernière goutte, créant ainsi une pression qui pourra atteindre 800 atmosphères, puisque la densité de l'air liquide est 800 fois plus grande que celle de l'air gazeux à la température ordinaire. C'est dire qu'il aura tôt fait de transformer son étroit logement en une bombe d'autant plus redoutable qu'elle sera plus résistante, parce que cette résistance même lui permettra d'attendre, pour faire explosion, que la pression intérieure soit montée à un taux plus élevé.

Nous voilà donc obligés de laisser à notre dangereux prisonnier la porte ouverte, par laquelle il ne va pas manquer de s'évader. Heureusement son évasion ne sera que partielle : les premières parcelles d'air liquide reprenant l'état gazeux emprunteront le calorique, dont elles ont besoin pour cela, en premier lieu au récipient et à l'atmosphère environnante, mais aussi à la masse liquide elle-même. La température de cette dernière deviendra donc inférieure à ces 140 degrés au-dessous de zéro, qui présidèrent à

sa formation ; or, à mesure qu'elle diminuera, une pression moins forte suffira pour maintenir le reste de l'air à l'état liquide. Quand elle sera devenue inférieure à 190 degrés au-dessous de zéro, qui est, nous l'avons dit, la température d'ébullition de l'air liquide, la pression atmosphérique sera tout ce qu'il faut pour empêcher l'air de reprendre l'état gazeux. Et celui qui restera encore liquide sera ainsi prisonnier sous sa propre garde : il ne s'en vaporisera que la quantité nécessaire pour maintenir la température au-dessous de 190 degrés, malgré le réchauffement incessant dont la masse sera fatalement le siège.

Notre objectif doit donc être de retarder autant que possible le réchauffement. Pour soustraire l'air liquide à la chaleur extérieure, M. d'Arsonval a eu l'idée de l'enfermer dans un récipient de verre, ballon ou tube, à deux parois, et de faire régner entre ces dernières un vide absolu : c'est enlever au liquide le moyen de recevoir de la chaleur par conductibilité, car un milieu matériel est indispensable à ce mode de propagation du calorique.

Mais il faut, pour que le remède soit efficace, que le vide soit parfait : poussé jusqu'au dix-millième d'atmosphère, il serait insuffisant. Heureusement l'emploi de l'hydrogène liquide, par les basses températures qu'il met à notre disposition (ce corps entre en ébullition à 252 degrés au-dessous de zéro), va nous permettre d'obtenir assez commodément le vide voulu.

A cet effet, l'espace compris entre les deux parois du ballon, est relié, — c'est M. Claude qui parle, — « par un tube de verre soudé à une petite ampoule également en verre : celle-ci est plongée quelques instants dans un récipient renfermant de l'hydro-

gène liquide. A cette température fantastique de 252 degrés au-dessous de zéro, l'air est non seulement liquéfié, mais gelé au point de ne plus posséder la moindre tension de vapeur : aussi, toutes les molécules d'air de la double enveloppe, jusqu'à la dernière, viennent-elles, en un clin d'œil, se précipiter dans l'ampoule pour s'y congeler. Un coup de chalumeau sépare le ballon de l'ampoule, et le tour est joué : le vide, réalisé ainsi en quelques instants, est si parfait que l'étincelle électrique ne peut le traverser » (1) !

Et cependant ce vide si parfait ne parvient pas à réduire au-dessous du vingtième de sa valeur initiale la vitesse d'évaporation de l'air liquide : il ne permet pas de conserver beaucoup plus d'un jour l'air liquide dont on a rempli un récipient d'un litre.

C'est qu'il faut, indépendamment de la conductibilité, compter avec un autre mode de réception de la chaleur, le rayonnement. Or, contre la chaleur rayonnée, l'argent poli est à peu près l'écran le plus efficace qu'on connaisse. Cela a donné à M. Dewar l'idée d'argenter la surface interne du récipient d'Arsonval ; et cette argenture réduit au quinzième la vitesse d'évaporation de l'air contenu. Un ballon de cinq litres renfermait encore, M. d'Arsonval l'a constaté, un peu d'air liquide vingt-huit jours après son remplissage : on peut en moyenne compter sur une conservation de huit à quinze jours.

Ces récipients de verre sont beaucoup plus solides que ne pourrait le faire craindre leur fragile structure : il faut pourtant avoir le soin d'éviter le contact

(1) Ce procédé n'a encore été appliqué que par le professeur Dewar, dans son laboratoire de la *Royal - Institution*, le seul où l'on ait jusqu'ici préparé l'hydrogène liquide.

de l'air liquide à la soudure qui raccorde les deux enveloppes concentriques. Mais ils sont fort coûteux : on comprend quelles difficultés on éprouve à souffler l'un dans l'autre, deux récipients dont les parois sont à peine distantes de quelques millimètres. Il faut souhaiter, pour le rapide développement des applications de l'air liquide, qu'on trouve un moyen plus économique de le conserver.

Pour déterminer ces applications, étudions les caractères du nouveau produit. Vu sous une épaisseur suffisante, il est bleu comme le ciel : cette couleur est due à l'oxygène.

Qui sait, demande M. Claude, s'il ne faut pas expliquer de cette façon fort simple la coloration azurée des cieux, pour laquelle on a imaginé tant de théories complexes ?

Quelquefois, le liquide est opalescent, par suite des petits cristaux qu'il tient en suspension, formés surtout d'acide carbonique et, pour une faible part, d'hélium, d'argon, de crypton et autres gaz nouvellement découverts dans l'atmosphère et dont la liste comprend déjà neuf noms. Il a une densité fort voisine de celle de l'eau.

Exposé à l'air libre, le liquide devient le siège d'une ébullition tumultueuse : au-dessus de lui s'élèvent d'épaisses fumées blanches, qui ne sont pas, comme on pourrait le croire, formées d'air liquide plus ou moins condensé, mais qui proviennent de la congélation instantanée des impuretés de l'atmosphère : acide carbonique, vapeur d'eau.....

Ces fumées sont encore plus intenses, si on verse l'air liquide en léger filet. Malgré sa température de 190 degrés au-dessous de zéro, ce filet peut être reçu sur le dos de la main, sans aucun danger, s'il ne

tombe pas de trop haut : la peau ne perçoit qu'une sensation de fraîcheur, parce qu'entre elle et l'air liquide se forme instantanément une couche gazeuse mauvaise conductrice de la chaleur. C'est un phénomène de caléfaction semblable à celui qu'on observe en versant un peu d'eau sur une plaque de fer chauffée au rouge : elle se pelotonne en globules, qui vont et viennent sur la plaque sans bouillir.

Par un phénomène du même genre, vous pouvez impunément plonger le doigt dans un bain d'air liquide, à la condition, toutefois, d'opérer très vite : un contact de quelques secondes le transformerait en un bloc de pierre. Un morceau de viande, des fruits, un tube de caoutchouc deviennent, sous la même influence, durs et friables au choc du marteau.

Les métaux deviennent aussi fort cassants ; par contre, leur résistance à la traction est augmentée.

Un fil de métal ainsi refroidi supporte un poids bien plus considérable qu'à la température ordinaire; mais, dès qu'il se réchauffe, on le voit se casser sous l'action de ce même poids.

Naturellement les liquides, mercure, alcool, sont vite solidifiés. Dans son ardeur, l'air liquide se gèle lui-même, si on facilite son évaporation en faisant le vide au-dessus de lui. A peu près seul l'éther de pétrole résiste à la congélation, et on peut avec lui construire des thermomètres permettant d'évaluer les basses températures.

Les gaz enfin sont liquéfiés, puis solidifiés, à l'exception naturellement de l'hydrogène.

Les microbes, au contraire, résistent parfaitement à ces températures invraisemblables.

L'air liquide est magnétique : il s'attache aux pôles

d'un électro-aimant et en tombe dès qu'on interrompt le courant. C'est l'oxygène qui lui vaut cette propriété. Comme l'azote n'est pas magnétique, on peut après avoir congelé ce dernier, en faisant bouillir l'air liquide dans le vide, en séparer, à l'aide d'un aimant, l'oxygène resté liquide, absolument comme on trie la limaille de fer d'un mélange métallique.

Sans en arriver à ce procédé plus théorique que pratique, l'évaporation de l'azote, beaucoup plus rapide que celle de l'oxygène, permet d'isoler ce dernier ; et nous touchons ici à l'application capitale de l'air liquide.

« Dans un avenir très proche, l'oxygène pur, extrait de l'atmosphère par cet intermédiaire de la liquéfaction, ne coûtera vraisemblablement guère plus de 12 à 15 francs la tonne, 1.5 à 2 centimes le mètre cube ! C'est la solution, sans doute définitive, d'nn problème cherché avec acharnement depuis les origines de la chimie industrielle. »

Car l'oxygène à vil prix, c'est la révolution de la vieille industrie !

Il va décupler l'éclat des sources lumineuses, surélever la température des fours métallurgiques, faciliter la préparation des aciers spéciaux, du carbure de calcium et d'autres corps.

La température dégagée par la combustion du carbone ou du gaz dans l'oxygène permettra de remplacer le rivetage par la soudure autogène du fer.

Sous le dard bleuâtre du chalumeau oxy-acétylénique, le fer et l'acier ruisselleront, le rubis et les autres pierres précieuses auront mauvaise grâce à ne pas se former.

D'après les expériences de M. Claude, la transformation de l'acide sulfureux en acide sulfuriqne,

produit commercial par excellence, sous l'action des vapeurs nitreuses, devient grâce à l'oxygène, deux cents fois plus prompte.

La préparation du chlore, de l'ozone, de l'eau oxygénée seront rendues plus faciles et économiques.

L'azote, de son côté, pourra être combiné avec l'hydrogène et donnera de l'ammoniaque, engrais précieux pour l'agriculture.

L'air liquide permet, en effet, de retirer l'hydrogène du gaz d'éclairage ou du gaz beaucoup plus économiquement préparé en faisant passer un courant de vapeur d'eau sur du charbon chauffé au rouge : il n'y a qu'à faire passer ce gaz à travers un serpentin plongé dans l'air liquide pour condenser tout ce qui n'est pas l'hydrogène.

L'aérostation, qui multiplie ses essais de conquête de l'air, trouvera là un moyen commode de gonfler ses ballons avec de l'hydrogène pur.

La médecine tirera aussi profit de l'air liquide, capable peut-être de produire sur les ulcères de meilleurs résultats que les radiations diverses essayées à cet usage. On prétend même que l'action violemment stimulante de l'air liquide produit de bons effets sur les rhumatismes. Nous aurions plus de confiance dans son effet anesthésique pour supprimer la douleur dans les opérations superficielles. M. d'Arsonval a mis en lumière cet effet insensibilisateur par une expérience curieuse. Un cobaye est immergé dans l'alcool jusqu'au cou ; l'alcool est progressivement refroidi par de l'air liquide : l'effet anesthésique se produit, qui empêche le cobaye de s'apercevoir de rien ; il continue de ronger tranquillement sa carotte jusqu'au moment précis où il est transformé en un

bloc de glace et où ses mâchoires refusent tout service ! On ne saurait vraiment mieux supprimer les angoisses de la mort.

Malgré la facilité avec laquelle il congèle un cobaye, l'air liquide ne sera pas, quoiqu'on en ait dit, employé comme réfrigérant.

Effectivement, eu ce qui concerne la *quantité* de froid qu'il emmagasine, l'air liquide n'a rien d'extraordinaire : un kilogramme produit en s'évaporant moins de froid qu'un poids égal de glace en fondant. Ce qui est remarquable en lui, ce n'est pas la quantité de froid qu'il met en jeu, mais la *qualité* de ce froid, la température extraordinairement basse qu'il permet de réaliser. Seulement, comme le remarque M. Claude, ce froid emmagasiné dans l'air liquide est obtenu à bien plus grands frais que celui de la glace. Les applications usuelles de cette dernière, pour lesquelles une température très basse n'est pas nécessaire,ne justifieraient donc pas l'emploi de l'air liquide, et le règne de la glace n'est pas près de finir.

Celui du pétrole et des autres agents d'énergie n'est pas davantage menacé, car l'air liquide n'est pas plus apte à fournir la force motrice qu'à refroidir nos boissons. Si, en effet, on fait le compte de l'énergie mécanique qu'il peut mettre en jeu par son retour à l'état gazeux et sa détente jusqu'à ce qu'il ait repris la pression ordinaire, on n'arrive qu'à un un cinquième de cheval-heure par kilogramme d'air liquide. Et, en admettant qu'on utilisât intégralement (ce qui est impossible) cette énergie, elle ne représenterait que le dixième de celle que peut facilement fournir un kilogramme de pétrole. Voyez-vous les automobilistes et surtout les aviateurs, remplaçant à leur bord leur combustible ordinaire

par un autre au moins dix fois plus lourd que lui à puissance égale ?

L'air liquide a d'ailleurs d'assez belles applications qu'on ne saurait lui contester, pour qu'on ne s'évertue pas à lui en attribuer de fausses. Nous avons énoncé les principales, sans en épuiser la liste. C'est ainsi que nous n'avons pas mentionné l'emploi de l'air liquide comme explosif : enrichi en oxygène par évaporation, mélangé avec du charbon de bois pulvérisé, enfermé en vase clos et amorcé par une capsule de fulminate, il donne lieu à une violente explosion. On a percé une partie du Simplon avec cette dynamite d'un nouveau genre, plus économique que la vraie et éliminant le grave danger des explosions tardives, car l'air liquide est vite évaporé ; mais elle a le gros inconvénient de dégager de l'oxyde de carbone, qui vicie l'air des galeries.

Ce dégagement deviendrait un avantage pour la confection des obus. Qui sait si l'air liquide ne deviendra pas la base de l'artillerie de l'avenir ? Ce ne serait pas la première fois qu'une découverte, sortie d'un laboratoire pacifique pour aider les hommes à mieux vivre, serait devenue, entre leurs mains, un terrible moyen de s'entretuer !

GÉRARD LAVERGNE.

UN RÊVE DANS L'AVENIR SOCIAL

Anticipations (ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaine), par H. G. Wells (traduction Davray-Kozakiowicz. — Mercure de France 1904).

« Un ouvrage tel que ces *Anticipations*, dit quelque part l'auteur, supporterait facilement une énorme quantité d'annotations polémiques ; il est écrit pour les provoquer. J'espère qu'un jour un éditeur tentera quelque chose de ce genre. On écrirait bien plus soigneusement et bien plus clairement si on avait en vue une seconde édition de son ouvrage annotée par X ou Y. Chaque volume porterait avec soi, comme la tomate ou le concombre, son antidote. Impossible, dites-vous? Vraiment ! Les romanciers consentent bien à laisser illustrer leurs récits par des artistes qui semblent surtout préoccupés d'être en contradiction avec le texte.... »

Impossible, assurément non. Et la meilleure preuve, c'est qu'il existe déjà dans ce sens force éditions d'ouvrages classiques. Je me souviens, au collège, d'un *Siècle de Louis XIV* où pas mal de détails étaient rectifiés en notes. Mais il faut être sûr d'un débit considérable et prolongé. Alors, pour les livres d'actualité, on remplace les rééditions annotées par des bibliographies critiques. A vrai dire il n'y a que cela qui légitime les comptes rendus. Je vais donc essayer de « suspendre quelques discussions aux crochets dont ce livre est tout hérissé ».

Et d'abord, je ne doute pas qu'il y ait plus de livres *sérieux* sur l'avenir que ne pense l'auteur. Le professeur Charles

Richet a écrit une prévision de l'*An deux mille* très intéressante (je me rappelle par exemple qu'il y envisageait la possibilité d'une musique tout à fait nouvelle pour nos oreilles habituées à la gamme) et les vues de ce genre abondent dans les ouvrages de M. Tarde, notamment la *Logique sociale* et la *Psychologie économique*. M. Wells, à ce propos, ignore sans doute qu'il y a une vingtaine d'années, M. Tarde avait traité sous le nom de *Fragment d'histoire future* le même sujet que le *Time-machine* ; ce *Fragment* peu connu a été publié il y a quelques années dans la *Revue de sociologie*, et sa comparaison avec la *Machine à explorer le temps* pourrait faire le sujet d'un article curieux.

Sur *la locomotion au XXe siècle*, il n'y a qu'à approuver l'écrivain anglais ; les moyens de transport iront en s'augmentant et en s'améliorant, et peut-être nos neveux mépriseront-ils nos chemins de fer comme nous méprisons les diligences. Je dis il est vrai *peut-être*, car la création de voies sablées pour automobiles à 100 kilomètres à l'heure ne me semble pas prochaine ; avec des voyageurs isolés on arriverait fatalement aux accidents des courses Paris-Bordeaux. Par contre, on admet fort bien la perspective de voies nouvelles, ferrées, sablées ou autres, pour des convois publics et réglementés qui marcheraient à 100 et 200 kilomètres ; ce pourraient être soit des trains Renard, soit des trains électriques, soit des cars suspendus, soit des voitures glissant sur rails concaves à effet d'eau. La Compagnie P.-L.-M. a déjà étudié, si j'en crois un article de Paul Leroy Beaulieu dans l'*Economiste français*, le doublement de sa grande ligne Paris-Marseille par une seconde voie indépendante, et où circuleraient des trains couvrant le parcours total en 3 ou 4 heures. Il sera facile notamment de résoudre le problème de la suppression des arrêts pour les voyageurs laissés en route ; il suffirait de déclanchements automatiques ; quant aux voyageurs à prendre en route, ce sera moins aisé, et l'aide de la vaste plaque tournante donnerait probablement des mécomptes. Théoriquement, les trottoirs roulants sont prévisibles ; ils n'ont contre eux que leur complication, et par suite leur

cherté (puisqu'il faudrait au moins 3 ou 4 trottoirs parallèles à vitesse variée, et ceci dans chaque sens). C'est la cherté, au moins autant que ce que Wells appelle « le spectre du cheval » qui a fait donner aux wagons les dimensions des anciennes voitures et aux voies ferrées celles des anciennes routes. On aurait été certainement plus à son aise dans un wagon-salon deux fois plus large que les nôtres, mais le prix de l'établissement général des chemins de fer aurait alors coûté deux et même trois fois plus de milliards.

La *diffusion des grandes villes* est liée à la locomotion, et tout ce que dit M. Wells sur ce sujet est très juste, surtout pour Londres et les villes analogues. L'auteur semble croire que les dimensions des grandes villes ont toujours été données par le trajet d'une heure que les habitants de la périphérie doivent faire pour venir travailler au centre (soit 4 à 5 kilomètres de rayon au temps des piétons, le double au temps des voitures, le quadruple ou plus au temps des chemins de fer). Mais cette conception des villes avec un centre de banques, de magasins et de bureaux, qui convient si bien à Londres, n'est déjà plus exacte pour Paris où le mouvement commercial est disséminé, et pour beaucoup de villes industrielles où les usines sont répandues dans tous les faubourgs. A plus forte raison en était-il autrement au Moyen âge où, dans d'innombrables ateliers, les artisans et apprentis logeaient avec le maître. En outre, dans l'état actuel des choses, les trains de banlieue aboutissent à des centres secondaires, et de la gare d'arrivée chacun doit faire un bon bout de chemin pour atteindre sa villa ou sa chaumière, ce qui restreint la force de diffusion. Enfin il ne faudrait pas faire abstraction complète des nécessités alimentaires ; comment Paris pourrait-il se nourrir, s'il avait 20 millions d'habitants ? La France est bien petite. Il faudrait que toute l'Europe centrale formât un seul état. Mais, même alors, pourraient-elles alimenter les douzaines de villes de plusieurs millions d'habitants que l'auteur prévoit dans la vallée du Rhin et que flanqueraient de colossales agglomérations comme le Paris qu'on vient de dire et le Berlin qui serait de même ? La solution véritable pour la

diffusion des villes serait le cab aérien. Qui sait si son heure n'est pas plus proche que celle des autos à routes spéciales ?

La *mêlée sociale*, telle que Wells la prévoit, ne diffère guère de l'actuelle. Je me contente donc ici de deux observations de détail. La première, c'est que les navires cuirassés ne furent pas inventés par les Américains pendant la guerre de Sécession, mais par les Français au début de la guerre de Crimée. La seconde, c'est que le futur président Carnot avait proposé à notre Parlement qui le refusa je ne sais plus pourquoi un système de votation comme en demande l'auteur, par timbres et tableaux enregistreurs, qui permettait de ne pas recourir à l'archaïque (mais fécond en ressources politiciennes) système des urnes, des boules, des mains levées et des pointages.

En ce qui touche la *famille*, les anticipations de Wells paraîtront judicieuses surtout à ses lecteurs anglo-saxons. Des « homes » d'une part, des « boarding-houses » de l'autre, beaucoup de « spinsters », les domestiques devenus des objets de luxe et remplacés autant que possible par des appareils mécaniques, une vie mondaine très développée avec ses conséquences, notamment en matière d'aventures amoureuses et de divorces, les enfants mis de bonne heure en pension, les riches rentiers vivant dans des cottages biscornus et s'habillant de façons prétentieuses, tout ceci ne nous change pas beaucoup.

Au point de vue de la *démocratie*, Wells prévoit un développement de l'esprit impérialiste, aboutissant droit à la guerre, ce qui est exact pour beaucoup de nations mais ce qui ne semble pas tel pour la nôtre (bien qu'il faille, je le sais, se méfier énormément de nos charlatans humanitaires et de nos jobards pacificistes ; leurs grands-oncles ont déchaîné sur l'Europe les vingt ans de guerre de la Révolution et de l'Empire, et leurs aînés en 1871 étaient enragés pour la guerre à outrance). Cette guerre future, l'auteur la voit avec cette imagination puissante que chacun avait admirée dans la *guerre des mondes* : collision de « requins aériens » dans les nuages ou de « tortues de fer » dans les champs ; et à ce sujet on peut citer quel-

ques lignes parallèles du rêve de Tarde dont je parlais : » De tant de batailles effroyables entre des armées de 3 et 4 millions d'hommes, entre des trains de wagons cuirassés lancés à toute vapeur et faisant feu de toutes parts les uns contre les autres, entre des escadres sous marines qui se foudroyaient électriquement, entre des flottes de ballons blindés, harponnés, crevés par des torpilles aériennes, précipités des nues avec des millions de parachutes qui se mitraillaient en tombant ensemble, de tout ce délire belliqueux, il ne restait plus qu'un poétique et confus souvenir...» Les spécialistes trouveront ici riche matière à réflexions et peut-être à approbations : action de lignes minces de tirailleurs, prépondérance d'une sorte d'artillerie légère, chaque soldat ayant son fusil mitrailleuse monté sur roues comme une bicyclette, rôle des cyclistes, des aérostiers ; tout cela est possible. Faut-il en dire autant de l'extension énorme des guerres futures qui seraient à la fois implacables et générales, s'étendant à toute la population civile ? Je crois que l'auteur a trop pensé ici à la guerre du Transvaal qui a été en effet une guerre de conquête, on pourrait presque dire d'extermination ; rien ne dit qu'il en serait de même d'une nouvelle guerre franco-allemande ; dès qu'un peuple ne peut pas en subjuguer un autre (et il ne le peut qu'en cas de disproportion inouïe comme celle des Boers et des Anglais) il a intérêt à ne le mettre que hors de combat. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la guerre navale ; en bon anglais Wells méprise les sous marins ; il a d'autant plus tort que cet engin,au lieu d'être l'outil de ruine pour l'Angleterre, est au contraire son salut définitif ; jusqu'à lui, les ennemis d'Albion pouvaient se bercer de l'espoir d'une descente ; maintenant la chose est impossible.

L'*Etat mondial* qui résultera de ces guerres futures, quelle langue parlera-t-il ? C'est la dernière anticipation de Wells. Ici encore il voit en perspective la victoire définitive de l'anglais. Mais il reconnait qu'actuellement le français et l'allemand balancent sa fortune. Sur notre langue l'auteur s'exprime avec sympathie.Il loue notre activité intellectuelle, l'esprit de nos auteurs, le flair de nos traducteurs, le goût de

nos éditeurs et même de nos brocheurs. Il voit déjà le français devenir la langue mère des Italiens et des Russes, la langue reine des Allemands. C'est d'ailleurs sur l'alliance de la France surtout qu'il compte pour établir cet État mondial, et pensant aux champs de bataille, il n'hésite pas à pronostiquer la défaite de la Germanie. Alors le monde pourra s'organiser en République nouvelle. Ce sera, d'abord moins moins une fédération officielle d'états qu'un esprit public, une « société secrète agissant ouvertement » suivant le mot même de l'auteur, et il ne nous cache pas dans quel sens cet esprit nouveau pénètrera les institutions. Guerre aux rentiers oisifs, suppression des joueurs et spéculateurs, mainmise sur l'éducation, démolition des religions anthropomorphes,établissement d'une morale nouvelle tournant autour des deux grandes questions la naissance et la mort : le bien,ce sera la procréation des types sains et forts, le mal la procréation des types bas et serviles ; la République nouvelle favorisera cela et prohibera ceci ; elle le fera d'une façon inexorable se défendant contre les mauvais d'en-bas aussi bien que contre les mauvais d'en-haut, prodiguant la peine de mort, la préférant à un long emprisonnement, encourageant le suicide parfois, recourant même pour punir à la douleur « la douleur bonne, scientifiquement octroyée et qui ne laissera au coupable qu'un souvenir... »

Je m'arrête. Chacun de lui-même en prendra et en laissera. Plutôt que d'insister sur de banales critiques, je préfère mettre en lumière ce en quoi les anticipations de Wells diffèrent de celles de ses innombrables confrères français 1° L'écrivain anglais ne s'occupe presque pas des changements constitutionnels ; un de nos compatriotes se serait fort étendu à sa place sur l'avenir du parlementarisme, l'évolution des partis, le perfectionnement des rouages, etc. 2° Il envisage bien d'importantes modifications religieuses, mais sans leur donner le rang que leur assignerait assurément un Français ; il ne tombe pas en épilepsie en parlant des congrégations, et semble plutôt légèrement sympathique au papisme 3° Il prône la Terreur, que nos plus féroces

rêveurs laissent dans l'ombre, parce que, sans doute, nous la sentons trop éventuelle. 4° Il va jusqu'à rétablir la torture ce qu'aucun de nos pires fanatiques n'oserait faire ; la seule circonstance atténuante qu'on peut plaider en faveur de nos terroristes, c'est qu'il n'y a pas eu, je crois, un seul cas, en 1793, de souffrance pour la souffrance. 5° Il est très dur pour les « vaincus de la vie » alors que nos réformateurs tomberaient volontiers dans l'excès eontraire ; chez nous il suffit qu'on soit alcoolique, dissipateur, prostituée, et *a fortiori* délinquant, pour avoir droit à toutes les faveurs ; outre Manche, on envisage avec une sérénité étonnante le nettoyage de tous ces déchets sociaux. Ont-ils tort, ont-ils raison ? Je laisse au lecteur le soin de répondre.

ANTONIN LEPIEUX.

LES LIVRES

Le Détroit, par Jean Madeline.

C'est une grave question, — la question des races, — que nous pose M. Jean Madeline, sous l'apparence frivole, assez volontiers dirai-je, sous la *Mousse* d'un roman mondain !

Mais il est devenu trop à la mode d'aborder, à travers les pages d'une œuvre d'imagination, les plus ardus problèmes qui agitent autant qu'ils intéressent l'humanité, pour entendre des critiques autres que celles des esprits chagrins, s'inquiéter encore de la transposition, et faire toujours, en ce cas, un reproche au sujet de déborder le cadre. Il me semble, au contraire, que même réalisé de loin, ce qui n'est point ici le fait, c'est là un noble idéal auquel le roman doit tendre.

Donc, il est à admirer, dans le livre de M. Madeline, combien tout de suite, dès les premières lignes, sans ambages, on entre en plein cœur du sujet : l'antagonisme de la race latine avec la race saxonne, celle-là personnifiée par le parfait clubman parisien Valory, celle-ci non moins dignement représentée par la grave, rigoriste Ellen Green. Je ne saurais trop louer les fines et délicates nuances, par lesquelles l'auteur a marqué le développement de sa thèse. Tout le roman tient, en vérité, dans l'art de ces nuances, joliment mises en relief à chaque rencontre de Valory et d'Ellen, accusant sous toutes les formes, et toutes les fois qu'ils se retrouvent en présence, les divergences de race

dans leur façon d'être, de penser, de sentir, de parler même, — si bien qu'à la veille de s'aimer et de s'unir peut-être, effrayés de se voir si parfaitement étrangers, ils se séparent !

Il ne faudrait pourtant pas généraliser, c'est là que serait le danger. Ceci n'est qu'un cas. Je n'en veux pour preuve que l'exquise et rieuse figure de Daisy, la petite amie d'Ellen, la jolie hirondelle voyageuse qui, elle, au contraire, ne prend rien au sérieux, et que l'auteur a placée là, on le sent bien, pour corriger ce que sa thèse, comme toute thèse, aurait de faux, poussée à l'absolu. Car, à supposer seulement que Valory, au lieu d'aimer Ellen, se fut senti enclin vers cette jolie fleur, trop tôt fauchée, de Daisy, — le *Détroit*, le fameux *détroit* n'existait plus !

En réalité, l'observation aigue de Jean Madeline ne semble-t-elle pas nous laisser entrevoir que cette question de *détroit* serait encore plus vraie transposée à la clé des êtres qu'à celle des races ? Ce n'est pas que, pour ma part, j'aille jusqu'à nier l'influence du sang et des climats. Mais le *Détroit* lui-même ne nous fournit-il pas aussi la preuve de la prédominance du tempérament individuel, se développant et prenant le dessus sur toutes les chances d'éducation ou de latitude ? Que d'Ellen *françaises*, que de Lola Mendoza *anglaises* ou *américaines*, l'auteur peut avoir rencontrées ! Quant à moi, mon credo national en a été atteint ! Tous les tvpes existent dans toutes les races et sous tous les climats.

En France, sans sortir de chez nous, ne remarquons-nous pas ces divergences, ces oppositions de caractère ? Que d'hommes, que de parisiens même, qui n'ont jamais parlé, qui ne parleront jamais la langue du clubman Valory ! Ce ton léger, plaisantin, superficiel, qui est celui adopté par la plupart des hommes de salon, sous peine de se voir déclassés dans le monde où ils fréquentent, ce ton demeure étranger et fermé à tant d'autres.

Je me trouvais précisément dans un milieu très parisien où l'on se livrait à une enquête assez minutieuse à ce propos.

Et du *Détroit,* qui avait été le point de départ mis en avant, on en vint à la question de l'*inaptitude* presque générale des femmes à la plaisanterie et à l'ironie. Toutes celles qui étaient présentes, sans exception, confessèrent un secret malaise à répondre autrement que par un rire complaisant et facile, à une fantaisie spirituelle ou soi-disant telle, — et déclarèrent ne cultiver ni n'aimer l'ironie. Les hommes qui constataient le fait, n'en expliquèrent point la cause. Tous avaient plus ou ou moins noté ce malaise de la femme devant un genre d'esprit qui est assez le leur, et qui sans doute, nous est plutôt antipathique, parce que la faculté nous en fait généralement défaut ! Nous leur en voulons, au fond, de ce privilège qui n'est point le nôtre.

Voilà, du moins, l'impression que j'ai recueillie, et que je crois juste. Mais, suffit-elle pour conclure que l'héroïne du *Détroit* tient ce trait de caractère, encore plus de sa qualité de femme que de sa nationalité étrangère ? Je n'ai pas à m'en prévaloir ! Et je demande pardon à l'auteur de la licence que je me permets. Elle est la preuve même de l'importanee de la question traitée dans le *Détroit*, et l'on ne saurait trop louer le roman joli, frais, *mousseux* et si français, auquel elle a servi de prétexte.

M. Jean Madeline nous a donné en cette œuvre toute la mesure de finesse, de grâce, d'esprit, de joliesse, dont il est coutumier.

STÉPHANE.

*
* *

Jacques Haroué. — **La Détresse de l'Armée**. — Paris, 1904. V. Havard, éd.

Au début de son livre, l'auteur s'exprime ainsi : « J'ai quitté l'armée dans laquelle j'étais officier, par un acte de volonté réfléchie. J'estime qu'il est utile que chacun, dans ses moyens, contribue à éclairer le pays. Il est des vérités qu'il

m'était dans la hiérarchie, impossible de dire. J'ai donc brisé le lien matériel qui m'unissait à l'armée ; je lui reste de cœur passionnément attaché. Ce livre est la conséquence d'une démission ; il en est aussi l'explication. » C'est dire qu'il y a daus cette œuvre une partie polémique, dont notre cadre nous interdit l'accès. Mais ce que tous peuvent louer sans réserve, c'est l'ardent patriotisme qui l'inspire et rend sa lecture attachante. Il y a d'allleurs à côté de la critique et la soutenant, toute une partie théorique d'un vif et instructif intérêt. L'auteur est un homme de métier, d'une haute culture intellectuelle, qui connaît merveilleusement les rouages de l'armée et nous montre très bien ce qu'elle doit être pour remplir dignement la grande et noble tâche qui lui incombe.

*
* *

Edmond Biré : **Armand de Pontmartin**, sa vie et son œuvre, Paris 1904 ; Garnier frères, éditeurs.

Nul n'était mieux qualifié que M. Ed. Biré pour écrire cette étude sur Armand de Pontmartin. Il fut un de ses amis intimes, son collaborateur pendant de longues années, un des fervents fidèles de sa mémoire. Nous reviendrons plus longuement sur ce livre qui vaut par lui-même et par la masse de monuments qui y sont accumulés. Nous nous bornons aujourd'hui à le signaler à l'attention de nos lecteurs comme un mouvement considérable consacré à un homme trop peu apprécié de ses contemporains et trop oublié aujourd'hui. Tous ceux qu'intéressa l'histoire littéraire de la deuxième moitié du siècle dernier trouveront profit et agrément à le lire. M. Ed. Biré s'y est montré, comme toujours admirablement informé et écrivain de race, digne en cela de son héros, un de nos critiques littéraires que l'on fréquente avec le plus de sympathie et de confiance.

A. L.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

POÈTES ET POÈMES CONTEMPORAINS

Les Minutes profondes de M.-C. Poinsot

Ah ! Quel bon livre que ce volume des *Minutes profondes*, où le poète M.-C. Poinsot s'attache à nous indiquer les joies de l'existence.

Quel bon livre au sens complet du mot, et dont la foi consolante apaise au lieu de révolter, étant faite de juste connaissance des choses; de pitié et de raison, et non pas d'aveugle et d'inconscient optimisme.

Certes, il sait, il comprend l'ironie cruelle de la vie où l'on voit le soleil :

> rire sur la douleur
> en aussi gais rayons que sur la joie humaine

Il ne la nie point cette tristesse affligeante, il en est peiné comme nous, mais il nous rappelle doucement qu'elle peut ne point nous entraîner à toujours maudire, l'élément mystérieux qui créa la vie nous ayant donné, pour oublier le mal :

> Des mains pour la caresse et des yeux pour l'extase

Et, par son exemple, le poète nous apprend toutes les sensations de joie, de beauté, que nous peuvent donner ces mains et surtout ces yeux, si nous savons user de leurs facultés bienfaisantes.

Page par page, l'œuvre nous dit le charme que répand

dans l'être la contemplation de la terre féconde et maternelle, de l'espace éblouissant et magique.

Et nous apprenons de lui comment de cette recherche en apparence égoïste vient au cœur un altruisme profond. Si une tristesse, parfois, trouble son extase heureuse devant un décor de couchant somptueux, c'est qu'il cherche vainement pourquoi, tandis qu'il vibre,

> enveloppé d'azur
> Et du parfum des fleurs suaves de la vie,
> Des gueux, dont le repas du soir n'est pas très sûr,
> N'aspirent qu'un relent de misère et d'envie ?

Aussi rêve-t-il bien des fois aux problèmes dont la solution rendrait la vie meilleure. « Oh ! S'aimer, s'aimer tous » s'écrie-t-il :

> perspective profonde
> Qu'entrevoit le poète et que l'on raillera :
> Le seul destin, pourtant, qui soit digne du monde
> ...Et digne du vouloir du Dieu qui le créa.

Et tandis que du soir « mélancolique et doux » l'heure a pour lui :

> ceci de plus grand et plus grave
> Qu'un désir plus intense en notre cœur se grave
> D'être infiniment bons, dans ce monde méchant,
> Pour ce qui doit mourir ; les choses et les gens.

le « retour annuel des printemps glorieux » lui fait d'autre part s'écrier qu'il est temps « de clamer la splendeur de la vie » ; de « prêcher l'universel amour », notre ère de meurtres devant être suivie :

> « Du droit de tous à s'enivrer du vin des jours »

Mais cette révolte devant le mal d'autrui, le mal des tristes affamés.

> « Qui privés d'idéal sont deux fois misérables. »

ne lui fait pas dresser un poing trop haineux vers l'injustice que tant de rêves exagérés voudraient remplacer par une autre injustice. Ce qu'il voudrait, ce n'est pas une revanche sociale qui changerait simplement l'assiette des sorts heureux, c'est une joie calme et paisible pour tous. Et, mieux que nous ne saurions le dire, cet hymne au soleil, qui vaut pleinement d'être transcrit tout entier, nous montre son âme éprise de sérénité douce et bienfaisante.

Soleil d'hiver ! soleil inattendu ! soleil !
O Dieu sans haine ! ô Dieu logique des humains !
Toi qui créas la vie et nous tueras demain
Quand périra l'ardeur de ton globe vermeil !

Soleil omnipotent, feu d'amour. feu magique !
Combien je suis tenté, comme au fond des vieuv âges,
Tendant les bras, courbant le front, humble et lyrique,
De t'adorer encore et de te rendre hommage.

Pour le bonheur ou le savoir les hommes luttent ;
Mais l'un et l'autre, hélas ! ne furent jamais sûrs :
Plus haut que nos rancunes, plus haut que nos disputes,
Toi, tu rayonnes simplement parmi l'azur.

Glacés, dans nos espoirs, d'un hiver plus profond,
Au lieu de la peur lâche, au lieu de la prière,
Apprends-nous, ô soleil si calme et si fécond,
Ce sourire éternel qui fait de la lumière.

Qu'ajouter à cette citation, disant mieux que les plus bienveillants commentaires l'excellence philosophique de ces poèmes deux fois harmonieux ?

* * *

M.-C. Poinsot, on le sait, a fait d'autre part, en compagnie de Georges Normandy, assez diversement parlé de lui à propos d'une campagne littéraire pour la « libération du

vers français », campagne qu'Adolphe Boschot mena parallèlement et qui aboutit à la création de l'« École Française » et de la Société des poètes français. Les uns, à ce propos, ont reproché aux novateurs de porter une dangereuse atteinte à des règles précieuses qui tout en l'obligeant à revêtir une robe de coupe soignée n'ont jamais empêché la pensée des grands poètes de s'exprimer avec force et clarté. Les autres au contraire, ont souri de la réserve des réclamants , et les ont raillés, notamment, de vouloir enfoncer des portes ouvertes.

Étant donné ce détail de la carrière littéraire du poète, il eut été séant, peut-être, d'accompagner cette présentation de quelques réflexions sur la forme des poèmes où M. C. Poinsot met ses théories en pratique.

Dut-on nous taxer d'insuffisance critique , nous devons avouer que nous n'avons pas un instant songé, en lisant ce livre, à faire les remarques nous permettant d'émettre, l'heure actuelle, les appréciations en question, Nous avons l'habitude de ne jamais perdre de temps à considérer la sertissure du flacon symbolique de Musset, lorsque son contenu nous donne le double agrément du charme et de l'intérêt.

Que nous importe , en somme, qu'un autre, que d'autres, aient ou n'aient pas ouvert avant lui la porte par où passent ses chants, du moment qu'avec ces chants nous arrivent de belles pensées rayonnantes, de belles images expressives.

Henry Bauquier.

BIBLIOGAPHIE

CONCORDAT ou SÉPARATION, par Georges NOBLEMAIRE, Paris 1904.
Plon et Cie, in-16, **3 fr. 50**

C'est le titre d'un livre sérieux, mais attrayant ; c'est l'œuvre d'un croyant qui a étudié le rôle civilisateur de l'Eglise dans le passé, et qui croit à son avenir, mais qui, passionnément épris de liberté, prétend aussi être de son temps.

L'on sentira, en lisant ces pages sincères, que l'auteur accorde une place égale dans son esprit et dans son cœur à la *Religion* et à la *Liberté*, deux idées qu'il juge inséparables, et qu'il confond dans un même culte.

Plus d'un lecteur se demandera, au courant de cette lecture, s'il n'est pas le jouet d'une illusion ; si l'auteur n'est point quelque dominicain éloquent et disert, plutôt qu'un homme qui était, il y a quelques mois à peine, capitaine d'artillerie.

Son œuvre a paru si remarquable à l'un des hommes politiques les plus en vue, les plus honorables et les plus justement honorés de notre temps,— nous avons nommé M. Ribot, — qu'il a voulu, sous forme de lettre adressée à l'auteur, lui donner une préface élogieuse.

Concordat ou séparation est un livre qui se recommande à tous ceux qui s'intéressent aux questions religieuses de l'heure actuelle, inséparables des questions sociales. Les lecteurs y trouveront, avec de réelles qualités de style, un ordre remarquable, une rigoureuse méthode, unis à une érudition de bon aloi.

Des *Appendices* très instructifs, inspirés, comme l'ensemble de l'œuvre, par la plus complète bonne foi et le plus large esprit de tolérance, exposent les rapports des cultes non catholiques avec l'État, l'attitude du protestantisme vis-à-vis de cette question de la séparation, et enfin l'illégalité de la suppression des traitements ecclésiastiques.

En résumé, l'auteur a fait un beau et un bon livre sur lequel nous reviendrons plus longuement.

*
* *

LA PSYCHOLOGIE DU DÉPUTÉ, par Jules DELAFOSSE, Paris 1904.
Plon et Cie, in-16, **3 fr. 50**

Dans ce livre, dont le titre seul est un attrait, M. Jules Delafosse, membre émérite du Parlement, étudie le député dans sa genèse, dans son recrutement, dans son rôle, dans ses habitudes, dans le détail de sa vie parlementaire. Il dénonce les causes de sa déchéance professionnelle et du discrédit général dont le parlementarisme est frappé. Il montre par quelles perversions l'égoïsme électoral combiné avec l'esprit de secte a fait du régime parlementaire, tel qu'on le pratique au Palais-Bourbon, une conspiration chronique contre la liberté, la justice, le droit, la conscience, l'ordre social, la sûreté de l'État, et même contre la nationalité française. Ce livre savoureux et brillant est à la fois une satire mordante des mœurs parlementaires et une étude de haute critique politique et morale. Il se recommande à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la vie politique de notre pays, en même temps qu'il est, par la qualité de l'écrivain, un régal de choix pour les lettrés.

ACADÉMIE DE VAUCLUSE

6e Centenaire de la naissance de Pétrarque

PROGRAMME

des Concours ouverts par l'Académie

I. — CONCOURS POÉTIQUE.

Les concurrents auront à traiter, soit en langue française, soit en langue provençale, un des sujets suivants :

Les yeux de Laure : ce qu'ils inspirent et ce qu'ils disent.
(Pétrarque a composé sur la chanson des yeux trois poésies que les Italiens appellent les Trois Sœurs ou les Trois Grâces. L'Abbé de Sade les a traduites).
Le jardin de Pétrarque et le laurier symbolique.
Le songe de Pétrarque (Vision de la mort de Laure).
Pétrarque au Capitole.
Ode à la Fontaine de Vaucluse.

Les pièces présentées à ce Concours ne devront pas comprendre plus de 150 vers.

II. — CONCOURS HISTORIQUE.

Les concurrents auront à traiter un des sujets suivants :

Pétrarque et Philippe de Cabassole.
Pétrarque et les Colonna.
Pétrarque à Vaucluse (Sa maison, son genre de vie ..)
Pétrarque et Convenole, son professeur à Carpentras.

N. B. — *A chaque concours seront réservées plusieurs récompenses offertes par l'Académie de Vaucluse. Des prix seront encore sollicités de M. le Président de la République et de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.*

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les prix seront décernés dans la séance publique qui aura lieu le 17 juillet 1904.

Les concurrents adresseront leurs envois *franco* à M. Labande, Secrétaire-général de l'Académie, 2, rue Petite-Fusterie, à Avignon, avant le 20 Juin 1904.

Ces envois ne seront pas signes. Ils porteront une épigraphe ou devise répétée dans un billet cacheté, indiquant les nom, prénoms et résidence de l'auteur, qui certifiera que son œuvre est inédite et n'a figuré à aucun concours précédent.

Les auteurs qui se feront connaître de quelque manière que ce soit, avant la décision de l'Académie, seront exclus des Concours.

Les œuvres envoyées aux Concours restent la propriété des auteurs. L'Académie se réserve seulement la faculté d'insérer dans ses publications, soit en entier, soit par parties, les ouvrages couronnés.

Avignon, le 15 mars 1904.

Le Président,
M. de VISSAC.

L'Administrateur-Gérant : Théophile Gervais.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

ACADÉMIE DE NIMES

SÉANCE OUVERTE

A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE

DE M. GASTON BOISSIER

LE 9 AVRIL 1904

M. Gaston Boissier, aujourd'hui Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, et membre honoraire de l'Académie de Nimes, a été élu membre résidant de cette dernière Compagnie, le 7 Janvier 1854. Il y a donc cinquante ans, en janvier 1904, qu'il y est entré.

L'Académie de Nimes ayant unanimement et d'acclamation résolu de fêter cet anniversaire, la proposition en a été faite à M. Gaston Boissier, qui lui a réservé le meilleur accueil. D'accord avec lui, une séance solennelle a été fixée au Samedi 9 Avril.

Cette séance a été tenue, en effet, dans la galerie Jules Salles, au jour indiqué, devant une assemblée d'élite et nombreuse, à trois heures après midi. Le programme arrêté en a été rempli exactement.

Nous donnons ci-après les discours et les poésies qui ont été lus et prononcés.

DISCOURS DE M. ENJALBERT,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Les fleuves, dit-on, ne remontent pas à leur source. Combien nous vous sommes reconnaissants de n'avoir pas suivi leur exemple ! Vous avez tenu à venir célébrer au milieu de nous le cinquantième anniversaire de votre entrée à l'Académie de Nimes. Nous en sommes profondément touchés et nous vous en remercions cordialement. Combien d'autres, arrivés moins haut que vous, et peut-être à cause de cela, auraient affecté de traiter un tel souvenir en quantité négligeable ! Mais n'est-ce pas le propre des esprits éminents de laisser ce genre de dédains aux âmes médiocres ? C'est chez les premiers qu'on trouve la condescendance des forts. Contrairement aux autres, ils apprécient à leur valeur les hommes et les choses de second plan ; ils rendent justice à toutes les bonnes volontés et n'écrasent pas la province sous le poids de la supériorité de Paris. Vous êtes de ceux-là et, après nous avoir dit, il y a huit ans, le cas que vous faisiez de notre Compagnie, de ses travaux, de son influence, vous avez entrepris un long voyage pour commémorer avec nous la nomination du professeur de rhétorique du Lycée de Nimes qui, le 7 Janvier 1854, était élu membre de notre Académie,

sur la présentation de MM. Liotard, Auguste Pelet et Nicot.

En général, de tels retours sur le passé nous rajeunissent. Quant à vous, Monsieur, vous avez l'enviable privilège de n'en avoir nul besoin. Jamais votre érudition d'archéologique et de lettré a-t-elle été plus sûre, jamais le secrétaire perpétuel de l'Académie Française a-t-il eu plus de verve, plus de vivacité d'esprit, plus d'originalité de pensée et de style ?

Mais qui suis-je pour me permettre de rééditer les éloges que vous adressaient, il y a quelques mois, les maîtres de la pensée et du bien dire ? Par une regrettable ironie du sort, ce n'est qu'un Nimois d'adoption qui se trouve chargé de vous souhaiter la bienvenue. Aussi vous avouerai-je que jamais, autant qu'aujourd'hui, je n'ai regretté, quoique quelque peu méridional, de n'avoir ni l'esprit, ni la langue, ni l'accent du cru. Que ne puis-je évoquer quelque souvenir qui nous soit commun, que ne puis-je vous parler, autrement que par ouï-dire, de cette période de professorat durant laquelle vous fîtes mentir le proverbe en étant prophète apprécié et aimé... dans votre pays ! N'était-on pas en droit, en vous voyant triompher d'une telle épreuve, de fonder sur vous les espérances les plus hardies ? Vos concitoyens sont heureux et fiers de constater à quel point vos légitimes succès les ont dépassées.

Quant à notre Compagnie, elle se sent retrempée et comme ennoblie par votre présence. Les témoignages d'estime, de sympathie que vous lui donnez lui font prendre clairement conscience de l'importance de sa tâche, inspirent à ses membres le désir de travailler de leur mieux à sa prospérité.

Cette prospérité n'est indifférente ni à notre ville, ni à notre région ; elle répond à des besoins divers, elle exerce sur notre milieu une discrète mais heureuse influence. Le midi, célèbre à bien des titres, ne l'est que trop par ses divisions. A ne les juger que d'une façon superficielle, rien ne peut en conjurer les fâcheuses conséquences. Eh bien, qu'on se détrompe ! pour réfuter ce pessimisme nous n'aurions qu'à entr'ouvrir les portes de notre académie. On y verrait des hommes d'opinions très diverses en religion, en politique, en littérature, s'entretenir avec calme des sujets le plus variés, sans qu'une parole tant soit peu blessante tombe des lèvres ou de la plume d'aucun d'eux. Et ce n'est pas seulement d'une façon négative que se trahit un respect réciproque, particulièrement rare par le temps qui court. Ce respect se transforme en une bienveillance positive que souligne parfois un trait piquant lancé non en séance (on ne le permettrait pas), mais à la sortie, dans le vestibule où le confrère visé décoche à son agresseur une amicale riposte.

Pourtant, votre voyage n'est pas purement académique. Vous retrouvez ici le charme du pays natal, d'un pays où ciel, climat, habitants ont un relief tout particulier, où rien n'est terne ni effacé, où tout apparaît lumineux. Les horizons les plus lointains ne se découpent-ils pas avec une rare vigueur sur le bleu intense de ce ciel auquel on s'acclimate si bien que, quand on doit le quitter, on ne tarde pas à en avoir la nostalgie.

Aussi la plupart des enfants de Nimes conservent-ils un souvenir vivant de leur ville, de leurs anciennes amitiés, de leur heureuse jeunesse. Daudet n'a-t-il pas revécu, jusqu'à la fin, ses pre-

mières années, dans ces récits pittoresques où les impressions du gamin de jadis alimentaient les narrations du grand romancier ? L'austère Guizot n'a-t-il pas manifesté une constante bienveillance à ceux de ses concitoyens qu'il en jugeait dignes. Me permettrai-je d'ajouter que ses compatriotes ne lui ont guère rendu la pareille ?

Mais comment ne pas remarquer que quelque chose des clartés de notre région se retrouve dans votre esprit, dans votre conversation et sous votre plume. Avec quel tact exquis, avec quelle autorité souriante vous distribuez des éloges voilés parfois d'un blâme discret ! A époques fixes, dans des solennités périodiques, loin de vous ressentir de la monotonie de sujets toujours proches parents, vous vous renouvelez si bien que le dernier de vos travaux nous semble toujours le meilleur. Et quand vous parlez à la jeunesse, à cette jeunesse qui vous admire et qui vous aime, comme on sent que vous êtes là dans votre milieu naturel et que, si votre expérience vous dicte de sages conseils, votre chaleur de cœur, votre fraîcheur d'impression les font accueillir avec reconnaissance, avec enthousiasme par ces nombreux disciples heureux d'acclamer en vous un maître et un contemporain !

DISCOURS DE M. GASTON BOISSIER

Mes chers confrères,

Vous vous êtes souvenus qu'il y a juste cinquante ans vous m'aviez appelé à siéger dans votre Compagnie, et vous avez bien voulu m'inviter à venir commémorer avec vous cet anniversaire. Je ne l'avais pas oublié non plus, soyez-en sûrs, et vous allez voir que j'avais de bonnes raisons de me le rappeler. Pour vous faire connaître la place que cet événement a tenu dans ma vie, permettez-moi de revenir un moment au passé et de vous parler de moi sans aucune honte. Vous le savez, c'est le défaut des gens de mon âge, et ce défaut devient chez moi une véritable manie, quand je me retrouve dans une ville où chaque rue, chaque maison, chaque figure que je vois, chaque nom que j'entends, réveillent dans mon esprit, raniment dans mon cœur, quelque souvenir.

Lorsqu'au mois d'octobre 1847 — il y a bien longtemps, vous le voyez, — M. de Salvandi me nomma professeur de rhétorique au collège royal de Nimes, cette nomination me combla de joie. Je comptais que, malgré ma jeunesse et mon inexpérience, elle serait bien accueillie. La ville était accoutumée à voir, dans cette place que j'allais occuper, un enfant du pays. J'y arrivais après M. Vincent et M. Gazay, qui avaient laissé de grands souvenirs, et je conti-

nuais une tradition restée chère à tous mes compatriotes. Je n'ai jamais éprouvé une émotion plus douce que le jour où le proviseur, M. Deloche, me ramena dans cette classe où j'avais pendant deux ans reçu les leçons de M. Gazay, et m'installa dans la chaire de mon ancien maître. C'était le rêve de toute ma vie qui s'accomplissait. Depuis le jour où je m'étais décidé à me consacrer à l'enseignement public, je n'avais rien imaginé de plus beau que de revenir comme professeur dans ce lycée où j'avais été élève. En même temps que je réalisais ma plus chère espérance, je rentrais dans ma famille ; je retrouvais mes anciens camarades devenus avocats, magistrats, négociants, et nous reprenions ensemble les entretiens interrompus — il me semblait que ma jeunesse recommençait et qu'il ne me restait plus rien à désirer.

J'ai souvent entendu dire que pour se plaire tout à fait dans la province il fallait ne l'avoir jamais quittée, et qu'on regrette toujours Paris, même quand on n'a fait que le traverser. Je revenais pourtant de Paris, où j'étais resté cinq ans entiers, et je ne le regrettais pas. Il est vrai que je n'en avais connu que les côtés austères, le dur travail, les rivalités ardentes, la lutte acharnée pour la conquête de l'avenir. Comme j'y connaissais fort peu de monde, et qu'en dehors de l'École normale je n'y rencontrais guère une main amie à serrer, les jours de congé étaient pour moi des jours de tristesse, je me souviens les avoir souvent passés avec un de mes camarades qui se trouvait à peu près dans la même situation que moi. Celui-là portait un nom qui allait devenir l'un des plus glorieux du siècle : il s'appelait Pasteur. Les jours de pluie, nous allions visiter les

musées ; s'il faisait beau, nous nous promenions au Luxembourg. Je l'entretenais de Nimes et de mon désir d'y retourner ; il me répondait en me parlant du Jura, de son père, le vieux soldat de l'Empire qui l'attendait dans sa boutique de tanneur, et comptait bien le voir, avant de mourir, professeur dans son petit collège d'Arbois, ou, s'il avait de la chance, au lycée de Besançon. Puis, le soir venu, nous reprenions le chemin de la rue Saint-Jacques, pour y retrouver le dîner modeste de l'École, n'étant pas de ces heureux du siècle, qui pouvaient se payer un repas chez Flicoteaux.

Vous comprenez bien qu'arrivant à Nimes dans ces conditions, je ne pouvais pas être de ceux que poursuit la nostalgie de Paris, et qui, dans le coin de province où on les retient, se regardent comme des exilés. Moi, je m'y trouvais fort à mon gré et je ne demandais qu'à y rester. J'y suis demeuré, dix ans, sans jamais faire aucune demande pour en sortir ; et même après l'avoir quitté, j'en ai toujours gardé dans l'âme le souvenir et le regret. J'estime que l'affection pour le pays natal est un des sentiments les meilleurs et les plus sains qui existent et qu'il le faut soigneusement entretenir. On parle beaucoup, en ce moment, de l'amour de l'humanité qu'on voudrait mettre à la place des autres. L'humanité, c'est très beau sans doute, mais c'est bien vaste aussi, c'est bien loin, c'est bien froid. On n'aime tendrement que ce qu'on connaît et ce qu'on voit, ce qui est voisin de notre cœur. J'entends dire que l'amour, qu'on porte à la petite patrie, quand il est trop vif, risque de diminuer celui qu'il faut garder à la grande ; c'est une erreur. Comme l'esprit, le cœur a besoin d'une éducation, il fait son apprentissage au foyer

de famille, et de là, il s'élargit par degrés et s'étend; on aime d'abord les siens, puis ses amis, puis ses compatriotes; et, comme en aimant on apprend à aimer, c'est l'affection qu'on a pour son village ou sa petite ville qui est le principe et qui fait la force de l'amour de la patrie.

La vie de province a pourtant un défaut, je le reconnais; mais ce défaut me paraît être précisément le contraire de celui qu'on lui reproche ordinairement. Tandis qu'on l'accuse d'être ennuyeuse, je trouve qu'elle risque de devenir trop attachante. Elle s'empare peu à peu de nous, elle nous enlace d'un réseau d'habitudes qu'au bout de quelque temps on a grand'peine à briser. Ce monotone retour de devoirs faciles et de plaisirs modérés, qui se succèdent sans secousse, sans surprise, finit par créer autour de nous une sorte de charme assoupissant, auquel, sans le vouloir, sans presque le sentir, on s'abandonne tout entier. Ce qui me plaisait surtout dans cette existence calme et régulière, c'est qu'elle m'absorbait sans m'occuper, et me laissait du temps pour mon travail; car je travaillais, mais seulement d'une certaine manière. J'étais ce que les Romains appelaient « un grand dévoreur de livres, *heluo librorum*; » livres anciens, livres modernes, histoire, romans, poésie, tout y passait. Que d'heures se sont écoulées dans ces lectures qui me ravissaient et dont je ne pouvais me détacher, je ne dis pas qu'elles aient été perdues pour moi, et que j'aie lieu de les regretter. Je sais qu'il ne faut pas se presser d'écrire, et qu'avant de s'enfermer dans des études spéciales, il est bon de s'être fait un fonds de connaissances étendues sur lesquelles le reste s'appuiera. Toujours est-il que je ne songeais plus

guère à tous ces beaux projets que j'avais formés dans l'ardeur de ma jeunesse studieuse : recherches savantes, travaux d'histoire, de littérature, de critique que j'avais mis en réserve pour l'avenir et auxquels je comptais bien vouer ma vie, tout était oublié, ou renvoyé à ce lendemain, qui n'arrive jamais. Je comprenais bien que je ne me trouvais pas dans la disposition d'esprit nécessaire pour les exécuter. Quand on veut juger un livre et en dire son opinion au public, ce n'est pas une bonne condition de se livrer tout à fait à lui ; il faut, à un moment donné, lui résister et se reprendre. Moi, je sentais bien que je m'abandonnais de plus en plus au plaisir indolent de savourer les beaux ouvrages, et que je finirais par devenir incapable d'autre chose.

C'est alors, mes chers confrères, au mois de janvier 1854, que vous avez songé à moi, quoique je n'eusse rien fait pour mériter votre attention, et que vous m'avez admis dans vos rangs. Pour faire ici toute ma confession, je crois bien que je ne fus pas d'abord aussi sensible que je devais l'être à l'honneur que vous vouliez bien me faire, et surtout que je ne compris pas du premier coup le service que vous m'alliez rendre. Mon âge et ma profession ne me permettaient pas d'être un académicien fainéant — il fallut m'exécuter et vous payer la dette que j'avais contractée envers vous par mon élection. Quoiqu'il ne soit guère d'usage qu'on doute de soi lorsqu'on est jeune, je me souviens que mon cœur battait fort quand je vins lire à la Compagnie le premier travail que j'avais composé pour elle. Les auditeurs étaient bien faits pour m'intimider. Il y avait là toute une lignée de premiers présidents, passés, présents et

futurs, le baron de Daunant, M. Émile Teulon, M. de Labaume ; d'anciens députés et d'anciens pairs de France, M. de Lafarelle, M. Ferdinand Girard, le poète Reboul, le vénérable M. Nicot, M. Léonce Maurin, qui revit pour nous dans son fils, M. Auguste Pelet, si zélé pour nos antiquités, M. Jules Salles, M. Germer-Durand, mon ancien maître, et d'autres encore. La bienveillance avec laquelle cette première lecture fut accueillie m'encouragea, et je la fis suivre de beaucoup d'autres. Il en est une surtout dont il est naturel que j'aie conservé un souvenir particulier. C'est ici, c'est devant vous, que, pour la première fois, j'ai abordé l'étude de la littérature latine, qui devait faire l'occupation et la joie de toute ma vie. Puisque je suis en veine de confidences, et que vous voulez bien écouter ce bavardage un peu sénile, permettez-moi de vous dire comment j'y fus amené. Un amateur de cette ville, — c'était je crois, le docteur Martin, — avait légué à la bibliothèque de Nîmes tout un lot de pièces de théâtre, il y en avait de fort curieuses et qui remontaient jusqu'à l'époque de la Renaissance. Je m'empressai de les lire, et, comme je songeais alors à préparer des thèses de doctorat, j'eus l'idée qu'elles pouvaient me fournir un sujet intéressant d'étude. Mais je m'aperçus bien vite, en les regardant de plus près, que pour les comprendre et les goûter, il me fallait remonter beaucoup plus haut encore. Jodelle et Robert Garnier avaient imité Plaute et Sénèque. Je ne pouvais avoir de leurs pièces une pleine intelligence que si je connaissais d'abord les modèles qu'ils s'étaient proposé de suivre. C'est ainsi que je fus amené à étudier les auteurs latins. Je ne comptais faire qu'une courte excursion dans

ce domaine et redescendre au plus vite aux écrivains du XVIe siècle. Mais je m'y sentis tout de suite si à l'aise, je trouvai tant d'agrément à le parcourir que je n'en suis plus sorti. Depuis lors, j'ai toujours fait la même chose. Je ne sais pas si je n'ai pas quelquefois lassé mes auditeurs dans mes cours et mes lecteurs dans mes livres, à force de les entretenir des auteurs latins. Quant à moi, je ne m'en suis jamais fatigué ; et aujourd'hui encore j'éprouve à vivre avec eux le même plaisir qu'il y a cinquante ans, quand je lus à votre Compagnie mon premier travail sur les comédies de Plaute. Malgré les années, le charme dure toujours.

Je n'avais donc pas tort, vous le voyez, quand je parlais des services que m'a rendus, sans le savoir peut-être, l'Académie de Nimes, et de la reconnaissance que je lui dois. Et je n'ai pas tout dit : j'ajouterais volontiers, si je l'osais, qu'il semble qu'elle m'ait porté bonheur.

Depuis qu'elle m'a ouvert ses rangs, tout m'est devenu simple et facile. Je n'ai mis que quelques années à conquérir des situations qui souvent demandent toute une vie. J'ai obtenu des fonctions importantes que je n'avais même pas eu la peine de demander. Comme je ne les avais pas sollicitées, j'ai pu les remplir sans jamais rien sacrifier de la dignité de mon caractère et de la liberté de mes opinions. J'ai eu le bonheur de pouvoir me tenir toujours loin de la politique, qui est le fléau des travaux sérieux. Quand je me cantonnais dans les études antiques, je m'étais résigné d'avance à n'avoir qu'un très petit nombre de lecteurs, et je m'en consolais aisément, n'ayant jamais été fort soucieux de la popularité. Et pourtant les lecteurs sont venus

tout de même, avec un empressement dont je me suis applaudi moins pour moi que pour mes chers auteurs latins auxquels je rapporte tous mes succès. Je me suis dit que leur culte ne paraît pas si près d'être délaissé, puisqu'il leur reste tant de fidèles. Enfin, par mon enseignement, par mes publications, et grâce à d'illustres amitiés, je me suis trouvé mêlé au mouvement littéraire de mon temps, et j'ai pu y tenir une place modeste, à l'ombre des plus grands. Vous me permettrez d'en concevoir quelque vanité, car je suis de ceux qui pensent que le siècle qui vient de finir occupera un rang élevé dans l'histoire de notre littérature. Si j'en avais jamais douté, je n'aurais eu pour me convaincre, qu'à jeter les yeux autour de moi, à l'Académie Française, et à regarder ceux auprès desquels j'avais l'honneur de siéger. J'y aurais vu, dans ce dernier quart de siècle pour ne parler que des morts, Guizot et Thiers, Victor Hugo et Leconte de Lisle, Claude Bernard et Pasteur, Emile Augier et Alexandre Dumas, Taine et Renan. Connaissez-vous beaucoup d'époques, même parmi les plus glorieuses, où l'Académie, dans un si court espace de temps, ait compté d'aussi grands noms, et en si grand nombre ?

Maintenant l'âge est venu ; c'est la seule chose qui, dans la vie, arrive toujours à son heure ; — mais je n'ai pas trop à m'en plaindre, puisqu'il m'a laissé ce qui donne la force de vivre, le goût du travail. En même temps, il m'est survenu quelques unes de ces heureuses fortunes qui consolent de vieillir. Il y a quelques mois, des professeurs, des savants, qui ont suivi mes cours de l'Ecole Normale et du Collège de France, et qui ne l'ont pas oublié, se sont réunis pour fêter ensemble mon quatre-

vingtième anniversaire. Ceux qui savent que la reconnaissance des élèves est la récompense la plus douce du maître ne seront pas surpris que cette manifestation m'ait profondément touché. Ce qui me l'a rendu plus précieuse, c'est que les savants étrangers s'y sont associés. De presque toutes les universités allemandes, de l'Italie, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande, de la Russie, il m'est venu des témoignages d'estime et d'affection auxquels je ne pouvais pas m'attendre. Vous ne me croiriez pas, si je vous disais qu'ils m'ont laissé indifférent. Je ne me serais jamais douté qu'on pût trouver tant de plaisir à avoir quatre-vingts ans.

Aujourd'hui, c'est vous, mes chers confrères, qui, en m'invitant à célébrer ici ma cinquantaine académique, renouez la fin de ma vie à son début. Vous me rappelez ces lointaines années, si belles, si riantes, si heureuses où l'on aborde la vie avec tant de confiance, où le présent s'éclaire de toutes les espérances de l'avenir. Vous me fêtez dans mon pays natal, au milieu des plus doux souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse, dont je me sens en ce moment comme enveloppé ; vous ramenez autour de moi tout un passé de tendres affections et de chères amitiés. Je vous remercie du fond du cœur de m'avoir procuré le dernier honneur, la dernière joie que la vie puisse me donner.

SONNET DE M. E. REINAUD

NIMES-ROME

C'est un archéologue érudit et sagace,
L'esprit toujours ouvert sur le monde latin,
C'est un savant doublé d'un écrivain de race,
L'enfant de Nemausus, plus qu'à demi romain

Qui de sites fameux sut retrouver la trace,
Évoquant tour à tour : la villa d'Hadrien,
La Légende d'Énée et la maison d'Horace,
Ostie et Pompéi, Forum et Palatin.

C'était Rome déjà que l'ombre des Arènes,
De la Maison Carrée et des Portes romaines
Projetait sous les pas de son jeune héritier.

Et Rome, dont il a ressuscité l'histoire,
Les dieux, la poésie, associe à sa gloire
Le fils respectueux que fut Gaston Boissier.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ DELFOUR

UN LATIN

MESSIEURS,

Les écrits de l'homme éminent que nous fêtons ce soir portent visible l'empreinte de son siècle, un siècle romantique, pénétré de philosophie allemande et témoin des triomphes anglo-saxons. Mais par son origine (il naquit sur des ruines romaines), par la nature de ses travaux, par ses qualités personnelles, par l'ardeur intelligente avec laquelle il défend une cause compromise et en apparence désespérée, M. Gaston Boissier est un Latin. — Dans les milieux universitaires, circule un récit agréable d'après lequel il y a un demi-siècle environ, le jeune Gaston Boissier aurait porté son attention et ses efforts, comme par hasard, sur la vie romaine. Je ne conteste pas l'authenticité du fait, mais je nie qu'il soit le résultat du hasard. — Le jeune Gaston Boissier, libre citoyen de la *Colonia Nemausensis* et élève brillant de la vénérable *Alma Mater*, eut tôt fait de découvrir qu'il était vraiment chez lui, dans le domaine d'Atticus, et il y établit sa tente. Depuis cette époque heureuse et peut-être regrettée, il n'a cessé d'étudier avec amour Rome, son histoire, sa religion, sa politique et sa littérature.

Il n'est peut-être pas superflu de remarquer ici qu'en consacrant à Rome une longue vie de labeur, M. Gaston Boissier ne s'est jamais désintéressé des

choses françaises. C'est notre France du dix-septième et même du dix-huitième siècle qui reçut en héritage de la Grèce et de Rome, avec ce que j'appellerai le sens de l'universel, la mission glorieuse entre toutes, de représenter dans nos temps modernes, la grande tradition classique. Glorifier Rome, c'est donc défendre une des plus nobles portions de notre patrimoine national, c'est conserver une de nos raisons d'être, c'est expliquer et faire rayonner au loin notre activité intellectuelle. La Rome ancienne a si bien marqué de son empreinte la terre et les hommes, que rien au monde peut-être ne saurait la détruire. Architecture, métrique, politique, droit, administration, agriculture, expansion coloniale, toutes les formes d'art, toutes les manifestations d'activité, toutes les institutions sociales, font de nos générations contemporaines, pourtant si avides d'indépendance, les tributaires de Rome. Pour synthétiser tous leurs efforts, pour fixer un but à leurs vastes ambitions, les nations anglo-saxonnes n'ont trouvé jusqu'ici qu'un mot grec et deux mots latins ; elles disent politique mondiale et impérialisme.

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

M. Gaston Boissier a soin de préciser, de compléter et de vivifier en quelque sorte, ces raisons générales d'aimer la Rome antique. Dans chacune de ses études, il est facile de distinguer une pensée dominante, qui a pour objet l'intérêt immédiat de la France contemporaine. Vous êtes tentés de croire, par exemple, que notre écrivain se laisse absorber par les conflits qui éclatèrent autour de l'autel de la Victoire? Détrompez-vous : il songe d'abord et surtout à la leçon de tolérance religieuse qui se dégage

de son intéressant récit. *L'Opposition sous les Césars* abonde en allusions à l'état moral et politique de la France, durant une période d'histoire bien déterminée. *Les Promenades archéologiques* elles-mêmes, les pacifiques *Promenades archéologiques* témoignent de l'activité admirable déployée par la science française sur le plus beau des champs de bataille. Si vous avez l'occasion de parcourir quelquefois les rues de Rome, le *Corso* ou la *Via Nazionale*, notez les livres qui occupent toujours les devantures des libraires cosmopolites. Vous voyez des romans et puis des romans, mais aussi quelques volumes jaunes dont le titre est plus austère, savoir les œuvres de Gaston Boissier. En quelle estime l'érudition française est-elle tenue par les étrangers compétents et impartiaux ? Des profanes ne sauraient le dire. Mais il nous est permis d'affirmer, sans doute, que dans l'art de synthétiser les découvertes archéologiques et de les expliquer, la France, grâce à notre éminent compatriote, garde une sorte de monopole.

Mais c'est l'*Afrique Romaine* qui renferme le plus grand nombre de pages révélatrices sur les préoccupations patriotiques de M. Boissier. La politique française de nos jours, en Tunisie, se confond avec la politique romaine du temps des Scipions. Quelle joie pour M. Boissier de mettre les pas dans les pas de ses amis les proconsuls et de tirer de toutes ces ruines grandioses ou poétiques qui couvrent le sol tunisien, des leçons d'administration coloniale. — L'archéologie se révèle ainsi moderne, vivante et surtout intéressante.

La qualité maîtresse de nos historiens contemporains fut le souci de l'érudition à la fois intelligente et méticuleuse. Il semble acquis définitivement qu'à

ce point de vue, ils surpassèrent leurs prédécesseurs. M. Gaston Boissier, un travailleur acharné, se tint toujours au courant des merveilleuses découvertes archéologiques dont se glorifient la science française et la science allemande, ce qui lui permit d'introduire dans ses écrits une somme considérable de faits très intéressants. La *Religion romaine* et la *Fin du Paganisme* renferment des trésors d'érudition, et si bien disposés qu'ils attirent et retiennent les lecteurs même les moins compétents.

Dans une certaine timidité philosophique et théologique de M. Gaston Boissier, historien de la religion romaine, apparaît une très remarquable caractéristique de son talent. Bossuet et Montesquieu s'exprimaient d'ordinaire en conseillers d'État : il est simplement, lui, un homme très renseigné sur les choses de l'antiquité classique et qui excelle à présenter ces renseignements dans une langue alerte, souple, vive et agréable.

Il se qualifie de promeneur archéologique par modestie excessive et peut-être aussi par une sorte de respect humain qui n'est pas rare chez les universitaires. En réalité, M. Gaston Boissier fut toujours et il est encore un professeur ; je ne crois pas qu'on puisse lui décerner de titre plus exact, plus complet, ni plus glorieux.

Professeur, c'est-à-dire spécialiste, et professeur tout pénétré des idées de son temps, M. Gaston Boissier devait envisager la religion romaine sous un angle particulier. Il a mis en lumière la liturgie, les manifestations extérieures de la religion, les côtés faibles de la théologie, ses rapports avec une certaine politique. Les chapitres sur l'apothéose impériale, sur le sixième livre de l'*Enéide*, sur Sénè-

que et saint Paul ne sont pas des hors-d'œuvre, certes, mais ils se rattachent moins étroitement au sujet que tel chapitre de la *Cité antique*.

Même circonspection dans les *Promenades archéologiques*. L'auteur n'apprécie qu'incidemment ou indirectement les poésies d'Horace ou la vie des premiers chrétiens, mais il décrit avec amour la petite vallée de la Sabine et il explique en sociologue le fonctionnement des collèges funéraires.

Depuis un siècle environ, les études latines baissent dans notre pays de France, et ceux-là mêmes qui peinent pour les relever ou les conserver, tel l'auteur de *Cicéron et ses Amis*, en sont réduits à faire porter leur attention — non pas toute leur attention, Dieu merci – sur les alentours de la vie littéraire des Latins. Ils ne trouvent grâce auprès du grand public, qu'à la condition d'être intéressants, très intéressants. On sait avec quel succès M. Gaston Boissier a réalisé ce trop modeste programme ; il a conquis personnellement tous les suffrages des hommes cultivés. A-t-il fait triompher la cause du latin ? Non, hélas, car il ne dépend pas d'un professeur écrivain, si habile, si courageux et si persévérant soit-il, de mettre fin à l'instabilité des programmes scolaires et de régulariser un courant utilitaire et démocratique qui menace d'emporter tout le passé. Du moins, a-t-il su faire aimer les poètes et les prosateurs de Rome et démontrer combien ils sont nécessaires à notre éducation nationale. Décrire la maison d'Horace, c'est fort bien, mais les éléments de cette description, M. Boissier les emprunte, pour la plupart, aux *Épîtres*, et voilà l'archéologue transformé en critique littéraire et en humaniste. Si l'on excepte Voltaire, aucun écrivain n'a mieux parlé

que M. Boissier de la personne d'Horace et du charme incomparable de ses vers. « La vallée, dit-il, a perdu les ombrages qui plaisaient tant à Horace et lui rappelaient la verdure de Tarente. »

Credas adductum propius frondere Tarentum.

Mais ce qui n'a pas changé, ce qui faisait, ce qui fait encore le caractère de ce charmant paysage, c'est le calme, la tranquillité, le silence. De la *Madona della Casa*, à midi, on n'entend que le bruit affaibli du torrent qui monte du fond de la vallée. Voilà précisément ce qu'Horace venait y chercher. Les spectacles extraordinaires jettent l'âme dans une sorte de ravissement qui l'excite et la trouble ; c'est, à la longue, une fatigue qu'il aurait mal supportée. Il ne voulait pas que la nature l'attirât trop à elle et l'empêchât de s'appartenir à lui-même. Aussi rien ne lui convenait-il mieux que cet horizon tranquille où tout est repos et recueillement. Quoiqu'il fût ici près de Rome, et qu'à la rigueur son mulet à la queue coupée pût l'y mener en un jour, il pouvait s'en croire à mille lieues... Il pouvait se dire, en mettant le pied dans son domaine : « Ici, je n'appartiens plus aux importuns ; j'ai quitté les soucis et les ennuis de la ville ; je vis et je suis mon maître : *Vivo et regno.* »

Ces deux mots sont aussi vrais aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, Horace vit et règne encore dans un groupe de lettrés — qui tend plutôt à diminuer, je le crains — heureux de partager son intimité. Certes, de grands poètes au dix-neuvième siècle nous firent souvent les honneurs de leur maison ou de leur moi, en des pages magnifiques, riches

de couleur et débordantes de lyrisme. Aucun ne fut aussi familier, aussi naturel, aussi spirituel, aussi fin que l'auteur des *Épîtres*. Dans un accès de modestie qui surprend un peu, Voltaire disait un jour à Horace :

> J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins.

Nous sommes trop près des auteurs du XIXe siècle, nous sommes trop imprégnés de leur esprit, trop dominés par leurs théories littéraires pour pouvoir nous prononcer sur la durée de leurs œuvres. Peut-être Voltaire aura-t-il parlé d'avance, en leur nom. Mais à coup sûr, si le monde moderne échappe aux diverses formes de barbarie qui le menacent, Horace, dans deux ou trois siècles d'ici, vivra et règnera à côté ou au-dessus des plus grands poètes modernes. En même temps on verra s'avancer, pour ainsi dire, dans sa lumière et dans sa gloire, quelques commentateurs privilégiés qui aideront à le mieux comprendre et parmi ces commentateurs on distinguera le poète, auteur de la célèbre *Épître à Horace*, et l'érudit ou plutôt le lettré qui a écrit l'étude désormais classique sur la *Maison de campagne d'Horace*.

Des latinistes peuvent préférer Horace à Virgile, ils n'en sont pas moins obligés de reconnaître que Virgile occupe dans l'histoire de la littérature générale, une position sensiblement plus élevée. Il parle une langue divine, la plus belle qu'on ait jamais connue, et par la hauteur de ses pensées, il mérite de figurer glorieusement dans la très petite élite des poètes penseurs que l'humanité toute entière a pris pour guides. N'a-t-il pas chanté la religion, la

famille, la patrie, l'agriculture, la liturgie, la science, un certain messianisme et toutes les grandes réalités morales qui font que la vie vaut la peine qu'on la vive ? C'est précisément l'honneur de M. Gaston Boissier d'avoir mis en lumière le côté le plus beau et le plus caractéristique de cette admirable physionomie virgilienne. « L'*Enéide*, dit-il, est avant tout un poème religieux; on s'expose à le mal comprendre, si l'on n'en est pas convaincu. Ce caractère avait beaucoup frappé les savants de l'antiquité. Virgile était pour eux ce qu'était surtout Dante pour les Italiens du XVIe siècle : un théologien qui n'ignore aucun dogme. » On citait ses vers, on s'appuyait de son nom, quand on discutait quelque question embarrassante qui concernait les pratiques du culte ou le droit pontifical... Nous trouvons, sans doute, qu'il est souvent question de la religion romaine dans l'*Enéide*... Mais les Romains qui connaissaient leur religion mieux que nous, l'y retrouvaient bien plus encore. Quand Virgile disait qu'on offre aux dieux quatre bœufs de choix, *eximios tauros*, ils savaient bien que c'étaient les termes du rituel qu'employait le poète. Ce gâteau fait d'un blé consacré, *farre pio* qu'Enée donne à ses Lares, leur était aussi très connu ; c'était celui que les Vestales étaient tenues de préparer de leur main et dont Servius nous a laissé la recette. Lorsque la belle nymphe Cymodocée, un des vaisseaux d'Enée que Cybèle avait changés en déesses de la mer, se présente à son ancien maître pour lui révéler les dangers qu'il court, elle le trouve ignorant ses périls et tranquillement endormi sur le navire qui le porte : « Enée, réveille-toi! » lui dit-elle. *Æneа, vigila*. Ce mot qui nous semble si simple et ne nous arrête pas, faisait

souvenir les Romains d'une des plus importantes cérémonies de leur culte national. Quand on était sur le point de commencer une guerre, le général auquel elle était confiée s'en allait dans la *Regia*, agitait les boucliers sacrés et la lance de Mars en disant : « Mars, réveille-toi ! » *Mars*, *vigila*.

Chose curieuse, cette religion virgilienne, qu'un lettré quelque peu sceptique de nos jours, explique si aisément, avait déconcerté le génie théologique de Bossuet. Les contradictions religieuses qui fourmillent dans les *Géorgiques* et dans l'*Enéide* avaient scandalisé et irrité l'auteur de l'*Histoire des Variations*. « Ainsi voit-on, dans Virgile, le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son *Enéide*, l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde ; il le fera en vers magnifiques, s'il plaît à sa verve poétique et au feu qui en anime les mouvements, de décrire les contours d'atômes qui s'assemblent fortuitement, les principes des terres, des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin, pour les arranger, du secours d'une main divine, il sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues que bon platonicien dans son poème héroïque. Il a contenté l'oreille, il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers et la vivacité de ses expressions. C'est assez à la poésie ; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire. »

Mieux renseigné sur la biographie de Virgile, Bossuet se fût certainement épargné la peine de fulminer contre les fantaisies de son scepticisme. Virgile était tout simplement un converti : épicurien, incrédule et dilettante dans sa jeunesse, il était devenu ensuite un grave et très religieux directeur

d'âmes. Combien il est regrettable que Bossuet n'ait pas mieux connu et la vie intellectuelle du poète et l'archéologie romaine !

M. Boissier, historien de la religion romaine, a donc évolué, lui aussi. Simple archéologue au début de ses études, il s'est vu bientôt dans la très heureuse obligation de se transformer en psychologue, en littérateur et sinon en théologien, du moins en historien de la liturgie et de la théologie. Il a chanté les beautés et les grandeurs de la Rome antique, ainsi que la persistance de sa domination intellectuelle. *Altæ mœnia Romæ... rerum pulcherrima Roma.*

Il n'y avait rien à dire de plus utile à nos générations, un tant soit peu hypnotisées, on voudra bien le reconnaître, par les études proprement scientifiques et portées, aussi, à admirer sérieusement ce qui dépasse les horizons prochains de la vie contemporaine. Chicago est assurément une ville intéressante et l'esprit d'entreprise qui l'a créée vaut qu'on l'étudie, mais le malheur serait grand pour l'humanité civilisée, si, par amour pour Chicago et ses merveilles, elle laissait se perdre définitivement le souvenir de Rome.

Non, ce souvenir ne se perdra pas. Si la France, rougissant de ses traditions latines, s'abandonnait à toutes les exigences d'un modernisme exclusif ou d'un utilitarisme outrancier, d'autres peuples ne tarderaient pas à prendre sa succession. Le présent ne se suffit pas à lui-même, et comme il prépare l'avenir, il est presque, en toutes choses et toujours, dépendant du passé.

De la littérature classique, M. Boissier — ainsi le voulait la force des choses — est passé à la littéra-

ture chrétienne. Comme il expliquait Horace et Virgile, il a analysé les œuvres de saint Augustin et de saint Ambroise. Entreprise bien audacieuse en des temps comme les nôtres. Comment l'histoire d'un saint Ambroise ne serait-elle pas par nature effroyablement ennuyeuse ? Non, répond M. Boissier, elle n'est pas du tout ennuyeuse, elle est fort intéressante ; elle ressemble même par certains côtés à la mêlée politico-religieuse de nos jours. Lisez *l'Affaire de l'Autel de la Victoire* ; lisez la vie de saint Augustin et toutes les inquiétudes religieuses qui sont le tourment et aussi la gloire de nos générations contemporaines vous apparaîtront sous une forme admirable. D'une part, en effet, il s'impose à l'admiration des penseurs les plus exigeants ; d'autre part, il a quelques droits aux sympathies particulières du grand public contemporain. Un saint qui eut une jeunesse orageuse est toujours plus populaire que les autres.

M. Boissier parle de saint Augustin avec une respectueuse sympathie, il le présente à ses lecteurs comme un écrivain intéressant et capable d'instruire même les historiens, les politiques et les psychologues du XIX[e] siècle et du XX[e] siècle. De ce témoignage rendu au grand évêque d'Hippone, j'ai déjà remercié ailleurs et respectueusement félicité M. Boissier. Mais après cela, il me sera bien permis de faire observer sans doute, qu'un universitaire de nos jours, même très érudit, même très libéral, même très bienveillant, peut difficilement rendre une pleine justice au génie de saint Augustin. Bossuet a écrit en l'honneur de l'évêque d'Hippone tout un ouvrage, celui-là même qui est à l'heure actuelle le plus violemment attaqué ; Bossuet se

défie de ses propres forces, quand il s'agit de louer son maître, il craint d'être inférieur à son sujet. C'est pourquoi il cite les Conciles, les Papes, les théologiens et parmi les théologiens, ce savant P. Pétau à l'école duquel s'est mis récemment M. Brunetiére ; il conclut en s'appropriant les paroles du P. Garnier : « J'augmenterai plutôt que de diminuer les éloges de ce Père (saint Augustin) que je regarde comme le plus grand de tous les esprits. »

Il va sans dire que pour apprécier saint Augustin, M. Boissier se place à un tout autre point de vue : il loue dans l'auteur de la *Cité de Dieu*, l'homme et le chrétien pénitent, mais s'il se heurte à quelque très haut problème de cette pure théologie, qui l'attire tour à tour et le repousse, il change de sujet. On a cultivé, jadis, oui, il y a fort longtemps de cela, l'ironie voltairienne, mais on connaît l'importance des questions religieuses que personne ne songe plus à nier, et on s'évade des dangereuses discussions dans l'histoire littéraire. Evidemment M. Boissier n'est pas un défenseur farouche de la tradition théologique ; il admire Bossuet, il aime d'amour Renan, et il se complaît trop visiblement dans un scepticisme courtois et railleur par lequel il se rattache à toute une catégorie bien connue d'esprits français. M. Boissier porte en lui, avec une aisance admirable, des sentiments qui n'ont pas l'habitude de voisiner. Pour caractériser son éclectisme, il suffirait de nommer, je pense, Chateaubriand, Bossuet, Voltaire, Renan, Burnouf et Mommsen.

Avec tout cela, il est profondément libèral au plus beau sens du mot, et je le soupçonne de nourrir au fond de son cœur quelques préférences non

équivoques pour toutes les formes de l'aristocratie. Il a trop vécu dans la société des Atticus, des Horace, des Adrien, des Tacite et tous les illustres Romains de la fin de la République ou de l'Empire, pour n'avoir pas gardé de ses relations quelques manières de penser peu démocratiques. Gardons-nous, toutefois, de l'appeler aristocrate ; ce serait peut-être le compromettre auprès de la démocratie, notre souveraine à tous. Mais disons de lui bien bas, tout bas, qu'il appartient de cœur au parti des *optimates* tel que le définit Cicéron.

Quoi qu'il en soit, la glorieuse, active et vaillante vieillesse de M. Boissier attire à elle tous les hommages et toutes les sympathies. Tandis que les causes de malentendus, les divisions et les sujets de tristesse se multiplient, elle constitue dans les milieux intellectuels, tout au moins, une sorte d'armistice permanent. Que Dieu accorde à la famille de M. Boissier et à ses amis si nombreux ici, de jouir longtemps encore de son amitié, de ses conseils et de son influence qui s'exerce toujours en faveur des nobles causes. Puisse-t-il se redire à lui-même pendant de longues années encore les vers de son poète préféré, de Victor Hugo :

> C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
> Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
> A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne
> Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois...
> Maintenant, riche et vieux, l'âme du passé pleine,
> Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
> Détaché de la terre, il contemplait les Cieux...

Un autre poète a écrit de beaux vers dont on pourrait faire l'application à l'œuvre de M. Boissier :

après avoir chanté le forum, si bien décrit dans les *Promenades archéologiques*, le poète trace un profil rapide du citoyen orateur qui monte aux rostres sanglants pour défendre au péril de sa vie, Rome, les dieux, la liberté.

M. Boissier n'est nullement un défenseur des dieux au sens général qui s'attache à ce mot ; il a seulement rendu populaires dans notre société contemporaine les vieilles divinités du Latium. C'est pourquoi pour caractériser sa vie toute entière, il ne faudrait peut-être changer qu'une lettre dans le vers célèbre du poète et dire :

Rome, ses dieux, la liberté !

Que si nous nous plaçons à un point de vue purement nimois, M. Boissier nous apparaît comme formant une sorte de triumvirat avec François Guizot et Alphonse Daudet. De ce dernier, M. Jules Lemaître disait avec raison qu'il était un pur Latin. Quant à François Guizot, malgré son éducation genevoise et ses tendances anglophiles, il est demeuré fidèle à la culture latine, au goût latin, à la clarté latine.

Il est donc Romain ou tout au moins à demi-Romain, comme dirait Reboul, le groupe des Nimois illustres dans lequel est entré M. Boissier. En le glorifiant, nous avons la douce certitude, Messieurs, de célébrer dans la parfaite harmonie de tous les cœurs, une fête latine.

POÉSIE DE M. L'ABBÉ MAGNEN

LOU CAPÉLAN VANITOUS

(DIALECTE DE NIMES)

Di garigo un jour davalave.
Sian pér aqui vèr la Sént-Jean ;
Fasié caou et tout plan,
Coumo déou faire un vré roumatizant,
Pér pa tro suza, caminave

Tout bonamén et sans façoun,
Coumo quaouqu'un qué n'a bésoun,
Fasiei lourgnoun.
N'éroun pa blu ni blanc, mai bén négre li veire,
Touti dous grand, touti dous round :
Lou médécin m'avié fa'ncreire
Qué li fouyé coum'aco pér y veire.

Aviei un èntouca...
Mé troumpe, és un riflar dé coutoun traouquya.
Euh ! mé lou foou toujour, car lou sourel m'éntèsto,
Mèm'aou més dé janvier quan lusis pa dé rèsto.

Ma soutano d'arpaga viel,
Sarcido, sans acroc, éro pénaiso et lèsto,
Pér lou chénchurié touto prèsto.

Propre mai raspa, moun capel
N'éro pa lou di festo.
M'avié cousta trés franc cinq soou,
Dous an avan, quan éro noou.

Jusqu'aqui dégus pouyé gaire
Mé dire qu'ère fignoula...
Dé qué n'én pénsas, vous ? Yéou, mé sémblo, péchaire,
Qu'ère péléou gréla ?

Es vrai qué mi bottino,
Dé quatre franc et dé cartoun,
Cracavoun, aqueli couquino,
Coumo séroun 'stado fino.
Fasièn sis embarras et proun !

Aco mé foutié'n caire ;
Pér lou vénci saviei pa coumo faire...

« Y a tant dé gèn
« Qué per parèn,
« Ou pa grand'caouso, cridaire
« Coumo dé fataire,
« Tayoun dé vèsto éi capélan !

Pénsave aco tout én marchant...

Aqui déssus un rachalan
Passo... d'abord mé régardo et saludo.
Béléou y counvénguère un paou.
Bonjour ! — Bonjour ! — mai tout d'un cop, la mino rudo
Et lis yeul plein d'iaou
Mé toiso déi péds à la tèsto,
S'arrèsto,
Et, coumo sé quicon l'aguèsse pic'aou viou,
Mé bado : « Ero pa tant vanitous, lou bon Diou ! »

Dé bèn bon cur riguère
Souto moun capel
Viel,
Et sans quinca lou mot mayère.
Pér pa ména dé bru marchave dé cantel.
Ana'i gèn, e i coumplaire
Es pa'n pichot afaire,

Ou vésès,
Mêmo à nostis ami souvènt n'én faou pa gaire
Pér nou li méttre d'avant darriès.
Et piei qué dé bécaire
Viroun toujour li caouso dé l'énvès
Et dé si cop d'arpioun nous fan paga li frès.
Tant qué poussible anén pa de biscaire ;
Y évitarén béléou dé canta dé travès.
Mai', ségu, noste cur counsérvara la pès,
Maougré li cascaiaire.

Lou ciel és blu, lou jour és béou, moun Diou, fasès
Qué yéou aoussi vosté sourél m'ésclaire
Et qu'e sièche davant vous ço qué mé voulès,
Sans nivou, sans réproche, à l'abri dou révès.

INAUGURATION DU BUSTE

DE CHARLES JALABERT

Le 10 avril 1904 a été inauguré à Nimes le buste du peintre d'histoire et de portraits Charles Jalabert.

Dans un coin de verdure du Square de la Bouquerie décoré d'oriflammes et de trophées de drapeaux, sur un fond de marronniers et d'arbres de Judée prêtant la parure de leurs fleurs fraîches écloses à une radieuses matinée de printemps, est apparue la figure douce, délicate et distinguée du grand peintre que le sculpteur Pierre Tourgueneff a fait revivre dans le marbre, remarquable de simplicité et d'élégance.

Les lignes et les sculptures du piédestal en pierre dure, dessinées par M. Max Raphel, font de l'ensemble du monument un tout qui s'harmonise admirablement avec la physionomie, le caractère et l'œuvre de Jalabert.

Une simple palette en bronze, modelée par M. Mérignargues, se détache sur le blanc chaud de la pierre avec la seule mention : Ch. Jalabert, 1819-1901.

Autour de M. Gaston Boissier, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française, qui présidait la cérémonie, avaient pris place : M. Maitrot de Varenne, Préfet du Gard, M. Crouzet, Maire de Nimes, M. Benoît, Recteur de l'Académie de Montpellier, MM. Fournier et Pastre, Députés du Gard, M. le Gô, Secrétaire Général de la Préfecture, M. Mouret, Adjoint au Maire et les membres du Conseil municipal, M. Enjalbert,

Président, et les membres de l'Académie de Nimes, de nombreuses notabilités locales.

La famille était représentée par MM. André et Georges Lombard, neveux de Jalabert, Mme Reinaud, sa nièce, et M. Émile Reinaud, ancien Maire de Nimes, les petits-neveux de Jalabert et la famille Tur.

Après l'enlèvement du voile, aux accents de la *Marseillaise*, jouée par la Musique municipale, les discours suivants ont été prononcés :

DISCOURS DE M. CLAVEL

PRÉSIDENT DU COMITÉ

MESSIEURS,

La Société des Amis des Arts de Nimes avait constitué, l'an dernier, un Comité, en vue d'élever un monument à la mémoire d'un enfant de Nimes, du peintre Charles Jalabert.

Dans sa pensée, cette manifestation devait avoir un caractère tel qu'aurait pu le rêver notre compatriote, si sa modestie ne lui avait pas interdit de prévoir un hommage posthume qu'il méritait.

Elle devait être intime, en quelque sorte familiale, comporter un monument non pas grandiose, mais simple, élégant.

La pensée du comité a été comprise. Des adhésions et souscriptions sont venues de Paris, de Nimes et d'ailleurs, des compatriotes, des amis, des admirateurs du regretté défunt.

Nous avons obtenu de la Ville une subvention, et, comme emplacement, un coin discret dans un des squares qui embellissent nos boulevards.

Sur les conseils de MM. Gérôme et Frémiet, un de leurs élèves de talent, comme eux ami intime de Jalabert, M. Pierre Tourgueneff s'est mis généreusement à la disposition du comité ; nul ne pouvait mieux que lui reproduire sur le marbre des traits et une physionomie qu'il connaissait si bien.

Nous avons trouvé en notre concitoyen M. Max Raphel, architecte, un collaborateur tout désigné pour le piédestal.

Enfin, un autre enfant de Nimes, l'éminent secré taire perpétuel de l'Académie française, M. Gaston Boissier, a bien voulu présider à l'inauguration du monument destiné à perpétuer le souvenir d'un enfant de Nimes, son ami.

Ainsi cette cérémonie a bien le caractère que le comité désirait lui donner.

Au nom du Comité et de la Société des Amis des Arts, j'adresse leurs vifs remerciements à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de son projet et de ses intentions ; je les adresse au chef de l'administration départementale, à M. le secrétaire général de la préfecture du Gard, aux membres du Parlement, du Conseil général, du Conseil municipal, à la Presse, à l'Académie de Nimes, et à nos concitoyens qui, par leur présence, témoignent leur sympathie pour Jalabert.

Ce devoir rempli, il me semble que, laissant à M. Lahaye, directeur de notre École des Beaux-Arts, le soin d'apprécier, avec sa compétence incontestée, l'œuvre de l'artiste, et avant de vous parler de l'homme, je peux vous entretenir quelques instants de sa famille, à l'aide de souvenirs personnels.

Se souvenir ! triste privilège de l'âge, c'est souvent, hélas ! passer en revue des ombres ; mais n'y a-t-il pas quelque douceur mélancolique à faire revivre, par la pensée, de chers disparus, des êtres qui furent aimés et estimés de tous ?

Il y a près de cinquante ans, de retour à Nimes pour m'y fixer définitivement, j'habitais la place du Marché. Notre ville n'avait pas, elle n'a pas encore ces vastes immeubles des grandes villes, occupés

par de nombreux locataires, souvent étrangers les uns aux autres, quelquefois même ne se connaissant pas, vivant chacun chez soi et pour soi.

Les maisons étaient petites, il n'y avait que des amis ; on vivait un peu dans la rue. Tous les habitants d'une même rue, et même des rues voisines, se connaissaient ; on se fréquentait, on s'entr'aidait.

Le soir, à la veillée, on s'entretenait des incidents de la journée, des voisins ; peut-être quelques saillies de cette malice cachée, empreinte dans le cœur humain, trouvaient place dans la conversation, mais non malveillantes, elles ne faisaient du mal à personne. C'était charmant !

Vieilles mœurs qui disparaissent !

A quelques pas de mon domicile, au coin de la rue des Broquiers et de la rue de l'Aspic, se trouvait une maison de commerce, bijouterie, bronzes, objets d'art, magasin de dimensions modérées, la devanture dépourvue des décorations luxueuses et de l'étalage de marchandises habilement disposées qui, de nos jours, attirent l'acheteur, mais elle était très connue et recommandée.

C'était la maison Jalabert-Portefaix. J'en avais souvent entendu parler dans la famille dont j'étais devenu le fils.

Je vois encore les maîtres de la maison : M. Jalabert, d'apparence sérieuse, poli, homme de goût, de bon conseil, esprit cultivé, ayant le sens artistique ; commerçant intelligent, scrupuleux, d'une probité à toute épreuve, trés soucieux de l'avenir de ses enfants, prêt à tous les sacrifices pour assurer leur bonheur.

Je revois aussi Mme Jalabert, femme de bon sens, et son beau visage encadré de longs cheveux bou-

clés ; ses yeux, ses traits, sa démarche, son accueil respiraient la bonté, la distinction, la grâce.

Les relations entre voisins étaient familières, mais il y avait des nuances dans la familiarité. On aimait beaucoup la famille Jalabert-Portefaix, mais on l'entourait d'une considération particulière.

Il y avait trois enfants : un fils et deux filles, dont l'une mourut jeune.

Le fils était Charles Jalabert.

Voilà le milieu où il était né, où il a été élevé, dans notre vieille cité romaiue où la vue quotidienne d'anciens et admirables monuments inspire le goût des Beaux-Arts.

Nous lisons à la fin d'une lettre adressée de Paris, par Charles Jalabert, à sa sœur : « Toi, ne m'oublie pas non plus ; tes lettres sont pour moi ce qu'était ponr nos pères la parole des anges. »

La mère écrivait à sa fille en pension à Lyon :

« Tu connaissais son penchant pour les arts, tu savais combien la peintnre avait pour lui d'attraits. Il a cherché bravement à l'oublier en s'occupant d'affaires d'une autre nature, mais cela lui a été impossible ; son goût pour cet art, en habitant Paris, s'est accru plus que jamais ; il a pensé avoir assez de talent pour s'y remettre et le voilà plus que jamais heureux depuis qu'il a repris ses pinceaux... »

Et le père, annonçant à son fils alors à Rome, qu'il avait obtenu une médaille d'or à l'Exposition de Nimes (1843), ajoutait :

« La médaille est petite, mais cela n'a pas d'importance, c'est l'honneur qui en fait le mérite. »

Le fils tiendra de son père un jugement droit, la probité artistique, l'amour du travail, la loyauté ;

de sa mère, la dignité, la distinction, la délicatesse, la grâce, qui seront, à son avis même, les qualités maîtresses de son talent.

M. Jalabert voulait faire de son fils un commerçant, mais comme il croyait avec raison qu'une certaine culture est utile dans toute profession, et devinait en lui quelque disposition pour la peinture, — il l'avait vu admirant le travail de Sigalon — il lui fit suivre les cours de l'École de dessin dirigée alors par M. Alexandre Colin.

Charles Jalabert fit de rapides progrés.

A partir de l'âge de seize ans, et jusqu'à vingt ans, il obtint le premier prix à tous les concours auxquels il prit part.

Son choix était déjà fait, définitif ; il voulait être peintre ; mais par déférence et affection pour son père, il travaillait avec lui, malgré sa répugnance pour le commerce.

Afin de le mieux initier aux choses du commerce, son père qui l'avait déjà conduit à Paris, pour quelques jours, pendant lesquels s'était encore fortifiée sa vocation, l'y emmena de nouveau, et l'y laissa chez son correspondant, M. Orbelin, qui se montra satisfait du zèle de son employé.

Mais M. Orbelin aimait aussi la peinture ; il apprécie les essais qui lui sont soumis, encourage Jalabert, écrit à son père.

Celui-ci ne veut pas que son fils soit exclusivement artiste, carriére, selon lui, pleine de difficultés et incertaine.

M. Delaroche a vu aussi ces essais ; il intervient ; ses affirmations, et sans doute aussi l'intervention de la mère mettent fin aux scrupules et aux craintes du père ; il ne regretta pas d'avoir cédé,

Charles Jalabert entre, à vingt ans, à l'École des Beaux Arts et dans l'atelier de Delaroche.

Trois ans de suite, en 1841, 1842, 1843, il est admis en loge au concours pour le prix de Rome.

A la fin de 1843, il décide, avec l'approbation de son père, d'aller à Rome, où il retrouvera Delaroche. Confiant en son pinceau, il veut, dans une vie calme, libre, affranchi de toute tutelle, compléter son éducation artistique, chercher l'inspiration à sa sonrce la plus pure, dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'art et de la ravissante nature italienne.

Il fit de nombreuses excursions en Italie, et revint à Paris, au bout de deux ans, chez M. Delaroche, son maître, emportant des dessins, des croquis, des documents, qu'il utilisera plus tard, et revoit son autre protecteur et ami Pradier.

Il écrivait :

« Le degré de talent que la nature nous a donné ne peut arriver à son plus brillant qu'après une énorme quantité d'études sérieuses ; voilà pourquoi j'étudie avec plaisir, et je suis heureux d'une vie que d'autres dédaignent... »

Et encore :

« Je sens, avait-il écrit, que j'ai quelque petite chose dans la cervelle, et cette petite chose en sortira, quoi qu'elle soit. »

Il en sortit de grandes et belles choses.

Quand il avait voulu résolument être un artiste, il savait que sa route était semée de difficultés ; il en rencontra beaucoup, d'abord à Paris, surtout en Italie : maladies fréquentes, nécessités de la vie, irrésolutions, inquiétudes, déceptions, accès de découragement. Mais sa volonté, sa vocation inébranlable, les lettres de son père qui, disait-

il, étaient quelquefois dures, mais qu'il désirait et « qui lui faisaient du bien », le soutenaient. Rétabli, raffermi, il travaillait jusqu'à douze heures par jour. Il y avait dans ce corps frêle, une âme saine et énergique, et sa passion pour l'art, auquel il se donnait sans retour, devait tout braver, briser tous les obstacles.

Il ne peignait pas seulement, il ne se contentait pas de chercher des procédés et l'inspiration dans les œuvres des maîtres de tous les temps et dans la nature, il cherchait aussi l'inspiration dans l'étude des meilleurs auteurs anciens, du moyen-âge et modernes : Homère, Thucydide, Aristophane, Virgile, Le Dante, Byron, etc.

Invité dans ce qu'on appelle le monde, il ne s'y plaisait pas :

« Toutes ces jeunes parisiennes, avec leur coquetterie et leur fierté pour une parure de diamants. ne me font pas oublier la robe blanche de ma sœur, son joli visage n'ayant pour ornement que ses blonds cheveux. »

Mais il observait, et dans ses tableaux, ses portraits, surtout ceux de femmes, on sent qu'en artiste sincère, il a saisi, compris la vie mondaine, la vie réelle ; ses portraits sont vivants.

En 1847, à vingt-neuf ans, les plus mauvais jours sont passés ; la loyauté et l'élévation de son caractère, son indulgence pour les œuvres des autres artistes, sa sévérité pour les siennes l'ont rendu cher à tous ; son amour du travail, son talent si fin lui ont valu un commencement de notoriété ; ses tableaux sont remarqués ; les commandes arrivent.

En 1851, il va en Belgique étudier la peinture religieuse chez les maîtres de l'École flamande. Plusieurs tableaux dûs à cette nouvelle inspiration, et d'autres aussi, ont été reproduits en grand nombre par la gravure.

Puis, sans renoncer aux genres précédents, il devient portraitiste avec un très grand succès. Beaucoup de ses portraits sont qualifiés chefs-d'œuvre par les maîtres de la critique artistique.

Le nombre en est très considérable : à Nimes, à Paris, et ailleurs, et à l'Étranger ; hommes, femmes, enfants, femmes surtout.

Parmi eux, la reine Marie-Amélie, les princesses et princes de la famille d'Orléans, de hauts personnages, princesses, princes, duchesses, comtesses, étrangers ; magistrats, membres du Barreau, militaires, littérateurs, etc.

La plupart ne craignent pas la comparaison avec ceux des peintres de premier ordre.

Parfois, il ne pouvait suffire aux commandes. Sa sincérité consciencieuse n'acceptait alors que celles pour lesquelles il se sentait inspiré.

Entre temps, il a peint quelques jolis paysages, mais pour lui ce n'était là qu'un délassement.

Au cours de sa belle carrière, il a obtenu de nombreuses médailles à Nimes, à Paris, dont une médaille de première classe à Paris (1855). La croix de chevalier, puis celle d'officier de la Légion d'honneur, et des décorations étrangères, vinrent l'honorer, sans qu'il les eût sollicitées, car il n'utilisa jamais pour lui ses relations avec de hauts personnages dont il n'avait cependant pas à redouter un refus ; toujours il détesta l'intrigue et la réclame, et ne connut jamais l'envie.

Jalabert a conservé intactes jusqu'à sa mort toutes ses facultés et la fraîcheur de son grand talent.

Mort à Paris, ses obsèques eurent lieu à Nimes ; elles furent particulièrement touchantes, émouvantes. Comme si elle ne pouvait vivre sans lui, sa sœur, sa confidente bien-aimée depuis que leur mère n'était plus là, ne lui avait survécu que quelques heures, et les deux cercueils furent conduits ensemble au champ du repos.

J'ai voulu rendre hommage à une famille des plus estimées de notre ville ; je n'ai pu présenter qu'un aride résumé de la vie si bien remplie de Charles Jalabert.

Heureusement, un autre a pu et su faire plus et mieux. Dans un beau livre, monument de piété filiale, comme on l'a dit, M. E. Reinaud a publié la correspondance de son oncle avec sa famille, ses maîtres, ses condisciples, ses amis, ses clients même.

Jalabert est là vrai, tout entier, pris sur le vif, et sa mémoire ne perdra rien, au contraire, à cette pieuse publicité.

Dans ces lettres, on le voit heureux de venir de temps en temps, dans sa chère ville natale, se reposer auprès des siens, assister à nos expositions dont ses tableaux rehaussaient l'éclat ;

Il a pour son père, une respectueuse tendresse, pour sa mère et sa sœur une sorte d'adoration. Son maître Delaroche le traite comme un fils. Ses condisciples et ses élèves l'aiment, ses clients ne se croient pas libérés en payant ses tableaux, ils lui demandent son amitié dans les termes les plus flatteurs ; des artistes, parmi les plus éminents, sculpteurs, graveurs MM. Fremiet, Pradier, Charles Garnier, Goupil, Tourgueneff, etc. ; peintres, Cabanel, Baudry, Dela-

roche, Gérome, Robert Fleury, Bonnat, etc. ; musiciens, Halevy, Gounod, etc. ; d'illustres écrivains, Emile Augier, Bardoux, A. Dumas fils, etc., voient en lui un des leurs.

Il me semble qu'après avoir lu ces lettres ceux qui n'ont pas connu Jalabert l'aimeront, que ceux qui l'ont aimé l'aimeront davantage, qu'elles devraient être lues dans toutes les familles.

Je souhaite à tous les fils d'avoir un père, une mère, une sœur comme le père, la mère et la sœur de Jalabert, à tous les pères d'avoir des fils qui lui ressemblent, quelle que soit la profession qu'ils auront choisie, à tous des amis aussi fidèles.

Je m'arrête, et pour achever la tâche que m'a confiée le Comité, j'ai l'honneur de remettre à M. le Maire de Nimes le simple et élégant monument à l'érection duquel la municipalité a généreusement contribué. Belle œuvre d'art, par les détails et l'ensemble, il reproduit bien les traits de Jalabert et sa physionomie souriante ; il sera un joyau dans un modeste et gracieux cadre de verdure, l'ornement de ce square ; il apprendra, une fois de plus, à tous, que la vieille cité romaine n'oublie pas ceux de ses enfants qui sont l'honneur de leur ville natale, et de leur pays, et nos concitoyens pourront répondre aux étrangers qui leur demanderaient ce que fut Charles Jalabert :

Ce fut un homme, un honnête homme, un grand peintre, un grand cœur.

DISCOURS DE M. CROUZET

MAIRE DE NIMES

Monsieur le président du comité,

Au nom de la ville de Nimes je vous remercie et je remercie avec vous la Société des Amis des Arts du don généreux qui nous est fait du buste de Charles Jalabert. Toujours fière de ses glorieux enfants, toujours heureuse de leur rendre un hommage mérité, notre cité n'a jamais failli au devoir de la reconnaissance.

Il y a quelques mois à peine, nous payions un juste tribut d'admiration à notre cher poète, à notre grand fabuliste Bigot. Aujourd'hui nous sortons des belles-lettres pour entrer dans l'art. Et encore, quand je dis nous sortons des belles-lettres, je me trompe. Non, nous n'en sortons pas, puisque nous aurons la bonne fortune d'entendre glorifier un grand artiste nimois, par un autre de nos concitoyens dont la haute littérature s'honore.

Dans cette perspective et après les paroles que vous venez de prononcer, Monsieur le Président, vous me pardonnerez de ne pas insister sur l'œuvre et sur les mérites de Jalabert. Ma faible voix ne pourrait qu'affaiblir la portée de ce qui a été ou sera dit ici.

Qu'il me suffise d'exprimer nos sentiments de gratitude à l'artiste de grand talent qui a taillé ce marbre, d'ajouter que la ville prend possession du buste et que les édiles le protégeront avec un soin jaloux en souvenir de leur glorieux concitoyen.

DISCOURS DE M. GASTON BOISSIER

MESSIEURS,

Nous ne sommes plus à ces temps heureux de la Renaissance, où chaque ville italienne possédait ses Académies de poètes, ses écoles de peintres et de sculpteurs, où les grandes cités n'étouffaient pas les autres sous leur ombre, où Sienne luttait avec Florence, Padoue avec Bologne, où il y avait place pour Pérouse et pour Ferrare à côté de Milan, de Venise et de Rome, où, grâce à ces rivalités fécondes, les arts brillaient d'un incomparable éclat. Les choses sont bien changées aujourd'hui. Chez presque toutes les nations la vie s'est retirée au centre et circule à peine dans les artères. Si c'est un mal, il faut reconnaître qu'il est plus aisé de s'en plaindre que de le guérir. La France en a donné l'exemple au monde. Depuis plus de trois siècles, les plus beaux de notre histoire littéraire et artistique, Paris attire et retient tous les gens de talent. Ils y viennent de partout parce qu'ils ne trouvent que là les excitations qui font fructifier le travail et les récompenses dont on le paie.

Mais il reste à la province l'honneur de leur avoir donné le jour, car ils sont presque tous ses enfants. Il est donc naturel qu'elle s'associe à leurs succès, pendant qu'ils vivent, et qu'elle en prenne sa part. Quand ils meurent, elle a bien le droit de les aller reprendre ; ils appartiennent d'abord à la ville où

ils sont nés, où ils ont grandi, à laquelle ils doivent les germes de leurs grandes qualités. Elle a le devoir de conserver leur souvenir, de regarder leur gloire comme un héritage qu'ils lui laissent, et de veiller fidèlement sur elle.

C'est ce que nous faisons aujourd'hui pour Jalabert. Nimes peut être fier de lui. Son nom restera parmi ceux des peintres les plus distingués d'un siècle qui en a produit de si grands. J'ajoute, — et c'est l'éloge auquel il aurait été le plus sensible, — qu'il fut aussi l'un des plus nobles caractères parmi les artistes de son temps. Il n'a jamais cherché le succès que par des moyens honorables ; il avait horreur de la réclame, dont on use aujourd'hui avec une si naïve impudence. Malgré la réputation qu'il s'est faite auprès des véritables connaisseurs, il est resté jusqu'à la fin de sa vie un modeste et un timide ; et peut-être, pour dire tout ce que je pense, s'il n'a pas toujours été mis au rang qu'il méritait d'occuper, c'est qu'il lui manquait un peu de cette bonne opinion de soi, qu'on finit par imposer aux autres, à force de l'avoir soi-même ; il ne se mettait jamais en avant et n'hésitait pas à se juger quelquefois avec sévérité. C'est une duperie, car on laisse volontiers dans l'ombre les gens qui se cachent et l'on est toujours porté à croire le mal qu'ils disent d'eux. Il avait une si haute idée de son art qu'il arrivait très difficilement à se satisfaire. Dans une de ces lettres de jeunesse que son neveu, M. Reinaud, a recueillies, et qui montrent qu'à l'occasion il se servait de la plume aussi bien que du pinceau, je trouve un mot que je veux citer, parce qu'il le caractérise. Il se plaint des difficultés énormes qu'il rencontre dans ses études ; encore s'il ne s'agissait que de se familiariser

avec les procédés de la peinture, de connaître les particularités du costume dans tous les temps, de savoir, parmi les milliers de plis d'un vêtement, en découvrir un qui soit beau, noble et de bon goût; tout cela s'apprend par le travail. « Mais la poésie, ajoute-t-il, l'idéal de l'art, où l'apprendre ? — Dans le ciel, répondit un jour André del Sarto au divin Raphaël. — Dans le ciel, oui ; mais comment y aller ? » Quoique le talent de Jalabert fût fait surtout de grâce et de douceur, il a connu ces aspirations élevées, cette passion de l'idéal, qui sont le tourment et l'honneur des grands artistes ; il a essayé lui aussi de monter au ciel, et la trace de ces nobles efforts se retrouve dans quelques-uns de ses tableaux religieux, comme son *Annonciation* et *Le Christ marchant sur la mer*, qui furent si remarqués. Car, en dépit de ses inquiétudes et de ses découragements, il a obtenu d'éclatants succès dans sa carrière d'artiste. Je me souviens de ces expositions annuelles où la foule se pressait autour de ses tableaux, comme devant ceux de son maître Paul Delaroche, et de ses camarades, Hébert et Gérôme, où l'on admirait ses portraits, et cette charmante *Villanella*, souvenir exquis des belles années qu'il avait passées en Italie, et cette toile si bien ordonnée, si élégante, si pleine du sentiment de l'antiquité, qui représente, au milieu d'un poétique paysage, *Virgile lisant ses Géorgiques*, et qui fait aujourd'hui l'un des ornements de notre musée.

Malgré toutes les séductions de Paris, auxquelles Jalabert ne résista pas plus que les autres, Nimes lui était resté très cher. Il n'a jamais oublié que c'est ici, dans notre école communale de dessin, sous la direction d'Alexandre Colin, qu'il a reçu ses pre-

mières leçons et que sa vocation s'est éveillée. Aussi aimait-il à venir se retremper chez nous dans sa famille, parmi les amis de sa jeunesse. Il était resté un exposant fidèle de notre Société des arts, se souvenant qu'en 1843, on y avait récompensé son premier tableau. C'est donc bien ici qu'il convenait de mettre son buste, non loin de sa maison paternelle, sur cette route de la Fontaine qu'il a tant de fois parcourue, à quelques pas de la Maison-Carrée, qui a enchanté ses regards, quand il était jeune et lui a donné le sens du beau. Il me semble qu'il doit s'y trouver mieux que si on l'avait placé à Paris, dans quelque recoin du Luxembourg ou du parc Monceau, sur le chemin d'une foule affairée et indifférente. Ici, ce sont des compatriotes, des connaissances, les fils de ses anciens amis, qui le salueront au passage. Ceux-là au moins n'auront pas besoin de déchiffrer le nom gravé sur le piédestal pour savoir que cette image est celle d'un artiste éminent, qui a honoré son pays natal, et auquel son pays a voulu donner cette marque de sa reconnaissance et de son affection.

DISCOURS DE M. ENJALBERT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Messieurs,

Le plus souvent, l'artiste, comme le savant, est doublé d'un écrivain. A qui en douterait, il suffirait de rappeler, entre beaucoup d'autres, les noms de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini et, parmi les contemporains, ceux de Delacroix, de Fromentin, d'Henri Regnault. Quelques-uns écrivaient en vue de la publicité ; mais la plupart ont laissé courir leur plume sans autre préoccupation que de narrer leurs impressions à quelques intimes, que d'entretenir avec leurs correspondants d'amicales relations. Et voici que, sans s'en douter, ils se sont racontés eux-mêmes avec leurs rêves, leurs perplexités, leurs angoisses, leurs succès, leurs joies. Nous devenons ainsi les confidents de leur labeur le plus intime, nous suivons les phases diverses de leurs pensées ; nous assistons à l'éclosion graduelle de leurs œuvres les plus connues. Or, parfois, le trait dominant de ces écrits spontanés, dans lesquels on sent comme les vibrations de natures éminemment impressionnables, c'est la délicatesse, une délicatesse sans mièvrerie qui reflète les préoccupations d'un esprit observateur habitué à saisir et à rendre les moindres nuances.

Tel fut Charles Jalabert. Peut-être l'eût-on effarouché si on lui avait fait entrevoir la publication d'une partie de sa correspondance. Nous n'en sommes que

plus reconnaissants à son biographe qui, avec le tact qu'inspire une respectueuse affection, nous a mis à même de connaître l'homme en nous révélant le fin lettré. Quel humoriste discret, quel observateur sagace, quel artiste fidèle à son idéal, quel homme de cœur aussi fut celui dont nous honorons aujourd'hui le souvenir ! Qu'il me soit permis d'ajouter qu'en somme Jalabert fut un homme heureux. Sans doute, il y eut dans sa carrière quelques ombres et quelques déceptions ; mais, par contre, il ne tarda pas à être connu, apprécié, recherché, et l'on n'a pas attendu, comme pour d'autres, qu'il fût mort pour rendre justice à son talent. Ce serait presque le contraire, car, à l'heure actuelle, l'École à laquelle se rattache Jalabert est passablement discutée. Tâchons, Messieurs, de ne pas oublier que si, dans le domaine de l'art, comme dans tous les autres, l'action et la réaction se succèdent sans cesse, nous devons nous efforcer, ne fût-ce que pour demeurer équitables, de ne proscrire que le mauvais et d'admettre des manifestations diverses d'un même idéal, des façons différentes de voir et d'exprimer les mêmes données de la nature.

Dans l'œuvre délicate, distinguée, parfois charmante de Jalabert, nous trouvons un certain nombre de sujets religieux. L'artiste les a traités d'une façon élevée et personnelle. Parfois même, comme dans la mise au tombeau du Christ, il a manifesté une vigueur de conception et d'exécution qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer chez cet être frêle, dont la vue évoquait le souvenir du roseau pensant de Pascal. — Parfois aussi, comme dans son Annonciation, il a retrouvé la grâce naïve des primitifs. On n'oublie plus, quand on l'a une fois comprise, l'attitude char-

mante de la Vierge saisie, confuse, touchée en écoutant les paroles de l'ange.

J'ajouterai que, dans sa manière de traiter les sujets religieux, Jalabert montre une remarquable compréhension des récits évangéliques. Plutôt idéaliste que mystique, il prend pied dans la réalité, mais dans une réalité ennoblie, peut-être même parfois trop exempte des préoccupations ethnographiques qui se sont manifestées plus tard.

L'Académie de Nimes eut manqué à tous ses devoirs en ne l'appelant pas dans son sein. Le 16 février 1856, elle conféra à l'artiste, jeune encore et déjà très connu, le titre de correspondant. Inutile de vous dire, Messieurs, combien, depuis lors, elle eut à s'applaudir de son choix. Chaque succès de notre compatriote rayonnait quelque peu sur elle et, lorsque le peintre, désormais illustre, assistait à nos séances publiques, nous étions heureux et fiers que sa présence rappelât à tous qu'il était des nôtres.

L'Académie de Nimes, heureuse que, grâce à ce monument, le souvenir de Jalabert soit à jamais consacré dans cette vieille cité qu'il aima et qu'il honora, s'associe cordialement aux hommages rendus à notre éminent concitoyen.

DISCOURS DE M. LA HAYE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE NIMES

Messieurs,

Il appartenait à la Société des Amis des Arts de Nimes, de prendre l'initiative d'un monument consacré à Charles Jalabert.

En revendiquant cet honneur, elle allait au devant du sentiment unanime de tous ceux qui avaient admiré et aimé le grand artiste, en même temps qu'elle acquittait envers lui un long passé de reconnaissance.

N'avait-il pas été depuis sa fondation, l'âme même de cette Société, par la générosité avec laquelle, il lui avait fidèlement accordé le prestige de son talent et de son grand nom.

Quelle valeur exceptionnelle apportaient à nos manifestations d'art, ces portraits de grand caractère, ces répliques et ces esquisses de tableaux qui avaient autrefois si noblement servi le renom de l'art français dans la retentissante mêlée des classiques et des romantiques. Nous en sentions tout le prix en les mettant en place d'honneur. Et remontant le cours des années, trouvant dans un écho lointain de notre enfance ce nom de Jalabert déjà popularisé, nous ne pouvions retenir notre surprise en face d'œuvres nouvellement écloses, portant avec le même nom, la mar-

que de tant de verve, de tant de fraîcheur. Quelle éloquente leçon nous donnait ce vaillant qui ne devait cesser de peindre et de s'élever vers son idéal. jusqu'à son dernier souffle.

Disciple fervent d'un maître qui,à travers l'enseignement de Gros, avait subi l'influence des rigoureuses traditions de David, Jalabert avait abordé avec succès la peinture d'histoire, mais il ne devait pas lui rester fidèle. Le Virgile du Musée de Nimes qu'il peignit à vingt-cinq ans,affirmait déjà sa science de la composition, sa profonde connaissance des maîtres, cette probité d'art qui devait rayonner sur toutes ses œuvres et leur assurer la consécration du temps.

Les nymphes écoutant les chants d'Orphée, Jésus au jardin des oliviers, l'Annonciation, le Christ marchant sur les eaux, Raphaël dans son atelier, pour ne citer que quelques-unes de ses grandes toiles, sont autant d'œuvres qui ont mis son nom en lumière et dans lesquelles se retrouvaient la culture d'esprit et les qualités de mise en scène qui avaient fait la fortune de Paul Delaroche.

Mais ses tableaux de genre, ses belles figures d'italiennes comme sa Vilanelle profilant sur les lointains de Rome sa grâce exquise, furent pour lui-même et pour la critique une révélation.

A partir de ce moment, Jalabert marchait vers sa véritable voie, dans un champ plus adapté à sa vision personnelle,et qui le conduisait par une interprétation directe de la Nature, au portrait.
Durant près d'un demi siècle, il a exécuté dans ce grand art un nombre considérable d'œuvres.

En dehors de toutes celles qui ont charmé sa génération dans les expositions officielles, combien

d'autres n'ont jamais quitté leurs retraites et qui, si elles pouvaient être réunies pour notre édification, dans une exposition posthume, donneraient encore à sa renommée un regain d'honneur et de lustre.

Beaux portraits d'hommes aux fronts graves et pensifs, têtes enfantines aux grâces printanières, mystérieuses figures de jeunes filles ouvrant sur l'énigme de la vie vos yeux voilés de rêve, mères attendries, aïeules aux regards profonds, visages ennoblis et sacrés par la douleur, vous nous apparaissez.

Vers 1880, Jalabert se retirait des salons annuels où il avait remporté tant de succès, où pendant plus de trente ans, la critique l'avait acclamé de ses suffrages.

La sensibilité mélancolique de sa nature, son aversion pour le bruit et les vaines agitations, lui fesaient préférer l'intimité des expositions restreintes. C'est dans ces petits salons du Cercle de l'Union que depuis vingt ans, ses confrères, ses amis retrouvaient la belle tenue de ses portraits, son sentiment inné de la grâce féminine, dans ces inoubliables figures qu'il savait parer avec toutes les ressources d'un goût impeccable.

Le signe distinctif de ce talent si soutenu, si divers, est la superbe volonté qui l'anime et lui permet de travailler ses œuvres aussi longtemps qu'il lui plaît, sans leur faire perdre cette saveur, cette spontanéité d'apparence qui sont le rêve des vrais peintres.

Par la poésie de sa couleur et le modelé souple des chairs, il rivalise avec Chaplin et Ricard. Comme eux il descend en ligne directe des maîtres brillants du XVIII[e] siècle. Son dessin atteint souvent la pureté d'Ingres. La tendresse expressive de Flandrin

se rencontre dans ses figures de femmes, témoin cet imposant portrait qui est une des perles du Musée du Luxembourg et qui franchira les portes du Louvre.

C'est en compagnie de ces Maîtres du portrait moderne, que la postérité marquera sa place.

Mais il faut renoncer à analyser d'un si rapide coup d'œil, ce vaste labeur de soixante années qui désormais appartient à l'histoire de la Peinture contemporaine.

Le secret de cette longue et glorieuse existence, il nous le révèle lui-même en ce beau livre de M. Reinaud dont chaque page nous retient comme toute peinture faite d'émotion simple et vraie.

L'homme est tout entier dans ces paroles : « L'art « est une passion qui ne s'éteint jamais, un regard « sur la Nature la réveille, un espoir de progrès la « surexcite »

Il avait connu ces souffrances et ces joies qui font la vie des artistes de race. Toute sa physionomie en avait gardé cette empreinte de douceur et de rêverie que le statuaire, doublement inspiré par le talent et l'amitié, a si heureusement fait revivre à nos yeux.

Au soir de cette vie heureuse, il aimait à revenir parmi nous, à se promener lentement sur le Cours familier où tant de choses arrêtaient ses pas, éveillaient sa mémoire. Ce vieillard ferme et droit, à l'œil ingénûment curieux, aux traits restés jeunes, se plaisait à observer le spectacle de la rue, les jeux de lumière et l'œuvre des siècles sur la majesté des ruines. Que de fois son regard méditatif se portait sur la frise du temple qui, dans le rythme onduleux de ses rinceaux, garde fièrement les titres de noblesse de la Cité.

Sans doute, il retrouvait sur l'acanthe fleurie de la colonnade se dessinant dans l'azur, quelque beau songe de jeunesse, une évocation de ces premiers enthousiasmes dans lesquels tout artiste d'élection a senti planer le souffle de la déesse.

Ce sage pouvait avec sérénité mesurer le chemin parcouru et considérer son œuvre accomplie. Elle vivra. Malgré les évolutions et les caprices de la mode, les divergences d'écoles et les luttes d'esthétiques nouvelles, elle parlera aux temps à venir, le verbe impérissable de la beauté souveraine qui délie l'Humanité de ses misères et la met en harmonie avec elle-même.

DISCOURS DE M. E. REINAUD

AU NOM DE LA FAMILLE

Messieurs,

Si j'ai jamais regretté mon impuissance à traduire en paroles les sentiments de pure joio et de sincère reconnaissance, comme ceux qui débordent de mon cœur, c'est bien en la circonstance actuelle.

Parlant au nom de la famille Jalabert, je voudrais trouver la note à la fois intime et chaleureuse qui exprimerait nos remerciements à la Société des Amis des Arts qui a pris l'initiative de cet hommage, rendu à un de ses fidèles, — aux artistes pleins de cœur et de talent, MM. Tourgneneff, Gréber, Max Raphel et Mérignargues qui, à des titres divers, ont contribué à doter la Ville de Nimes d'un monument distingué, au Conseil Municipal dont le concours éclairé a singulièrement facilité la tâche du Comité. aux amis et admirateurs du maître, de Paris et de Nimes pour la plupart, qui ont répondu à son appel et lui ont permis d'exécuter son projet en quelques semaines, sans bruit et comme sans effort.

Et puis, il me reste encore à remercier les orateurs de cette belle matinée de printemps, éloquents et variés en un théme unique et à leur dire toute notre gratitude, toute notre émotion, émotion bien naturelle et légitime, puisqu'elle est provoquée par des voix amies auxquelles s'est associée la grande voix de l'Académie Française.

Je n'ajouterai qu'un mot et ce mot je l'emprunterai à Jalabert lui-même, à une de ses lettres :

« Non, vous ne savez pas ce que sont les violettes
« du Jardin de la Tour-de-l'Évêque quand elles
« sortent d'une boite qui de Nimes est venue se
« poser sur une table de mon atelier : c'est un trésor
« de souvenirs, de palpitations. Merci ! Merci ! Elles
« étaient aussi fraiches que si on les eût cueillies à
« l'instant et cent fois plus belles et plus odoran-
« tes que celles de Paris ».

Jalabert a toujours aimé les fleurs et, vous le voyez, en particulier celles de Nimes ; ce cadre gracieux où son jeune ami Tourgneneff l'a fait revivre, admirable de pose et de ressemblance, aurait bien été celui qu'il eût choisi, si sa modestie lui avait laissé entrevoir les honneurs qui devaient lui être rendus.

Jalabert a toujours aimé sa ville natale : Merci de l'y avoir ramené.

BANQUET

OFFERT PAR L'ACADÉMIE DE NIMES

A M. GASTON BOISSIER

TOAST DE M. ENJALBERT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

Il y a huit ans, Monsieur Gaston Boissier nous rappelait que, sur la demande de Fléchier, l'Académie de Nimes avait été affiliée à l'Académie Française. Quelque temps après, en 1692, une délégation, composée d'Académiciens nimois, se rendait à Paris pour remercier l'illustre Compagnie de l'honneur qu'elle lui avait fait. Les députés, nos ancêtres, furent accueillis par leurs grands confrères, au nombre desquels se trouvaient Racine, Bossuet, Lafontaine et Boileau, avec une touchante cordialité ; on se harangua réciproquement ; on distribua anx délégués des jetons de présence ; on travailla devant eux au dictionnaire et, finalement, on les reconduisit en pompe jusqu'à la porte extérieure.

De là vient sans doute un bruit persistant d'après lequel les membres de l'Académie de Nimes auraient droit de séance à l'Académie Française. Je ne sache

pas qu'aucun Académicien nimois ait essayé d'user de cette prérogative, peut-être légendaire. En tout cas, l'audacieux qui aurait tenté l'aventure, aurait risqué de se voir reconduit, poliment à coup sûr, jusqu'à la porte extérieure, mais par d'autres que par les Académiciens.

Dès lors, semble-t-il, plus de rencontre possible entre la petite et la grande sœur... Mais voici qu'aujourd'hui grâce à vous, Monsieur Gaston Boissier, grâce à votre bienveillance pour notre Compagnie, l'insoluble problème se trouve résolu. Si aucun de nous ne siège sous la coupole de l'Institut, c'est un des membres de l'Académie Française qui nous fait l'honneur de siéger au milieu de nous. Il est vrai que nous n'avons travaillé devant lui à aucun dictionnaire. Il est vrai aussi que nous ne lui avons pas offert de jeton de présence — sans doute par modestie. C'est que, Messieurs, nos jetons (qu'il me soit permis de trahir ici un secret professionnel, sachant bien à qui je le confie) nos jetons sont de cinquante centimes. Je m'empresse d'ajouter que leur valeur est singulièrement rehaussée, aux yeux de tout nimois, par la présence du Col-Nem et de son crocodile.

Quoi qu'il en soit, cette fois, ce n'est pas Mahomet qui est allé à la montagne; grâce à un heureux renversement du cours normal des choses, c'est la montagne qui est venue à Mahomet. Qu'il soit donc permis audit Mahomet, (bien qu'à coup sûr le prophète ne se doutât guère qu'un président de notre Compagnie s'affublerait un jour de son nom), de témoigner sa reconnaissance à la montagne, en buvant à l'Académie Française et à son éminent Secrétaire Perpétuel, notre vénéré, notre illustre confrère !

TOAST DE M. LE PRÉFET

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE L'ACADÉMIE

Messieurs,

L'invitation que votre aimable Président m'a fait l'honneur de m'adresser, en votre nom, ne m'a pas seulement procuré le plaisir habituellement causé par une attention délicate et courtoise ; elle m'a apporté, par surcroît, l'occasion d'acquitter une dette de reconnaissance.

Je me suis donc rendu avec empressement à votre gracieux appel, et c'est entre les mains de votre hôte éminent, de M. le Secrétaire Perpétuel, c'est envers lui-même que j'entends aujourd'hui me libérer.

Ce n'est pas, Monsieur, que je puisse me considérer comme appartenant vraiment à cette Académie de Nimes, dont tant d'hommes distingués, — je les ai vus souvent à l'œuvre, — soutiennent dignement le déjà vieil et toujours mérité renom : qu'ils soient fiers d'avoir pu célébrer les noces d'or de leur Compagnie avec un maître tel que vous et qu'ils vous en sachent gré, — infiniment, comme il convient, — c'est leur devoir et leur droit ; ce n'est ni mon droit, ni mon devoir, encore que l'on veuille bien accorder ici au Préfet du Gard le beau titre de Président d'honneur, suivant une tradition ancienne et, comme telle, évidemment respectable.

Je n'ai pas même l'avantage d'être Nimois, et je ne saurais m'enorgueillir d'être le compatriote de l'empereur Antonin ou le vôtre.

Mes raisons de vous remercier sont autres.

J'ose, en effet, comme les habitants de votre bonne ville, me dire à demi-romain, — tout vrai Français veut l'être, — et c'est à vous en grande partie que je le dois.

Je suis heureux de pouvoir enfin vous en rendre grâces respectueusement et, laissez-moi l'ajouter, affectueusement.

Il serait bien inutilement prétentieux, sans doute, de vous apporter une telle assurance si je ne le faisais qu'en mon nom personnel.

Mais mon cas est celui de nombre d'hommes de ma génération et aussi de la génération suivante, — je dis de ceux qui ne sauraient s'honorer de maintenir et de célébrer, avec une suffisante autorité, le noble culte de l'antiquité, et qui demandent seulement aux belles-lettres de charmer parfois leur vie et d'en élargir les trop proches horizons. — Si bien que je m'imagine volontiers me hausser ici au rang d'interprête de mes contemporains.

C'est grâce à vous bien souvent, Monsieur, que, déposant les compréhensibles mais puériles rancunes emportées du collège, ils ont considéré leurs vieux livres de classe autrement que les instruments de l'ingénieux et journalier petit supplice d'antan et que finalement ils les ont rouverts, étonnés du rayonnement de beauté qui s'en dégageait enfin.

Vous nous avez dévoilé les charmes des muses latines, moins sévères que nous ne l'avions supposé tout d'abord ; — vous nous avez introduits dans la profitable et charmante société de ces honnêtes gens, qui, sous les ombrages de Tusculum, dissertaient si agréablement de philosophie et d'éloquence ; — vous nous avez permis d'oublier momentanément la poli-

tique de nos jours et ses manifestations un peu tumultueuses en nous intéressant à la seule dont vous ayez cure, la politique que l'on faisait il y a dix-huit ou dix-neuf siècles et qu'embellit le recul d'une si lointaine perspective ; — nous vous devons, enfin, avec un peu plus de culture, un peu de cette sérénité et de cette pondération d'esprit dont le secret ne s'apprend qu'à l'école des anciens.

C'est pour cet insigne bienfait que j'ai tenu à vous apporter moi aussi mon hommage et de gratitude et d'admiration, et je remercie cordialement les membres de l'Académie de Nimes de m'en avoir offert le moyen.

Avec eux et après eux je salue en vous l'un des maîtres éminents qui ont renouvelé et vivifié en France ce grand et nécessaire enseignement qu'aucun autre, quoi qu'on en ait dit, ne saurait suppléer, l'un des gardiens vigilants de cette forte discipline qui fut celle de nos aïeux, — l'un des défenseurs de ces indispensables études que l'on appelait jadis du beau et si juste nom d'humanités.

C'est à la tradition par vous continuée avec tant d'éclat et de bonheur que je bois, Monsieur, en levant, si vous voulez bien le permettre, en levant mon verre en votre honneur.

TOAST DE M. CROUZET

MAIRE DE NIMES

CHER ET ILLUSTRE CONCITOYEN,

Vous avez reçu et vous recevrez sans doute encore les hommages de ceux de vos compatriotes qui ont eu les moyens de s'instruire et qui ont des loisirs pour penser. Nombreux sont dans notre cité les amis des belles-lettres. Notre vieille race gréco-latine est restée fidèle aux autels des Muses comme à l'autel de Minerve. Puisque les initiés ont parlé, il sera bien permis à un humble profane de dire ici son mot. Il le fera au nom de ceux à qui les durs labeurs corporels interdisent la culture de l'esprit, de ceux que les pénibles nécessités de la vie éloignent du sanctuaire. Ceux-là aussi, Monsieur Boissier, ont l'orgueil de la petite patrie. Ils aiment Nimes du fond du cœur et ils reportent cet amour sur tous les enfants de la vieille cité qui contribuent à lui donner un nouvel éclat.

Ces humbles ont suivi avec intérêt votre belle carrière. Ils ont applaudi à chacun de vos travaux, c'est-à-dire à chacun de vos nouveaux succès. Ils savent que vous êtes un enfant de ce pays de soleil, un frère, par conséquent, et ils savent encore que c'est par votre intelligence, par votre haute probité, par votre amour du travail, que vous avez si bien rempli une si belle vie. Et aujourd'hui, ils sont heureux et fiers de saluer, j'allais dire le vieillard, mais non, en vous regardant, je sens que je ne puis employer ce mot, ils sont fiers de saluer le grand citoyen qu'ils aiment et qu'ils vénèrent. Certes, ces modestes

admirateurs ne connaissent sans doute pas votre œuvre dans ses détails. Bien qu'ils soient à demi-Romains, comme l'a dit le poète, il ne leur a peut-être pas été donné de connaître les mœurs de l'antique métropole latine par vos admirables descriptions. Que la plupart d'entre eux ignorent le poète Attius, qu'ils ne se fassent qu'une idée vague de ce que furent vos héros : les Cicéron, les Varron, les Virgile ou les Horace ; cela se pourrait fort bien. Ce que je puis affirmer, c'est qu'ils ont au cœur l'amour de tout ce qui tient à leur pays. Ils ont tout au moins gardé, de ces protégés d'Auguste et de Mécène, dont vous avez parlé avec tant d'éloquence, l'amour de la vie champêtre et des excursions dans les villas suburbaines. Je sais bien que l'aride mazet, le mazet parfumé de thym et de lavande, rappelle de bien loin Tusculum ou Tibur, l'*Udum Tibur* du poète ; mais je ne suis pas sûr, qu'à l'occasion, on n'y pratique pas le culte du *Falerne* ou du *Massique*, et je sais bien, en tout cas, que la franche gaîté méridionale y préside à toute fête.

Vous me pardonnerez, mon cher concitoyen, d'avoir exprimé seulement les sentiments de quelques-uns, alors que mes fonctions me donnaient le droit et le devoir de parler au nom de tous. On l'a déjà fait dans un style académique auquel je ne saurais prétendre et en des termes si heureux qu'il m'a semblé que mon humble parole pouvait s'exercer seulement au nom des humbles. Et puis j'ai pensé, laissez-moi pour une fois employer un terme politique, j'ai pensé, dis-je, que les sentiments de la démocratie nimoise ne vous seraient pas indifférents. C'est en son nom que je lève mon verre à votre chère santé.

TOAST DE M. BENOIST

RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE MONTPELLIER

Messieurs,

C'est comme Recteur que vous m'avez fait l'honneur de m'inviter ; mais en me retrouvant à côté de mon ancien maître, je ne puis me souvenir que d'une chose, c'est que j'ai été son élève.

Ce qu'a été l'enseignement de M. Boissier, je ne suis pas le seul ici à le savoir, et je suis bien sûr que mes souvenirs ne feront que raviver les vôtres. Vous savez combien cet enseignement était personnel et intéressant, comment notre professeur avait le don de rendre l'antiquité vivante, de ranimer les vieux textes ; certes jamais enseignement ne fut plus moderne dans le vrai sens du mot sans rompre avec ce qui est bon et regrettable dans la tradition. Mais ce dont, pour mon compte, je suis particulièrement reconnaissant à M. Boissier, c'est de m'avoir inspiré la haine de la phrase, l'horreur de la déclamation, le dégout des formules creuses et banales. D'un coup d'épingle il dégonflait nos tirades ampoulées ; il nous apprenait à ne chercher l'effet que dans l'adaptation exacte des mots à l'idée qu'ils traduisent. Ses exemples étaient d'accord avec ses préceptes ; quelle meilleure leçon de style que la lecture de ces livres si savants et si clairs, où l'étendue des recherches se dissimule sous la facilité et l'agrément de l'expression ?

Telles sont, Messieurs, quelques unes des leçons que les anciens élèves de M. Boissier doivent à leur ancien maître, et je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de lui apporter des souvenirs qui nous rajeunissent, et une affection qui ne vieillit pas.

TOAST DE M. CLAUZEL

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DE NIMES

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Il y a bien longtemps; il me semble que c'était hier : c'était l'année même de votre entrée dans notre Compagnie.

Tout enfant, je commençais mes classes dans notre vieux Lycée. Je regardais les grands d'un œil d'envie. Les rhétoriciens surtout captivaient mon attention. Ils avaient un professeur qu'on vantait et qu'on aimait tant ! Le voisinage de nos demeures l'exposait à mon admiratrice curiosité.

Je le voyais, aux heures des classes, traverser allègrement le boulevard (nos vieilles Calquières aujourd'hui disparues) et prendre la rue du Collège également débaptisée depuis.

Je le guettais. Je courais à sa suite et je me grandissais à marcher sur ses pas.

Bientôt Paris le prit à Nimes. J'ai eu la déception de n'être pas son élève.

Voici qu'après un demi - siècle, il nous revient. Paris nous le prête pendant quelques trop courts instants pour une de ces fêtes d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares.

Nous ne sommes plus séparés par la largeur d'un grand boulevard ; nous le sommes à peine par la largeur d'une table dressée en son honneur. Nous sommes rapprochés même (oserai-je le dire ?), toutes

proportions gardées, (qu'un latin me permette cette citation latine) *Si parva licet componere magnis*, par une similitude de titres.

Si, jadis, M. le Secrétaire Perpétuel, j'ai ambitionné d'être votre élève , je regrette maintenant que ce bonheur m'ait échappé. Ces regrets s'avivent et s'exaspèrent quand je me dois à la partie la plus délicate de nos fonctions.

Il me reste la ressource de suivre vos exemples.

Mais le moyen d'imiter l'inimitable ?

Un de vos plus fervents familiers nous a bien révélé votre secret. La pratique n'en est pas à une portée commune.

M. Gaston Boissier, nous a-t-il dit, se renouvelle en restant lui-même dans sa noble simplicité.

Pour être soi, il faut être quelqu'un.

Et cette simplicité qui donne la douce et fallacieuse illusion qu'on en pourrait faire autant n'est-elle pas la marque d'un esprit supérieur, la perfection du génie et son apanage ?

Le professeur demeure le maître.

Je n'ai pu profiter du premier. Le second est hors de mon atteinte.

En toute humilité, le petit secrétaire perpétuel de l'Académie de Nimes lève son verre en l'honneur du grand Secrétaire Perpétuel de l'Académie Française.

TOAST DE M. CLAVEL

PRÉSIDENT DU COMITÉ

M. Clavel signale l'action que peuvent exercer sur les élèves, après leur sortie du lycée, les œuvres de M. Gaston Boissier.

Ces jeunes gens, dit-il, sont appelés à faire partie de cette bourgeoisie, qui, largement ouverte, s'étend de l'ouvrier intelligent et laborieux — et qui souvent devient patron, — au directeur d'une vaste usine ou d'une grande affaire commerciale opérant sur des millions ; bourgeoisie qui doit mettre en jeu toutes les forces vives de la nation.

Or, ces jeunes gens, devenus hommes, auront à faire connaître des découvertes de la science, de nouveaux procédés de fabrication, la marche d'une affaire, à défendre des intérêts publics ou privés, à rédiger des mémoires, des rapports. Les connaissances techniques, spéciales de chaque profession, leur sont indispensables assurément ; mais seules elles seraient insuffisantes ; il faut les compléter par les connaissances générales qui ouvrent à l'esprit des horizons nouveaux, par le choix des arguments, l'exposé des faits, l'ordre dans lequel ils doivent être présentès. la mesure du développement à leur donner, la force et la modération de la discussion, le tont dans une langue nette, claire, précise, et ce qui ne gâte rien — spirituelle et agréable, si on le peut.

Telles sont les qualités que possède au plus haut degré M. Gaston Boissier.

Discutant même d'arides questions d'érudition ou de philologie, même avec des allemands (il en est d'aussi pédants et ennuyeux que savants), c'est avec une science non moindre, par la clarté de son langage, sa courtoigie sereine, qu'il les a déconcertés d'abord, puis séduits et peut-être convaincus, a fait de quelques-uns des meilleurs d'entre eux ses amis et des amis de la France.

Voilà pourquoi M. Clavel porte un toast à l'action bienfaisante et féconde des œuvres de M. Gaston Boissier sur la jeunesse française, et à M. Gaston Boissier, dont il appelle la vie, une longue, belle et vigoureuse jeunesse.

REMERCIEMENTS DE M. ALPHONSE BOYER

Messieurs,

Interprète de la famille de Gaston Boissier, je suis chargé de remercier l'Académie de Nimes des marques de sympathie qu'elle adresse à notre éminent doyen, de l'intéressante séance qu'elle a bien voulu nous offrir et de notre admission à ce banquet; mais voici que j'éprouve un réel embarras à m'acquitter de cette tâche.

Il est bien facile, me direz-vous, de remercier quelqu'un d'un témoignage de sympathie, et vous avez certainement l'âge qui exclut la timidité.

C'est là, Messieurs, ce qui me permet et m'encourage à prendre la parole devant la savante Compagnie qui a bien voulu nous admettre momentanément au milieu d'elle.

De nombreuses années, hélas, se sont écoulées depuis ma classe de rhétorique, et, avec le temps, les quelquee fleurs que j'avais pu y cueillir se sont fanées et, malheureusement aujourd'hui, quoiqu'arrosées par des vins généreux et réchauffées par notre beau soleil, elles ne peuvent renaître ; aussi malgré tout mon bon vouloir, je me sens incapable de vous remercier autrement qu'en vous disant:

« Messieurs de l'Académie, au nom de la famille de Gaston Boissier, je vous remercie. »

TOAST DE M. GUSTAVE FABRE

AU NOM DES ANCIENS ÉLÈVES DE M. GASTON BOISSIER AU LYCÉE DE NIMES

J'aurais voulu vous dire en prose
Nos sentiments et nos souhaits ;
Mais risquer un discours, je n'ose ;
Des vers seront plus vite faits.

L'entreprise est moins difficile ;
Les vers arrivent aisément
Et pour la plume malhabile
La rime est un secours charmant.

Ce qu'on ne peut dire, on le chante,
Dit Beaumarchais ; il a raison,
Et ce sage conseil me tente.
Donc, voici ma pauvre chanson.

Elle est bien humble, bien petite ;
Elle n'a point d'ambition ;
Elle est modeste et ne mérite
Qu'une bien faible attention.

Qu'en tout cas elle vous exprime
Tant bien que mal, clopin-clopant,
L'admiration unanime
Que nous dicte votre talent.

Qu'elle dise la gratitude
De ceux auxquels vous fîtes voir
Et la douce loi de l'étude
Et l'austère loi du devoir.

Qu'elle donne un quatrain sincère
A vos travaux, à vos succès,
A votre noble caractère
Comme à votre esprit si français.

En retour de l'honneur insigne
Que vous nous faites aujourd'hui,
Qu'elle soit à vos yeux le signe
De notre respect attendri.

Pour notre chère Académie
Votre venue est un trésor ;
Sur sa tête déjà vieillie
Vous posez une gerbe d'or.

Pour nous, ce n'est pas une gerbe
Que nous songeons à vous offrir ;
Notre Hélicon, toujours en herbe,
Ne sait guère l'art de fleurir.

Mais qu'à défaut d'un vrai poète
Comme vous en connaissez tant,
Ces quelques vers soient la fleurette
Qu'on respire au moins un instant.

RÉPONSE DE M. GASTON BOISSIER

Le toast de M. Gaston Boissier fut une improvisation, chef-d'œuvre d'élégante simplicité, de bonne humeur familiale, que malheureusement nous ne pouvons reproduire. On ne saurait sans la déflorer essayer d'analyser cette causerie étincelante d'humour, toute vibrante d'une émotion contenue et relevée par les traits éblouissants d'un esprit sûr de lui-même. Bornons-nous à dire que M. Boissier s'attacha surtout à rappeler qu'il était un vieux nimois, le plus vieux peut-être de la réunion, non seulement par son âge, mais encore par ses traditions de famille et les nombreux souvenirs qu'il avait recueillis au cours de sa carrière. « Je fus toujours curieux, dit-il ; c'est mon métier qui le veut : aussi n'ai-je jamais cessé de m'enquérir de tous les détails intéressant l'histoire de ma ville natale. » Partant de là, M. Gaston Boissier a ouvert le trésor de ses mémoires et tenu sous le charme de sa parole les convives réunis autour de lui et qui se sentaient à ce moment aussi près que possible de son cœur. Il a trouvé, pour dire le charme de ses années d'enfance passées dans le vieux lycée de Nimes, et de la période où il y revint comme jeune professeur de rhétorique, des accents d'une éloquence familière, d'une sincérité charmante et d'une fraîcheur délicieuse.

Il a rappelé avec émotion l'accueil sympathique qu'il reçut de ce grand Nimois, François Guizot, son prédécesseur à l'Académie Française, et regretté que

l'éminent historien dont l'action fut si féconde, dans le mouvement intellectuel du siècle dernier, n'eut pas encore sa statue à Nimes. A la fin de son discours et lorsqu'il a exprimé sa reconnaissance à l'Académie de Nimes, à laquelle, a-t-il dit, il devait une des plus grandes joies de sa vie, une émotion communicative s'est emparée de tous qui saluaient en lui le maître, l'ami demeuré toujours jeune de cœur et d'esprit.

LA MORALE D'UNE FÊTE

Le lundi de Pâques, Arles a glorifié tout ce que la Provence a de plus précieux : la beauté et la grâce de ses filles dans l'originalité et la gentillesse de ce costume arlaten qui continue, en dépit des modes modernes, à être encore adopté par tant de dignes sœurs de Magali et de Mireille.

C'est dans le cadre incomparable du théâtre antique, dans un décor prestigieux, que s'est déroulée cette fête parthénienne à laquelle le grand Frédéric Mistral a donné le doux nom de *Festo viergineneo*. Si l'organisation a laissé un peu à désirer (comment des poètes et des félibres peuvent-ils être des organisateurs ?) cette fête de la beauté a du moins été charmante dans sa simplicité. Tout a été dit à ce sujet par les journaux quotidiens. Je n'y reviendrai pas.

Tout le monde s'accordait cependant à remarquer que les arènes étaient mieux indiquées pour la fête de l'année prochaine, afin d'éviter les bousculades et le désordre qui, cette année, ont un peu contrarié cette solennité. Ce qui a dû déterminer Mistral et ses amis à choisir le théâtre antique, c'est d'abord qu'ils ne croyaient pas à un si grand succès, et ensuite, il ne faut pas se le dissimuler, l'attrait des deux colonnes *bessonnes* (jumelles) aux pieds desquelles fut trouvée jadis la Vénus d'Arles. Tout cela a été pour beaucoup dans le choix de l'emplacement. Comment, du reste, Mistral aurait-il pu placer dans son admirable discours l'allusion à ces deux témoins des temps helléniques ? Dans les arènes nous aurions moins ressenti ce charme pénétrant des *chatos maïanencos* qui, sous la direction de leur *juglar* (maître-accompagnateur), chantèrent, juchées sur les marbres antiques, une poésie de Mistral, l'*Arlatenco*,

dont la musique est de M. Beaucaire, sous-préfet d'Arles ! Voilà certes une constatation qui eut rempli d'aise notre compatriote Alphonse Daudet s'il avait vécu. Quelle découverte que celle d'un sous-préfet faisant autre chose que de la politique de clocher !.

Il se dégage une morale de cette institution à la fois esthétique, artistique et littéraire, dûe au génie de l'Homère de la Provence, pour laquelle MM. Dauphin, J. Bourelly, le peintre Lelée, mèste Eissette, le sculpteur Férigoulo, Mlle Pauline Véran, ont donné tout leur cœur et prodigué toute leur activité. Cette morale, la voici :

La *festo virginenco* est le complément naturel du *Museon arlaten*, c'est la vie donnée à tous les êtres en cire et à tous les objets qui en ornent ses salles, ce sont autant de *belles au bois dormant* qui se sont réveillées, sur un signe du poète, jouant à cette occasion, le rôle d'un prince charmant, pour les inviter à aller prendre leur part de glorification, dans des fêtes en leur honneur.

L'institution de la *festo virginenco* arrêtera sans contredit ce courant déplorable qui a malheureusement fait abandonner une foule de choses locales à la population de la terre d'Arles, pour adopter un tas d'importations du dehors. J'espère bien que dans quelques années on n'entendra plus dire à Arles même : « Une telle « a quitté le costume » ou « le costume, ça se perd. » Arles comprendra que la réputation de beauté et d'élégance de ses filles constitue pour le touriste une attraction aussi grande que la beauté de ses monuments. Que les arlésiennes deviennent des *damotes*, des *arlerines*, suivant l'expression du pays, c'est-à-dire qu'elles s'habillent en *franciotes* et se mettent à baragouiner le *franciot* ce ne sera plus que désillusion pour l'étranger, qui s'en retournera chez lui pour ainsi dire *volé*. Par conséquent, à côté du comité des fêtes, il serait judicieux, indispensable, de créer un comité du *Vieux Arles*, qui s'occupât de conserver à la cité de Constantin, son caractère de ville grecque, qui fasse respecter et revivre les souvenirs de son passé, protégeât ses remparts et ses vieilles maisons, remît à la mode ses

madones au coin des rues, ses cadrans solaires historiés, ses ustensiles de ménage si artistiques et si pleins de cachet, ses tambourins et ses farandoles.

« Arles, c'est la pure beauté, » a dit Anatole France, mais hélas ! le jour où l'on ne verra plus dans cette ville un seul costume arlésien, on pourra dire : « Arles, c'est la pure laideur. » Devenues des « *gothons* » des « *damotes* », les filles d'Arles perdront bien la moitié de leur valeur. Plus de galbe, mais en revanche beaucoup de gaucherie. « Il n'est pas douteux que le costume arlésien incite à des dispositions particulières d'attitude » dit Mme Jane de Flandreysy ; d'où il suit évidemment que les arlésiennes qui ont inconsciemment d'instinct, la grâce des attitudes, perdent totalement les unes, quasi totalement les autres, cette grâce en abandonnant le costume traditionnel.

La meilleure campagne en faveur du costume provençal serait faite avec succès par les jeunes gens. Lorsqu'un «*galant*» dira à sa fiancée, déguisée en «*damote*» qu'il la trouverait bien plus belle sous le costume local, la jeune fille ne manquerait pas de lui donner cette satisfaction. Si les institutrices voulaient s'en mêler, la cause serait vite gagnée ; mais il ne faut pas trop compter sur leur concours. Je crains au contraire que les corps enseignants ne combattent en même temps que la langue du pays, les us et les coutumes, et qu'ils ne soient pour beaucoup dans l'abandon d'un patrimoine sacré, dans ce dédain de l'instrument de la gloire locale.

D'un autre côté, les dames de la haute société d'Arles (*de la Hauture*) ont le devoir de populariser le costume, en le prenant, tout au moins les jours de grandes fêtes ou à l'occasion de bals, de kermesses, de processions.

Il semble que Fénelon ait eu l'intuition du costume d'Arles, lorsqu'en parlant du costume idéal de l'avenir, il écrivait ces mots : « Je voudrais voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verraient combien des cheveux noués simplement par derrière, des draperies pleines et flottantes à longs plis sont agréables et majestueuses,... ».

A la *festo vierginenco,* on a distribué aux *chatounos* une petite broche en vieil argent d'une certaine valeur artistique, avec figure représentant une Arlésienne et une jolie gravure coloriée de la promenade des Lices, un jour de fête. Cette gravure n'est que la reproduction d'un tableau qui est à la mairie de Maillanne. Peut-être les *chatounes* s'attendaient-elles à mieux? L'an prochain, si l'on veut attirer de nouveau à Arles tout un bataillon de « *chatos* », il faudra faire davantage, leur remettre un bijou commémoratif plus brillant, par exemple une médaille en argent doré, sur laquelle serait gravée la Vénus d'Arles et les défrayer de leurs frais de route et autres, en y ajoutant pour chacune d'elles un demi-louis d'or. Donc, il est indispensable de créer une caisse, de recueillir des souscriptions, de disposer annuellement d'une dizaine de mille francs, que l'on pourrait facilement trouver en faisant appel aux riches bourses de Provence ou en organisant une grande tombola.

La morale de « *la festo vierginenco* » s'étend aussi un peu au Gard. Savez-vous que ce petit coin du Languedoc, qui semble être un peu le prolongement de la Provence, compte une dizaine de communes où l'on a conservé fidèlement le costume provençal ? Beaucaire, Bellegarde, Montfrin, Joncquières, Fourques, etc., sont là pour en témoigner. Dès lors, pourquoi n'instituerions-nous pas, nous aussi, en Occitanie, une fête du même genre, une fête du printemps où nos « *chatos* » seraient honorées et couronnées ? Cette fête pourrait avoir lieu, chaque année, dans une localité différente, une fois à Beaucaire, une autre fois à Nimes, une année à Bellegarde, une autre à Montfrin. Voyez-vous cette fête du printemps et de la jeunesse à la Fontaine de Nimes, un beau jour d'avril ou de mai, en pleine floraison des marronniers, au milieu des chants et des musiques, des danses des treilles et des farandoles, tandis que sur les canaux des Estudiantinas placées dans des gondoles, feraient entendre, escortées par les cygnes, les troublantes et acérées mélodies de leurs mandolines et de leurs guitares ? Et comme complément à cette solennité, vous figurez-vous ensuite aux arènes une brillante corrida et le soir au grand théâtre un bal où le costume provençal serait absolu-

ment de rigueur ? Ne pensez-vous pas que ce serait là quelque chose de plus intéressant, de plus noble qu'un bal masqué où l'affreux cake-walke a tous les honneurs ? Est-ce que la farandole de *Mireille* et celle de Barbentane ne valent pas mieux que cette danse de moricauds ? Il faut relever le moral des populations par l'art et par le geste noble. Laissons aux « parisots » l'extase en présencedes excentricités américaines,des danses échevelées ou dansl'audition d'une chanson rosse. Ces gens-là n'ont jamais connu les longs enchantements des grands spectacles deNimes, d'Orange, d'Arles et de Béziers.

Quel beau rôle pour un Mécéne que celui d'attacher son nom à faire revivre la Grèce sur nos côtes de Provence et d'Occitanie ? Et combien il rendrait service à l'art et à l'archéologie, s'il faisait rechercher sous le sol de Trinquetaille les riches tombeaux qui y sont ensevelis sous une épaisse couche de limon ? Quelle gloire aussi que celle de ramener à la lumière les merveilleuses colonnes de marbre, les sarcophages et les statues, trouvées sous Charles IX à Arles, qui reposent dans le lit du Rhône aux abords de Pont-Saint-Esprit, à la suite du naufrage du bâteau qui devait les conduire au Louvre ! Quelle conception plus athénienne que celle de fouiller le sol de villes telles que Nimes et Arles, que l'État ne songe même pas à remuer, alors qu'il dépense des sommes considérables en Egypte, en Tunisie, en Algérie, en Mésopotamie et en Grèce ! Quelle plus belle œuvre de Beauté que celle de doter le musée d'Arles d'une reproduction en marbre de sa Vénus, qui se trouve au Louvre depuis Louis XIV,et d'une Mireille qui serait l'œuvre d'un sculpteur de talent ! Quelle joie que celle de pouvoir fonder des dotations pour les jeunes ouvrières vertueuses et intéressantes,donnant l'exemple du travail et de la piété, que celle d'embellir la cité où l'on est né, que d'y organiser des fêtes à l'exemple de celles que Castelbon de Beauxshostes organise à Béziers, de soutenir des industries locales sur le point de péricliter, des journaux et des Revues, de propager la langue du pays, de doter les musées, de favoriser les artistes et les littéra-

teurs, de faire renaître les anciens jeux locaux, le mail et le ballon, pour n'en citer que deux, abandonnés pour les jeux d'origine anglaise ! Les villes d'Italie ne doivent leur beauté qu'aux libéralités de Mécènes, qui s'appelaient Médicis, Colonna, Sforza, d'Este, et tant d'autres.

Telles sont les pensées que fit naitre en moi cette gentille fête d'Arles, qui restera gravée longtemps dans le souvenir de ceux qui y ont assisté.

Puisse-t-elle contribuer à élever les cœurs vers le Beau et à faire délier les cordons des bourses de nos millionnaires, pour le plus grand bien de l'art et pour la plus pure gloire de ces deux villes sœurs : Arles et Nimes.

ADOLPHE PIEYRE.

CONCORDAT OU SÉPARATION

Georges NOBLEMAIRE. — **Concordat ou Séparation**. — Réflexions sur les rapports de l'Église catholique et de l'État français. — Paris 1904. — Plon, éditeur.

Plusieurs propositions de loi tendantes à la séparation des Églises et de l'État sont en ce moment soumises au Parlement ; la Chambre a nommé une Commission pour préparer cette question, le rapport est terminé et peut être discuté à un jour prochain. La question est donc d'actualité immédiate.

Elle a fait beaucoup écrire en ces dernières années, et parler plus encore. Mais le public lit peu les ouvrages sérieux dont le titre seul l'épouvante, et la plupart du temps se contente de la documentation fantaisiste qu'il trouve soit dans les extraits des discours parlementaires, soit dans des articles de journaux. Il parle beaucoup du Concordat, mais comme on en parle à la Chambre ou dans les gazettes, en le connaissant peu, ou pis encore en le connaissant mal.

Il faut donc savoir gré à M. Georges Noblemaire d'avoir résumé et expliqué les éléments essentiels de ce sujet grave et compliqué. Son livre *Concordat ou Séparation* est bref, mais cependant clair et complet. Il rend un véritable service aux « hommes de bonne volonté, d'absolue et agissante bonne volonté » désireux de se reconnaître en ces difficiles matières.

M. Noblemaire est, nous dit-il, « un républicain sincère qui prétend rester en même temps un bon catholique. » Et si le catholique regrette que parfois l'Église ait sem-

blé trop s'identifier avec un parti, le républicain n'hésite pas à déclarer qu'à l'entente complète, à l'équilibre parfait entre le pouvoir royal et celui de l'Église jusqu'aux environs de la Réforme « tout simplement nous devons notre patrie »; le républicain reconnaît l'immense service rendu à la France par Bonaparte signant le Concordat.

Avec la même sincérité et la même indépendance, il jette un coup d'œil sur les différentes formes que peuvent présenter les rapports entre l'Église et l'État. Bien de braves gens seront surpris de voir énoncer cette vérité historique que la séparation date non pas de la Révolution, mais bien du Christ qui le premier la proclama. M, Noblemaire nous montre que les *églises nationales* « ne sont guère autre chose que des corps sans âme. » En passant il fait justice de ce sophisme si souvent répété : « la religion catholique est une religion de l'étranger. » Il suffit pour le réfuter de se rappeler que par son essence même, elle est universelle, et que le pouvoir de son chef est forcément international ou pour mieux dire « supra national ». Le reproche est d'ailleurs adressé aujourd'hui à l'Église catholique par ceux mêmes qui considèrent la patrie comme une notion surannée et se réclament de la fraternité universelle sans songer que s'il est une idée universelle, au premier chef, c'est l'idée religieuse. Mais une contradiction n'est pas pour les embarrasser et au cours de *Séparation ou Concordat*, l'auteur nous montre plusieurs fois nos jacobins modernes allant chercher dans les ordonnances de Louis XIV, ou même dans le droit féodal, des prétextes pour interpréter le Concordat à leur convenance.

Cependant le texte de la Convention entre Pie VII et le Premier Consul ne devrait pas donner lieu à contestation, s'il était appliqué selon son esprit, si les parties se rappelaient qu'elle a été conclue « pour le bien de la religion et le maintien de la tranquillité publique ». C'est évidemment pour le bien de la religion que, par exemple, nos gouvernants actuels ont la prétention de faire seuls les évêques, sans se préoccuper de l'institution canonique. Quant à la tranquil-

lité publique, nos ministres y veillent avec un soin tout pareil, et font déclarer comme d'abus les évêques qui la troublent en n'acceptant pas en silence toutes les mesures illégales et anti-concordataires qu'il plaît à nos gouvernants d'inventer contre les catholiques, et, en particulier, contre leurs prêtres.

S'il est une mesure illégale et anticoncordataire, c'est la suppression des traitements ecclésiastiques dont le Gouvernement fait si largement usage en ce moment. L'article par lequel le Gouvernement s'engage à assurer un traitement convenable aux évêques et aux curés, est la conséquence de l'article précédent, par lequel le Pape s'engage, lui et ses successeurs, à ne pas troubler les possesseurs des biens de l'Église. L'Église abandonne un capital à l'État moyennant un intérêt dont le taux n'est pas fixé, il est vrai, mais qui n'en constitue pas moins un engagement. M. Noblemaire écrit qu'il ne va pas « jusqu'à prétendre que l'engagement soit irrévocable et la dette perpétuelle ». Nous en sommes d'autant plus surpris qu'il dit dans un appendice : « Tant que le Concordat sera en vigueur, l'engagement devra être respecté, et à moins de banqueroute, pas plus qu'il ne peut avoir la fantaisie de retenir tout ou partie à ces très formels créanciers qui sont les rentiers, l'État ne peut supprimer ou retenir le traitement de ces non moins formels créanciers qui sont les évêques et les curés ». D'ailleurs, si la dette était révocable, l'État aurait raison de prétendre que le traitement des ministres des cultes est un salaire et qu'il a par conséquent le droit de le supprimer.

Cette prétention est illégale, deux arrêts de la Cour de Cassation l'ont formellement indiqué, et cela sur les conclusions d'un fougueux gallican, le procureur général Dupin. Un arrêt de la Cour de Paris disait : « Considérant que les prêtres desservants du culte catholique exercent de *véritables fonctions publiques* et qu'ils reçoivent *un salaire* de l'État... ». Et cette thèse, le procureur Général Dupin la combattit et la fit rejeter. Or, jusqu'à présent, nul arrêt n'est venu infirmer cette décision. Donc, la suppression de traitement est anticoncordataire et illégale.

Elle l'est parce que le Concordat est un contrat bilatéral, et précisément parce que les articles organiques n'ont pas ce caractère, l'Église ne les a jamais acceptés et un catholique français ne les acceptera jamais. Nous pourrions dire surtout un catholique républicain. Rien, nous semble-il, n'est plus contraire à la véritable doctrine républicaine que ces articles. En effet, la raison mise en avant pour leur donner force de loi est qu'ils ne font que reproduire la déclaration de 1682. C'est oublier que la Révolution a fait table rase des anciens rapports entre la Monarchie française et l'Église, que l'ancienne union entre l'Église et la Royauté était remplacée par la Convention passée entre le Pape et le Premier Consul.

Au surplus, les articles organiques en arrivent à des conséquences parfois ridicules. M. Noblemaire rappelle que les catholiques français furent naguère autorisés, par trois voix de Conseillers d'État contre deux, à croire au dogme de l'Immaculée-Conception. « Cette permission de M. le Maire », dit-il, « a tellement porté à rire qu'elle est forcément demeurée seule de son espèce ». Cependant, en 1892, un Conseiller d'État se chargea d'apprendre à l'archevêque d'Aix ce qu'était le catéchisme, et le magistrat théologien se basait pour cela « sur la définition qui se lit dans les sept dernières éditions du Dictionnaire de l'Académie ». Mais l'Académie, moins prétentieuse que le Conseil d'État, ne tenait pas à se transformer en concile, et le duc de Broglie, un académicien, affirma à M. le Conseiller d'État que jamais la docte Compagnie « n'avait eu la prétention de donner des définitions résultant d'une décision *de fide* ». Le traitement de Mgr Gouthe-Soulard n'en fut pas moins supprimé.

Étant donné cette interprétation du Concordat par l'État français, qui nie les charges pour ne garder que les prérogatives, étant donné surtout l'état d'esprit de nos gouvernants, ne vaudrait-il pas mieux une séparation complète ? Oui, sans doute. En théorie, la liberté complète de part et d'autre, ce serait l'idéal. Mais, en pratique, c'est fort difficile, sinon impossible.

On donne comme exemple les États-Unis. D'abord on ne

saurait comparer notre vieux pays à ce monde nouveau. Il est difficile de rompre complètement avec un atavisme religieux, intellectuel de plusieurs siècles. Jamais en France, l'Église catholique n'aura la liberté absolue de posséder. Si par extraordinaire l'essai se faisait nous serions submergés par des discours et des articles indignés contre la main morte, Ensuite la démocratie américaine est, légalement au moins, foncièrement chrétienne : le repos et la sanctification du dimanche sont légalement prescrits, le blasphème puni... Bref la neutralité du gouvernement est à l'égard de la religion respectueuse et bienveillante. Inutile de se demander si nos gouvernants français ont et auront des intentions semblables vis-à-vis de l'Église catholique. D'ailleurs le seul essai de séparation fait en France n'est pas pour engager l'Église à renouveler l'expérience. La loi de l'an IV qui la décida et la fit même appliquer pendant quelques mois assez liébralement fut suivie deux ans après du coup d'État de fructidor. Jamais persécution plus violente ne s'éleva contre l'Église. « Et malheureusement, fait remarquer M. Noblemaire, « entre l'époque du Directoire et celle où nous vivons existe « une ressemblance vraiment angoissante ». Un essai de séparation maintenant serait certainemunt une tentative d'anéantir l'Église. Sans doute, elle échouerait, l'histoire nous le montre assez clairement, mais enfin il nous paraît inutile de provoquer une persécution. Et elle suivrait forcément la rupture, plus préjudiciable à la France qu'à l'Église.

A l'intérieur ce serait sans aucun doute la guerre religieuse, à l'extérieur nous y perdrions le protectorat des chrétiens d'Orient. On attend ce moment avec impatience à Berlin, et l'Allemagne est d'autant plus prévenante envers ses sujets catholiques que le gouvernement Français est plus menaçant, plus tyrannique envers les catholiques français. Tout dernièrement un grand journal catholique rhénan écrivait : « Tout bon allemand ne doit rien faire pour empêcher les français de continuer leur Kulturkampf ». Evidemment ces considérations n'arrêteront pas un gouvernement qui expulse comme sujet allemand un député protestataire alsacien.

Nous pensons donc avec M. Noblemaire que, malgré les illusions de quelques esprits généreux, le moment serait mal choisi pour accomplir la séparation entre les deux pouvoirs qui depuis un siècle vivent sur les bases du Concordat. Et rien ne le montre mieux que les projets de séparation présentés à la Chambre. Nous ne parlons pas bien entendu des projets Jacobins de M. de Pressensé ou de M. Briant, rapporteur de la Commission, c'est l'étranglement avec beaucoup de phrases de la liberté religieuse et, au fond. l'interdiction du culte catholique en France. Mais même les projets libéraux partent d'un malentendu initial puisqu'ils ne considèrent pas le Concordat comme un contrat bilatéral. Conséquence naturelle : tous ces projets suppriment dans un délai plus ou moins long le budget des cultes. Tout serait donc remis en question.

M. Ribot dit justement dans la lettre qu'il adresse à M. Noblemaire que le jour est encore lointain où cette séparation sera possible parcequ'elle sera « proposée par des hommes qui n'auront pas marqué d'hostilité contre l'Église catholique et seront en état, par leur passé et par l'ensemble de leur politique, de donner aux catholiques cette assurance que cette mesure ne sera pas une menace contre leurs croyances, un moyen d'anéantir leur religion, mais une œuvre de liberté et de pacification ».

Aussi la conclusion de M. Noblemaire nous paraît-elle s'imposer. « Il ne s'agit plus *d'espérer* le maintien du Concordat, il faut le *vouloir* et le vouloir de toutes nos forces ».

PAUL COMBIÉ.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21

ARMAND DE PONTMARTIN

A. de Pontmartin, sa vie et ses œuvres, par E. Biré, Paris, 1904, Garnier frères, éditeurs.

M. Edmond Biré s'entend à merveille à dénicher les saints, s'appellent-ils Victor Hugo ; il témoigna cependant qu'il savait à l'occasion repeupler les chapelles, celles du moins qu'il fréquente. Il nous avait déjà donné un livre très complet sur Alfred Nettement ; il nous parle aujourd'hui d'Armand de Pontmartin. De celui-ci nous devons lui être fort reconnaissants, nous méridionaux, et tenir pour une très heureuse aventure l'intime amitié qui unit pendant de longues années l'érudit Breton et le spirituel critique Provençal. Elle nous a valu cette étude très fouillée, très documentée sur un homme et sur une société qui nous touchent de près et se perdent déjà dans la brume du passé. C'est un historien bien informé que M. Ed. Biré, et dans la circonstance nul ne pouvait l'être davantage ; c'est aussi un metteur en œuvre clair et précis, qui sait faire de l'ordre dans une réunion de documents où tout autre se perdrait. Je ne dirai pas que ce gros volume soit de lecture aussi courante qu'un roman ; mais il nous apprend tant de choses et sur tant de personnes ; il nous promène si agréablement des cercles littéraires et des bureaux de rédaction de Paris aux petites agi-

tations de la vie provinciale et aux salons légitimistes du dernier siècle, qu'il force notre intérêt jusqu'au bout. Nous avons bien sans doute l'impression que nous ne fréquentons pas chez une personnalité de premier plan ; mais nous sommes dans un milieu de bonne compagnie ; l'esprit coule à plein encrier, malicieux sans doute, mais point méchant ; la vie est une et simple ; le caractère sûr ; l'âme fidèle. Et puis, ce qui n'est pas à dédaigner, nous comprenons toujours. Voilà bien des raisons de s'attarder un peu dans l'attachante lecture de ce livre et autour de son héros.

Le comte Armand de Pontmartin était originaire d'Avignon, issu de vieille famille comtadine croisée de robe et d'épée ; par sa mère, rattaché à la plus vieille noblesse provençale. Il prisait très peu son titre et son origine, et ne voulait être qu'homme de lettres, nous dit son biographe. Encore faut-il bien, dans l'étude d'un personnage, se résigner à commencer par le commencement et démêler les composantes essentielles de l'atavisme et de l'éducation. Pontmartin n'écrivait-il pas lui-même, après une fréquentation de quelques jours avec Alexandre Dumas fils :
« Remercions le ciel de nous avoir fait naître loin de
« ces zônes torrides, hors de portée de ces pommes
« d'or croissant sur les bords d'un lac empesté. Il a,
« lui, cinquante excuses pour une ; nous, nous n'en
« aurions point.

> « Fils d'un honnête homme et d'un fervent chrétien,
> « A ce Dunois du drame, ami, n'enviez rien » !...

L'éducation du futur critique fut grave, recueillie ; il y aurait peut-être quelque exagération à dire aus-

tère. Quelque profondément fidèles que soient ces vieilles familles provençales à leurs convictions religieuses et politiques; quelque préoccupation qu'elles apportent à leur dignité de vie et à la correction de leur extérieur,il y a toujours ce coquin de soleil, qui chauffe les têtes et les cœurs. On protège bien son foyer contre le diable ; mais on vit tellement dehors qu'on est exposé à le rencontrer dans les rues. Avignon d'ailleurs, malgré ses rues étroites, ses vieilles maisons , ses innombrables églises , tout son aspect moyenageux, n'avait rien à cette époque et n'a pas davantage aujourd'hui de Bruges-la-Morte. La vie, au contraire, y était très intense et joyeuse ; les étrangers y affluaient, apportant avec eux l'avant-goût des modes nouvelles. Il y avait là, vivant dans ses antiques hôtels tout pleins de richesses artistiques , une société fine , nerveuse et très intelligente. Peu de grandes fortunes, mais beaucoup de larges aisances. Les patrimoines territoriaux, pour la plupart, étaient assis sur des propriétés de gros rendement. Avignon se souvenait encore d'avoir été avant la Révolution une manière de petite capitale , avec son esprit particulier et son existence indépendante. Ayant du temps à perdre, on y tenait les arts et la littérature en grand honneur ; on y était sociable, spirituel, un peu babillard, volontiers expansif en toutes choses , très sensible à tous les genres de beauté, indulgent à bien des faiblesses, même alors qu'on s'en gardait soi-même. Armand de Pontmartin passa toute sa première jeunesse dans ce milieu. La propriété patrimoniale était située aux Angles, petit village du département du Gard, mais en réalité annexé à la banlieue de la grande ville , dont il est séparé seulement par la largeur du Rhône.

Avignon, où il était né, fut donc sa véritable patrie ; il y reviendra toutes les années, pendant son séjour à Paris ; il y aura son domicile réel, ces habitudes qui ne se perdent pas ; il y prendra comme sa retraite et viendra mourir dans la maison des Angles, les yeux fixés sur ce Palais des Papes, qui fut l'horizon de son enfance, le grand œuvre d'après lequel il forma son esthétique et dont il se souvint toujours.

Cela ne veut pas dire que Paris ne lui fût très familier. Il y vint pour la première fois à 12 ans pour y faire ses études au Lycée Saint-Louis, fut un lauréat à poste fixe du concours général, et sous prétexte de suivre les cours de droit, s'essaya de très bonne heure dans la littérature. Il vécut les années d'agitation, d'éclosion féconde qui précédèrent et suivirent la Révolution de 1830, où la Sorbonne retentissait de la parole des Guizot, des Cousin et des Villemain, où Victor Hugo faisait représenter *Hernani* et publiait la préface de Cromwell ; où Lamartine, dans toute la force de son talent, écrivait ses *Harmonies*. J'en passe et combien d'illustres qui ont laissé dans la pensée et dans l'art français des œuvres puissantes et originales. Jusqu'en 1832, Armand de Pontmartin vit dans ce mouvement et y développe sa culture ; son parti littéraire est choisi ; il sera romantique et le demeurera toute sa vie. Son biographe assure qu'il en goûta surtout le renouveau chrétien et en apprécia le côté religieux. Je le veux bien ; mais je crois tout simplement qu'il fut romantique parce que très artiste, d'intelligence ouverte et sensible aux indéniables beautés des œuvres nouvelles. Ce Pontmartin des environs de 1830 est fort répandu dans les cénacles littéraires, fidèle sans doute à ses amitiés, aux réunions de la jeunesse catholique, aux salons

de l'aristocratie, mais en sortant volontiers, fréquentant beaucoup le théâtre, grand liseur, auditeur assidu des conférences de Notre-Dame et des cours de la Sorbonne. Il ne connaît pas les crises d'âme anxieuses; les méditations profondes ; il ne cherche pas à creuser les sujets ; c'est l'abeille attique qui forme son miel sur toutes les fleurs ; et c'est aussi le méridional alerte et avisé qui se crée un peu partout des relations et les entretient soigneusement. Sa fortune lui assure l'indépendance ; son esprit paye dans tous les milieux son droit d'entrée. Ce n'est pas un petit-fils de Voltaire, certes non ; pas même un petit-neveu ; il semble bien pourtant qu'il l'a beaucoup fréquenté ; c'est un chevalier dn dix-huitième siècle retourné si l'on veut ; mais bien français et bien provençal ; amoureux du soleil, des plastiques nettes et des styles clairs. Rousseau ne l'attire pas ; mais Joseph de Maistre non plus.

La mort de son père et la santé délicate de sa mère le ramenèrent dans le Midi pour douze ans. Il se retrouva dans son cher Avignon, plus littérateur que jamais, collaborant à des journaux locaux, très apprécié dans son monde et dépensant sans compter les trésors d'un esprit facile et d'une verve toujours en mouvement. Il eut beaucoup de succès, des succès de tout genre, a dit cette mauvaise langue de Sainte-Beuve, qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Au moment de son mariage, à 32 ans, et à sa rentrée à Paris, la formation d'Armand de Pontmartin est définitive ; il n'a plus qu'à suivre sa voie. Peu importe que sa jeunesse ait eu plus ou moins d'aventures ; ni son esprit, ni son cœur n'en furent beaucoup affectés : il n'avait pas l'âme tragique et s'il entendait dire nettement sa pensée, n'aimait pas à briser

les cadres où sa naissance et son éducation l'avaient placé. Il n'a pas fait beaucoup de concessions en matière de goût littéraire ; s'il en a consenti quelques-unes, ce fut à droite et non à gauche. On tombe toujours du côté où l'on penche, dit le proverbe. J'accorde bien volontiers à M. Biré que son héros fit des efforts méritoires pour essayer de le faire mentir ; rien d'étonnant qu'il n'y ait pas toujours réussi. N'a-t-il pas écrit lui-même, à propos de la mort de son compatriote et ami, Joseph d'Ortigue : « Il aura « eu le droit de se dire que, pendant trente-sept ans « de journalisme, il n'avait pas publié un mot offen- « sant. Rassurante pensée, appréciable surtout pour « ceux à qui il sera impossible de se rendre le même « témoignage. Pour moi, aussi faible qu'il était fort, « aussi nerveux qu'il était doux, aussi mauvais qu'il « était bon..., je n'ose encore mesurer l'étendue de « ma perte »... De cette demi - confession rapide, effaçons tout de suite le qualificatif « mauvais » ; nous verrons tout à l'heure, à propos d'un livre jadis célèbre, ce qu'il faut penser de la prétendue méchanceté de Pontmartin ; mais « nerveux », c'est la vérité même. Cette existence, en partie double entre Paris et la province, cette répugnance à opter définitivement entre les lettres et ses affaires de gentilhomme campagnard ; ce désir des champs quand il est à Paris ; ce regret de Paris quand il est aux champs ; cette difficulté à réagir contre l'impression du moment, tout cela est bien le produit d'une sensibilité nerveuse facilement exaspérée. On a souvent reproché à Pontmartin sa fâcheuse propension à commettre des calembourgs ; n'en fait pas qui veut, et c'est la maladie des gens d'esprit, mais d'un esprit particulier, qui s'attache aux mots plus qu'aux relations

d'idées. Et ceci encore dépend de la sensibilité, non de la réflexion. On peut multiplier les jeux de mots et avoir une intelligence suffisamment puissante, agile et très ouverte ; mais on perd en largeur et en réceptivité ce que l'on gagne en netteté.

Et c'est le charme, comme c'est aussi la faiblesse de Pòntmartin qu'il pense et écrit clair et net; mais qu'il répugne à creuser son sujet et à rattacher sa critique à un système ou à une conception générale. Il ne veut ni ne peut suivre l'œuvre analysée dans ses antécédents ou dans ses conséquences. Il la juge telle quelle, avec un goût sûr, une impartialité naturelle, trop souvent avec des préventions acquises ; mais ne lui demandez pas de s'élever au-dessus de l'impression du moment et d'emplacer cette œuvre à sa valeur réelle, dans la série des manifestations de la pensée contemporaine.

Tout de même on peut écrire de très intéressants chapitres de critique littéraire avec ces qualités, et Pontmartin en a fait beaucoup qui n'ont pas tous vieilli et qu'il est intéressant encore de consulter. Mais on doit renoncer à être un créateur soi-même et à initier des pensées nouvelles à propos de l'œuvre d'autrui. Le grand danger d'abord, c'est de se laisser aller à une trop grande facilité d'écrire. On ne tire de son propre fonds que l'art de la mise en œuvre, et, quand on le possède bien, on peut multiplier sa production et la renouveler, même en apparence avec une inlassable verve. Les lecteurs de M. Biré seront vraiment surpris de la quantité de journaux auxquels son héros a collaboré et de l'énorme somme de travail dépensé par lui. En province, pas un journal de sa région, de Nimes jusqu'à Marseille, qui n'ait eu l'honneur de sa collaboration. Il a publié, indépendamment

de ses critiques littéraires, toute une gerbe de contes et nouvelles. Il a trouvé le moyen de donner au *Journal de Bruxelles* une série de *variétés*. La presse légitimiste et catholique se disputait sa collaboration, des journaux disparus et oubliés depuis le second empire, un demi siècle déjà! tels la *Quotidienne* et l'*Opinion Nationale*, l'organe respectable et officiel du royalisme, la *Gazette de France*; la revue, le *Correspondant* qui prolonge une existence honorable avec des alternatives de succès et de faiblesse, reçurent de lui des articles qui, réunis, formèrent la longue série des *causeries littéraires* des *samedis* et des *souvenirs* d'*un vieux critique*. Il fut un moment de notre histoire littéraire où ces *samedis* balancèrent la fortune des *lundis* de sainte Beuve. On sollicitait, on attendait un Pontmartin, avec la faveur et la déférence qui s'attachent à un critique autorisé, et avec une tranquillité relativement plus grande parce qu'on le savait indulgent et facile à mêler un peu de miel à l'absinthe, qu'il était parfois obligé de distiller. Mais qu'on m'entende bien, je dis relativement, parce qu'avec un esprit pareil on n'était jamais sûr de rien, et, d'ailleurs, il se fâchait vertement dès que le livre répugnait à ses croyances. Le secret de cette activité. M. Biré nous le livre en nous apprenant que Pontmartin, où qu'il fut, quoi qu'il lui advint, s'imposait comme une tâche sacrée d'écrire un article par semaine. C'était beaucoup pour un homme qui avait par ailleurs fort à faire, qui fréquentait les théâtres à Paris, ne reculait devant aucune obligation mondaine et trouvait entre temps le moyen d'être conseiller général de son canton et maire de sa commune pendant de longues années. J'imagine, je crois être à peu près

certain que Pontmartin avait une manière très particulière et tout-à-fait personnelle de s'occuper des affaires publiques. Il entra au Conseil Général du Gard en 1844, et j'ai connu pour cause, un des vice-présidents de cette lointaine époque dont il fut dès le début un adversaire décidé, mais qu'il avait conquis par son esprit et son détachement de tout préjugé aristocratique. On lui passait beaucoup, il le savait et n'en abusait pas. Au cours de ces aventures administratives, dans lesquelles il s'engageait en enfant perdu, il rencontra un préfet auquel il a décerné généreusement le brevet d'homme d'esprit. C'était M. le baron Pougeard-Dulimbert. On lui en décernait dans le département un autre, volontiers accepté et recherché par les préfets de l'Empire. M. Biré ne nous dit pas si les noces de miel entre préfet et écrivain ont duré longtemps ; il me semble bien qu'elles furent courtes.

Il eut été bien étonnant que Pontmartin ne rencontra pas sur son chemin la *Revue des Deux Mondes*. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir de François Buloz, le fondateur du célèbre périodique, on ne peut méconnaître qu'il a créé un des plus puissants organes de publicité connus. Celle qu'on appelle la *Revue*, tout court, n'est sans doute pas la seule, l'unique; elle demeure pourtant l'objectif secret de tous les jeunes littérateurs ; on en plaisante volontiers l'esprit formaliste, l'appareil un peu solennel, la coupe uniforme des articles ; tous au fond seraient enchantés d'y écrire. Elle ne fait pas les renommées ; toutes les renommées du moins; elle fait mieux, elle les consacre. Que de gens en France et à l'étranger n'ont sur la littérature française que les seules opinions de la *Revue*. François Buloz a eu beaucoup

de critiques attachés à sa revue ; il ne les a pas conservés, sauf le pédant et irascible Gustave Planche, ce maître répétiteur, excellent dans son genre parce qu'il avait l'art de paraître avoir des opinions à lui, n'ayant que celles de la moyenne. Sainte-Beuve, Scherer, Pontmartin ne firent que passer à la *Revue*. Ce dernier cependant y resta plus longtemps peut-être que les autres et après l'avoir quittée en 1852 après quatre ans de collaboration y fit de nouvelles apparitions en 1862 et 1866. Il y eut à ce ménage intermittent, et à ce passager renouveau de lune de miel plusieurs causes. Des relations personnelles : Buloz était marié à Cavaillon et par conséquent ainsi un quasi compatriote de Pontmartin ; il avait eu de plus des velléités politiques, s'était présenté à la députation dans Vaucluse et avait reçu chez Pontmartin, bon souper, bon gite et le reste, ce qui, en matière électorale, signifie quelques voix de plus: mais il y avait aussi de secrètes affinités. Pontmartin était le premier des critiques catholiques ; c'était entendu et solennellement acquis; mais il n'aurait pas été fâché d'étendre sa clientèle et de dire parfois la vérité à ses amis. En définitive, s'il avait des opinions directrices de vie très arrêtées, il n'était pas un apôtre dans le vrai sens du mot. Le prêche lui était absolument étranger et répugnant : Buloz, de son côté, voulait bien maintenir les portes de sa revue largement ouvertes et y insérer successivement de la prose libre-penseuse et de la prose croyante, mais il sentait bien que celle-ci se faisait de plus en plus rare et que la clientèle catholique lui échappait. Il aurait voulu s'attacher Pontmartin pour la retenir ; mais jaloux de son œuvre comme tous les fondateurs, il n'aurait pas voulu de partage. Autant vaudrait retenir du vif argent. Pontmartin

au contraire aurait voulu, suivant l'impression du moment, diriger son article de tel ou tel côté. Il avait une manière très particulière de procéder en matière pécuniaire. Il tenait trop à être avant toute chose un homme de lettres pour ne pas faire payer ses articles; c'était d'ailleurs un supplément fort appréciable dans son budget et qui lui permettait le superflu. Mais il avait aussi la générosité native du gentilhomme terrien. Il haussait ou baissait ses prix suivant que les récoltes étaient bonnes ou mauvaises. Au moment de la crise de la garance, qui affecta si gravement la fortune des propriétaires de la vallée du Rhône, il se préoccupa davantage de battre monnaie avec son talent; mais en définitive il commit dans sa longue vie littéraire beaucoup de collaborations gratuites et ne comprenait pas qu'il dut renoncer à dire son mot sur quelqu'un ou quelque chose, lorsque l'envie lui en prenait, partout ailleurs que dans son journal attitré. De son côté, Buloz aimait assez à avoir des talents au rabais; s'il consentait à les payer un peu cher, c'était à la condition qu'ils demeurent attachés à sa *Revue* et seulement à elle. De là des conflits, des intermittences de brouillerie et de raccommodement jusqu'au livre fameux qui fit époque dans la vie de Pontmartin et dans les annales littéraires du dernier siècle.

J'ai nommé les *Jeudis de Mme Charbouneau*. Pour combien, aujourd'hui, hélas, Pontmartin est-il l'auteur de ce seul livre ? Et de tout son bagage littéraire n'a-t-il surnagé dans la mémoire des hommes que cette réunion d'épigrammes ? Efforcez-vous donc d'être un critique sérieux, de vous enfermer si scrupuleusement dans la tour d'ivoire des fidélités sans espoir et de toutes les aristocraties

pour que la postérité ne retienne de vous que l'œuvre écrite au courant de la plume, sans préméditation et même sans réflexion, uniquement parce que cette œuvre est de malignité et parfois, il faut bien le dire, d'injustice. Le thème de ces fameux *Jeudis* est bien connu. Dans un salon de province, où règne une imaginaire Mme Charbouneau, débarque un beau mâtin un écrivain parisien, qui prend tout de suite le dé de la conversation et raconte ses souvenirs de la capitale en les entremêlant du récit de ses mésaventures provinciales. C'est le bilan en partie double des défauts de la nature humaine, toujours la même à Paris comme dans l'humble village. Georges de Vernay, l'écrivain, est Armand de Pontmartin lui-même, il a débaptisé son village, Les Angles, et lui a donné le nom rébarbatif de Gigondas, ce qui est une première injustice : Gigondas existe réellement et est un des villages les plus propres et les plus agréablement situés de la petite chaîne des Dentelles de Baumes. Ces Jeudis sont un livre à clefs qu'il n'est pas bien difficile de mettre chacune à leur vraie serrure. L'auteur a eu soin, en effet, en galant homme courageux qu'il était, lorsqu'il prit conscience du tapage soulevé par ce livre, d'inscrire dans une seconde édition, le nom vrai sous chacun des pseudonymes employés. Il ne s'est jamais expliqué sur la véritable Mme Charbouneau ; M. Biré, pas davantage. Nous devons donc croire qu'elle fut personnage de fantaisie pure. De mauvaises langues ont cependant prétendu que Pontmartin avait dessiné les traits principaux de son héroïne sur nature, dans le cercle intime de ses relations féminines. On le lui a très aigrement reproché dans son monde, de telle sorte qu'il fut

pris à partie des deux côtés, chacune des sociétés ne voyant que la partie l'intéressant. Aujourd'hui, nous relisons les *Jeudis de Mme Charbouneau*, les jours de pluie, à la campagne, et nous ne comprenons guère l'intensité des clameurs soulevées. Notre palais est moins délicat, il a connu des épices plus fortes. C'est d'une autre encre qu'on écrit de ses adversaires. Disons franchement que l'œuvre a tellement vieilli qu'elle nous laisse assez froids. On dirait d'un félin de noble race, déchaînè dans le bureau de rédaction de *La Revuè des Deux-Mondes*, fort hérissé et de méchante humeur, qui distribue à droite et à gauche des coups de griffe, mais discrets, mais retenus ; il veut bien égratigner, non blesser. Hélas ! ce sont les égratignures que l'on pardonne le moins ; l'auteur en sut quelque chose. Avant les *Jeudis*, il était fort en vue pour l'Académie ; après, il fut un de ceux fort discutés dont l'élection aurait exigé une campagne longue et chaude. Comme tant d'autres, il aurait pu la faire conduire par des amis fidèles, et sans doute réussir. Mais cet honneur fut venu sur le tard et après avoir écrit les *Jeudis*, peut-être avec l'arrière amertume du dépit de n'être pas un des quarante, il ne voulut pas prendre la peine d'attendre que l'effet en fut amorti. Il ne posa pas sa candidature, et trouva de mauvais prétextes pour justifier aux yeux du monde et se justifier à lui-même une abstention qui lui coûtait au fond. Toujours le dualisme de cette vie, à la campagne, lorsqu'il fallait être à Paris, et à Paris, lorsqu'il eut mieux valu pour lui se reposer sous les ombrages de ses grands marronniers. Il aurait écrit les *Jeudis* partout ; mais il ne les aurait pas tous écrits et de la même plume acérée,

s'il les avait composés dans la capitale et au milieu de ses relations parisiennes.

Quoiqu'il en soit, cette œuvre est un document curieux sur l'histoire littéraire du second empire. Il serait bien désirable qu'on en donna une nouvelle édition, non telle qu'elle fut publiée, en volume, mais comme elle fut écrite, par tranches séparées et au jour le jour, dans la *Semaine des familles*. M. Ed. Biré est mieux qualifié que quiconque pour préfacier et annoter cette nouvelle édition. Nous aurions ainsi l'œuvre commentée dans le même esprit qu'elle fut écrite : ce serait un vrai régal pour amateurs ; d'autant plus savoureux que ce courant d'idées est déjà pour nous dans les curiosités d'un avant-hier que nous savons à peine. Les *Jeudis* nous paraissent en définitive une satire littéraire, pas bien méchante, de lecture agréable et un peu difficile à cause de l'éloignement ; les personnages visés, les œuvres critiquées sont pour la plupart dans le domaine des ombres ; il faut presque un effort d'érudition pour s'y intéresser.

Armand de Pontmartin est-il lui-même un oublié, tel le titre que lui donnait dans son article, un des critiques du livre de M. Biré. Il ne s'agit que de s'entendre. Ses œuvres sans doute ne sont guère lues que dans des cas restreints et par peu de personnes. Il a trop écrit et s'est trop dispersé pour atteindre un de ces sommets qui émergent dans le flot sans cesse renouvelé des productions littéraires. Mais peut-on dire d'un homme qu'il est complètement oublié alors que pendant quarante ans il a été le directeur littéraire d'une importante fraction de l'opinion française, alors que beaucoup de ses lecteurs et de ses disciples vivent encore et conservent une mentalité

qu'il a contribué à former. Combien d'hommes de soixante à soixante-dix ans, très alertes encore furent de ceux qui attendaient jadis avec impatience le *Pontmartin* de la semaine pour se faire une opinion de l'œuvre à succès. De ceux-là, il en est encore quelques-uns qui relisent les *samedis* et y retrouvent leurs impressions de jeunesse. Le livre de M. Biré leur expliquera bien des dessous de l'époque littéraire qu'ils ont traversée sans en comprendre alors toutes les complications et sans bien se rendre compte des apparentes contradictions de leur auteur favori. Car Pontmartin fut parfois, même dans son monde, dans ce monde qu'il aima tant et dont il subit si fortement l'influence, un terrible indépendant. Il y avait des fautes de goût qu'il ne pardonnait pas, de quelque côté qu'elles fussent commises ; des étroitesses auxquelles il ne put jamais souscrire. Il eut cette fortune assez fréquente d'ailleurs, de compter des amis chauds parmi les hommes qu'il attaquait, et d'être souvent pris à partie et frappé par derrière dans les rangs où il combattait. Il me semble qu'après M. Biré, il y aurait encore un chapitre à écrire : Pontmartin et ses frères ennemis. Ce ne serait peut-être pas le moins piquant.

Mais si Pontmartin laissa trop vivement percer son dépit de certaines mesquineries et de jalousies inattendues, il n'en demeura pas moins le servant fidèle d'une cause et d'une foi. Comme il avait beaucoup d'esprit et de tact et savait reconnaître le beau partout où il le trouvait,il y avait parfois chez lui des luttes assez curieuses entre l'admiration que lui causaît l'œuvre appréciée et la condamnation qu'il croyait devoir prononcer au nom de ses principes. Il fut,

au demeurant, un brave homme, fin, sensible, nerveux, qui croyait devoir s'imposer des adversaires, mais ne voulait traiter personne en ennemi ; c'est redoutable épreuve que de traverser une biographie comme celle-ci, où rien n'est oublié, où le moindre article est relevé, la moindre collaboration discutée : la mémoire du célèbre critique catholique en sort non diminuée au point de vue littéraire ; agrandie au point de vue moral. Que peut-on dire de mieux de l'historien et de son héros ?

GEORGES MAURIN.

PETITES ÉTUDES D'UN IGNORANT

UN ÉTUDIANT FRANÇAIS A GŒTTINGUE

(mars 1804 — septembre 1806)

« Le sage doit toujours s'accommoder au temps. » Ainsi prétendit faire, au sortir de la Révolution, l'ex-seigneur de Saint-Privat-du-Gard, Jules-Marie-Henri Faret, comte de Faret, marquis de Fournès, colonel du régiment royal de Champagne cavalerie, maréchal de camp, chevalier de l'Ordre royal et héréditaire de Saint Louis, seigneur de Saint-Jean-de-Maruéjols et autres places, conseiller du roi en ses conseils, quatre-vingt-dixième et dernier sénéchal de Beaucaire et Nimes, député de la noblesse de Nimes aux États généraux, en 1789, époux de Philippine de Broglie, dont la mère était née Montmorency. De tous ces titres, il ne restait plus qu'un reflet pâlissant dans la haute société, avec je ne sais quelles espérances hésitantes et secrètes dans un avenir impossible. M. de Fournès résolut de diriger les études de son fils vers la carrière diplomatique (1).

L'Université de Gœttingue, quoique de fondation

(1) M. de Fournès avait deux enfants : Alexandre-Auguste-Louis-Philippe-Jules Faret, né à Paris, en 1786, l'aspirant diplomate, et une fille, plus jeune, Fulvie.

relativement récente, jouissait alors d'un grand prestige. Le châtelain de Saint-Privat la choisit pour l'éducation du futur diplomate.

C'est en 1734 que Georges II, jugeant la maison de Hanovre suffisamment affermie sur le trône de la Grande-Bretagne, avait jeté les yeux sur Gœttingue, pour y créer, dans l'électorat, une université digne de la puissance royale dont était investie la famille de Brunswick-Lunebourg. Le monarque anglais s'était réservé, ainsi qu'à ses descendants, le titre de recteur magnificentissime, mais il avait doté la nouvelle Université avec une magnificence capable d'attirer, au début même, l'élite des savants de l'Allemagne :

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.

I

Alexandre de Fournès partit du château de Saint-Privat, en compagnie d'un gouverneur nommé Fabrot. Le 8 février 1804, après six jours de marche, les deux voyageurs arrivèrent à Lyon ; ils avaient « beaucoup souffert du froid excessif qu'il fait dans ce pays. » Surpris par un vent froid assez vif, Alexandre fut atteint d'une extinction de voix. Mais cet accident bénin, tout à fait passager, ne l'empêcha pas « de rendre visite à Mlle Fulvie », sa sœur, pensionnaire chez les dames Renaud.

Fabrot se hâta de communiquer ses impressions « au citoyen Faret-Fournès, à Saint-Privat-du-Gard, par Lafoux (1). »

(1) Telle était l'adresse que portait la première lettre écrite au père d'Alexandre par le gouverneur Fabrot. Les épîtres suivantes reprennent la formule : M. de Fournès.

Lyon, le 11 février 1804.

Monsieur,

Nous sommes arrivés ici mercredi soir en bonne santé, en exceptant toutefois un peu d'enrouement que M. votre fils a eu le dernier jour du voyage.

Le lendemain de notre arrivée, nous fûmes voir M. de Lacoste (1). Mlle votre fille y vint une heure après. L'entrevue fut très cordiale entre les jeunes personnes, et nous restâmes là jusqu'au soir. Le jour d'après, nous allâmes rendre visite à Mlle Fulvie, qui nous fit juger de ses talents par la complaisance qu'elle eut d'exécuter sur le forte piano, l'ouverture d'*Iphigénie*. Cette pièce remplie de difficultés fut parfaitement rendue. Nous avons vu aussi la jeune demoiselle danser la gavotte ; et entr'autres choses, j'ai admiré sa précision et la justesse de son oreille.

D'après les ordres que vous m'avez donné, Monsieur, j'ai poussé plus loin mes observations. J'ai pris la liberté de faire quelques demandes sur la grammaire, et j'ai vu avec beaucoup de satisfaction que Mlle votre fille a parfaitement répondu. Mais ce qui vous comblera de joie, Monsieur, c'est que les dames Renaud ont rendu un compte très avantageux de Mlle Fulvie.

Voilà donc l'article du moral bien satisfaisant. Quant au physique, il est très agréable. Des formes naissantes et très bien dessinées annoncent que Mlle Fulvie touche déjà au temps où le beau sexe commence à exercer l'empire des grâces : en un mot, elle n'est plus une enfant. J'ai vu à son cou votre portrait ; mais elle est elle-même votre portrait vivant. Voilà, Monsieur, ce que j'ai recueilli en deux visites que j'ai eu l'honneur de rendre à Mlle votre fille.

(1) M. de Lacoste était un petit cousin de M. de Fournès par on alliance avec les de Marsane.

Sans doute, le marquis de Fournès eut un sourire à la nouvelle que sa fille se préparait à exercer l'empire des grâces, car Fabrot savait le toucher au bon endroit. Le jour même où cette lettre, suivie de quelques lignes d'Alexandre partait pour Saint-Privat, le gouverneur et son pupille prenaient la route de Strasbourg où ils devaient parvenir après trois jours et demi de marche. Ils séjournèrent peu dans cette ville. Le 2 mars, ils couchaient à Gœttingue, et prévenaient M. de Fournès de leur arrivée « en très bonne santé » dans la ville universitaire. Un mois plus tard, M. Fabrot transmettait au noble châtelain, les premiers détails de l'installation de son fils.

Gottingen, le 1er avril 1804.

MONSIEUR,

Nous avons fait, il y a longtemps, notre visite au chef de l'Université, qui porte le titre de *prorecteur*; le roi d'Angleterre étant lui-même recteur. M. votre fils est déjà inscrit dans les registres de l'Uuiversité : et je le suis aussi, parce que d'après les règlements, tous les gouverneurs des étudiants sont obligés d'accompagner leurs pupilles dans les collèges qu'ils suivent (1) (on appelle ici *collège*, ce que nous nommons *cours*). Cette mesure des professeurs est un peu lucrative, mais d'un autre côté, elle est avantageuse pour les étudiants qui ont des gouverneurs, parce que ceux-ci peuvent ensuite faire répéter le cours à la maison. Le semestre commencera dans cinq ou six semaines, à cause des vacances de Pâques ; et nous suivrons un cours de diplomatie ou bien de droit des

(1) Dans la visite au prorecteur, Fabrot avait dû donner 63 livres pour cette double inscription.

gens que le prorecteur fera à son choix en français. Le semestre prochain, nous serons forts sur l'allemand, et nous en suivrons d'autres en cette langue.

Nous sommes logés chez Mme Gatterer, veuve de feu M. le professeur et conseiller Gatterer. Notre logement réunit tous les avantages possibles. Il consiste en quatre pièces, deux desquelles donnent sur la plus belle promenade, et les deux autres sur le jardin de la maison. Nous payons 300 livres par an à Mme Gatterer, et 100 livres de service à la domestique, suivant l'usage, c'est-à-dire 50 livres pour chacun. La dépense de bouche se monte pour tous les deux à 100 livres par mois ; l'abonnement de la blanchisseuse et du décrotteur, 150 livres par an ; le feu et la chandelle, 150 livres. Voilà les dépenses d'absolue nécessité.

M. votre fils veut suivre le manège. L'écuyer de Gottingue est le plus renommé de toute l'Allemagne : il a enseigné les MM. de Broglio. Cet article sera de 500 livres par an ; sans compter qu'il faut deux culottes de peau qui coûteront 100 livres. Après cela, M. votre fils désire avoir au moins pendant deux mois de la belle saison, un cheval à ses ordres, pour aller se promener chaque jour. On trouve ici à en louer de bons pour 100 livres par mois, autrement ils coûtent 4 livres par jour, et 50 sols pour la demi-journée. Ensuite, les menus plaisirs que vous avez fixés à 12 louis, M. votre fils voudrait au moins 30 francs par mois, ce qui serait 360 livres. J'attends vos ordres, Monsieur, pour donner ce supplément. Il y a encore la dépense de l'entretien, M. votre fils prétend que ce n'est pas trop que 600 livres pour se fournir depuis les souliers jusqu'au chapeau. Et en dernier la dépense de l'instruction ira au moins à 600 livres. Le maître d'allemand en emportera la moitié, et le reste sera pour les professeurs et les livres. Voilà, Monsieur, l'aperçu général de toutes les dépenses de nécessité et d'agrément que M. votre fils vous prie de vouloir bien approuver.

Récapitulation.

Dépense de bouche.............	1.200	
Logement......................	300	
Service de la domestique........	100	
Blanchisseuse et décrotteur.......	150	
Feu et lumière.................	150	Total....... 4.100
Manège.........................	500	Cas imprévus 100
Louage de cheval...............	200	4.200
Menus plaisirs..................	300	
Instruction........	600	
Eutretien......................,	600	
	4.100	

360 livres de menus plaisirs, « cela ferait bon effet » disait Fabrot. Malheureusement, les 500 livres du manège et les 200 du cheval devaient produire le contraire d'un bon effet sur le fournisseur, M. de Fournès. On le verra plus tard.

En même temps qu'il dressait ainsi le budget de son pupille, le gouverneur prévenait le châtelain de Saint-Privat du danger des indiscrétions postales. Les correspondances échangées entre l'Allemagne et la France étaient fréquemment appelées à mettre en évidence l'aptitude marquée de l'administration à ouvrir les lettres. « On les décachette, écrivait Fabrot. Cela est arrivé à des messieurs de Grenoble qui sont ici. M. votre fils est très lié avec eux, et j'en suis enchanté, parce que ce sont des jeunes gens de beaucoup de mérite. » Et le gouverneur ajoutait : « Un point essentiel ici est de ne pas faire trop de connaissances. » Évidemment, Fabrot était un sage. Aussi, après cette parole, cet acte de bon sens, il ne paraît pas possible d'appliquer à Gœttingue le mot du biographe d'Adalbert de Mayence, ancien élève des écoles parisiennes ;

Francia quœ juvenum spargit per membra venenum culpœ carnalis...

Ce que Pierre de Celle répétait sous une autre forme: « O Paris, tu prends les âmes à ta glu. » Car Paris passait pour un lieu de délices hospitalier aux fils de famille et propice pour la fête. A Gœttingue, on était plus sage en 1804, sous la direction du mentor Fabrot.

Mais une lettre d'Alexandre va nous démontrer qu'il n'était point malaisé de dépenser, même alors, et à Gœttingue, 25.000 livres de rente en un an.

Gœttingue, ce 30 avril de l'an 1804.

Nous sommes très bien logés, ayant l'un et l'autre une chambre à coucher et un salon, ce qui forme en tout quatre pièces. J'ai commencé depuis le 26 avril, le cours du droit des gens, fait par M. de Martens, prorecteur (1). Le cours de droit public renferme trois cours, savoir le droit des gens ou des nations, le cours diplomatique (ces deux-là se font en français) et les traités de paix. Les cours, ou proprement dits collèges, durent cinq mois ; il y a après chaque collège une vacance de trois semaines à un mois. Le collège d'hiver est depuis la fin d'octobre jusques à Pâques, et celui d'été commence le 1er de mai et finit à la Saint-Michel. Nous sommes ici six français, les deux frères d'Agoult, David, fils du fameux peintre de ce nom, Delacroix, fils du préfet de Bordeaux, et Turkheim, de Strasbourg. Nous avons à l'Université, le fils du prince de Bavière (2) et plu-

(1) M. de Martens, conseiller aulique, était très avantageusement connu par le nombre et le mérite de ses ouvrages et par sa mission au Congrès de Radstadt. Son cours diplomatique comprenait : 1° Histoire des traités de paix ; 2° Droit des gens ; 3° Relation des États ; 4° Droit maritime ; 5° Deux cours pratiques de diplomatie.

(1) L'Université de Gœttingue s'était trouvée fort honorée de la présence du prince électoral Bavaro-Palatin. Déjà les quaiités

sieurs princes russes qui font beaucoup de dépenses. Il y a ici au moins trente jeunes gens qui mangent 25.000 livres de rente et plusieurs au-delà.

La ville de Gœttingue est assez jolie, les rues sont en général larges et bien pavées, ayant des trottoirs pour les gens à pied, les maisons sont très propres surtout en dehors, l'habitude étant (comme dans le reste de l'Allemagne) de les peindre en vert, bleu, etc... Le climat est en revanche terrible, il n'y a pas encore une feuille ; on y fait une chère extrêmement mauvaise, beaucoup à manger, telle est la devise des allemands, la qualité leur est assez indifférente. Nous n'avons pas pu faire comme vous nous aviez conseillé, de nous mettre en pension chez un professeur ; ce sont de trop gros messieurs pour cela. Nous faisons apporter du traiteur. Nous avons pour 32 francs par mois, une soupe, du bouilli avec des légumes, une entrée, un morceau de rôti et une assiette volante. Nous avons beaucoup plus que nous ne pouvons manger, quoique nous soyons deux bons mangeurs, M. Fabrot mangeant deux fois plus que moi (ce n'est pas peu dire). Lorsque nous avons appétit, nous envoyons le soir chercher un plat. Nous avons été obligés d'entrer en ménage et d'acheter des serviettes, des essuie-mains, des fourchettes, des cuillers, des plats et assiettes. On ne boit ici que de la bière, le vin valant 6 à 7 francs la bouteille. Je bois en revanche beaucoup de thé et de café, l'usage de ce pays étant qu'on ne peut aller chez personne sans accepter une tasse de thé, ou recevoir quelqu'un sans lui en offrir. J'ai commencé d'apprendre à monter à cheval du plus fameux écuyer de l'Europe. C'est le même qui a appris à monter à cheval à mes oncles. Il n'est pas très cher, ne coûtant que 500 francs par an, y compris la culotte de peau. J'espère que quand je revien-

personnelles et l'affabilité naturelle de Son Altesse avaient gagné les cœurs et lui faisaient appliquer ce passage d'Homère :

Fortes creantur fortibus......

....

Doctrina sed vim promovet insitam
Rectique cultus pectora roborant.

drai à Saint-Privat, vous serez content de ma manière de monter. Saint-Privat doit s'embellir tous les jours, je vous prie de marquer vos ouvrages. Je compte aller cet été voir le parc du prince de Cassel qui est à ce que l'on dit charmant ; si je vois quelque chose qui puisse se faire à Saint-Privat, j'en léverai le plan et je vous l'enverrai. Je vous prie d'embrasser mon oncle et ma tante de ma part (1), et de leur renouveler l'assurance de mon respectueux attachement. Adieu, je vous embras-e, et suis tout à vous.

A. FOURNÈS.

P. S. — Je n'aurais pas commencé les leçons du manège, si je n'avais fortement présumé de votre bonté pour moi que vous m'accorderiez cet exercice qui est une partie essentielle de l'éducation et qui fortifie la santé. Je suis donc écuyer. Mais un écuyer sans cheval est un bien triste personnage. Mettez le comble à vos bontés, cher papa, en me permettant d'en acheter un, je pourrai l'avoir pour douze ou quinze louis, et ils ne coûtent que 400 francs d'entretien. Il y a ici beaucoup de jeunes gens qui en ont.

La cause du cheval était plaidée avec conviction, qui le niera ? Et certes, rien n'empêchait d'accorder à l'orateur qu'un cavalier sans cheval n'est après tout qu'un triste piéton, que les leçons de manège et les exercices d'équitation peuvent être utiles à la santé, que les formes du maître écuyer le plus réputé de l'Europe sont préférables à celles d'un instructeur maladroit, que l'élégance d'un habile cavalier ne messied pas à un fils de famille, mais toutes les ombres n'étaient point chassées pour cela. M. de Fournès le montra bien par la méfiance avec laquelle il accueillit l'éloquente démonstration

(1) M. de Marsanc et Mme de Marsane née de Fournès.

de son fils. Tout cela ne me dit rien qui vaille, pensa t-il. A quoi bon se livrer à des expériences coûteuses ? Le manège appelle un cheval, le cheval appellera des excursions, les excursions appelleront des cavalcades, les cavalcades appelleront des compagnies joyeuses, et manège, cheval, excursions, cavalcades, compagnies joyeuses ou autres fondront sur la bourse ; arrêtons les frais. Je n'ai pas envoyé M. mon fils à Gœttingue pour faire un cours de diplomatie à cheval. C'est ainsi que le châtelain de Saint-Privat répondit par une fin de non recevoir à la demande de son cher étudiant. Et le 21 mai, Fabrot lui écrivait : « D'après vos ordres, Monsieur, le manège est abandonné. » Le rêve d'Alexandre s'était évanoui.

II

Le vallon de Gœttingue offre dans son ensemble des vues variées et pittoresques maintes fois reproduites par les peintres. En partant de la ville comme centre, dans un cercle de 2.000 de diamètre, on compte 60 bourgs ou villages « de manière qu'en se promenant à une demi-lieue de Gœttingue (1), de quelque côté que ce soit, il est presque impossible de ne pas rencontrer plusieurs points d'où on en aperçoive un grand nombre ; les uns remplaçant les autres sur cette scène mobile, et par là très propre à distraire l'esprit sans le dissiper, à donner pour ainsi dire le change à son activité par la contem-

(1) *Notice sur l'Université de Gœttingue*, par Guillaume de Freygang. A Gœttingue, chez Henri Dieterich, 1804, p. 7 et 8.

plation passive des beautés simples et touchantes de la nature. »

Mais un mérite, déjà signalé par le jeune étudiant, et dont s'aperçoivent, en 1804, tous ceux qui traversent la petite ville universitaire, c'est que, chose rare en Allemagne, Gœttingue est largement percée. Du nord au midi, elle est partagée dans toute sa longueur par trois grandes rues coupées à angles droits par trois ou quatre autres voies, toutes larges, bien pavées et bordées de trottoirs dont la bonne tenue change en promenades agréables les courses qu'y font périodiquement 7 à 800 étudiants pour passer d'un collège à l'autre.

Il est regrettable, toutefois, que certains inconvénients signalés par Boileau, dans *Les Embarras* de Paris, n'aient pas disparu de Gœttingue :

> Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières
> Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières.

Aussi bien , il resterait peut-étre à souhaiter qu'à ces longues gouttières, l'on substituât des corps pendants, qui garantissent la tête, aux dépens des jambes, sans doute, mais en somme, sans grand inconvènient, puisque, à Gœttingue, comme dans presque toute l'Allemagne, on va habituellement en bottes. L'enceinte de la ville peu étendue, par moitié en jardins ou en places, ce qui donne aux maisons un aspect riant, est d'environ une demilieue. Une police sage et prudente veille à la propreté, au bon ordre et à la sûreté publique, concourant pour sa part à faire de la ville savante un séjour agréable.

Tel est l'état de la ville au moment où Alexandre de Fournès vient s'y établir pour étudier les mystères de la diplomatie. Les largesses des souve-

rains fondateurs ou bienfaiteurs de l'Université, le rare mérite et la haute réputation des professeurs ont nécessité l'agrandissement de la ville, et des bâtiments neufs se sont élevés de tous côtés pour offrir, au besoin, à 1.200 étudiants, des appartements commodes, gais, bien aérés, quelques-uns même princiers.

Quant à l'Université proprement dite (1), elle est suivant la division assez généralement adoptée à cette époque, composée de quatre Facultés, de théologie, de droit, de médecine et des arts. Chaque Faculté a son doyen, et l'ensemble est présidé par un prorecteur qualifié de sa magnificence dans les cérémonies et les actes publics. Celui-ci est pris à tour de rôle parmi les professeurs ordinaires de chaque Faculté, et changé tous les semestres.

L'enseignement était donné le plus souvent sous forme de lecture, quelquefois en français, surtout pour la diplomatique. Si dans ce dernier cas, la prononciation allemande altérait la forme française et prêtait à rire, les étudiants n'y attachaient pas plus d'importance qu'à la plaisante manie d'un pasteur de parler des accouchements ou à la curieuse prétention d'un gynécologue de traiter du mystère de la Cène. Ces nuances échappaient aux Allemands et les Français n'étaient pas chez eux.

Naturellement, il était indispensable aux étrangers de se familiariser avec la langue allemande, et Alexandre dut s'appliquer à cette étude nécessaire. Il le fit de bon cœur. Fabrot fut heureux de pouvoir l'écrire au marquis de Fournès, le 21 mai : « L'étude

(1) Elle avait reçu de son fondateur le nom de *Georgia Augusta*.

de la langue allemande va parfaitement bien et au-delà de ce que j'aurais cru. Le maître (1) lui a dit : « Monsieur, vous avez passé la montagne ; » c'est-à-dire que les grandes difficultés sont passées. Ce que je vois de plus heureux, c'est qu'il y prend réellement goût. » Le 11 juin, le gouverneur ajoutait : « Nous ressentons chaque jour de plus en plus l'avantage d'être chez Mme Gatterer. Nous sommes commodément et agréablement logés, et à l'abri de tout inconvénient. Cette dame à la plus grande honnêteté pour nous, et nous prévient par toutes sortes de politesses. Elle nous prie assez souvent à prendre le thé ; et lorsqu'elle a compagnie, elle ne manque jamais de nous inviter. Comme elle ne dit pas un mot de français, M. votre fils est obligé de faire avec elle la conversation en allemand, ce qui lui est fort avantageux. Il prend plaisir à l'étude de cette langue, et par conséquent il l'enlèvera bientôt. »

Un point noir restait à l'horizon. L'étudiant ne tenait pas à laisser son gouverneur suivre le collège avec lui. Ne voyait-il pas les précepteurs de quelques-uns de ses collègues y venir et ronfler avec un grand esprit de suite pendant le cours ? Mais Fabrot,

(1) Le maître de langue allemande, un sieur Mirus, recevait quatre thalers par mois, valant seize livres. = Notons ici à titre d'indication, la valeur des monnaies à Gœttingue, en 1804 :

1° L'écu de trois livres a 18 bons gros ou 27 marien gros.

2° Le thaler a 24 bons gros ou 36 marien gros.

3° Le florin a 16 bons gros ou 24 marien gros.

4° Le marien gros a 2 matis ou 8 phenins.

5° Le Frédéric d'or vaut 5 thalers et 6 bons gros, — ou 21 livres argent de France, — ou 4 écus 16 bons gros argent de caisse.

6° Le louis d'or vaut 6 thalers ou écus argent de convention ou 5 écus 8 bons gros argent de caisse.

Les chiffres ci-dessus ne sont pas absolument fermes à cause des variations du change. Ainsi, le Frédéric d'or qui, en juin 1804 vaut 5 thalers et 6 bons gros, vaudra le 22 juin 1806, 5 thalers et 10 bons gros, c'est-à-dire environ 15 sols de plus qu'en 1804.

lui, ne ronflait pas, et ce fut son malheur. Le mentor eut ainsi sa petite mésaventure : il en fit part, avec une modération toute philosophique au marquis de Fournès. « Je comptois suivre le collège de M. votre fils, dit-il ; mais il s'expliqua clairement là-dessus, et me dit que si j'y allois, il n'y viendroit pas. Je crois bien qu'il a été un peu soufflé dans cette occasion. Mais n'importe, je puis également lui faire répéter le cours, puisque nous avons le livre à la maison. »

Cependant, Alexandre, lui-même, crut devoir un jour, en dehors des lettres de son gouverneur, communiquer à son père quelques-unes de ses impressions personnelles sur la vie à Gœttingue, et il lui écrivit :

Ce vendredi, 15 juin, l'an 1804.

CHER PÈRE,

Je suis enfin établi à Gothingen, et rien ne manquerait à mon bonheur, sans la peine que j'éprouve d'être éloigné de vous. Je m'adonne beaucoup à la langue allemande, étant l'étude à laquelle vous m'avez le plus recommandé de m'appliquer ; je travaille quatre ou cinq heures par jour à cette langue, et c'est presque ma seule occupation, excepté le droit des gens.

L'étude de l'allemand est très difficile ; le seul avantage que je retire d'avoir appris cette langue dans mon enfance est la prononciation, le reste est totalement oublié. Malgré cela, je commence à demander tout ce qui m'est nécessaire, et j'ai déjà surmonté les premières difficultés. M. Fabrot y trouve des obstacles insurmontables surtout du côté de l'accent. J'espère qu'au semestre prochain, je comprendrais bien les cours allemands, et que dans peu, je retournerai auprès de vous. Je me suis fait présenter au fils du prince de

Bavière qui m'a comblé d'honnêteté ; je cultiverai autant que possible son amitié, cela pouvant m'être de quelque utilité dans la suite. J'ai fait connaissance avec beaucoup de comtes allemands et russes, ces derniers m'ont beaucoup parlé de mon oncle, il est capitaine des gardes de l'empereur avec le grade de colonel.

J'ai été invité dimanche passé à un bal chez M. de Martens, le prorecteur de l'Université. Je n'y ai point dansé n'entendant rien aux danses de ce pays-ci. On ne danse que des écossaises. Les femmes sont, en général, plus jolies et plus agréables qu'en France, et ont meilleur ton qu'à Nimes ; Mlle de Saint-Vincent se récrira vraisemblement sur cette phrase-là, mais cela étant ainsi, je ne peux pas le dire autrement. Le français est la langue des sociétés, c'est ce qui me retardera peut-être dans mon allemand, Je trouve que vous n'avez pas eu tort de me vanter les usages allemands, je m'y accoutume volontiers, excepté à la chère. On ne peut pas être plus mal que nous le sommes sur cet article-là...

Le jour où il était allé s'asseoir sur les bancs de l'Université allemande, Alexandre avait assumé le devoir de vivre, autant que la chose est possible à un français, de la vie des étudiants allemands. Il ne pourrait, même en s'efforçant d'y échapper, se soustraire au courant des coutumes, éviter d'entendre beaucoup de musique — et de s'y plaire, de boire beaucoup de bière — et de la bien boire, c'est-à-dire bien longuement, sous peine d'être malhonnête. Ces usages pesaient au jeune Fournès au moins autant que l'assiduité aux cours et l'éloignement du domicile paternel. Mais, pour le moment, il n'en parlait pas plus à son père que de ses projets d'études. Ceci, du reste, incombait au gouverneur Fabrot qui s'acquitta de ce devoir, le 9 juillet.

Les dépenses d'instruction augmenteront, écrivit-il, au semestre prochain, c'est-à-dire à la Saint-Michel, parce qu'alors, M. votre fils se propose de suivre, au moins, deux collèges de langue allemande. Il est déjà assez fort pour comprendre tout ce qu'on dit, ses progrès de ce côté là sont inconcevables, Il prend plaisir à cette étude, et trouve d'ailleurs dans la société de la maison beaucoup d'avantage à cet égard. Les collèges ne sont pas chers, ils coûtent 21 livres par semaine, mais il faut ensuite acheter les livres relatifs à l'étude. M. votre fils choisira le collège des *traités de paix,* par M. le prorecteur. Il en suivra un autre toujours dans la même ligne. Vous en serez instruit à l'avance, afin que nous ne fassions rien sans votre approbation : nous vous enverrons même la liste de plusieurs cours, afin que votre choix nous détermine ; et cependant, j'aurai l'honneur de vous marquer celui ou ceux auxquels M. votre fils donne la préférence. Il se porte toujours très bien, quoique sans être gras. Nous ne sommes pas incommodés de la chaleur, pendant les derniers quinze jours de juin, on se serait chauffé volontiers. Actuellement, il ne fait pas froid ; mais il faut coucher avec la couverture piquée. La température est telle qu'on l'a à Nimes au commencement de mai.

J'eus l'honneur de vous marquer, Monsieur, par ma dernière lettre, que nous avions rendu visite au jeune prince de Bavière, et que nous en avions été parfaitement bien accueillis. C'est avec regret que je me vois forcé de vous dire que mes prières, mes remontrances et celles des MM. d'Agoult n'ont pu engager M. votre fils à retourner chez le prince. C'est ordinairement le dimanche qu'il reçoit. M. votre fils me promet toujours, dans la semaine, d'y aller. Mais quand le dimanche vient, ce n'est plus cela. Après l'avoir pris de toutes les manières, toujours avec toute la douceur et l'honnêteté possibles. Je vins jusqu'à lui offrir trois louis d'or, pour faire la visite du prince et celle de Mme de Martens : et il s'y refusa. Cependant, nous avons été dimanche passé chez Mme de Martens. Il vaut mieux

tard que jamais. Vous savez qu'elle nous avait invités à une fête brillante chez elle, où il y eut jeu, bal et souper. Cette dame est la première de cette ville ; et d'ailleurs femme de condition. Voici un expédient que je trouvais à propos pour dompter l'indifférence ou le petit caprice qu'il paraît y avoir. Comme je présume que vous êtes bien aise que M. votre fils cultive la connaissance et l'amitié du prince, vous pourriez lui marquer que vous avez appris avec plaisir qu'il a été chez le prince, et que vous êtes persuadé qu'au moment où vous écrivez, il y a déjà été souvent ; qu'il convient de se montrer dans cette Cour, qu'il peut avoir occasion dans la suite, de le revoir ; et qu'alors, il sera charmé d'en avoir fait auparavant un ami, en louant ainsi M. votre fils pour une chose qu'il n'a pas faite, vous le mettrez dans l'obligation de la faire ; et il cédera beaucoup plus volontiers à la louange qu'au reproche. »

Cette fois encore, Fabrot manifestait ses inquiétudes touchant le secret de la correspondance. Il ajoutait, en ces termes, une preuve justificative de ses craintes :

Vous avez eu sept lettres de nous. Je les numéroterai à l'avenir comme celle-ci. Je crains toujours qu'il n'y en ait qui ne parviennent pas. Les messieurs d'Ag.. en ont eu qui ont été décachetées, quant à moi, je n'en ai pas encore reçu ; et on doit certainement m'avoir écrit, à moins qu'on n'ait pas reçu mes lettres. J'observe avec le plus grand soin de ne jamais écrire ou demander un mot de politique, par conséquent, toutes mes lettres, aprés s'être bien promenées dans les bureaux de poste ou de police devraient, tout au moins, me revenir.

Sans doute, quelques lettres adressées de Saint-Privat à Gœttingue pouvaient s'égarer , mais tout nous autorise à croire aussi, que le marquis

de Fournès, en sa qualité de fournisseur d'argent, était, moins que ses chers correspondants, pressé d'écrire. Du reste, le noble châtelain fut heureux d'apprendre qu'à la suite de la brillante fête donnée par le prorecteur, et à laquelle avaient assisté « une trentaine de dames et le double d'hommes », Alexandre et Fabrot, après avoir lié connaissance avec le gouverneur du prince de Bavière et Son Altesse elle-même, avaient rendu visite à ces éminents personnages. Bientôt une nouvelle lettre datée du 30 juillet, lui démontra que ces relations se resserraient chaque jour davantage :

Peu de temps après ma dernière lettre, disait Fabrot, nous reçûmes une invitation de la part du prince de Bavière pour venir dîner chez lui. Nous y fûmes ; et M. votre fils fut comblé de politesses et d'amitiés. Nous étions huit à table : le prince, deux professeurs, le gouverneur et le médecin de S. A., M. votre fils, M. d'Agoult, l'aîné, et moi. M. d'Agoult, le jeune, n'ayant pas jugé à propos de se présenter chez le prince, ne pouvait pas s'y trouver. M. vo:re fils était à table vis-à-vis le prince qui lui adressa souvent la parole ; et le gouverneur ne parlait jamais à M. votre fils qu'en lui disant *M. le comte*. Une demi-heure après le dîner, nous prîmes congé. Le prince nous suivit jusqu'à la porte de l'appartement. en nous invitant à revenir. Le gouverneur descendit et nous reconduisit jusqu'à la porte de la rue. Nous y sommes retournés hier, et avons été très bien reçu. Nous ne pûmes pas y aller dimanche passé, parce que S. A. était allée aux eaux de Pyrmont. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que le prince de Bavière est, après l'empereur et le roi de Prusse, le plus puissant souverain de l'Allemagne. Il est promis à une princesse, fille de l'empereur de Russie, et doit aller bientôt l'épouser.

Fabrot mettait une satisfaction marquée à raconter les hautes relations d'Alexandre avec le prince héréditaire de Bavière. Il savait, d'ailleurs, que rien ne pouvait être plus agréable au marquis de Fournès. Aussi regrettait-il profondément de ne point parvenir à entraîner son pupille, comme il l'eût désiré, à faire chaque dimanche, alternativement, une visite à Son Altesse ou à Mme de Martens.

D'une distinction remarquable, la femme du Prorecteur se plaisait à tenir salon. Avec une grâce un peu froide mais enveloppée de bienveillance, elle recevait les jeunes gens que leur nom ou leur travail mettait en évidence : elle inventait, pour leur faire honneur, des fêtes qu'elle aimait à présider en s'efforçant d'atténuer par ses douces complaisances son élégance un peu solennelle. Elle tenait volontiers les rênes de la conversation, s'appliquant à ne la laisser jamais traîner dans ces bas-fonds vulgaires où elle risque de dégénérer en bavardage inutile sinon ridicule, mais lui permettant d'aller à cette libre allure qui la fait s'épancher en une bonne humeur aussi joyeuse et aussi vive qu'on peut l'attendre d'une société en majeure partie allemande.

Habituellement invité par Mme de Martens, Alexandre s'essayait à dire en Allemand ces jolies petites choses spirituelles et galantes qui s'échappent naturellement de l'esprit français. Mais il réservait pour la petite société de compatriotes qu'il avait l'occasion de fréquenter à Gœttingue, des mots comme celui que son cordonnier allemand lui avait dit un jour : « Nous sommes fiers d'être une petite ville et une grande intelligence ».

Peut-être est-il à propos de remarquer ici que le jeune Fournès parlait peu, ne ressemblant pas du

tout à ces gens qui, en parlant pour ne rien dire, expriment tout ce qu'ils pensent.

III

A ces visites plus ou moins officielles, l'étudiant préférait quelques parties de promenade ou de voyage. Ainsi, le 22 juin, il avait visité Munden, petite ville assez curieuse à six lieues de Gœttingue, au confluent de la Fulde et de la Werra.

On pardonne à un jeune homme de dix-huit ans, chez qui tous les sens de la vie s'ouvrent à la fois, de trouver insuffisante une promenade sur les remparts de la ville, cette promenade se fit-elle, comme à Gœttingue, sur une terrasse élevée de plusieurs toises au-dessus du niveau du sol, d'où la vue peut se réjouir et s'égayer des tableaux les plus variés : champs, prairies, jardins, bassins, canaux, rivière, et, par delà, des bois, des villages, en plaine pour la plupart, quelques-uns attachés aux flancs des montagnes dont la chaîne s'interrompt à peine pour ménager de profondes échappées de vue dans le lointain desquelles semblent se jouer les demeures des hommes, vieux manoirs ou villes rajeunies. Mais la variété des aspects se transforme en monotonie, lorsqu'on les regarde toujours du même point. Or, le paysage sillonné autour de la ville, de grandes routes bordées d'arbres, comme aux environs des priucipales cités de l'Europe, offre des buts de récréation très recherchés, sollicite, entraîne à franchir les remparts, à déborder dans la campagne, à profiter des charmantes promenades qui entourent Gœttingue.

Au loin, la Plesse et les Gleichen surtout attirent les étudiants. Ces montagnes n'ont pas seulement pour les provoquer l'avantage de l'air pur et vivifiant propre à dilater le cœur et à favoriser en même temps que le jeu des organes, le délassement de l'esprit par la fatigue modérée du corps, elles sont aussi couronnées de légendes. Lorsque la cîme d'une montagne est ornée de quelques monuments antiques, illustrée d'une renommée historique ou d'un conte de fée, si elle a été frappée de la foudre par une malédiction divine, si la tradition raconte qu'elle fut habitée jadis par quelque enchanteur, c'est un nouvel attrait pour la curiosité.

Or, sur la montagne de la Plesse, on voit les ruines d'un vieux donjon dont les seigneurs, suivant la chronique du pays, furent longtemps la terreur des villages voisins. Enfin, leur race s'éteignit et depuis cette heureuse époque, les habitants de Bovenden et autres lieux, de Gœtttingue même, vont à la Plesse dans la belle saison, se dédommager par des parties de plaisir de la frayeur qu'elle inspira jadis à leurs ancêtres, se souvenant que, dans leur enfance, au récit des faits et gestes de maint chevalier déloyal, ils ont eux-mêmes partagé cette terreur.

Au reste, le charme du site, l'étendue et la variété de la vue peuvent faire passer délicieusement quelques heures au philosophe ami des beautés simples et majestueuses de la nature, et des réflexions qu'inspire la solitude d'un lieu qui fut autrefois le théâtre de scènes et de drames aujourd'hui oubliés aussi bien que les autres.

Les Gleichen sont deux montagnes sœurs, voisines, de même forme et de même hauteur;

au sommet de chacune desquelles trônent les ruines d'une forteresse antique. Quoique plus éloignées de Gœttingue que la Plesse, ces montagnes attirent aussi beaucoup les visiteurs.

En ville, Alexandre participait, modérément toutefois, aux distractions de la jeunesse universitaire, mais il en coûtait alors à sa nature et à ses goûts. C'est ainsi qu'il crut devoir prendre quelques leçons d'escrime ; ce fut sans y mettre son cœur. Il préférait le patinage à la rapière. Il était loin de se germaniser, car rien ne l'attirait dans le milieu des étudiants du pays. Grands amateurs du duel à la rapière, les allemands, raides et pédants, se groupaient en corporations de diverses couleurs, chantaient dans les *kommers*, le *Gaudeamus igitur*, en buvant du punch, suivant les rites, et jusqu'à l'ivresse prescrite par les codes de *Burschenschaft*. On comprend qu'il est terrible pour un français d'être soumis à l'exercice de la salamandre, dans lequel, sur l'ordre du président, les étudiants réunis autour des tables de la brasserie, boivent ensemble leur verre de bière d'un trait, et puis, du verre vide, frappent la table en cadence, d'après le rythme usuel. Quand on a bu, on chante ; quand on a chanté, on boit ; et la salamandre succède à la salamandre. Il faut donc aimer la musique et la bière. Si l'on n'aime pas la musique, on se retire avec des bourdonnements dans la tête, si l'on craint la bière, des veilleurs de nuit, sous l'auvent des portes, attendent, pour les reconduire chez eux, les étudiants qui, par hasard, auraient trop bu. On sent qu'en face de sa cruche de bière, un jeune allemand n'a plus rien à souhaiter : il se fatigue d'être assis, non pas de boire. S'il se lève pour se délasser, c'est aussi

pour aller faire un tour de bière de brasserie en brasserie. Dans toutes les sociétés, on boit, mais toujours selon la règle, on chante, mais suivant le rituel : c'est la grande joie des soirées de famille d'étudiants. Rien d'imprévu, rien à la française.

Qui donc a écrit ceci : « Un jeune professeur m'invite quelquefois à entendre de la musique. Trois de ses amis se réunissent chez lui. Ils causent peu, ils se font apporter de la bière et jouent des quatuors de Beethoven avec religion. C'est l'heure où Heidelberg se grise de musique. Partout, le soir, à travers les volets fermés, on entend des voix, des sons de violons ; et les vieilles rues allemandes ont l'air de chanter au clair de lune. » Cela s'applique à merveille à Gœttingue, en janvier 1805.

Quels que fussent ses goûts, Alexandre trouvait toujours dans ces diverses manifestations des mœurs allemandes, quelque occasion de placer à côté du travail de l'intelligence et des fatigues de l'étude, le repos de l'esprit et l'activité du corps. Il se préparait, du reste, à étendre le cercle de ses travaux et se disposait à suivre de nouveaux cours ainsi que Fabrot l'aunonçait à M. de Fournès :

Gottingen, le 30e Aoust 1804.

MONSIEUR,

M. votre fils reçut dernièrement avec la plus grande joie, votre lettre datée de Beaucaire. Il y aurait répondu sur-le-champ, si ce n'est qu'il voulait attendre que le *prospectus* des nouveaux cours eût paru, pour vous marquer ceux qu'il se propose de suivre. Il en fera vraisemblement trois ou quatre, le semestre prochain, étant actuellement en état de comprendre l'allemand. Tout le monde s'étonne ici de le

voir si bien parler la langue du pays, pour le peu de temps qu'il y est. M. votre fils se porte très bien, il est très assidu à l'étude, et remplit ensuite exactement les devoirs de bienséance. Nous allons de temps en temps chez le prince de Bavière, chez M. et Mme de Martens. M. votre fils n'a voulu avoir que peu d'amis, mais ils sont très bien choisis. Ils se réunissent assez souvent, et mangent de temps en temps ensemble. Nous les avons quelquefois à souper. Cela n'est pas fort dispendieux. On peut régaler pour 8 ou 9 livres, cinq à six personnes ; et avec nos petits extraordinaires, la dépense de bouche, pour le mois, n'excède pas 100 francs.

Le jeune étudiant affectait d'autant plus de pousser activement ses études que le désir de retourner en France le prenait au cœur. La société allemande lui pesait, il voulait en finir. Il écrivait donc à son père, le 29 octobre 1804 :

J'ai suivi le semestre passé le cours du droit des gens. Je suivrai le semestre prochain le cours diplomatique, les traités de paix, et un cours pratique ; j'aurois alors suivi tous les cours diplomatiques de M. de Martens et je me trouverai en état d'avoir à Pâques prochaine le plaisir de vous embrasser ; j'ai fait des progrès dans l'allemand, et parle cette langue passablement autant que possible pour un Français.

Ma société n'est pas fort considérable, les Français étant détestés horriblement dans ce pays (1), je vis ici très retiré ;

(1) Cependant les soldats français avaient montré une bienveillance réelle à l'égard de l'Université de Gœttingue. On en jugera par les pièces suivantes adressées à divers personnages :

I. — Armée d'Hannovre. Au quartier général à Hannovre, le 27 Prairial an XI.

En donnant à Messieurs vos Députés l'assurance de la protection spéciale que j'accorde à l'Université de Gœttingue, je leur exprimois avec d'autant plus de plaisir mon intention personnelle, qu'en cela je ne faisois que prévenir celle du Premier Consul, ainsi que vous en jugerez par la lettre du Ministre du la Guerre, dont je vous envoie copie, et par celle qu'il écrit à Heyne, l'un des membres de votre Université. J'ai l'honneur de vous saluer.

Ed. Mortier.

je ne vais que dans deux ou trois sociétés. Si je retourne à Pâques en France comme il est à présumer, n'ayant plus rien à faire ici, les mêmes cours se recommençant toujours ; il ne vous faudra pas oublier qu'il faut un passeport du Grand-Juge. Je vous en fais rappeler maintenant quoique nous ayons encore le temps d'y penser, étant vraisemblablement obligé de s'y prendre six mois d'avance. Le Prince de Bavière est parti d'ici et avec lui presque tous les gens de distinction qui y étoient. La plupart des Russes sont aussi partis à cause de la prochaine gúerre entre la France et la Russie.

Nous avons ici un climat abominable. Il faut se chauffer presque toute l'année (que la chère *tata* (1) serait ici à plaindre), nous avons aussi de bons poëles qui chauffent très bien et nous nous garantissons du froid autant que possible. Il me tarde de revoir le beau climat de Languedoc pour plusieurs

II. — Paris, le 21 Prairial an XI de la Républiquc Française.

L'Université de Gœttingue a rendu dans tous les tems les plus grands services aux sciences et aux lettres, et l'Institut National de France lui a donné des marques particulières de son estime en nommant associé l'un des membres de cette Université. L'intention du Premier Consul est que vous accordiez une protection spéciale à ses établissements et à tous ses membres ; faites leur connaître que le bruit des armes ne doit point interrompre leurs paisibles occupations, et que la nation française honore les gens de lettres et les savans de tous les pays. Je vous salue.

AL. BERTIER.

III. — Paris, le 21 Prairial an XI de la République Française.

Le Premier Consul, Monsieur, sait apprécier les services que l'Université de Gœttingue a rendu aux lettres et aux arts, et les droits qu'elle s'est acquise à la reconnaissance des savans. Que le bruit des armes n'interrompe pas vos paisibles et utiles occupations. L'armée française accordera une protection spéciale à vos établissements ; son général en a reçu l'ordre et aura un grand plaisir à l'exécuter. Vous pouvez en donner l'assurance à tous les membres de votre Université. que le Premier Consul honore d'une grande estime et particulièrement à M. de Martens, son Prorecteur.

Agréez l'assurance de la considération la plus distinguée.

AL. BERTIER.

C'est ainsi que la ville de Gœttingue fut exempte de garnison et jouit longtemps de la tranquillité la plus parfaite.

(1) Alexandre fait allusion, une fois de plus, à sa tante Marie-Anne, épouse de M. de Marsane, dont nous avons parlé plus longuement dans la *Revue du Midi*, livraisons d'avril et de juillet 1903.

raisons, le plaisir de vous embrasser étant sans doute la plus forte.

A[dre] FOURNÈS.

Le Prince héréditaire de Bavière n'était pas parti sans donner aux deux Français un témoignage de particulière estime. Fabrot ne manqua pas de faire observer au marquis de Fournès que la veille de son départ, le Prince leur avait envoyé « deux billets de visite. Cependant jusqu'alors il n'avait fait aucune visite. » Mais comme le châtelain de Saint-Privat écrivait que d'après les feuilles publiques le Prince était allé à Paris et que peut-être le moment serait venu, à cette occasion, pour le père d'Alexandre, d'aller tenter une démarche auprès de Son Altesse en faveur de son cher étudiant, Fabrot dut lui répondre :

C'est par erreur qu'une gazette a dit que le Prince de Bavière était à Paris, il est en Italie et doit à son retour traverser les provinces méridionales de France. Comme d'après cela il passera par Lafoux : vous pourriez le voir, si vous le désirez. Il considère beaucoup Monsieur votre fils.

Le Gouverneur avait préalablement fait valoir les mérites de son pupille, et le sien, par ricochet.

Monsieur votre fils s'occupe beaucoup. C'est depuis ce nouveau semestre, qu'il est réellement initié dans la science diplomatique. Auparavant il ne faisait qu'écouter ; mais aujourdhuy, il est en plein travail. Il compose et donne son avis sur les questions qui lui sont proposées. Chaque semaine, c'est une nouvelle opération ou proposition à traiter. Il est venu de lui-même, me communiquer son travail, et me demander ma façon de penser. J'ai été charmé de cette ouverture. Je

commence donc à lui être vraiment utile. Mais je me garde bien de nuire à son avancement en faisant son ouvrage, et lui épargnant la peine de s'en occuper. Nous avons des conférences sur le sujet proposé. Je lui fais entrevoir les raisons qu'il y a de part et d'autre ; et je porte insensiblement son opinion du côté qu'il doit choisir, sans lui déclarer ouvertement la mienne. Ses rapports se sont trouvé jusqu'ici conformes à la décision de M. de Martens ; et Monsieur votre fils a obtenu le nº 1 à la revision des ouvrages : c'est à dire le prix de son cours.

Ses connaissances dans la langue allemande vont toujours en augmentant. Il peut actuellement lire le premier ouvrage venu, sans le secours du dictionnaire ; ou du moins, s'en servant très peu. L'histoire ou des pièces de théâtre des meilleurs auteurs fournissent à ses lectures. Je pense qu'il ne faut pas apprendre à la fois deux langues dont le dialecte est le même, et que par conséquent on ne doit pas mener de front l'allemand et l'anglois. Ce seroit s'exposer à de continuelles équivoques, en transportant de l'une de ces langues dans l'autre, les mots qui ont de l'affinité entre eux. Mais lorsqu'on sait bien l'allemand, il est facile d'apprendre l'anglois puisque cet idiome en dérive. Voilà, Monsieur, ce que l'expérience m'a démontré, et, du reste, ce que j'ai toujours ouï dire aux personnes les plus versées dans les langues Il n'y a point d'Anglois en cette ville. Depuis la guerre il ne leur est plus permis d'y résider.

Nous nous sommes abonnés à tous les plaisirs de Gœttingue pour cet hyver ; 60 francs une fois donnés ont tout payé. Nous avons un concert toutes les semaines. Il y a ensuite un thé dansant, et un club de famille auxquels je ne vais point, autant par goût que par économie ; mais Monsieur votre fils va à l'un et à l'autre. Je lui ai proposé de prendre un maître à danser et un maître de musique. Il paroit ne pas beaucoup se soucier ni de l'un ni de l'autre ; cependant il n'a pas dit non. Je lui représente là-dessus votre désir ; et la nécessité où il est de savoir ce qui convient à une brillante éducation et à un homme de sa naissance. Lorsque nous fûmes logés dans cette maison,

je pris la hauteur de Monsieur votre fils à la muraille. J'ai trouvé aujourd'hui six lignes d'accroissement.

Votre très humble serviteur.

FABROT.

Il n'est pas de trop petits détails pour un père, le gouverneur d'Alexandre l'avait compris.

LOUIS BASCOUL.

LE STYLE DANS LES ARTS

ET SA SIGNIFICATION HISTORIQUE

Par le livre publié sous ce titre (1), un jeune docteur ès-lettres, M. Louis Juglar, vient de s'imposer à l'attention des milieux où l'on pense. Et l'on ne doit pas craindre d'affirmer que, par les questions qu'il soulève comme par la manière dont il les élucide, son travail restera.

C'est à l'art qu'il faut s'attacher pour connaître réellement l'homme dans son intimité, pense avec raison M. Louis Juglar, car l'art vient directement de l'homme; et l'on ne saurait pénétrer très avant l'esprit du passé sans recourir à l'étude des diverses réalisations plastiques que nous ont léguées les siècles. Partant de ces sages principes, l'auteur s'est livré à de longues et scrupuleuses investigations sur les rapports de l'art — défini ce par quoi les œuvres sont belles — et de l'histoire – considérée comme l'étude de l'esprit humain dans le passé. Il a donc été conduit à étudier l'origine et la formation de l'élément artistique dans les œuvres. C'est cet élément qu'il appelle le style. Les formes d'une œuvre d'art, explique-t-il, ne sauraient être déter-

(1) 1 vol in-16, Hachette et Cie. L'Académie Française a très justement couronné cet ouvrage (prix Charles Blanc).

minées suffisamment ni par les formes de la nature ou naturelles, ni par les nécessités imposées par la destination de l'objet, ni par l'expression qu'implique le sujet. Il faut « une expression distincte de celle du sujet sinon différente, en tout cas supérieure, une expression qui transfigure l'expression du sujet, qui se fonde avec elle pour achever de la déterminer, qui y supplée quand elle est insignifiante ou absente, qui unisse, sans les confondre, toutes les expériences particulières, quand le sujet comporte simultanément dans ses diverses parties des expressions différentes ou même contraires ». Cette unité d'expression qui, — entre les inégalités, établit des rapports d'égalité — réalise « un certain *accord* entre toutes les transformations au moyen desquelles on rend expressives les formes de la nature ou naturelles ». Et, par *transformation*, il faut entendre aussi le choix parmi les formes précitées. Or, toutes ces transformations particulières étant étroitement liées à celles qui déterminent jusqu'au plan même de l'ouvrage, « il en résulte entre toutes les parties de l'œuvre, entre chacune de ses parties et l'ensemble, une certaine *proportion* ». Par celle-ci, se révèle l'expression supérieure d'où procède l'unité d'expression. « Le style, considéré dans l'œuvre, c'est cette *proportion ;* considéré dans son principe, c'est l'*expression* qui a engendré cette proportion et qui se traduit par elle ». (p. 62).

D'innombrables et larges transformations des formes de la nature ou naturelles peuvent être réalisées en architecture de telle sorte qu'il existe entre elles un certain rapport et qu'une même proportion se retrouve dans l'ensemble. En musique, entre les divers mouvements de la ligne de chant d'un

morceau, entre ceux des diverses mélodies dont la superposition engendre l'harmonie, entre le mouvement qui rythme et mesure la succession de toutes ces notes, il convient d'établir certains rapports entre lesquels il est toujours possible de constituer une certaine proportion. Dans la peinture, la sculpture et leurs dérivés, c'est par des transformations, on l'a vu plus haut, que s'obtient la proportion dans les formes de la nature. Evidemment si l'on peut modifier, tout en la respectant, la proportion qu'offrent les corps animés et les divers modèles fournis par la nature, il importe qu'une nouvelle proportion préside à toutes ces modifications. D'ailleurs, il suffit parfois, pour réaliser la proportion, de faire un choix judicieux parmi les objets et sujets naturels ou, s'il s'agit d'une figure animée, parmi les attitudes et les gestes.

Dans la littérature, l'ouvrage « tissu de diverses pensées » doit apparaître « comme l'œuvre d'une même pensée ». Il est nécessaire qu'un certain rapport existe entre la pensée et l'image sensible par laquelle on la traduit, et il convient qu'une même proportion se retrouve entre les rapports successifs établis à propos des pensées successives, afin que l'on ait la possibilité de juger « de la grandeur et pour ainsi dire de la hauteur respectives de chacune des pensées ». Les multiples images qui constituent un discours doivent être reliées surtout par une exacte proportion dans leurs rapports et leur correspondance avec les pensées successives. Et il ne faut pas se borner à examiner le rapport direct de chacune de ces images avec la pensée; il faut encore tenir compte des images accessoires qu'évoque le mot dont on se sert et surveiller leurs rapports avec

cette même pensée. En s'effectuant entre la pensée abstraite et l'image matérielle qui la manifeste,entre les images successives qui traduisent les différentes pensées, la proportion produit son effet jusque dans l'ordre et le mouvement des pensées, — soit jusque dans la construction des phrases et le plan même de l'ouvrage.

Le style, tel que le définit M. Louis Juglar, est ce qui donne à une œuvre son caractère *artistique*; on peut le considérer réellement comme l'élément essentiel de l'œuvre d'art, car on le chercherait en vain dans le sujet, dans les formes de la nature ou naturelles, voire dans telle ou telle expression particulière qui puisse inspirer le sujet. Et c'est au style seul qu'il convient de s'attacher pour étudier, dans les œuvres, les rapports de l'art avec l'histoire.

« C'est au style, en effet, dit l'auteur, que les œuvres doivent leur beauté, et nous n'en voulons qu'une preuve, c'est que le style réalise dans l'œuvre les divers caractères par lesquels on a essayé en tout temps de caractériser sinon de définir le beau.

» On a dit : le beau, *c'est l'unité dans la variété* (1). Or le style réalise l'unité, puisqu'une même proportion se retrouve dans toutes les parties de l'œuvre, et il n'exclut pas la variété puisque des nombres différents peuvent réaliser la même proportion. Il réalise aussi la *simplicité* dont on a fait parfois un caractère du beau : la même proportion en effet se reproduisant en tout et partout, même dans l'œuvre la plus compliquée, ramène pour ainsi dire tout au

(1) « C'est sur ce caractère qu'insistent Aristote, saint Augustin, le P. André ».

même dénominateur et *simplifie* par là les opérations que notre esprit doit faire pour juger des parties de l'œuvre et de son ensemble.

» On a dit encore : le beau consiste dans la grandeur. Pour ceux qui entendent ce mot de la force ou de l'âme en action, nous répondrons que c'est à l'expression qui engendre le style à avoir cette grandeur et nous avons reconnu qu'elle devait en effet avoir de la grandeur, de la puissance pour dominer toutes les expressions particulières que peut comporter le sujet. Pour ceux qui l'entendent de l'œuvre elle-même, il serait absurde de prétendre qu'ils l'entendent de ses dimensions réelles, ils l'entendent donc de l'effet qu'elle produit sur nous. Or, la même proportion réglant toutes les parties de l'œuvre, il ne s'en trouve point d'isolées démesurément petites qui, par leur isolement, attireraient l'attention sur leur petitesse, ni de trop grandes, qui par leur voisinage, écraseraient les autres en les faisant paraître toutes petites ; il en résulte, l'œuvre fut-elle une miniature, une impression de grandeur parce que l'œil ou l'oreille, n'étant frappés par rien d'excessif, ne trouvent aucun point de repère pour mesurer l'ensemble (1).

» On a dit enfin : la beauté consiste dans *l'expression des qualités de l'esprit* (2). Or n'est-ce pas ce genre de beauté que réalise le style, puisqu'il est une proportion engendrée par une expression, et par

(1) « C'est ainsi qu'une personne *bien proportionnée* paraît plus grande qu'une autre qui, plus grande en réalité, a dans ses membres ou ses vêtements quelque partie ou trop petite ou trop grande qui fausse le jugement porté sur l'ensemble. »

(2) « C'est surtout Th. Reid qui a insisté sur ce point. Cousin dit avec raison : « L'expression est la qualité constitutive de l'art. » (*Du vrai, du beau et du bien*, 9e leçon). »

une expresssion venant directement de l'esprit, supérieure à celles que peut inspirer tel ou tel sujet particulier, et puisque cette proportion, toute pénétrée d'expression, ne fait que la traduire et la porter partout dans les moindres parties de l'œuvre, dans celles mêmes qui, l'expression du sujet faisant défaut, resteraient froides et inanimées sans elle ? » (pp. 66 et s.)

Mais le style n'est pas seulement l'élément artistique de l'œuvre, il en est aussi l'élément historique. Voici pourquoi : « Un ordre de faits est en rapport avec l'histoire quand, dans une même région, les faits de cet ordre présentent à un même moment des caractères communs qui disparaissent ensuite et sont remplacés par d'autres, en un mot quand dans cet ordre de faits on peut distinguer des séries correspondantes à des divisions du temps, séries différentes entre elles, mais dont chacune est composée de faits semblables. Le style, en éliminant par le choix raisonné et la comparaison des œuvres ce qu'il y a en lui de purement individuel, répond à cette seconde condition. » Suffira-t-il de constater que varier selon les pays et les époques, se retrouver semblable même dans des arts différents, dans un même pays, à une même époque, c'est être en rapport avec l'histoire ? Point du tout. Il importe de chercher la nature et la cause de ce rapport pour en déduire la signification. Donc l'origine et la formation du style doivent être étudiées.

Pour découvrir l'origine d'un style commun aux individus d'une époque, la source de cette unité empreinte sur leurs esprits, l'auteur a scruté les milieux intellectuels successifs formés par les idées. En effet, il y a des idées qui deviennent directrices et domi-

nantes dans ces milieux ; et, comme dans certaines conditions, ces idées commandent aux autres en même temps qu'elles les résument, elles personnifient le milieu. « Ainsi des idées directrices et dominantes, dépend le milieu intellectuel, de ce milieu l'esprit de l'époque, de cet esprit le style. »

On comprend, dès lors, la portée et l'étendue de la signification historique du style. « Munis des œuvres d'art, en étudiant le style, nous sommes mieux informés, nous savons comment l'humanité voyait les choses,sous quelle forme elles lui apparaissaient,suivant quelle proportion elles s'étageaient devant elle, et avec ces indications précises nous pouvons déterminer à quel point de vue elle était placée, c'est-à-dire sur quelles idées elle était, pour ainsi dire, montée et retrouver sa position, c'est-à-dire, pour quitter notre comparaison, sa disposition d'esprit. Ainsi derrière l'enchaînement des styles, nous découvrons l'enchaînement des idées qui l'inspire et le dirige.

« Cette variété d'aspects est ce qui donne à l'histoire un caractère de perpétuelle nouveauté, aux arts un cachet toujours nouveau d'originalité.

« Tout est dit », « oui parce que les idées qui nous importent ont été depuis longtemps pensées et exprimées ; mais tout est encore à dire, et tout peut être redit, parce que dire quelque chose de nouveau, c'est exprimer une idée ancienne dans la forme et le style de son époque, c'est la penser et la traduire selon l'esprit de son temps et selon son propre esprit. Aucune idée ne se présente à nous isolée ; ce qui fait la valeur et l'intérêt d'une idée, ce sont ses rapports avec d'autres idées ; plus ces rapports sont nombreux et étroits, plus l'idée a de force. Nous

avons noté plus haut quelques idées dont les rapports et l'action étaient des plus étendus. C'est de ces idées directrices qui forment le milieu intellectuel et qui à la longue subissent aussi son action, c'est du milieu intellectuel, en un mot, que toutes les idées sentiront l'influence, et, comme ce milieu est toujours changeant, toutes les idées participeront à ce changement. Dire du nouveau, c'est remettre une idée en harmonie avec le milieu intellectuel. Dans ce monde invisible de la pensée, chaque mouvement se répercute dans l'ensemble, il surgit incessamment non pas des choses nouvelles, mais de nouveaux aspects des mêmes choses, et chaque époque, comme chaque esprit, doit rétablir l'accord qui se rompt sans cesse (1). Le travail ne manquera donc jamais aux travailleurs de la pensée. » (pages 314 et suiv.).

Le style a donc une valeur significative considérable, car il obéit d'une manière très sensible et très fidèle à ce qui gouverne tout le reste : aux idées directrices et dominantes d'une époque. Il révèle vraiment le milieu intellectuel ; or c'est, de tous les milieux dans lesquels on replonge pour les revivifier les hommes et les événements de jadis, celui qui certainement a le plus d'importance, puisque tous les autres agissent sur lui et n'agissent sur le reste que par lui. « Dans la réalisation du beau, qui est sa fonction la plus élevée, l'esprit met davantage de soi-même, se livre pour ainsi dire plus complètement, il agit du reste plus librement, les obstacles

(1) « Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on me dît que je me suis servi des mots anciens. » (Pascal, *Pensées*, éd. Havet, art. VII, 9).

cèdent devant la pensée de l'artiste plus facilement que devant celle de l'homme d'état ou du législateur; la technique de l'art, si elle résiste, ne tarde pas à être modifiée ou brisée par lui, en tout cas le style trouve toujours moyen de percer avant même d'avoir tout plié sous sa loi. » Sans doute, le style obéit à une force étrangère au milieu intellectuel : celle de l'imitation, mais c'est dans la mesure où il le peut sans cesse d'être l'image de l'esprit.

De la variété des styles, il faut bien se garder de conclure à la relativité du beau, à l'absence de toute règle, à la suppression de l'esthétique en tant qu'elle juge les œuvres. « De même que chacun des arts exprime une forme du beau, chacun des styles en présente un aspect. » Ni la multiplicité des formes, ni la variété des aspects n'empêchent l'unité substantielle de l'objet. C'est vainement que l'on chercherait à se faire une idée plus complète du beau en combinant des styles différents ou en s'affranchissant de tout style. De telles tentatives éloignent de la beauté. Pour obtenir un heureux résultat en fondant des styles, il faudrait posséder l'unité profonde du tout dont chaque style ne présente qu'un aspect.

« Ainsi les différents systèmes comme les différents styles ne s'ajoutent pas pour former un système plus vaste ou un style plus parfait. Leur étude historique peut élargir et élever l'esprit, rendre certains de ses jugements moins absolus, prévenir des entraînements injustes contre le passé ou en faveur du présent, mais croire « que les vues saines de tous les bons esprits qui se succèderont s'ajouteront toujours les unes aux autres » (1), c'est tomber encore

(1) Fontenelle, *Digression sur les anciens et les modernes.*

dans cette erreur qui consiste à confondre les connaissances avec l'esprit qui les classe, les sépare et les unit. Sans doute les connaissances s'ajoutent, c'est l'évidence même, mais les synthèses qu'en fait l'esprit, tout en se reliant les unes aux autres et en se préparant mutuellement, restent distinctes. Ce sont comme des fractions irréductibles au même dénominateur et qu'on ne saurait, dès lors, additionner. » (pp. 321-322).

La valeur significative du style, elle apparaît surtout dans sa puissance de synthèse. Elle s'affirme là supérieure à la valeur significative de la littérature elle-même (considérée abstraction faite du style). M. Louis Juglar qui, s'il réprouve les généralisations hâtives ou abusives, en quelque sens qu'elles soient, croit à la possibilité de généralisations légitimes, reconnaît dans le style une synthèse toute faite et impartiale, puisque produite d'elle-même, à l'époque même. « Par son style, en effet, l'œuvre d'art d'une part est la synthèse de ce qui est commun à toutes les manifestations de l'activité d'une époque, puisqu'elle se rattache aux idées directrices et dominantes qui résument tout le reste et d'où tout le reste procède ; d'autre part, elle n'est la synthèse que de ce qui est général à cette époque, c'est-à-dire pensé, bien qu'à des degrés divers, par tous, car les idées, tant qu'elles restent individuelles, n'ont pas part à la formation du style collectif, œuvre de ce qui est semblable chez tous, commun à tous (p. 418).

Ainsi, conclut M. Juglar, l'historien qui s'applique à chercher la synthèse d'une époque dans l'étude de l'esprit de cette époque, peut, selon son degré d'initiation au langage de l'art, considérer le style de trois manières : comme représentant les traits essentiels de

cette synthèse elle-même, puisqu'il reflète et exprime cet esprit; comme en facilitant la construction, puisqu'il permet de discerner et de bien placer les matériaux (faits et idées) qui lui conviennent; comme délimitant, par le seul fait de ses variations, les espaces de temps et de pays qu'clle doit embrasser.

Telle est, présentée dans ses grandes lignes, la thèse que M. Louis Juglar a bellement développée avec force réflexions judicieuses. Il y a d'excellentes choses sur l'importance du nombre dans l'art, sur le style dans la littérature et la manière dont elle devient un art, sur le style individuel, image de l'esprit de l'époque, sur le beau et la valeur des styles. Des pages de claire logique dissipent les erreurs dc Viollet-le-Duc et de Charles Blanc au sujet du style ; et un chapitre, le sixième, à notre avis péremptoire, démontre que le système de Taine sur la formation de l'esprit d'une époque s'applique fort mal à l'histoire et aux arts. Œuvre d'un penseur très averti, d'un investigateur original et délicat, le livre de M. Juglar est de ceux qui contribueront à établir la science de l'esthétique, à former le goût. Et comme il est d'une lecture facile, souvent même attachante, on peut le recommander aux gens du monde comme aux savants.

ALPHONSE GERMAIN.

UNE VISITE A FABIARGUES (1)

Il est établi qu'on vit partout. Et pourtant, certains coins sont tellement enveloppés d'air et de lumière, si bien posés sur un bout de colline, si largement étalés au soleil, que la vie, et surtout la vie de l'enfant, paraît s'y épanouir plus à l'aise.

C'est que l'enfant demande autour de lui l'espace, la pleine nature, et, s'il se peut, les grands horizons qui l'aideront à penser, à rêver et à prier.

Fabiargues, c'est un peu cela. C'est la « maison sonore » de Lamartine, celle où durant tout le jour, les bruits d'enfants descendent et montent le long des escaliers, passent par les fenêtres ouvertes, font vibrer les vieilles salles voûtées. Mais tout ceci va rejoindre les bruits d'une nature encore un peu sauvage, car la maison est plantée au-dessus d'une plaine verte, près d'un petit bois ; elle regarde une belle montagne hardie, bleue, une petite sœur du Ventoux, semble-t-il ; elle a, en face d'elle, un village rose émergeant d'un fouillis d'arbres. Quand on y vient au printemps et que les brises vous y atteignent par-dessus les genêts en fleurs, on sent la vie vous soulever de ses plus larges ondes.

Un contemporain de François Ier avait déjà « relu-

(1) **Orphelinat colonial près Saint-Ambroix (Gard).**

qué » ce coin pour y cacher son foyer. Elle est encore là sa maisonnette avec ses murs crênelés — de petits créneaux pour rire — sa cheminée à large manteau; seulement, elle ne sert plus qu'à remiser les moutons ou à réjouir les artistes.

Beaucoup, beaucoup plus tard, un autre habitant du pays créa la maison actuelle. Celui-ci eut d'étranges fantaisies architecturales. Il construisit des terrasses, et des terrasses de quoi rendre jaloux l'antique Sémiramis. Il réva successivement ou peut-être tout à la fois, de la Renaissance, des portiques de Pompéi et du grand Trianon, bref, il jeta sur ce tertre une construction large, un peu bizarre, et qui semble avoir été prédestinée à abriter le très beau rêve de deux hommes de cœur.

Car Fabiargues n'est pas un foyer au sens restreint du terme, c'est une tentative de rassemblement, une recollection familiale de toutes ces pauvres petites unités éparses qu'on nomme des orphelins. Dans ce beau cadre naturel, on essaye cette chose difficile, presque irréalisable : créer un foyer pour l'enfant qui a perdu le sien.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question se pose. Elle se dresse angoissante devant tous ceux qui, à un titre quelconque, se sont occupés de l'enfance abandonnée. Il faut oublier les mécomptes qu'apportent journellement les œuvres de ce genre à ceux qui les pratiquent. Il s'agit ici de toute autre chose.

Nous tous, braves gens aisés, sinon riches, qui donnons de quoi élever un orphelin, nous pensons que ce sacrifice matériel, accompagné d'un élan de sympathie ou de pitié sincère, suffit à assurer le bonheur de celui qui en est l'objet ? Mais voici que

non. Être mis à l'abri de la misère, du vagabondage, de la dépravation précoce, n'est qu'un bénéfice négatif. L'enfant recueilli doit être heureux d'une façon positive, de ce large et plein bonheur physique si nécessaire à son âge ; heureux aussi par le cœur, par la possibilité de trouver près de lui une tendresse qui devine, comprend et pardonne quand il le faut.

C'est une grâce qu'une pensée généreuse qui dilate notre vie personnelle, la relègue tout à coup à l'arrière-plan, et met selon le beau mot de Lacordaire, votre félicité dans la félicité d'autrui.

Ceux qui n'ont jamais ressenti cette secousse sacrée doivent tout au moins la respecter et la saluer dans les autres. C'est une seconde grâce — c'est à-dire un don de Dieu — de posséder l'intelligence de ce qu'il faut à chacun de ceux qu'on désire sauver. Cette intelligence on me semble l'avoir à Fabiargues, et l'originalité de cette tentative consiste justement dans ce troc d'un idéal un peu usé contre quelque chose de plus vivant et de mieux approprié au milieu actuel.

Jusqu'à quel point réussit-on dans cette suppléance de la famille naturelle ? L'orphelin de Fabiargues se sent-il vraiment chez lui et dit-il « la maison » avec cette inflexion particulière de la voix que trouve le plus pauvre gamin en parlant de son « home » ? Autant de questions difficiles à trancher pour ceux qui ne viennent là qu'en passant. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup de trouver chez les deux directeurs la préoccupation presqu'obsédante de favoriser par tous les moyens le développement de leurs pupilles, de leur laisser le plus d'initiative possible et d'en faire des hommes, tout simplement.

Pour ce qui est du bonheur de la vie libre au

grand air, il ne me semble faire défaut à aucun des gamins affairès et rieurs que j'ai vus passer devant nous.

D'abord, l'allure elle-même est alerte et vive. On est très loin de la démarche endolorie et vieillotte des orphelins du type classique. On a devant soi de vrais garçons et non des demi-filles. Avec leur costume rouge et noir, ils ont l'air d'une bande d'enfants de troupe. Et il y a de la crânerie dans la façon dont on met son béret, dont on salue.

C'est vraiment charmant de suivre les différentes équipes de travailleurs semées sur le vaste domaine. Chaque fois, c'est une impression reposante.

Ici, sur la terre brisée par la charrue, ils gambadent nu-pieds jetant les pommes de terre dans les sillons, soulevant les lourdes corbeilles avec les gestes souples et vifs d'enfants bien portants habitués à remuer leurs membres. Au bout de ce champ conquis hier sur les oseraies, coule la Cèze ; dès que l'été sera venu, ils iront tous nager ou barboter dans l'eau verte. En attendant, ils s'ébattent dans l'air et le soleil, sous le regard de deux ou trois surveillants, et je songe aux petits bourgeois qui, à cette même heure, remuent lears livres fripés dans l'atmosphère étouffante des classes : il me semble qu'il y a du vrai dans la théorie des compensations.

Ailleurs, les plus grands piochent le pied des vignes, ou défrichent le sol des fameuses terrasses babyloniennes. Il y a là un grand gaillard de dix huit ans, d'aspect robuste, Max est le doyende la colonie, on le regarde — j'allais dire, avec reconnaissance — : c'est qu'il est, en effet, une réclame vivante pour l'établissement.

Ce coin-là est particulièrement abrité, favorable à la culture des primeurs, aussi comme on s'est mis à l'œuvre! Chaque jour, le jardinage escalade une murette et grimpe vers le sommet de la montagne. Ce sera l'invasion pacifique, sinon pittoresque, hélas ! des asperges et des artichauts, refoulant les genêts et les lavandes. Le beau rêve de Dupont et Durand est en train de se réaliser à Fabiargues. Heureusement, il y a encore un petit bois dont on refuse le sacrifice aux utilitaires et que l'on garde à ceux dont le sentiment esthétique n'est qu'imparfaitement satisfait par la sveltesse d'une asperge ou la pleine rondeur d'un melon. Il y a aussi les travailleurs de la maison : les deux cuisiniers de douze à treize ans qui font en deux temps trois mouvements un excellent déjeûner pour les visiteurs ; les deux petits servants qui mettent le couvert et garnissent la table de bouquets de roses ; le petit parisien, farceur, gouailleur, un peu gavroche, mais bon enfant qui soigne les couvées, garnit les lampes et évolue entre la cuisine, l'office, la basse-cour, pour mettre partout une pointe de gaieté.

Il y a le vacher qui s'est fait un lit à côté de ses bêtes, un lit avec des couvre-pieds à grandes fleurs (quelques reliques d'aïeule) et un brin de lilas au chevet.

Tout cela est gai, alerte, et cette maison respire la vie. Les enfants circulent en liberté, chacun faisant ce qu'il a à faire, en ayant l'initiative et la responsabilité. On les élève rustiquement, lever très matinal, travail musculaire sagement entrecoupé, sommeil dans un long dortoir aéré, mais sans aucun confort inutile, sur des lits militaires à sommiers

métalliques, parfaits comme hygiène, mais que je soupçonne d'être un peu durs ; sonnerie militaire pour le lever le matin, ou la reprise des travaux. C'est un système d'entraînement qui doit donner de bons résultats.

Il y a ici une conception du tempérament du garçon, des exigences spéciales à l'enfant ; des conditions que le milieu social impose à chacun, qui me semble avoir présidé à l'éclosion de cette œuvre et amené une refonte de l'ancien moule. Ce n'est point fortuitement que Fabiargues ne ressemble à autre chose, et, du reste, en cet ordre, rien n'est fortuit. La pensée maîtresse, si elle est forte et sûre d'elle-même, finit toujours par se révéler dans ce qu'elle crée.

II.

Il est très intéressant, après avoir enfilé ses impressions une à une pour les rapporter au logis, d'ouvrir le programme rédigé par les promoteurs de l'Œuvre et de voir à quel point de réalisation il semble arrivé.

Ce qu'il y a de bon, de fécond dans cet essai, c'est qu'il est né de la rencontre de deux hautes pensées, l'une chrétienne, l'autre patriotique. La première imposait comme un devoir de recueillir les orphelins, ces épaves ou ces déchets que la société roule sur ses bords, l'autre d'utiliser ces débris remis en valeur par une éducation saine et forte au bénéfice de la France, pas de cette France continentale où l'on s'étouffe déjà, mais d'une seconde et vaste extension de la première : les colonies.

« Entre le malheur de l'enfance abandonnée d'une « part et d'autre part les immenses ressources « qu'offrent les colonies, il y a » dit notre programme, « une relation mystérieuse et l'une semble « se comporter vis-à-vis de l'autre comme vis-à-vis « du mal le remède ».

Certainement la pensée d'utiliser au bénéfice de la France des forces qui, livrées à elles-mêmes seront sans doute mauvaises, est une vraie trouvaille et l'on se rappelle en y songeant que les grandes pensées viennent du cœur.

Au reste, pour le dire une bonne fois et n'y plus revenir, il y a du cœur partout à Fabiargues. On y veut le bonheur des enfants, on y a le souci de leur santé, de leur développement moral, de leur contentement ; on voudrait qu'ils se sentent chez eux. On ne cherche pas à « faire son salut » en s'occupant d'eux ; très paternellement on les aime.

Mais pour venir de ce qu'il y a de meilleur en nous, une pensée ne fait pas son chemin toute seule et les deux fondateurs de Fabiargues sont les premiers à le savoir. Ils sont partis cependant comme partent tous les croyants et toutes les natures généreuses, comme partent tous les mages de tous les temps, stimulés par la venue d'un nouveau soleil. Ils ont fait leur plan qui comprend deux choses.

1° La formation des enfants.

2° Leur dotation.

La formation se fait à Fabiargues, elle comprend une instruction spéciale, les exercices professionnels tels que ceux que nous avons vus exécuter, et enfin, l'éducation.

« Basée sur la morale religieuse celle-ci aura pour « but, non de dresser des barrières devant l'enfant

« pour le préserver, mais de le rendre ferme dans
« ses résolutions,de lui inculquer de bons principes,
« de développer ses aptitudes pour la colonisation ;
« elle aura pour moyen, non la contrainte ou les
« punitions corporelles, mais la persuasion. »

Quant à la dotation, voici comment l'orphelinat colonisateur compte la constituer :

Chaque onfant aura d'abord un capital garanti par son salaire quotidien, placé en rente sur l'État. En second lieu, le directeur prendra pour lui une assurance payable à sa majorité qui sera de 1.000 francs au moins. Enfin, les bénéfices centralisés formeront une réserve qui sera considérée comme capital collectif acquis à tous les orphelins. A leur majorité, chacun d'eux sera admis à un partage proportionnel calculé sur le travail et sur les bénéfices acquis par le travail.

Ainsi, les deux « pères » de Fabiargues ont vraiment accepté en toute son étendue la mission paternelle vis-à-vis de tout enfant recueilli. Prendre le gamin qui roule les rues de Paris ou d'ailleurs, le plonger dans un autre milieu, et puis le rejeter en pleine mer ; voilà ce qui a paru absolument incomplet aux fondateurs de l'orphelinat colonial. Ils veulent suivre leurs enfants non-seulement jusqu'à l'âge viril, mais jusqu'à ce point où l'homme, en possession de toutes ses énergies, songe à créer un nouveau foyer.

Ainsi, le rêve incertain peut-être et modeste à ses débuts s'amplifie et s'étend. « Si, à un moment
« donné, il sortait de notre maison quinze, vingt,
« trente ménages par an qui s'en iraient à Madagascar,
« en Tunisie, au Tonkin cultiver des terres françaises
« augmentant ainsi nos ressources, notre puissance,

« et augmentant notre domination, ne serait-ce pas « splendide, et cela ne vaudrait-il pas mieux que de « voir des milliers de jeunes gens et de jeunes filles « errer sans but parce que, sans situation dans une « grande ville, ils vivent sur les bords de la société « comme un trop plein dont elle ne sait que faire ? »

On a beau être énergiques et dévoués, ce n'est pas à deux qu'on peut accomplir une pareille tâche. Quand on a donné son temps, sa vie, ses énergies de jeunesse, — et tout cela a été fait, — il faut absolument que d'autres viennent à l'aide.

L'œuvre de Fabiargues a déjà reçu de hautes approbations, et l'on n'a qu'à voir à la fin de la petite brochure que je cite, les lettres de M. de Ramel, de l'abbé Lemire, de M. de Mahy, de l'abbé Gayraud, de M. Étienne, de Mgr Charmetant, protonotaire apostolique et directeur des œuvres d'Orient. Chacun d'eux, avec toute la compétence que lui donne sa fonction ou sa situation particulière, envoie un encouragement ou une approbation fortement motivée.

Mais cela ne suffit pas à « lancer » l'entreprise, il faut qu'après avoir été comprise et approuvée par les autorités, l'œuvre se fasse adopter par tous. Pour cela, nous souhaitons qu'on aille visiter le plus souvent possible Fabiargues. Les portes en sont largement ouvertes à tous et en tout temps. Le contact avec les trente-cinq futurs colons sera le meilleur moyen d'éveiller la réflexion, la sympathie et préparer l'heure où l'on est conquis.

M. Vernhette.

LES LIVRES

Les Jardins clos, par Paul Mussche (Lerène Oudin, 1904).

« Ce sont les Jardins clos où nous n'irons jamais.... »

Et ce vers qui ouvre le recueil en exprime bien le charme mélancolique « les nuages là-bas, les merveilleux nuages....» comme dit aussi un poème en prose de Baudelaire. Si la poésie est avant tout le désir de l'irréel, la soif de l'inassouvi, on comprend qu'un de ses plus douloureux symboles soit le jardin gardé jalousement par de hauts murs ennemis, et que l'on rêve paradisiaque à l'heure oùle crépuscule le noie dans sa lente prénombre.

Cette heure crépusculaire est chère à M. Paul Mussche. Presque toutes ses poésies chantent la gloire expirante des beaux jours et l'approche délicieuse de la nuit.

La souveraine nuit féline et diaphane

Cet amour de « la douce nuit qui marche »

On le rapproche de Baudelaire et de quelques autres rêveurs attristés de ce temps tels qu'Ephraïm Mikaël. Quelque chose du beau poème de *Florimond* revit dans la *Conquête de la Beauté* qui ferme glorieusement le volume :

Malgré notre impuissance et notre infirmité
Nous élevons vers toi nos âmes impavides,
O Reine, et célébrons l'immortelle beauté
Dont nos sens, nos esprits et nos cœurs sont avides.

Mais cette avidité est plus émouvante encore quand le poète abdique tout cliquetis de rêve féodal et quand il parle en enfant de nos jours, simplement et douloureusement.

> Les esprits familiers de la bonne demeure
> Font la garde autour d'elle, et l'on entend des voix
> Chuchoter quelque part, on ne sait où, car l'heure.
> Est frêle et l'on peut voir des lueurs sur les toits.

Paul Mussche était un ami de ce jeune et harmonieux Charles de Sprimont dont j'ai loué naguère, ici-même, *la Rose et l'Epée*. Tous deux étaient l'honneur et l'espoir de la jeune école poétique belge. L'un d'eux n'est plus. Puisse le survivant nous consoler du départ de son frère d'armes en nous donnant souvent encore de beaux vers semblables à ceux qu'on vient de lire.

*
* *

Le Prestige, par Paul André, édition de la Libre critique Bruxelles

Une aimable histoire qui enchantera les lectrices et intéressera les lecteurs. Pour sauver ses parents ruinés par de fâcheuses spéculations, une jeune fille douée de tous les mérites, consent à épouser un riche viveur blasé. Et l'on prévoit les conséquences : sans-gêne humiliant du viveur, révolte de la jeune femme, intrigues des amis qui cherchent à profiter de la mésentente, penchant même de l'héroïne vers un ami d'enfance orné également de toutes les qualités. Heureusement tout finit bien. L'ami d'enfance, qui faisait de la chimie, saute dans son laboratoire. L'ami intrigant est démasqué. Et le riche blasé, qui heureusement est jeune et de grand nom, revient à sa femme, toujours digne de son amour. M. Paul

André qui a raconté cette aventure avec élégance et habileté, est connu, non seulement en Belgique mais encore en France. comme un romancier de grand avenir. On se rappelle de lui de très verveuses histoires de garnison et d'école militaire (car M. Paul André a porté l'épée pour le roi Léopold). Son nouveau volume confirmera la juste réputation qu'il s'est déjà créée. Je n'ai trouvé dans tous le récit qu'un détail qui m'a un peu surpris : une traversée en barque du détroit de Messine, en barque tout simplement. Les voyageurs ne craignaient donc pas de tomber de Charybde en Scylla ?

*
* *

Contes américains, par R. Blanco-Fombona (traduction Marius André et Charles Simond) Paris, Richard.

Un recueil de nouvelles, quelques-unes américaines (précisons : de l'Amérique espagnole), les autres européennes et spécialement parisiennes. Les premières plus savoureuses à mon avis que les secondes. Quoique des scènes du boulevard croquées par un étranger puissent être intéressantes, aussi, mais les étrangers dans ce cas se croient tenus d'être plus boulevardiers que les indigènes. La traduction est de tous points excellente ; on a la sensation de lire un ouvrage écrit directement en français, et je ne sais si le fait est plus à l'éloge de l'auteur ou des traducteurs (l'un d'eux, M. André est presque nimois, puisque d'Avignon).Ceci me rappelle un mot de M. Gomez Carrillo qui assurait lire avec plus de plaisir ses compatriotes dans les traductions françaises que dans leur langue. Revenons à M. Blanco Fombona. Je disais que certains de ses contes sont de haut goût ; telle l'histoire du porteur d'eau qu'on voit colorié sur la couverture du livre, lequel furieux de ce que Saint Antoine de Padoue ne lui a pas fait retrouver son ânesse, d'un coup de hachette fait sauter la tête de bois du pauvre saint.

ANTONIN LEPIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

Nos égaux et nos inférieurs, par la Princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein (1)..

Au moment où, par une haute initiative, s'organise dans notre généreuse cité de Nimes, une philanthropique campagne ayant pour but la recherche et le soulagement matériel et intellectuel de tous ceux qui sont privés de la vue, il est à propos de signaler un ouvrage que vient de publier l'un d'entre eux.

M. Étienne Laubarède, à qui l'on doit la biographie d'Henri Lasserre, et que des liens d'amitié unissent à M. Maurice de la Sizeranne, l'*apôtre des aveugles*, sur le désir exprimé par la famille de la princesse de Sayn-Wittgenstein, s'est fait l'éditeur du livre : *Nos égaux et nos inférieurs*, qu'il a soigneusement revisé, auquel il a joint une préface et des notes instructives.

« Mes yeux fermés à la lumière d'ici-bas se tournent d'autant plus ardemment vers les sereines clartés des hauteurs », écrit M. Laubarède de son château de Lac de Sales, dans la Dordogne.

Ce préambule n'est-il pas de nature à accroître notre sympathie pour le travail qu'il nous offre, déroulant une suite de méditations ou de causeries familières, destinées principalement aux dames du monde.

La princesse de Sayn-Wittgenstein, qui fut très honora-

(1) *Nos égaux et nos inférieurs*. — Un volume in-12, librairie Téqui, rue Bonaparte, 90, à Paris. XV-418 pages.

blement connue dans la littérature contemporaine, appartenait à cette élite de l'aristocratie, à laquelle ne suffisent pas les séduisantes mais vaines prérogatives de l'opulence et du rang. Elle avait cherché, dans l'étude des questions sociales et des problèmes soulevés par une délicate psychologie, la satisfaction la plus efficace donnée aux aspirations de l'âme, un aliment réel aux besoins de l'intelligence et du cœur.

C'est le résultat des observations de la princesse dont nous fait profiter M. Laubarède.

Œuvre forte et charmante, riche en conseils efficaces et en réflexions humoristiques, se développant en une série de tableaux, de scènes domestiques, empruntés à nos diverses situations dans la vie et à nos rapports journaliers avec notre entourage, elle nous révèle les côtés vraiment attachants de l'écrivain modeste, mais estimable en tous points, que fut la princesse de Sayn-Wittgenstein.

Son dernier travail, qu'il est permis d'appeler en quelque sorte son testament, peut se présenter à *l'ami lecteur comme un livre de bonne foi*. Elle étudie à la lumière de son expérience mondaine et d'après les principes d'une morale à la fois douce et ferme, les qualités et les défauts de la société, au sein de laquelle elle a passé sa vie, entr'autres la bienveillance et la coquetterie, l'indulgence et l'irascibilité.

S'il se rencontre tant d'ouvrages pernicieux, qui ne tendent qu'à flatter nos pires instincts, sachons bon gré à ceux qut nous conseillent utilement et qui ne poursuivent qu'un but : celui de nous rendre meilleurs.

Le contact quotidien avec nos égaux et nos inférieurs ne soulève-t-il pas une foule de questions qu'on ne peut résoudre que par un examen intime de notre propre caractère et par des victoires remportées sur nos entraînements souvent regrettables ?

Intéressants sont les chapitres consacrés aux rapports entre les classes supérieures et les classes moyennes ; à la marche progressive des générations qui s'élèvent par le labeur, aux esprits conservateurs en lutte avec les nova-

teurs ; au féminisme sagement compris, à l'abus de la toilette, à la définition de la véritable beauté, etc., etc.

Quoique ce livre auquel nous prédisons un légitime succès semble, par son allure et son origine, plus particulièrement destiné aux dames, nul ne trouvera indiscret que les messieurs en parcourent les feuilles.

Ils y puiseront plus d'un pratique enseignement.

A notre époque de fiévreuse activité et de lutte à outrance pour la vie, où la supériorité des individus s'affirme par le succès dans leurs entreprises, n'est-il pas opportun de mettre sous les yeux de tant d'insouciants ou d'apathiques, le passage suivant, extrait de l'ouvrage de la princesse de Sayn-Wittgenstein :

« Malheur à l'homme qui se décourage devant les difficultés du travail, qui ne combat pas les erreurs, ou les empiétements du mal, ou les folies de ceux qui ne savent ni ce qu'ils pensent ni ce qu'ils veulent.

« Malheur à l'homme qui vit inutile à sa patrie, infructueux pour la société, et, faut-il ajouter, malheur à sa femme, malheur à ses enfants. Son amour sera sans consécration, sa paternité sans récompense, stériles tous deux au foyer domestique, comme au *forum de la cité* »

A travers ces lignes, d'une virile énergie, on sent passer le souffle de la sagesse antique, qui renverse les illusions de la jeunesse frivole et oisive. Au travail, la fortune, les nobles jouissances ; à la saine direction de la volonté, l'influence et la légitime autorité. Que ces vérités pénètrent nos milieux sociaux, dans leurs diverses couches, les problèmes de l'amélioration morale et matérielle (objet de tant d'efforts), se trouveront résolus, pacifiquement et sans agitation, à l'avantage général du pays, malgré les épreuves inévitables, qui sont le lot de l'humanité, par lesquelles elle s'aguerrit et se perfectionne de plus en plus.

RAYMOND POULLE-SYMIAN.

*
* *

Les routes d'Arles, par André Godard, librairie académique Perrin et Cie. Paris, 35, quai des Grands-Augustins.

« Quel curieux livre que celui qu'André Godard vient de faire paraître ! Mais combien attrayant, et combien agréable à lire, pour nous, méridionaux, qui sommes familiarisés avec les lieux qu'il chante ! André Godard est un passionné d'Arles et de la Provence. Il voit dans notre Midi un prolongement de la Grèce et de l'Italie. Il y voit aussi comme une évocation de la Judée, surtout quand il parle de notre Bas-Languedoc. Il nous dit avec esprit : « Je suis probablement le seul français que le nom de Tarascon ne fasse pas rire. » André Godard n'est pas cependant tendre pour les tarasconnais ; d'abord, il en veut avec raison au préfet des Bouches-du-Rhône qui ne lui a pas permis de visiter les fresques du roi René, dans le château de Tarascon, transformé en prison, comme hélas ! tant de lieux d'art ! ensuite, il constate qu'à Tarascon, tout offre l'image d'une société en décomposition, les hommes paraissent idiotisés par la paresse, les femmes rient et lutinent, très éloignées de l'eurythmie provençale, hormis les rares qui prient dans les églises.

L'auteur, tout en exaltant nos monuments, est souvent cruel pour nos populations. Il ne nous pardonne pas nos corridas, et trouve notre climat et notre génie intellectuels fort surfaits.

« Le mistral est mal compensé par la splendeur solaire. » En entendant les raisonnements politiques et sociaux des fortes têtes de Tarascon ou de Beaucaire, André Godard ne peut s'empêcher de dire : « Je retrouvai l'indignation de nos pères, ceux de la croisade contre Albi. »

Hélas ! Il y a là beaucoup de vrai ! Mais d'où sont

venues ces idées subversives et délétères si ce n'est des brumes de l'Escaut ou de la Seine ? Le Nord paraît aujourd'hui les répudier, après en avoir fait longtemps l'expérience. Le Midi s'en est emparé et les a gardées pour le moment. Voilà la différence. Quand il aura compris qu'elles ne valent rien, il reviendra à « la vieille chanson » et il ne s'en portera pas plus mal.

Malgré ces quelques critiques, il y a dans *Les routes d'Arles*, des pages charmantes, pleines de poésie et de couleur locale. Nimes n'est pas oubliée. La route domitienne ne conduit, elle pas d'Arles dans notre ville ? Il n'est pas très juste pour nous :

« De grâce antique, Nimes en montre peu, hormis l'enseigne de la bouquetière qui ne vendait qu'aux amoureux ses fleurs : « *Non vendo nisi amantibus coronas.* » A Nimes, point de théâtre antique, peu de statues. Tandis qu'Arles triomphe dans la vie intellective, Nimes tend plus bas ou plus haut : sa honte, ce sont les Arènes et les Bains ; sa gloire, les stèles votives et les temples. » Puis, après un petit compliment à la Maison-Carrée, il daube sur la jeunesse nimoise, douloureusement impressionné à Nimes par « le snobisme d'un patriciat dégénéré, par l'oisiveté de casino devenue l'occupation exclusive des descendants de Caton. »

Allons ! M. Godard connaît décidément mal Nimes, ville de travailleurs, population de fourmis, mine de débris du passé, cerveaux d'où sont sortis et d'où sortent encore d'intéressantes idées. Michelet n'a-t-il pas dit cette énormité : « L'histoire de Nimes est un combat de taureaux. »

Je conseille à nos compatriotes la lecture des *Routes d'Arles*. Ils y trouveront quelques vérités, quelques erreurs, mais beaucoup d'excellentes choses. Pour bien voir ses défauts, il faut se regarder dans uu miroir. Le livre de M, André Godard est un miroir.

A. P.

* *
*

Aux jeunes filles : **Vers le mariage**, par Jean Charruau. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 (Ancienne Maison Ch. Douniol. P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris, VIe.)

« Quand une lecture vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez point une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

Ce jugement de La Bruyère caractérise à merveille les livres de Jean Charruau. Des milliers de lecteurs ont éprouvé le charme pénétrant de ces œuvres si délicates et si variées, si saines et si fortifiantes ; *Mes Parents, Aux Mères, Frère et Sœur, Une Famille de Brigands en 1793, Émilienne...*

Vers le Mariage — tel est le titre du nouveau livre que nous présentons au public — est destiné surtout aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Doctrine forte et sûre, conseils éminemment pratiques, psychologie fine et profonde. humour et gaîté, elles y trouveront toutes les qualités maîtresses de l'auteur, qui jamais, à notre avis, ne fut plus heureusement inspiré qu'en écrivant ces pages, si pleines de choses et si vécues.

Lisez-les, surtout les chapitres intitulés : *Corbeille de noces, Vol d'alouette, Un royaume heureux, Dévotions et dévotion, Les Serviteurs, Vierge folle et vierge sage, Casse-Cou, Mlle Conjungo, Noces d'or*, etc., etc., et quand vous fermerez le livre, vous vous direz certainement : « Déjà fini... Quel dommage ! C'est si vrai et si joli ! »

M. V.

MONUMENT RÉVOIL

Un Comité vient de se constituer pour l'érection d'un monument à la mémoire du savant architecte méridional, notre compatriote, Henri Révoil, auquel on doit la restauration des principaux monuments historiques de la Provence, d'une partie du Languedoc.

Ce Comité, dont MM. Chaumié, Roujon, Marcel et Guillaume ont accepté le haut patronage, a pour président M. P. Boeswilwald, Inspecteur Général des monuments historiques et pour un des vice-présidents Frédéric Mistral, ami intime de l'artiste.

Le monument s'élèvera dans le beau jardin de la Fontaine à Nimes, sur un emplacement gracieusement offert par la municipalité.

On doit à Henri Révoil, outre ses remarquables restaurations, de nombreux travaux d'architecture civile et religieuse, parmi lesquels : achèvement et décoration des cathédrales de Nimes et Montpellier, décoration de Notre-Dame de la Garde et un grand ouvrage, demeuré classique, sur l'architecture Romane du Midi de la France.

Les souscriptions doivent être adressées à M. Bruneton, banquier à Nimes.

LISTE DE SOUSCRIPTIONS

Monseigneur l'Évêque de Nimes, 500 fr. ; Buffat Xavier, Hyères, 100 fr. ; Bocquet, Intendant Militaire, Nantes, 5 fr.; Louis Gaidan, Carqueiranne, 20 fr. : Madame Victor Sabatier, Nice, 50 fr. ; Le Verger, Lieutenant de Vaisseau, Toulon, 20 fr. ; Abbé Perbet, paroisse de Saint-Siffrin, Carpentras, 5 fr. ; Bazin de Bezons, Proviseur à Sceaux, 10 f.;

Abbé Dechelette, Vicaire général, Lyon. 20 fr. ; Fer. D. Besse, Arles, 25 fr. ; Lucien Barbet, Nice, 20 fr. ; Maes-Parera, Marseille, 10 fr. ; Ernest Milliaud, Marseille 100 fr. ; O. Lambert, Marseille, 50 fr. ; Rolland de Kessang, Consul de Costa-Rica, Marseille, 10 fr. ; chanoine Eisseris, curé doyen, Salon, 5 fr. ; Dr Durand Fardel, Vichy, 20 fr. ; Pasteur Destaudau, Mouriès, 10 fr. ; Viollet-le-Duc, Paris, 100 fr. ; Alfred Nègre, Nimes, 10 fr. ; Goudard, conservateur du Musée des Médailles, Nimes, 10 fr. ; Barrig Pierre, Marseille, 10 fr. ; Gemy père et fils, Marseille, 150 fr. ; Nègre, Bergeron et Bruneton, Nimes, 50 fr. ; Adolphe Nègre, Nimes, 20 fr. ; Protton, Avignon, 20 fr. ; Mme Barricaire, Valence, 10 fr. ; Paul Barricaire, Valence, 5 fr. ; Boussot Solon, Beaucaire, 10 fr. ; de Caladon, Nimes, 10 fr. ; Fernand Bruneton, Nimes, 30 fr. ; Abbé Boudinhon, Paris, 10 fr. ; Jules Baragnon, Nimes. 100 fr. ; Joanen Cade, Nimes, 100 fr. ; Mercier Hyacinthe, Marseille, 5 fr. ; les Administrateurs de Notre-Dame de la Garde, 100 fr. ; Comte de Balincourt, Nimes, 20 fr. ; Gaston La Salle, Nimes, 5 fr. ; Jules Arnaud, Nimes, 10 fr. ; Paul Clauzel, Nimes, 20 fr. ; Gavarry, Ministre plénipotentiaire, Paris, 20 fr. ; Vaudoyer, Paris, 200 fr. ; Lameire, Paris, 15 fr. ; Ricquier, Amiens, 10 fr. ; Charpentier, Paris, 20 fr. ; Madame Liotard, Nimes, 5 fr. ; Gustave Ronsselier, Marseille, 10 fr. ; Académie de Nimes, 50 fr. ; Chalmeton, Nimes, 500 fr. ; Dr Grasset, Montpellier, 100 fr. ; Cie de Mokta-el-Hadid, Paris, 1.000 fr. ; Bongarçon, Digne, 10 fr. ; Doze, Nimes, 10 fr. ; Marquis de Valfons, 200 fr. ; Adolphe Pieyre, 5 fr. ; Minguiér, Ingénieur des Ponts, Apt, 50 fr. ; Véran, Arch. des Mon. Hist., Arles, 50 fr. ; Ballu, Arch. du Gouv., Paris, 100 fr. ; Léon Bouet, publiciste, Paris, 20 fr. ; Comité local de Mouriès, 230 fr. 35 c. ; Commune de Mouriès, 50 fr. ; Romain Edouard, Roquemaure, 50 fr. ; Georges Maurin, 10 fr.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

PHILOSOPHIE

SCIENCES

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

SCIENCES SOCIALES

POÈSIES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Nimes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine,